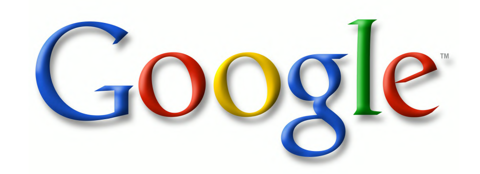
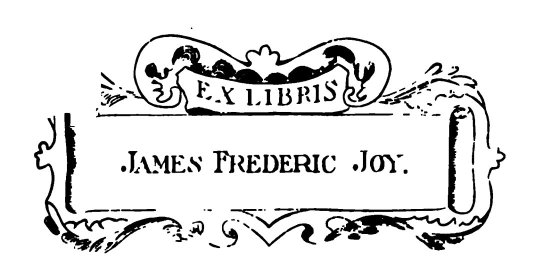
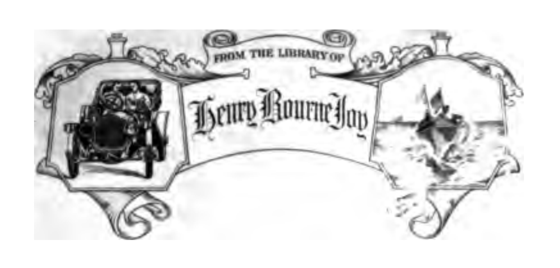
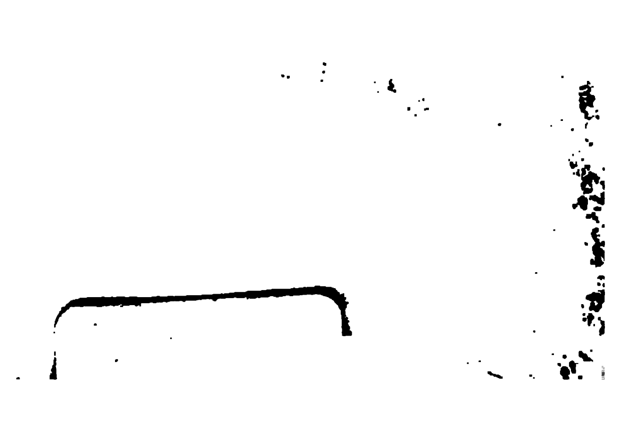



OEUVRES
DE
CREBILLON
IV


EX LIBRIS
JAMES FREDERIC JOY.


FROM THE LIBRARY OF
Henry Bourne Joy



ŒUVRES
COMPLETTES
DE
MONSIEUR
DE CRÉBILLON, FILS.

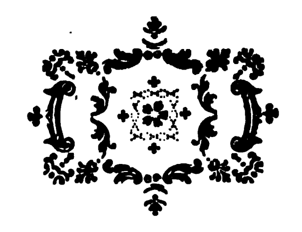
TOME QUATRIEME,

Contenant LES HEUREUX ORPHELINS.

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
MONSIEUR
DE CRÉBILLON, FILS.

Nouvelle Édition revue & corrigée.

TOME QUATRIEME.



A MAESTRICHT,
Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL. ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXIX.

LES HEUREUX ORPHELINS,

HISTOIRE

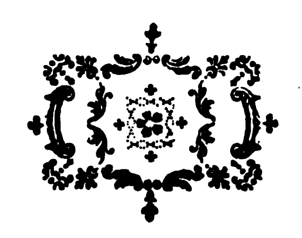
IMITÉE DE L'ANGLOIS.

LES HEUREUX ORPHELINS,

HISTOIRE

IMITÉE DE L'ANGLOIS.

Par M. DE CRÉBILLON, Fils.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs-Libraires, aſſociés.

M. DCC. LXXIX.



A MADAME

L... D... D... L...

MADAME,

Vous ne vous attendiez pas, sans doute, lorsque vous me permîtes de vous faire ma cour, à la noirceur que je vous fais aujourd'hui. Vous ne craigniez, vous n'imaginiez même pas qu'il fût possible que je devinsse Auteur; & rien ne m'annonçoit à moi-même, qu'un jour je me donnerois un si grand ridicule. Il n'en est pourtant pas moins vrai que j'ai fait un Livre, & même que je vous le dédie. Oui, MADAME, je vous le dédie, il ne faut pas vous flatter. J'ose, de plus, vous assurer que, quelque

grand que ſoit le rang que vous tenez dans le monde, quelque fameux, quelqu'illuſtre que ſoit le nom que vous portez, nom depuis ſi long-temps ſi cher aux François, & ſi révéré par eux, ce n'eſt pas aux avantages que vous devez à la fortune, que je rends un hommage qui n'eſt jamais dû légitimement qu'au mérite. Elle ne rend pas toujours digne d'éloge, ce qu'elle rend objet de reſpect. Ce n'eſt même pas à ces dons de l'eſprit qui vous diſtinguent ſi avantageuſement, à l'étendue, à la fineſſe, aux graces, au naturel, à la juſteſſe du vôtre; c'eſt à la grandeur & à la dignité de votre ame, à la nobleſſe & à la bonté de votre cœur que je ſacrifie. Je puis même ajouter que je vous devois un témoignage public de ma reconnoiſſance. Oui, MADAME, je vous dois beaucoup; & c'eſt encore une choſe que je puis vous dire, ſans que vous en puiſſiez plus aiſément me deviner. Cette Lettre eſt donc une Epître Dédicatoire; je crois devoir vous en avertir, parce que j'ai cru remarquer que vous ne leur faites pas le même honneur qu'aux Préfaces; & qu'il ſe pourroit, que vous, MADAME, qui ſavez tant de choſes, ne ſuſſiez pas ce que c'eſt. Malgré cette ſorte de probabilité, je ne ſerois pas, ſur ce que je fais, ſans une très-vive inquiétude, ſi je ne me flattois pas de

vous être éternellement inconnu. Jugez combien de choses aussi désagréables pour vous, qu'elles pourroient paroître flatteuses à beaucoup d'autres, je pourrois vous dire ici, si je voulois abuser de la certitude que j'ai en ce moment de vous échapper toujours. J'aurois même pu faire quelque chose de plus simple, & qui vous eût sûrement mieux louée, que tout ce que je pourrois dire, c'étoit de vous nommer; mais je n'ai pas cru devoir rendre mon crime irrémissible. Il est cependant vrai, MADAME, *que tout énorme qu'il paroîtra, je n'en sentirois pas de remords, si je ne craignois point de vous en voir accuser quelqu'un qui en seroit bien capable, à la vérité, mais que sa paresse, & le parti qu'il semble avoir pris de ne plus écrire, devroient garantir de vos soupçons, & qui sera, je crois, fort étonné de s'en trouver l'objet. La promptitude avec laquelle les autres Parties de cet Ouvrage succéderont à celles qui paroissent aujourd'hui, & par lesquelles on s'est cru permis d'essayer le goût du Public, le justifieront mieux auprès de vous, que tout ce que je pourrois vous alléguer en sa faveur. Ce seroit naturellement ici le lieu de vous supplier de prendre ce Livre sous votre protection; mais je doute que vous reçussiez bien cette priere; & je crois que je dois me bor-*

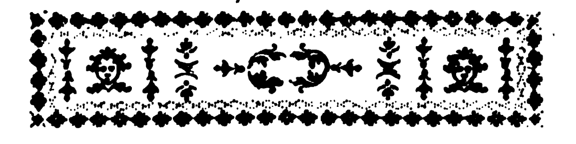
ner à vous prier de ne vous pas plaindre de l'ennui que peut-être il vous causera. Il vous paroîtra sans doute singulier, quand vous l'aurez lu, (car je suppose que, ne fut-ce que par curiosité, vous lui ferez cette grace) que j'aye douté qu'il pût vous ennuyer. Mais je suis Auteur, MADAME; l'on en prend l'amour-propre plus aisément que l'on n'acquiert les talents qui devroient être toujours attachés à l'envie d'écrire; & d'ailleurs, il est à présumer que si mon Ouvrage m'avoit paru ennuyeux, je ne l'aurois pas livré au Public. Ce que je desire ardemment; mais ce dont je ne me flatte pas, c'est que, sans en juger aussi favorablement que moi, vous y trouviez, cependant, MADAME, de quoi me pardonner la liberté que j'ai prise, si malgré toutes mes précautions, & le peu d'apparence qu'il y a que vous me deviniez, vous venez un jour à me connoître.

Daignez recevoir les assurances du profond respect avec lequel je suis,

MADAME,

Votre très-humble, &c.

LES



LES HEUREUX ORPHELINS.



PREMIERE PARTIE.

QUE fut en l'année 1688, année si mémorable par la fuite & par les malheurs de Jacques II, qu'un jeune Gentilhomme Anglois, nommé le Chevalier Rutland, retourna dans sa patrie, après avoir, pour se former le cœur & l'esprit, parcouru pendant quelques années, les différentes Cours de l'Europe. Il y avoit, en effet, puisé toutes les graces, & acquis tous les talents qui peuvent rendre un homme aimable dans la société; mais en même-temps, il étoit devenu assez Philosophe pour être las du tumulte & du vuide qui regnent dans les Cours, & des peines ou des dégoûts que le Ciel semble avoir attachés aux plai-

firs. Né avec un caractere doux & tranquille, il voulut sur-tout éviter de se trouver à Londres, dans un moment où l'on y étoit dans la plus cruelle agitation; & traversant le Pays, sans approcher de cette Capitale, il se retira dans une Terre assez belle, qui en étoit éloignée de 50 milles, jusqu'à ce que le retour de la tranquillité publique lui permît de goûter les plaisirs de la Ville, sans risquer de compromettre son repos. Il étoit déterminé à ne le sacrifier à aucun des deux partis qui divisoient alors le Royaume & les esprits; & il lui eût peut-être être difficile de conserver une si raisonnable indifférence, dans un lieu où tout étoit en mouvement, & où l'exemple & des liaisons qu'il y auroit pu former, auroient vraisemblablement dérangé le plan qu'il s'étoit fait. Né Anglois, & par conséquent plus sérieux & plus Philosophe qu'il ne sembloit devoir l'être à son âge, il n'eut pas de peine à supporter la solitude profonde dans laquelle il s'étoit promis de vivre. Ses réflexions, la lecture, la chasse l'occupoient tour-à-tour, & toujours assez agréablement pour lui faire passer sans ennui, des jours que tout autre, à sa

place, auroit ſans doute trouvé trop longs. Ce n'étoit pas qu'il n'aimât les plaiſirs; l'amour, ou plutôt, ce qui eſt ſi peu lui, & qui quelquefois pourtant lui reſſemble ſi bien, avoit rempli une aſſez grande partie de ſa vie; mais ſon goût pour les femmes, ne l'avoit jamais mené plus loin que le goût même, & jamais aucune n'avoit pris ſur ſon cœur aſſez d'empire, pour qu'il eût ceſſé d'en être le maître. Et étoit-il pour cela plus ou moins heureux? Le ſentiment donne-t-il tout ce qu'il promet? Ce mouvement léger & capricieux, que l'on appelle le goût, ſuffit-il au bonheur? La tranquillité qui l'accompagne, eſt-elle préférable à ce délicieux délire où plonge une véritable paſſion? C'eſt ce qu'il ſeroit difficile de décider; & ſur quoi cependant, ſoit réflexion, ſoit caractere, le Chevalier s'étoit déterminé depuis long-temps.

Avec d'auſſi heureuſes diſpoſitions, & une ame, dont aucune paſſion n'altéroit la tranquillité, il conſervoit, ſans peine, une gaieté qui auroit été conſtante, s'il n'eût jamais eſſuyé de malheurs, que ceux qu'en penſant différemment, il auroit pu s'attirer; mais le ſort lui en avoit préparés, même avant ſon

exiſtence; & tout accoutumé qu'il y devoit être, il ne pouvoit cependant ne s'en pas affliger quelquefois.

Ce fut dans un de ces moments de mélancolie, qu'une rêverie profonde le conduiſit un jour, & ſans preſque le ſavoir, au bout d'un vaſte jardin qui entouroit ſon Château. Là, il y avoit une de ces grottes ruſtiques, dont les Anglois, plus amis de la nature que de la ſymmétrie, ornent aſſez ſouvent leurs parcs. De cette grotte, dont il s'étoit approché, il crut entendre ſortir des plaintes, auxquelles tout livré qu'il étoit en ce moment à ſes réflexions, il prêta une oreille attentive. Le ſon des gémiſſements qui l'avoient frappé, le guidant, il les ſuivit; & à l'entrée d'un boſquet qui précédoit la grotte, il vit une corbeille qu'il ouvrit avec la précipitation que donne toujours la curioſité. Son étonnement fut extrême d'y trouver deux enfants qui paroiſſoient ne faire que de naître, & dont les tendres plaintes ſembloient implorer ſon ſecours. Ils étoient fort proprement emmaillottés : ſur la poitrine de l'un des deux, étoit attaché un papier, où il lut ce qui ſuit.

Au Chevalier RUTLAND.

„ Une destinée inévitable abandonne „ ces malheureux enfants à vos soins; „ l'on vous connoît trop, pour croire „ que dans leur infortune, l'on eût pu „ leur choisir un protecteur plus géné- „ reux. Ils sont jumeaux, & d'un sang „ qui les rend dignes des bienfaits que „ leur état exige de vous. Si vous dai- „ gnez, comme on l'espere d'un si hon- „ nête homme, avoir pitié de leur mi- „ sere, vous n'aurez pas lieu de vous „ en repentir. Peut-être saurez-vous un „ jour pourquoi on vous les confie par „ préférence à tout autre : en attendant, „ bornez une curiosité qui, dans ce mo- „ ment, vous seroit inutile, à savoir „ qu'ils sont l'un & l'autre baptisés sous „ le nom d'EDOUARD, & de LUCIE. „ Adieu ".

Quelle que fût la surprise du Chevalier, elle céda au besoin pressant que les deux infortunés qu'on lui confioit, sembloient avoir d'être promptement secourus. Sans hésiter, & presque sans y penser, il ramassa lui-même la corbeille, & courant du pas le plus précipité vers son Château, il appella au plus vîte une femme de charge qui s'y trouvoit, avec

quelques fervantes, & leur ordonna de donner à ces enfants, fans différer, tous les fecours qui pouvoient dépendre d'elles. Pendant qu'elles rempliffoient fes defirs, il fit promptement monter à cheval quelques-uns de fes gens, avec ordre de chercher chez les Fermiers, quelques femmes en état de nourrir ces deux petits Orphelins.

Alors plus tranquille, il commença à réfléchir fur la fingularité de cette aventure; & fe trouvant entouré de tout ce qui compofoit fa maifon, il queftionna févérement chaque domeftique en particulier : mais tous lui jurerent d'un air où il paroiffoit tant de vérité, qu'ils ignoroient autant que lui-même, qui avoit porté ces enfants dans le lieu où il les avoit trouvés, & à qui ils pouvoient appartenir, qu'il fe laffa enfin d'une recherche fi infructueufe. Et bien! dit-il, en regardant avec une bonté tendre ces petits infortunés, à qui que ce foit qu'ils appartiennent, je ne trahirai pas une confiance qui m'honore. Que m'importe, en effet, de favoir à qui ils doivent le jour! ils ont befoin que je le leur conferve, & c'eft tout ce qu'il faut à mon cœur. Oui, ajouta-t-il avec transport, je jure de ne les abandonner ja-

mais, & de leur tenir lieu de ces parents infortunés qui, sans doute, leur refusent à regret les secours qu'ils leur doivent.

A peine s'étoit-il si solemnellement engagé de servir de pere aux enfants que l'on remettoit entre ses mains, que ses gens lui amenerent deux nourrices, qu'il fit examiner avec tant d'attention, & auxquelles il recommanda si fortement le dépôt dont il les chargeoit, qu'il auroit persuadé que ces enfants lui appartenoient, si tout ce qui l'écoutoit, n'eût su que n'y ayant pas trois mois qu'il étoit de retour de ses voyages, ils ne pouvoient être à lui.

Peu de temps après, il apprit que Londres étoit assez tranquille pour qu'il y pût retourner, sans courir le risque qui l'en avoit écarté. Il quitta donc sa solitude; mais ce ne fut pas sans ordonner de ce ton, qui fait si bien sentir que l'on veut être obéi, que l'on eût des enfants qu'il y laissoit tout le soin imaginable. Il voulut que sa femme de charge quittât ce titre, pour prendre le titre de leur gouvernante, & lui recommanda de ne leur rien épargner de tout ce qui pouvoit leur être nécessaire, les regardant, disoit-il, comme un présent du Ciel qui vouloit rendre nécessaire à la socié-

té, un homme qui, jusques-là, lui avoit été si inutile.

Ses ordres furent exécutés à la lettre. L'enfance des deux nourrissons du Chevalier n'ayant produit ou amené aucun événement considérable, on la passera sous silence. Leur bienfaicteur, que son goût pour les amusements champêtres ramenoit assez souvent à sa Terre, y jouissoit du doux plaisir que l'on éprouve en voyant ce que l'on rend heureux. Il prit insensiblement, par goût, aux deux enfants qu'il élevoit, l'intérêt que d'abord il n'avoit dû qu'à son humanité. Leurs jeux innocents l'amusoient; & à mesure que leurs idées se développoient, il se faisoit un plaisir, & même une occupation suivie de les former & de les étendre. La nature sembloit vouloir le payer de la générosité de ses soins, par le caractere dont elle avoit doué ces deux petits infortunés.

Lorsque leur esprit put percer les voiles de l'enfance, il eut tout lieu d'être satisfait de celui qne le Ciel leur avoit comme prodigué, pour les dédommager du malheur auquel il sembloit les avoir condamnés en naissant. La noblesse de leurs sentiments répondoit à celle de leur figure, qui ne laissoit rien à desi-

rer. Cet avantage frivole, sans doute, mais pourtant si nécessaire, & qu'ils possédoient tous deux au même point, les rendoit encore plus intéressants au Chevalier. L'innocence & la vérité de leurs caresses le séduisoient au point qu'il passoit souvent auprès d'eux un temps qu'il auroit pu donner à des occupations plus sérieuses, ou en apparence plus agréables, mais qui l'auroient ou moins satisfait, ou moins intéressé. Il fallut enfin s'en séparer. Il étoit temps de songer sérieusement à leur donner une éducation qui répondît, & aux heureuses dispositions qu'ils montroient, & à l'affection tendre qu'ils lui avoient inspirée. Il mit donc Lucie dans une de ces maisons qui, en Angleterre, tiennent lieu de Couvents, où les filles de la premiere qualité sont élevées sous les yeux & par les soins de filles qui sont elles-mêmes d'extraction noble, & qui par leurs sentiments & l'éducation qui les a cultivés, sont en état de donner l'une, & d'inspirer les autres à l'illustre jeunesse dont on leur confie les premieres années. Aucun secours étranger ne fut refusé à Lucie : les meilleurs & les plus habiles Maîtres lui furent prodigués ; aussi profita-t-elle d'un bonheur si rare, dans une

ſituation auſſi cruelle que l'étoit la ſienne. Sa tendre reconnoiſſance pour le Chevalier, & qui ſembloit croître avec elle, lui donnoit un deſir ſi vif de ſe perfectionner en tout, que quand elle n'auroit pas reçu de la nature les plus heureuſes diſpoſitions, elle auroit pu les emprunter de ce ſentiment.

Pour Edouard, le Chevalier le conduiſit lui-même à Londres, où il le remit entre les mains du Docteur Busby, renommé par les talents ſinguliers qu'il avoit pour élever la jeune nobleſſe, de laquelle il travailloit encore plus à former le cœur que l'eſprit, quoiqu'il ne négligeât rien de ce qui peut contribuer à orner le dernier.

Quelques années s'écoulerent, pendant leſquelles Rutland, toujours attentif aux pupilles dont il étoit chargé par la Providence, & qu'il chériſſoit comme s'il les eût tenus de la nature même, voyoit avec un plaiſir extrême, les progrès que l'un & l'autre faiſoient, chacun dans ſon genre. Edouard, de qui l'eſprit & les talents prématurés ne lui laiſſoient plus rien à apprendre dans une maiſon conſacrée à ne donner que les premiers éléments des ſciences, ſembloit demander à entrer dans une car-

riere moins resserrée. Le Chevalier, pour mettre la derniere main à son éducation, l'envoya à Oxford, & lui fit faire en même-temps ses exercices. Lorsqu'il les eut finis, Rutland le retira chez lui, comme dans sa maison paternelle. Là, il ne retrancha vis-à-vis lui, des façons, & du ton d'un pere, que ce qui inspire aux enfants plus de crainte que de respect, ce qui souvent interdit la confiance, & ne permet pas à l'amour de naître. Ces deux derniers sentiments étoient la seule récompense qu'il prétendît de ses soins : Eh ! comment, en effet, lui auroit-on pu refuser ce dont il étoit si digne ? Edouard étoit si pénétré d'estime, de respect, de tendresse & de reconnoissance pour Rutland, qu'il étoit impossible à celui-ci de douter de l'impression qu'il avoit faite sur le cœur de son pupille.

Le Chevalier ne devoit pas être moins content de l'esprit d'Edouard, qu'il ne l'étoit de ses sentiments. Il étoit difficile que l'on en promît davantage. Il craignit cependant de lui voir porter trop loin le goût qu'il marquoit pour les Sciences ; & un jour qu'il s'entretenoit avec lui, moins comme avec un jeune homme que l'on forme, que comme avec un ami

que l'on conseille & que l'on éclaire : mon cher Edouard, lui dit-il, je vois avec beaucoup de plaisir, & vous ne pouvez pas en douter, le goût que vous avez pris à Oxford pour les Lettres; mais je voudrois, s'il étoit possible, que vous vous y livrassiez avec moins de fureur, & que vous pussiez sur-tout éviter cette sorte de pédanterie, que nous autres Anglois ne prenons que trop ordinairement dans nos Universités, & dont l'âge, le commerce du monde, son usage, les plus grandes places, ne nous défont pas toujours. Cultivez les Lettres; mais gardez-vous de vous livrer à l'étude, de façon à ne vous pas laisser le temps de réfléchir, & peut-être à vous en ôter le moyen. Il faut, il est vrai, se former l'esprit; mais il ne faut pas l'accabler.

La nature ne veut être ni trop parée ni trop nue. L'ignorant dégoûte; le savant ennuye. Cultivez donc vos talents; mais encore une fois, ne les chargez pas : ils ne sont rien sans les graces; & les graces ne peuvent pas exister sans le naturel. Le temps où vous devez faire choix d'un état, approche; ne le faites pas sans les plus sérieuses réflexions; de ce choix dépend le bonheur ou le mal-

heur de la vie : que le caprice ne vous guide donc pas dans une chose si importante. Un homme sensé ne doit rien entreprendre qu'avec l'intention, l'espérance même de réussir ; & pour que cette espérance soit fondée, il faut se sentir un goût naturel pour ce que l'on embrasse : jamais les efforts ne remplacent la nature ; & tout travail forcé, est nécessairement un travail sans succès. Tâtez-vous donc ; appliquez-vous à développer vos talents : faites-moi part de vos découvertes, j'aiderai à vous les rendre utiles ; & quel que soit le fruit d'un examen si nécessaire, comptez que l'argent & la protection ne vous manqueront pas, pour mettre en exécution des projets conçus avec prudence.

Monsieur, lui répondit Edouard ; enfant de vos bontés, qui me tiennent lieu de parents, de fortune & d'amis, je suis trop sensible à ce que je leur dois, pour avoir fait de moi-même un choix sur lequel j'ai cru que je devois consulter beaucoup moins mon inclination, que vous-même. Quelque contraire que l'état dans lequel vous m'imposerez de vivre, puisse être à mes idées & à mes vœux, je sacrifierai, sans balancer, & mes répugnances, & mes desirs à vos

volontés; & je ferai tout ce que vos bontés peuvent exiger de ma reconnoiſſance, pour m'en rendre digne. Mais puiſque vous pouſſez la générofité juſqu'à m'affranchir d'une ſi juſte dépendance; puiſqu'enfin vous rendez à lui-même, pour un moment, un infortuné qui eſt, & veut toujours être à vous, permettez que je vous diſe que mon choix eſt tout fait. Oui, Monſieur, ſi le penchant, le goût, le deſir même le plus ardent, doivent en décider, je n'ai plus rien à me demander. Eh! quel eſt donc, lui demanda Rutland, d'un air ſurpris, cet état dont les charmes vous entraînent au point de vous inſpirer un goût ſi vif? C'eſt, répondit Edouard, en ſe précipitant à ſes genoux, le parti des armes.

Le Chevalier avoit trop étudié le caractere d'Edouard, pour être étonné de cet aveu; mais il ne put prendre ſur lui de n'en point paroître fâché. En qualité d'Anglois, & d'Anglois qui penſoit ſolidement, cet état, qui paroiſſoit à Edouard le ſeul dans lequel on pût vivre, ne l'enchantoit pas de même. S'il fut charmé de trouver dans ſon pupille une bravoure qui ne le rendoit que plus eſtimable à ſes yeux, il n'approuvoit

pas que ce fût dans le ſervice qu'il en voulût faire uſage. Il n'omit donc rien pour lui faire perdre cette idée, & ne manquoit pas, en effet, de raiſons pour la combattre. La certitude preſqu'aſſurée de reſter toujours ſubalterne, de contribuer ſans ceſſe à la gloire des autres, & de n'en pas acquérir pour ſoi-même, ſur-tout lorſqu'on n'eſt pas d'une naiſſance qui puiſſe étayer les ſervices; toutes ces raiſons, & beaucoup d'autres furent vainement employées par Rutland. Au reſte, ajouta-t-il, voyant Edouard conſterné de la réſiſtance qu'il oppoſoit à ſes deſirs, mes remontrances ne ſont pas des ordres; tout ce que j'ai prétendu a été de vous parler en ami, ſur le choix que vous avez fait; mais mon intention n'eſt pas de vous contraindre. Tout ce que je vous demande, eſt de ne pas vous laiſſer entraîner par le feu de vos idées. Faites vos réflexions; je les aiderai des miennes; & ſi après le plus mûr examen (car mon amitié l'exige de vous) vous perſiſtez dans le choix que vous ſemblez avoir fait, vous me trouverez auſſi prêt à vous y ſoutenir, que ſi vous vous fuſſiez déterminé pour l'état que je deſirerois pour votre bonheur, & que je ne veux même pas vous indiquer,

de peur que vous n'imaginassiez que je veux vous le prescrire. Je vais, en attendant, différer votre départ pour Oxford, & faire venir votre sœur; elle ne connoît au monde de parents que vous; peut-être sa présence vous ôtera-t-elle le courage de l'abandonner. Ne me répondez point, mon cher Edouard, je vous en prie; & s'il le faut, je vous le défends. Consultez-vous; mais, encore une fois, en le faisant, ne consultez que vous-même.

Aussi-tôt que le Chevalier eut quitté Edouard, il fit partir l'ancienne gouvernante, avec ordre d'amener Lucie à Londres, le jour même : son frere & elle ne s'aborderent qu'avec les transports de l'amitié la plus vive. Rutland, qui partageoit les tendres caresses dont il étoit le témoin, ne put voir, sans une joie mêlée d'admiration, les progrès qu'avoient fait la taille & la beauté de cette jeune personne. Rien de si aimable ne s'étoit encore offert à ses yeux. La régularité des traits se joignoit en elle à un air spirituel & fin; rien ne pouvoit égaler l'éclat & la fraîcheur de son teint. Des graces sans apprêt, libres, & tout à la fois modestes; un air noble & ingénu; ce je ne sais quoi enfin, qui se

ſent ſi bien, & ſe définit ſi mal, achevoient de rendre Lucie la perſonne du monde la plus ſéduiſante. Le Chevalier fut auſſi content de ſon eſprit, qu'il l'étoit de ſa figure ; il le trouva naturel, & orné ; ſon cœur lui parut, comme il l'étoit effectivement, droit, & rempli de tous les principes & de toutes l's vertus qu'il lui pouvoit deſirer ; & lorſqu'il voulut éprouver ſes talents, il lui trouva, avec une voix charmante, tout ce que la connoiſſance de la Muſique & le goût du chant peuvent ajouter à ce don naturel. Il y avoit même peu d'inſtruments, de ceux qu'il ſemble que l'uſage ait permis à ſon ſexe, qu'elle ne touchât avec le plus grand ſuccès.

Rutland, enchanté des ſinguliers progrès de Lucie, ne pouvoit ſe laſſer, ni de la voir, ni de l'entendre : il lui fit part des projets d'Edouard, & la pria de travailler à lui donner d'autres idées ; mais bientôt Edouard parvint à lui faire goûter les ſiennes, au point même de l'obliger à prier le Chevalier de ne s'y oppoſer plus ; & celui-ci, après pluſieurs tentatives auſſi inutiles que les premieres, crut ne devoir plus combattre une vocation ſi marquée, & ne ſongea plus qu'à l'équipage de ſon pupille. Né trop

noble, & devenu trop tendre pour y rien épargner, il le forma bien moins en bienfaicteur qu'en pere. Rien de ce qui pouvoit attirer à Edouard cette sorte de considération que l'opulence mérite si peu, & dont cependant elle est toujours si sûre, ne lui fut refusé. Un ancien Intendant du Chevalier, homme sensé & de confiance, fut choisi pour le conduire : deux domestiques composoient son train; enfin, tout étant disposé pour un départ qui coûtoit tant à Rutland, il en fixa lui-même le jour.

Edouard, malgré le plaisir de ne voir plus rien s'oppóser à ses vœux, ne le vit approcher qu'avec une vive douleur. Pouvoit-il en effet n'en pas sentir en quittant sa sœur, & ce généreux Chevalier, à qui il devoit d'autant plus, qu'il n'avoit eu d'autre titre auprès de lui, pour en être secouru dans sa profonde misere, que sa misere même? Il soutint cependant avec fermeté, une séparation si cruelle pour son cœur. L'attendrissement de Rutland, en le voyant partir, fut extrême; pour Lucie, elle sembloit n'avoir de force que pour retenir son frere dans ses bras; enfin, il s'en arracha malgré elle, malgré lui-même; & après s'être jetté mille fois aux genoux de son

généreux bienfaicteur, il les quitta tous deux, chargé des plus fortes recommandations pour M. Brifield, ami intime du Chevalier, Colonel d'un Régiment Anglois, & fort en faveur auprès du fameux Duc de Malborough.

Après le départ d'Edouard, Rutland voulut retenir Lucie pour quelque temps, auprès de lui, pour lui faire voir, disoit-il, les beautés d'une Ville qui lui étoit si nouvelle, & pour se distraire des impressions de tristesse que la privation d'Edouard lui avoit laissées. Mais loin que la présence & les soins de Lucie fissent sur son ame l'effet qu'il avoit paru en attendre, ils sembloient ajouter à sa mélancolie. Bientôt même, cet homme, d'un caractere si tranquille, d'une humeur si égale, de qui le chagrin même (car on lui en voyoit quelquefois) n'altéroit jamais la douceur, devint distrait, sombre, inégal, & presque brusque. Tour-à-tour il cherchoit & fuyoit Lucie; cent fois le jour il l'appelloit, & la renvoyoit dans son appartement. Cette jeune personne, qui n'attribuoit un si extraordinaire changement, qu'à l'éloignement de son frere, en conçut pour Rutland un redoublement de tendresse; & croyant devoir, par reconnoissance, lui sacrifier

ſon propre chagrin, elle reprit cette douce & aimable gaieté dont les charmes étoient capables de ſuſpendre ou d'effacer les idées déſagréables qui paroiſſoient troubler le repos du Chevalier: mais loin qu'il la partageât, il ſembloit s'en attriſter davantage; quelquefois même, il ſembloit qu'il s'en offenſât.

Que vous êtes heureuſe, lui dit-il, un jour, avec chagrin, d'avoir un cœur ſi peu capable de recevoir des impreſſions vives; ou plutôt que vous êtes à plaindre de ne pouvoir pas connoître le bonheur d'aimer! Je croyois, lui répondit-elle, d'un ton doux, mais affligé, que je devois ſurmonter mon affliction, pour tâcher d'adoucir la vôtre; & je ne penſois pas qu'un effort, que je ne dois qu'à la vivacité du ſentiment que vous m'inſpirez, dût mériter, de votre part, le reproche de ne le pas connoître. Mon attachement pour vous, pouvoit ſeul me diſtraire du regret cruel que me cauſe l'abſence de mon frere, & l'emporter ſur ma tendreſſe pour lui. Ah! s'écria le Chevalier, qu'il m'eſt aiſé de juger par la différence des expreſſions que vous employez, en parlant de nous deux, de celle qu'en ef-

ſet votre cœur met entre nous ! Attachement pour moi, tendreſſe pour lui ?.... Mais eſt-il bien vrai que vous connoiſſiez ce dernier ſentiment ? Quoi ! Monſieur, s'écria-t-elle, en fondant en larmes, en pourriez-vous douter ? Quoi ! mon bienfaiteur, celui auquel je dois plus que mon exiſtence, puiſque ſans lui je n'aurois exiſté que pour vivre dans les malheurs les plus affreux, héſite à me croire capable d'un ſentiment dont il eſt ſi digne de remplir mon cœur ! Qu'ai-je fait, qu'ai-je dit, ajouta-t-elle, en ſe jettant à ſes genoux, qui doive vous faire juger ſi mal d'une ame que vous occupez ſi tendrement ! Ah ! levez-vous, ma chere Lucie, lui dit le Chevalier, d'un air ému ; je devrois être content de votre cœur ; plût au Ciel que je le fuſſe du mien ! Mais n'en parlons plus ; préparez-vous ſeulement à retourner dans votre retraite ; je me reproche de vous faire perdre ici un temps précieux, & que vous devez employer à perfectionner vos talents : j'ai déja donné mes ordres ; & tout va être prêt pour votre départ. Ah ! s'écria Lucie, d'un ton douloureux, je ſuis perdue ! un torrent de larmes ſuccéda à cette exclamation. Que veut donc dire

une ſi vive affliction, lui demanda Rutland, d'un air auſſi inquiet que ſurpris: Londres, que vous connoiſſez ſi peu, auroit-il pour vous aſſez de charmes, pour exciter en vous de ſi violents regrets ? Hélas ! Monſieur, lui dit Lucie, lorſqu'elle ſe fut calmée aſſez pour pouvoir lui répondre, ni Londres, ni ſes plaiſirs, que je ne connois point, que je n'imagine pas, ne peuvent, comme vous paroiſſez vous plaire à le penſer, me cauſer aucun regret. C'eſt la perte de votre amitié que je pleure. Je ne ſuis point jalouſe de celle que vous avez pour mon frere; mais je ne puis m'empêcher de voir que vous n'aimez que lui, & que ma préſence vous eſt encore plus à charge, que ſon éloignement ne vous eſt douloureux. Vous montrez autant d'empreſſement à m'éloigner de vous, que vous en avez eu pour le retenir, & je ſens, avec la douleur la plus amere, la différence que vous mettez dans votre affection, par les mouvements différents que nous vous inſpirons tous deux. Ah ! vous voudriez que je fuſſe déja partie ! Et vous concluez de-là, lui dit le Chevalier, en la prenant dans ſes bras, où il la ſerroit plus tendrement qu'il ne le croyoit ſans doute, vous concluez, dis-

je, que je ne vous aime plus! Ah Lucie! que votre ſimplicité vous abuſe! jamais vous ne me fûtes ſi chere; jamais votre vue ne m'a été ſi néceſſaire, & votre préſence auſſi précieuſe. Eh bien, lui dit-elle vivement, & en lui rendant ſes careſſes, pourquoi me renvoyez-vous? pourquoi ordonner une ſéparation qui, s'il eſt vraî que je vous ſois chere, ne doit pas moins bleſſer votre cœur que le mien? Si vous m'aimiez autant que je vous aime, vous ne voudriez pas me quitter.

Cette réflexion de Lucie, & l'air tendre & naïf dont elle étoit accompagnée, jetterent le Chevalier dans une rêverie profonde; il ſoupiroit, la regardoit, l'embraſſoit tour-à-tour. Cette ſcene muette & ſi vive dans ſon ſilence, auroit peut-être duré encore long-temps, ſi un laquais ne l'eût interrompue, pour annoncer que le carroſſe étoit prêt. Cet avertiſſement ſembla tout d'un coup déterminer Rûtland. Adieu, mon aimable Lucie, lui dit-il, en la ſerrant encore dans ſes bras, il faut nous ſeparer. Vous êtes encore bien jeune, & vous ne ſentez pas à quel point un plus long ſéjour ici pourroit vous être nuiſible. Partez donc; mais en partant, emportez la cer-

titude que c'eſt l'amitié la plus tendre, & non une indifférence dont je ne puis jamais être capable pour vous, qui me force à vous renvoyer.

En achevant ces paroles, il préſenta la main à Lucie, qui, perſuadée de la ſincérité de Rutland, partit avec aſſez de tranquillité, pour quelqu'un qui venoit d'eſſuyer une ſcene aſſez fâcheuſe, quoiqu'elle eût été encore plus embarraſſante pour le Chevalier, que pour elle-même.

A peine Rutland l'eut-il perdue de vue, qu'il ſe renferma chez lui pour ſe livrer à mille douloureuſes réflexions. Eclairé ſur ſon cœur, par ce qui venoit de ſe paſſer avec Lucie, & par la violence extrême qu'il s'étoit faite pour s'en ſéparer, il ne doutoit plus qu'il ne l'adorât. Auſſi cherchoit-il moins à ſe développer un ſentiment, dont il n'étoit que trop ſûr, qu'à le combattre. Que veux-je faire, ſe demanda-t-il, de cette malheureuſe paſſion? voudrai-je travailler à détruire des vertus que j'ai moi-même cultivées avec tant de ſoin? pourrai-je me réſoudre à ſacrifier à mes plaiſirs, cette innocence & cette candeur qui me charment! profiterai-je de la facilité que mes propres bienfaits peuvent me donner auprès de cette infortunée? quoi! j'aurois

j'aurois la perfidie d'abuſer d'un dépôt que l'eſtime, ſans doute, a remis entre mes mains? Sais-je à qui appartiennent ces enfants, quel compte honteux ne rendrois-je pas un jour de la malheureuſe Lucie, ſi j'avois eu la baſſeſſe de la ſéduire? ah! que ne puis-je me lier avec elle par des nœuds indiſſolubles! mais quand mon amour pourroit l'emporter ſur la répugnance que j'ai à former de tels liens, peut-il jamais détruire des raiſons ſolides, nées avec moi, & qui s'oppoſent invinciblement à tout engagement de ma part? d'ailleurs, cette fille, ſi noble peut-être! peut auſſi n'être que le fruit de la débauche de quelque vil domeſtique? quelle honte pour moi, ſi de pareils parents venoient un jour la réclamer! que ne diroient pas mes ennemis, de la baſſeſſe de mon choix, que n'en concluroient-ils pas contre mes ſentiments! quel mépris ne chercheroient-ils pas encore à répandre ſur une mémoire qui doit m'être ſi chere & ſi reſpectable! Non! je ne l'épouſerai jamais; je ne la ſéduirai pas non plus: l'idée ſeule m'en fait horreur! oublions-la; arrachons-nous à une paſſion qui n'a pris tant d'empire ſur moi, que parce que l'ignorance où j'ai été juſqu'ici,

de mes ſentiments, ne m'a permis de les combattre. Peut-être, qu'aidé par le temps, l'abſence, & mes propres réflexions, cette victoire que je me propoſe aujourd'hui, & qu'il me paroît ſi difficile de remporter, coûtera moins à mon cœur que je ne penſe. Quoi qu'il en ſoit, je dois le tenter; & ſi je ſuccombe, pouvoir du moins me dire, que ce n'a pas été ſans m'être cherché des reſſources dans ma vertu.

Cette réſolution qu'il conçut, avec cette force que les Anglois mettent dans toutes leurs idées, le détermina à changer abſolument ſon genre de vie, & à ſe livrer à cette même diſſipation, dans laquelle, juſques alors, il avoit trouvé tant de vuide, & ſi peu de plaiſir. Sans avoir encore éprouvé ce qu'une véritable paſſion prend ſur le cœur, il n'ignoroit pas du moins combien le malheur d'être livré à ſoi-même donne de force aux idées, & il ſentoit qu'il ne pouvoit trop noyer les ſiennes, dans tout ce qui pouvoit affoiblir en lui le ſouvenir de Lucie. On fut ſurpris de voir cet homme ſi ſédentaire & ſi ſtudieux, courir les ſpectacles, les femmes, les ſoupers, & ſe livrer à tout cela, d'un air ſi triſte, que ſes amis ne pouvoient comprendre

comment il pouvoit chercher avec tant d'ardeur, des plaisirs qui paroissoient l'intéresser si peu. Mais comme on est à Londres fort accoutumé aux inconséquences, & que cette maladie à laquelle les Anglois sont si sujets, & que l'on appelle *le Spléen*, leur donne des caprices fort extraordinaires, on cessa bientôt de s'occuper de celui du Chevalier.

Tout singulier cependant, que le rendoit aux yeux de ceux avec lesquels il vivoit, l'air sombre & ennuyé qu'il portoit dans la société, les femmes qui composoient celle à laquelle il s'étoit livré, n'en avoient pas moins remarqué qu'il étoit encore jeune, que sa figure étoit belle, & qu'il jouissoit d'un bien fort considérable. A Paris, avec tant d'avantages réunis, Rutland auroit inspiré d'autres idées que celles du mariage; mais à Londres, où la galanterie regne beaucoup moins, les projets que l'on forma sur lui, furent moins brillants & plus solides. Le changement qui étoit survenu dans son genre de vie, sembloit en annoncer un dans sa façon de penser; toutes les filles qui auroient desiré que Rutland se fût déterminé pour elles, voulurent croire qu'il avoit perdu son ancienne aversion pour le maria-

ge, & prévinrent, le plus décemment qu'il leur fut possible, des desirs auxquels, pour s'expliquer, elles supposerent, avec assez peu de preuves, qu'il ne manquoit qu'un peu d'encouragement. Le Chevalier toujours possédé d'une passion qu'il ne trouvoit dans son cœur, qu'avec un extrême regret, & qu'il auroit par conséquent perdue avec le plus grand plaisir, se prêtoit aux avances qu'on lui faisoit, & aimoit à se flatter qu'il se pouvoit que quelqu'une de celles, dont il étoit l'objet, enfin le rendroit sensible. Il ne se refusoit à aucune des personnes qui avoient des vues sur lui, & les étudioit toutes; mais c'étoit avec un cœur si prévenu pour cette même Lucie, qu'il avoit tant d'envie d'oublier, que quand elles auroient en effet eu les mêmes vertus & les mêmes graces, elles n'auroient assurément pas gagné à la comparaison. Aussi, tourmenté de plus en plus par son idée cruelle, persuadé, par une épreuve de quelques mois, qu'il n'existoit rien, ni de capable, ni de digne de l'effacer de son esprit; excédé de fatigue & d'ennui, il résolut d'essayer ce que pourroit l'occupation d'esprit contre une passion si obstinée; mais lorsqu'il voulut s'y livrer, il n'é-

prouva que trop à quel point l'esprit suit le cœur ; & combien il est difficile d'arracher l'un à ce qui séduit l'autre. Emporté machinalement vers cet objet qu'il vouloit éviter, il ne lui restoit de ses efforts que le supplice qu'il se faisoit. Il passoit sans cesse de son appartement daus celui que Lucie avoit occupé. Là, tout ce qui avoit servi à cette jeune personne, tout ce qu'elle avoit touché, lui étoit précieux, & devenoit le sujet de ses regrets, ou l'objet de ses plus tendres caresses. Enfin, dominé plus que jamais, par ses sentiments, de tous les projets qu'il avoit formés, il ne garda que la résolution qu'il avoit prise de ne la pas chercher. Mais que ce sacrifice qu'il faisoit à sa raison, à son honneur, à sa vanité peut-être, lui coûtoit cruellement, & lui servoit peu ! Il sentoit avec douleur, quelquefois même avec désespoir, l'inutilité du combat que lui imposoit sa vertu ; mais tout cruel & tout inutile qu'il étoit pour lui, il l'auroit peut-être continué long-temps encore, si une Lettre qu'il reçut de la Supérieure de la maison où étoit Lucie, ne lui eût fait perdre de vue un projet, tout à la fois si honnête & si peu salutaire.

On lui mandoit de cette maison, que Lucie étoit tombée depuis quelque-temps, dans un état de langueur, dont rien ne pouvoit la tirer; que quelque près qu'elle fût de Londres, il n'étoit pas possible qu'on lui procurât, comme dans la Capitale même, les secours dont elle pouvoit avoir besoin, & que l'on croyoit qu'il feroit sagement de l'y faire transporter, jusques à ce que sa santé fût rétablie. Rutland desiroit trop de revoir Lucie, & s'y intéressoit même trop vivement, pour différer un instant de l'aller chercher lui-même. S'il fut agréablement surpris de la trouver debout, il fut aussi allarmé qu'attendri de sa pâleur, & de la langueur dans laquelle elle paroissoit être. Il se flatta d'abord que Lucie n'avoit pas mieux supporté l'absence que lui-même; mais il ne put conserver long-temps une idée aussi flatteuse; & s'il remarqua dans ses yeux charmants, sur lesquels il attacha si tendrement les siens, de la joie de le revoir, il ne put se dissimuler, que le mouvement qu'il lui avoit causé, n'étoit pas celui qu'il sentoit si vivement dans son cœur, & qui devoit être si marqué dans ses propres regards. Après avoir joui quelque temps de l'enchantement

où plonge la présence de ce qu'on aime, lors même qu'il nous rend à plaindre, Rutland la fit monter dans son carrosse, s'y plaça auprès d'elle, & se livrant alors aux sentiments dont il étoit pénétré, lui exprima avec tant de force, de tendresse & de douleur, les inquiétudes qu'il avoit sur sa santé, que la sensible & reconnoissante Lucie se précipita dans les bras de son bienfaicteur, avec autant d'innocence que de plaisir. Que je suis heureuse, lui disoit-elle tendrement, de trouver en vous des soins, des attentions, une bonté enfin, que je pourrois à peine espérer du pere le plus tendre qui puisse exister! le Ciel qui me comble de tant de bonheur, me refusera-t-il de vous prouver à quel point j'y suis sensible, & combien vous m'êtes cher! Non, mon aimable Lucie, lui répondit-il avec transport, il ne vous le refusera pas; & si vous m'aimez autant que vous me le dites, vous aurez bientôt l'occasion de me le prouver.

Enfin ils arriverent à Londres. Après y avoir passé quelques jours dans les remedes qui lui furent ordonnés, Lucie reprit si promptement sa fraîcheur, & son embonpoint, que les Médecins jugerent qu'elle n'avoit plus besoin que de

l'air de la campagne, & conseillerent à Rutland de l'y mener. Quand il n'auroit pas cru la santé de Lucie intéressée dans ce conseil, il y trouvoit trop à gagner pour son amour, pour ne pas s'empresser à le suivre. Dans le trouble où le mettoit la présence perpétuelle de l'objet de sa tendresse, il craignoit, avec raison, de s'exposer à des yeux plus éclairés, que n'étoient ceux de Lucie, qui ne pouvoit devoir l'ignorance dans laquelle elle étoit sur les sentiments du Chevalier, qu'à sa profonde simplicité, & à son inexpérience. D'ailleurs, est-on jamais assez seul avec ce qu'on aime ! Quelque peu de monde qu'il vît dans Londres, il étoit forcé d'en voir; & quand il n'auroit pas été dans la nécessité de contraindre sa tendresse, & de la dérober à tous les yeux, il lui auroit suffi du supplice (plus cruel que ne le pensent ceux, ou qui n'aiment pas, ou qui n'aiment que foiblement) d'être distrait de sa tendresse, & de partager ses moments, lorsque son cœur ne pouvoit pas l'être.

Ce fut donc avec le plaisir le plus vif, qu'il conduisit Lucie dans ce même lieu où il l'avoit trouvée; où, pour ainsi dire, elle avoit, pour la premiere fois,

ouvert ses yeux à la lumiere, où il avoit vu croître ces mêmes charmes qui depuis l'avoient frappé si vivement. Il se promit dans sa solitude, des plaisirs que Londres ne lui auroit jamais offerts; & quand il n'y auroit éprouvé que celui de se livrer, sans distraction, à un sentiment qui lui étoit si cher, quel plaisir dans la nature, pouvoit l'en dédommager? D'ailleurs, dans le dessein où il étoit de ne plus combattre sa passion, & de tout employer pour y rendre Lucie sensible, il avoit besoin qu'elle-même n'en vît jamais que les effets, & que nul autre objet ne pût partager son attention: il croyoit qu'il auroit pu se flatter de la déterminer à l'épouser, en lui disant seulement qu'il le desiroit; mais trop tendrement épris, pour n'être pas fort délicat, il se seroit fait un supplice de sa possession, s'il avoit pu penser qu'il ne la devroit qu'à la simple reconnoissance, & que les nœuds dont il vouloit se l'attacher, ne la rendroient pas aussi heureuse que lui-même. Quoique ce qu'il trouvoit pour lui, dans le cœur de Lucie, ne lui parût pas répondre au sentiment dont elle pénétroit le sien, il se flatta que sûre d'être aimée de lui, plus, & différemment qu'elle ne croyoit l'être,

elle prendroit sur lui d'autres idées. Ce qu'il auroit desiré le plus d'effacer de l'âme de Lucie, c'étoit ce sentiment de respect pour lui, qui étoit, pour ainsi dire, né avec elle : il savoit combien peu il est propre à faire naître l'amour, & même combien il en éloigne. Pour tâcher d'y substituer un mouvement plus doux & moins imposant, il s'éloigna lui-même peu-à-peu, d'un ton qui pouvoit entretenir le premier; & en paroissant être blessé des expressions sérieuses de Lucie, & de la sorte de timidité qu'elle conservoit avec lui, il essaya de l'amener à cette douce familiarité qui dispose le cœur à des impressions agréables. Ce qu'il craignoit, sur-tout, étoit qu'elle ne s'ennuyât dans une solitude, où elle ne jouissoit pas comme lui, du suprême bonheur d'aimer, & où son cœur n'en étant pas rempli, le spectacle perpétuel des mêmes objets, & cette vie simple & unie que l'on mene à la campagne pouvoit enfin la fatiguer. Pour éviter un inconvénient, qui auroit pu être si contraire à son amour, il lui donnoit souvent des fêtes, qui, quoique toujours champêtres, & amenées en apparence, par le hasard seul, étoient toujours variées & ornées par l'amour

même. Quoi qu'il ſemblât à Rutland, qu'elle en jouiſſoit, ſans en démêler l'auteur, & ſans s'en croire l'objet, elles l'amuſoient; & c'étoit beaucoup pour lui. L'amour qui, de toutes les paſſions, eſt aſſurément celle qui deſire le plus, & trouve même juſques dans le ſein du bonheur, des deſirs à former, eſt cependant de tous les ſentiments, celui à qui quelquefois, il faut le moins pour le ſatisfaire. Rutland, en devenant de jour en jour plus amoureux, devenoit auſſi plus timide. Cent fois il avoit trouvé l'occaſion de parler à Lucie de ſa tendreſſe, autant de fois il l'avoit laiſſé échapper. Prêt à rompre ce ſilence cruel, auquel, depuis tant de temps, il ſe condamnoit, un regard froid qu'elle laiſſoit tomber ſur lui, anéantiſſoit ſon audace: il ne ſentoit plus alors que le malheur affreux dont, d'un ſeul mot, elle pouvoit l'accabler; & ne pouvoit ſe réſoudre à parler, lorſqu'en faiſant l'aveu de ſa paſſion, il ſe mettoit au haſard de perdre le ſeul bien, dont il jouît depuis long-temps, l'eſpérance d'être aimé.

Cependant le temps de quitter la campagne approchoit, & jamais Rutland ne trouvoit le moment de s'expliquer avec Lucie. Un jour, cependant, en ſe pro-

menant avec elle, il la mena insensiblement du côté de cette grotte où il l'avoit trouvée. Voilà, lui dit-il, en regardant ces lieux d'un air attendri, où j'ai rencontré le précieux trésor que je possede : c'est-là où je vous ai tenue dans mes bras, où vous avez reçu mes premieres caresses, & mes premiers soins. Ah ! pourquoi, ceux de qui je vous tiens, refusent-ils de se faire connoître ! que ne puis-je leur témoigner toute la reconnoissance que je sens du bonheur dont ils me comblent ! Ah, Monsieur ! répondit Lucie, en s'attendrissant elle-même, mes infortunés parents ont sans doute de bien fortes raisons pour se laisser ignorer ; peut-être même, continua-t-elle en versant quelques larmes, n'existent-ils plus, ou que, témoins secrets de l'excès de vos bontés, ils croiroient nuire à l'éducation que je reçois de votre générosité, si en se montrant, ils vous laissoient voir combien peu ma naissance m'en rend digne. Ah, Lucie ! interrompit-il avec impatience, qui peut vous faire penser qu'elle n'est pas illustre ! Non, on ne puise pas tant de vertus dans un sang vil ; une bonne éducation peut en donner l'apparence ; mais en ornant les vices, elle ne les rend que plus

dangereux. Ah, Lucie! que la nature m'avoit peu laissé à faire, & que vous avez bien plus de graces à lui rendre, qu'à mes soins! Hélas! lui dit-elle, je ne dois, peut-être, qu'à votre amitié tout ce mérite que vous m'attribuez: mais quand il seroit vrai qu'il existât, ce ne seroit qu'à vous que je voudrois le devoir, vous seul qu'il me seroit doux d'en remercier. Non, vous ne me devez rien, reprit vivement Rutland; tout autre que moi auroit fait les mêmes choses; mais personne, peut-être, n'auroit rempli ce devoir avec le délice que j'y trouve. C'est de ce seul sentiment que vous devez me savoir gré, & dont cependant je n'ose encore prétendre de reconnoissance. Quels droits pourtant, lui dit-elle, n'avez-vous pas sur la mienne, & que je sens de plaisir à vous en assurer! Ce sentiment, répondit Rutland, suffit pour payer le bienfaicteur; mais ne suffit pas toujours au bienfaicteur; & quoique je pense trop bien de votre cœur, pour croire qu'il n'y existe pas pour moi, je vous avoue que je serois désespéré, si je ne vous inspirois que celui-là: à en juger par ce qui se passe pour vous, dans mon ame, reprit-elle, il est impossible qu'il existe sans la plus tendre amitié & le plus profond

respect, sur-tout, lorsque les obligations sont de la nature de celles que je vous ai.

Ce terme de profond respect qui apprenoit au Chevalier que Lucie n'en étoit encore qu'à l'indifférence, le força de remettre à un temps plus heureux, l'explication qu'il s'étoit flatté d'avoir avec elle ce jour-là. Il croyoit lui en avoir dit assez pour en être entendu, s'il étoit parvenu à lui inspirer de l'amour, & qu'elle lui auroit en ce cas, répondu bien différemment. La langue de ce sentiment s'apprend au moment même qu'il s'établit dans le cœur; & Lucie, en ne la parlant pas, ne lui prouvoit que trop qu'elle l'ignoroit encore.

Quoique le peu de succès d'une conversation dont, peut-être, il s'étoit plus promis qu'il n'osoit se l'avouer à lui-même, ne permît pas à Rutland de la pousser plus loin, du moins sur le ton, que d'abord il lui avoit donné, il ne put se croire sans espérance; ainsi déguisant le chagrin qu'il avoit conçu de cette menace, que Lucie sembloit lui faire de le respecter très-profondément; je croyois, lui répondit-il avec douceur, que je vous avois dit assez souvent à quel point votre respect me blesse, pour me flatter que vous seriez assez généreu-

ſe pour m'en épargner les proteſtations. Ce ſentiment, ſi c'en eſt un, nuit trop aux autres, pour que je ne ſois pas allarmé de le trouver gravé dans votre cœur; ſi la vanité l'exige, l'amitié le craint & ne le permet pas; & je ne puis vous cacher que vous ne pouvez vous obſtiner à me reſpecter comme vous faites, ſans me donner de la vôtre une opinion que, ſelon toute apparence, vous ſeriez fâchée que j'en euſſe. J'ai cru, Monſieur, lui répondit modeſtement Lucie, que les obligations que mon frere vous a, m'étant communes avec lui, vous me permettriez des termes qui, dans ſa bouche, n'ont jamais paru vous bleſſer. Je vous les épargnerai cependant, puiſqu'ils ſont ſur vous un effet ſi contraire à mon intention & à votre bonheur.

Rutland ne jugea pas à propos de lui répondre davantage; & le cœur d'autant plus pénétré de douleur, qu'il s'efforçoit plus de la renfermer, il termina tout-à-la-fois & leur promenade, & leur entretien, & ſe promit de plus de ne faire qu'à Londres les nouvelles tentatives qu'il méditoit ſur le cœur de Lucie. Avec un pareil projet, il eſt aiſé de croire qu'il ſe hâta de la tirer d'un

lieu d'où l'hyver alloit bannir tous les plaisirs qui rendent agréable le séjour de la campagne, & où, par conséquent ce qu'il aimoit, se seroit ennuyé. Sa passion étoit devenue insurmontable, autant par la douce habitude qu'il avoit prise de s'y livrer, que par les nouveaux charmes, & les nouvelles vertus qu'il croyoit avoir découverts à Lucie, pendant le long séjour qu'il avoit fait avec elle à sa terre. Déterminé à l'épouser, & à ne point sacrifier plus longtemps le bonheur de sa vie, aux préjugés qu'il avoit eus si long-temps contre le mariage, à l'ignorance où il étoit sur la naissance de Lucie, & aux raisons solides qu'il avoit toujours cru avoir de fuir tout engagement de ce genre, il ne s'occupa plus que des moyens de faire réussir un projet, dont le succès pouvoit seul le rendre heureux. S'il ne se flattoit pas toujours d'inspirer à Lucie toute la tendresse qu'il sentoit pour elle, il croyoit du moins qu'elle l'épouseroit sans répugnance; & il aimoit mieux alors la posséder, sans faire sur elle cette vive impression, qui auroit été si nécessaire à son bonheur, que de vivre sans sa possession. Cette idée n'étoit pas digne de sa délicatesse; mais qui ne sait que si l'a-

mour en exige toujours, il n'est que trop ordinaire au desir de s'en passer ? D'ailleurs, il ne pouvoit douter qu'elle n'eût pour lui l'amitié la plus tendre ; & quoiqu'il n'ignorât pas combien peu ce sentiment ressemble à celui qu'il exigeoit d'elle, il vouloit espérer qu'aidé par tout ce que l'amour peut imaginer de soins flatteurs, & de tous les moyens qu'il sait mettre en usage, quand il veut plaire, le cœur de Lucie partageroit enfin tout le désordre dans lequel elle avoit mis le sien. Il n'y avoit pas, (tant il se faisoit de chimeres !) jusques au devoir sur lequel il ne comptât.

Tout déterminé qu'il étoit à parler enfin ouvertement à Lucie, sur ses projets, il crut devoir essayer encore quelque temps, si, dans les soins dont il l'accabloit, dans ses discours, dans ses tons, dans ses regards, elle ne découvriroit pas, à la fin, cet amant dont jusques alors elle s'étoit si peu doutée. Cette épreuve fut sans succès ; l'inexpérience & la simplicité de Lucie, ne lui laissoient jamais voir dans l'amant le plus tendre & le plus empressé, qu'un ami fort attentif, & peut-être trop délicat. Car, avec quelque équité que Rutland crût envisager leur situation mutuelle, il n'étoit pas pos-

ſible qu'il ne ſe fachât pas quelquefois contre Lucie, du peu d'attention qu'elle faiſoit à ſes ſentiments. L'on dit (& peut-être cela n'eſt-il pas vrai) que l'amour peut ſe paſſer de retour; mais en ce cas du moins, il eſt certain que l'amour-propre n'eſt pas ſi modéré, & qu'il s'offenſe de ce que le cœur pardonne, ou croit quelque temps pardonner.

Las de ſonder avec tant de diſcrétion, & ſi peu de fruit, un cœur où juſques alors, il n'avoit trouvé aucun des ſentiments qu'il travailloit depuis ſi long-temps à y faire naître, Rutland ſe détermina enfin à parler. Vous voilà, ma chere Lucie, lui dit-il un jour, parvenue à l'âge où l'on peut vous offrir un établiſſement; depuis quelque temps je ſonge à vous marier, & comme je ne veux que votre bonheur, je voudrois que vous me diſſiez naturellement ce que vous penſez de mon idée. Monſieur, lui répondit Lucie d'un air modeſte & timide, j'ai peu réfléchi juſques à préſent ſur un état, que je n'ai ni deſiré, ni prévu, qu'il me ſeroit difficile de vous dire, avec vérité, ce que je penſe. Mais, reprit-il, vous pouvez du moins me dire quel effet fait ſur vous ma propoſition. Elle me cauſe, répondit-elle, une aſſez

grande furprife ; mais c'eft, en vérité, fans aucun mêlange de répugnance, de dégoût ; ma volonté fur cela, ne peut naître que de la vôtre. Ce n'eft pourtant pas la mienne que j'ai cru devoir confulter, lui dit le Chevalier, & que je compte fuivre ; ainfi il feroit néceffaire que vous vous déterminaffiez à en avoir une. L'homme que j'ai à vous propofer, a paffé cette jeuneffe, plus dangereufe encore que brillante, où l'inconftance fuit de fi près l'amour, où même c'eft un air de manquer à la femme du monde, qui mériteroit le plus, un attachement éternel : il eft de mon âge ; fon bien ne cede pas au mien ; fon caractere & fa figure n'ont (à ce que je crois du moins,) rien qui doive vous déplaire, & fi... Eh ! que m'importe ce qu'il eft, interrompit-elle, & ce qu'il peut devoir d'avantages à la nature ou à la fortune ? dites-moi plutôt s'il eft doué des mêmes vertus : mais quand il fe pourroit qu'il les poffédât, je ne pourrai jamais l'aimer autant que je vous aime, puifque jamais je ne puis lui avoir les mêmes obligations : & cependant il faudroit vous quitter pour le fuivre ! Non, Monfieur, continua-t-elle, je ne puis m'y réfoudre ; & fi vous avez la

bonté de laisser la chose à mon choix, souffrez que je continue à vivre auprès de vous : je ne veux, ni ne desire d'autre bonheur. Ah, Lucie ! s'écria Rutland, en lui baisant la main avec transport, sentez-vous bien tout le bonheur dont vous me comblez ! Quoi ! vous sacrifiez un établissement brillant au plaisir de me voir ! oserez-vous, après cela, croire que vous me devez quelque chose ! Achevez, mon aimable Lucie, achevez de me rendre le plus heureux des mortels ! reconnoissez en moi un amant qui vous adore, & l'époux que je vous offre.

A ces paroles, qu'il prononça avec toute la chaleur dont l'amour rend capable, & d'un ton que l'espérance animoit, Lucie demeura si interdite, & son trouble ressembloit si peu à celui qu'elle auroit éprouvé, si ce que Rutland lui proposoit, avoit dû la rendre aussi heureuse qu'il avoit cru pouvoir s'en flatter, qu'il reprit ses premieres inquiétudes. Eh quoi ! Lucie ! lui dit-il, en se jettant à ses genoux, n'est-ce qu'ainsi que vous pouvez recevoir l'hommage que je vous fais ! Vous ne devez pas douter, Monsieur, lui répondit-elle, d'un air contraint, que je ne sente tout le prix de ce

que vous voulez faire pour moi ; & je me flatte auſſi, que vous êtes ſûr de mon obéiſſance. De votre obéiſſance ! Lucie, s'écria-t-il, ah ! de quel prix payez-vous mes ſentiments, & que vous les connoiſſez peu, ſi vous croyez qu'il puiſſe leur ſuffire ! mon intention, reprit-elle, avec une froideur qu'elle tâchoit en vain de diſſimuler, ne ſeroit pas qu'ils fuſſent malheureux ; & je crois que je ne puis mieux vous le prouver, qu'en vous aſſurant de mon reſpect pour vos ordres. Pour mes ordres ! s'écria-t-il encore ; ah ! l'amour en fait-il donner ! cruelle Lucie ! que l'indifférence eſt déſobligeante, lors même qu'elle voudroit ne l'être pas ! Vous baiſſez les yeux ! vous ne me répondez rien ! ah ! votre ſilence ne me le dit que trop ; ou vous avez de l'averſion pour moi, ou ce cœur barbare, que je ne puis toucher, ſent pour un autre, ce qu'en vain je lui demande pour moi ! Quoi ! lui dit-elle en répandant les larmes les plus ameres, vous m'eſtimez aſſez peu pour croire que je puis vous haïr, & pour ſoupçonner que j'en aime un autre, lorſque je conſens aux nœuds que vous me propoſez ! penſez-vous que j'en ignore les devoirs, & que je ne m'y ſoumiſſe qu'avec le

deſſein de n'y pas être fidelle? Non! reprit Rutland, vous ne conſentez pas à ce que je vous propoſe, puiſque votre cœur n'en a pas le même beſoin que le mien. Il n'ignore pas du moins, repliqua-t-elle, ce qu'il vous doit de reconnoiſſance; & il eſt, j'oſe vous en répondre, pénétré pour vous de la plus vive tendreſſe. Peut-être, ajouta-t-elle en baiſſant les yeux, la mienne n'eſt-elle pas du genre de la vôtre; mais elle n'en eſt ſûrement pas moins ſincere. Vous m'épouſerez donc ſans répugnance, lui demanda-t-il? Ce feroit, repliqua-t-elle, un ſentiment bien injuſte, & que vous n'êtes pas fait pour inſpirer. Mais, reprit-il, penſez-vous qu'il ſuffiſe à mon amour, de vous voir ne vous pas faire un ſupplice d'être à moi? ah! Lucie! je vous l'avoue à ma honte, j'ai cru quelquefois, dans la vive ardeur dont je brûle pour vous, que c'étoit aſſez pour moi du bonheur de vous poſſéder, & qu'il me ſuffiroit, pour être heureux, de n'avoir pas à me reprocher de vous avoir fait violence; mais que cette illuſion étoit peu digne de mon cœur! Dans cet inſtant funeſte où votre indifférence le déchire, où je n'ai jamais ſenti plus vivement l'amour malheureux qui m'en-

traîne vers vous, je ne conçois pas que j'aye pu penser un instant, que ce qui ne seroit pas un bonheur pour vous, pouvoit en être un pour moi. Plus je vois que vous ne m'aimez pas, plus je sens que je ne puis auprès de vous, me passer du bonheur d'être aimé. Ne craignez donc point, je vous en conjure, qu'abusant contre vous, du hasard heureux qui vous a mis ent[illegible] mains, je veuille jamais forcer [illegible] bouche à prononcer des serments [illegible]tre cœur n'avoueroit pas! mais, ajouta-t-il, en se relevant, ce n'est peut-être pas assez pour votre bonheur, que de vous jurer que je ne vous contraindrai jamais à m'épouser; il faut peut-être encore vous permettre de vous unir à un autre. Vous me rendez bien peu de justice, si vous ne me croyez pas capable de cet effort. Nommez-moi seulement l'objet heureux auquel je dois, sans doute, votre indifférence; & si, comme je dois l'espérer de la noblesse de vos sentiments, il est digne de vous, ne doutez pas, quoiqu'il puisse m'en coûter, que je ne fasse pour votre félicité, ce que vous refusez à la mienne.

Je crois, Monsieur, répondit Lucie, que je vous avois déja dit que rien ne

peut m'empêcher d'être à vous, & j'osois me flatter que vous voudriez bien m'en croire. Vous seul, en exigeant de moi un sentiment qu'il ne dépend peut-être pas de moi de connoître, ou en vous affoiblissant ceux que vous m'inspirez, vous opposez ici à votre bonheur. J'aurois éternellement à rougir devant moi-même & devant le public, témoin de toutes vos bontés, si, quand il vous plaît de m'attacher à ma possession, je pouvois balancer un seul moment à vous l'accorder. Je ne crains donc pas, Monsieur, de vous le répéter, je suis à vous, & j'y dois être, en effet, dès l'instant que vous voulez bien le desirer. Je vous connois trop, lui répondit-il, pour croire que vous me dissimuliez vos sentiments pour un autre; mais, en même-temps, je connois trop le cœur pour que j'ose me flatter d'avoir fait sur le vôtre, l'impression qui seroit nécessaire à notre bonheur mutuel. Vous ne m'aimez pas, ma chere Lucie, & peut-être, hélas, ne m'aimerez-vous jamais! puis-je, avec une si cruelle certitude, puis-je, avec un doute si affreux, former les nœuds auxquels vous croyez que la bienséance vous condamne? Non, Lucie, un si odieux abus de mes bienfaits,

faits, seroit peut-être encore plus déshonorant pour moi, que ne l'auroit été la barbarie de vous les refuser : je vous aime! je vous adore! mais, encore une fois, je mourrois de honte & de douleur, si je pouvois penser assez bassement, [illegible] vouloir ne vous pas tenir de vo[illegible] C'est me condamner, sans doute, [illegible] s [illegible] s posséder; mais.... Eh! M[illegible]rompit-elle vivement, n[illegible] pas, de grace, de si cruelles ia[illegible] sens, je vous le jure, rien da[illegible] r qui les justifie. Pénétrée [illegible] time, de reconnoissance, d'amit[illegible] se même, & je dirois de re[illegible] terme pouvoit ne vous pas bi[illegible] ma bouche, il ne se peut pas [illegible] je refuse long-temps le sentiment [illegible] me demandez. Peut-être accoutu[illegible] vous regarder comme un pere, n[illegible]ant d'ailleurs jamais dû prévoir ce que l'amour vous inspire pour moi, devant même regarder comme un crime contre vous, de desirer seulement l'honneur dont vous voudriez aujourd'hui me combler, en ai-je trop éloigné mes idées? Il ne me convient pas, dans la situation où nous nous trouvons tous deux, de vous parler sur votre choix;

je sens que ce que je vous dirois là-dessus ne vous paroîtroit pas aussi désintéressé que pourtant il le seroit, & je dois ménager à cet égard, & vos idées & votre tendresse; mais, ajouta-t-elle, voyant que Rutland ne l'écoutoit qu'avec une sorte de désespoir, calmez-[illegible] vous en conjure. L'état da [illegible] je vous vois, m'afflige si sen [illegible] ment, qu'il n'y a rien au m [illegible] desire avec plus d'ardeur, [illegible] voir conformer mes sentimen [illegible] vôtres. Je vais y travailler de [illegible] puissance; peut-être serai-je [illegible] eureuse pour que vous les fa [illegible] ître dans mon cœur. Que j'au- [illegible] de p [illegible] sir à vous annoncer ce changement, continua-t-elle, en le regardant avec une tendresse extrême! je l'attends de ma reconnoissance, & de mon extrême sensibilité pour vos bienfaits. Je vous rendrai le compte le plus fidele & le plus exact de ce qui se passera dans mon ame : vous jugerez mieux que moi, du progrès que vous y ferez; & encore une fois, je vous dois trop pour ne pas faire tout ce qui me sera possible pour triompher d'un mouvement que rien ne justifie, & que je me reproche plus cruellement que vous ne pouvez encore me le reprocher vous-même. Cessez donc de

vous affliger : votre douleur accable mon ame.

Le Chevalier immobile, & preſque hors de lui-même, écoutoit Lucie avec un étonnement inconcevable. Quelle candeur! quelle ſimplicité! quelle vérité brilloient dans ſes yeux! Ah! lui dit-il, pénétré de triſteſſe, peut-on connoître ſi peu un ſentiment que l'on inſpire ſi bien! Vous croyez donc, Lucie, que pour avoir de l'amour, il ne faut que vouloir en prendre? Eh! comment! interrompit-elle, puis-je le croire, lorſque je n'en ſens pas pour vous? ſi vous me demandiez une choſe qui dépendît de moi, feriez-vous encore à l'obtenir? Ah! je ne le vois que trop! ce cruel ſentiment ne dépend pas de la volonté! mais je veux tant de mal à mon cœur, de n'être pas ſuſceptible de tout ce que ſent le vôtre; je me trouve d'une ſi noire ingratitude de refuſer quelque choſe au bonheur d'un homme auquel je dois tout le mien; j'en ſuis ſi humiliée que je m'imagine qu'ayant pour vous, ma raiſon, ma reconnoiſſance, ma tendreſſe même, il n'eſt pas poſſible que vous ne triomphiez, avec le temps, d'une indifférence ſi mal fondée, & que je veux moi-même vous aider à vaincre. Promettez-moi

feulement que tant qu'elle durera, vous n'exigerez pas que je lui faffe une violence dont je mourrois peut-être, ou qui du moins, en me rendant fort à plaindre, devroit vous rendre vous-même très-malheureux. Je vous le jure par tout ce qu'il y a de plus sacré pour un honnête homme, lui [illegible] Rutland, en répandant [illegible] lou [illegible] es ; mais fi vous connoif [illegible] ur ; fi vous faviez de quel [illegible] quelle délicateffe il eft acc [illegible], vous trouveriez ce ferm [illegible] tile, que le feront, fans dou [illegible] efforts que vous allez faire [illegible] r d'un infortuné, condamné à [illegible] re toujours. Eh ! pourquoi, lui dit Lucie avec une douceur extrême, vous prédire des malheurs dont je ne vous affure pas encore ! Efpérez mieux d'un cœur que vous avez vous-même formé à la vertu. La reconnoiffance en eft une, & vos bontés .... Ah ! cruelle Lucie, interrompit-il, ne me parlez plus d'un fentiment fi peu propre à faire naître ceux que je vous defire. Hélas ! c'eft elle peut-être qui s'oppofe à mon bonheur. Ah ! pourquoi vous ai-je connue avant l'inftant où je vous ai aimée !

Rutland ajouta à fes plaintes mille raifons, qui toutes intéreffoient Lucie,

[redacted]

mais ne la touchoient pas autant qu'il l'auroit voulu, & qu'elle le deſiroit elle-même. Peu de jours, depuis ce jour-là, ſe paſſerent ſans qu'elle en entendît de ſemblables. Elle s'y prêtoit avec douceur, conſoloit Rutland d'une indifférence [illegible] même la déſeſpéroit ; mais plus [illegible]ndoit ſon cœur, plus elle lui en dévelo[illegible]it les mouvements, moins il croyoit qu[illegible]latter de lui voir un jour partager [illegible]dreſſe. Elle étoit toujours remplie de [illegible], d'attentions, d'égards tendres pour [illegible] Chevalier; mais elle étoit involon[illegible]ment devenue avec lui timide & embarraſſée. Il ne lui auroit pas fallu beaucoup de réflexions pour lui retrancher ſes anciennes careſſes ; mais elle en avoit beſoin pour ſouffrir celles qu'il lui faiſoit quelquefois ; & qui, les mêmes exactement, que celles qu'autrefois elle en avoit reçues avec tant de plaiſir, lui cauſoient, depuis qu'elle ne pouvoit plus douter qu'elle ne les dût à l'amour, un chagrin dont toute ſa raiſon avoit peine à triompher.

Que je ſuis malheureuſe, ſe diſoit-elle mille fois le jour, d'avoir inſpiré au Chevalier une tendreſſe ſi vive, & de ne pouvoir la rendre heureuſe ! mais

quel est ce sentiment qu'il exige de moi; & comment se peut-il qu'il existe dans la nature, & qu'il ne me le communique pas ! Ah ! sans doute, je suis destinée à ne le connoître jamais, puisque je ne le trouve pas pour lui dans mon cœur ! mais pourquoi faut-il [illegible] à le desirer, lorsqu'il [illegible] nécessaire pour me [illegible] à recevoir sa main !

En con[illegible] ces réflexions, elle conjuro[illegible]nd, lorsqu'elle le voyoit accabl[illegible] douleur de n'être pas aimé d'ell[illegible]e il l'auroit voulu, de ne p[illegible] plus long-temps victime de sa [illegible] ; mais cette démarche qu'elle [illegible]cordoit à l'amitié, à la reconnoissance, à la compassion, lui coûtoit si cruellement ; & avec quelque soin qu'elle la dissimulât, la violence qu'elle se faisoit étoit si visible, que Rutland n'en étoit que plus affermi dans le dessein qu'il avoit formé, ou de lui plaire, ou de ne l'épouser jamais.

Si la situation de Lucie étoit triste, celle de Rutland ne le rendoit pas moins à plaindre, & même étoit mille fois plus violente que la sienne. Avoir toujours devant les yeux, & en sa disposition même, une femme que l'on adore, à laquelle on le dit sans cesse, qui vous

écoute, vous répond même avec toute la douceur & toute la tendresse de l'amitié la plus vive, mais qui par cela même ne vous en fait que plus craindre, que vous ne pourrez jamais lui inspirer d'amour : telle étoit la position de Rutla[illegible]st p[illegible]u d'aussi douloureuses.

Lucie q[illegible]n[illegible]t à connoître son cœur, & q[illegible]tement au Chevalier la pa[illegible]ui avoit donnée de l'instru[illegible] ce qui s'y passeroit, l'en averti[illegible]ec cette cruelle franchise que l[illegible]olontairement, dans le cas où el[illegible]uvoit, pour ce qu'on n'aime pas ; &[illegible]land y trouvoit toujours un desir ex[illegible] pouvoir le rendre heureux, il y [illegible]vroit aussi l'impossibilité de lui faire jamais partager ses sentiments : mais par un malheur qui semble attaché au cœur humain, moins il avoit de sujets d'espérer, plus il sentoit croître son amour ; il s'y joignoit même alors, des mouvements de fureur, dont il avoit une peine extrême à se rendre le maître, & qu'il ne savoit pas toujours assez bien déguiser pour que Lucie, qui les saisissoit dans le fond de son ame, n'en fût pas quelquefois effrayée. Rutland l'étoit lui-même du trouble affreux dans lequel elle le

plongeoit. Comme c'étoit inutilement qu'elle mettoit tout en usage pour parvenir à l'aimer, c'étoit avec aussi peu de fruit, qu'il se conseilloit de ne la revoir jamais. Eh! quel est, en effet, l'amant assez heureux pour ne vo[illegible] que d[illegible] choses raisonnables, [illegible]cuter celles que sa [illegible] [illegible]écrit !

Il y avoi[illegible] [illegible]ps que Rutland étoit dans [illegible]e situation, lorsque se pr[illegible] seul une nuit avec Lucie, [illegible]iva dans un de ces moments [illegible] où tout cede à la passion, & dis[illegible] vant elle. Il lui parloit de [illegible]n [illegible]: eh de quoi, en effet, lui [illegible] parlé ! Echauffé par le feu de [illegible]pr[illegible] es expressions, attendri par la [illegible]ceur avec laquelle Lucie qui, toute [illegible]espérée qu'elle étoit de l'amour du Chevalier, lui répondoit : encouragé par le silence de la nuit, emporté par ses desirs, peut-être sans savoir bien lui-même ce qu'il vouloit, il l'entraîna sous un berceau qui étoit au bout de son jardin, & dont l'obscurité sembloit faite pour favoriser le crime que la violence de son amour, & l'égarement de sa raison alloit lui faire commettre. Là, transporté, & ne prenant plus de conseil que de ses desirs, il saisit Lucie avec une

fureur qu'elle n'avoit encore, ni crainte, ni éprouvée de sa part; & sans lui laisser le temps, ni de s'allarmer, ni de se défendre, il la couvrit de baisers si ardents & si nouveaux pour elle, que ne pouvant, ni ne voulant même faire de cris que l'éloignement où ils étoient de la maison, auroient vraisemblablement rendu inutiles, & qui quand ils y seroient parvenus, auroient plus servi à manifester le crime de Rutland qu'à le prévenir; elle se servit de toutes les forces que son trouble & sa terreur lui laissoient, pour échapper de ses bras, & tomber à ses genoux. Dans cette suppliante posture, elle le conjura, d'une voix tremblante & presque éteinte, de vouloir bien l'entendre. Songez, lui dit-elle, du ton le plus tendre & le plus pressant, que c'est une fille que vous avez jugée digne d'être votre femme, que vous allez déshonorer. Songez que cette fille infortunée vous doit sa vertu. Ne m'en avez-vous donc inspiré que pour m'en faire perdre le fruit avec tant d'inhumanité. Ah! Monsieur, rappellez votre raison, vos propres principes, votre honneur enfin, qui ne m'intéresse pas moins que le mien même; & si ces souvenirs ne vous suffisent pas, soyez du moins

touché de la crainte de me perdre. Oui! je jure à vos pieds de ne point survivre à la honte dont vous voulez me couvrir: toutes vos précautions, tous vos soins, les réparations même que vous pourrez m'offrir, ne m'empêcheront pas, je vous le jure encore, de me donner la mort. Ah, cruel! voulez-v[illegible] ce soit à vous que je la doive [illegible] m'avez-vous conservé la [illegible] our me forcer à m'en priver [illegible] ne!

Rutland [illegible] rien n'étoit plus nouveau qu[illegible] ue, & qui pendant le discours [illegible] e avoit eu le temps de rentrer e[illegible] même, étonné, confus, désesp[illegible] e ce qui venoit de se passer, la releva doucement; & prenant la posture qu'il la contraignoit de quitter: C'est à moi, dit-il, c'est à moi, trop aimable Lucie, à expier par la mort, le crime affreux que j'ai voulu commettre. Monstre que je suis! & j'osois me croire de la vertu! j'osois vous en donner des leçons! & ce n'est qu'à la vôtre seule que je dois le bonheur de n'être pas dans cet instant, le plus scélérat des hommes! Fuyez, Lucie, fuyez un perfide si indigne de vous & de vos bontés.... mais non, interrompit-il, ne le fuyez pas; soyez témoins de mes regrets, fiez-vous

à mes remords, du ſoin de mon ſupplice. Mon reſpect qui, j'oſe vous le promettre, ne ſe démentira plus, vous prouvera mon repentir; lui ſeul déſormais vous parlera d'une malheureuſe tendreſſe que mon égarement vient de vous rendre encore plus odieuſe; & s'il vous eſt [illegible] douter que je vous adore, du mo[illegible] e iera-ce plus par des entrepriſes que [illegible], & qui m'aviliſſent tant à mes [illegible] yeux, que je vous en rappellerai [illegible] venir. Mais, ajouta-t-il en ſe relev[illegible] tons d'un lieu que je ne pourrai jam[illegible] oir la plus horrible confuſion [illegible] ve vous remettre, s'il ſe peut, [illegible] trouble, & de l'état affreux où [illegible] ai plongée.

Lucie avoit effectivement beſoin de repos; pâle, tremblante, à demi-morte; enfin, elle eut de la peine à ſuivre le Chevalier juſques à la maiſon. Auſſi-tôt qu'elle fut rentrée dans ſon appartement, elle le pria d'une voix encore foible & éteinte, de permettre qu'elle ſe mît au lit. C'étoit lui ordonner de ſe retirer; auſſi le fit-il après s'être encore jetté à ſes genoux, en la ſuppliant d'être tranquille, & d'ajouter une foi entiere à ſon repentir. Lucie ne put lui répondre que

par un torrent de larmes; pour en arrêter le cours, il se hâta de la quitter. Lorsqu'elle se fut assez calmée pour pouvoir se montrer, elle appella ses femmes pour la coucher; mais, hélas! qu'elle étoit éloignée de vouloir se livrer au sommeil! à peine fut-elle seule, que p[illegible]avec courage, le seul parti qu[illegible] crût convenir à sa vertu, sa[illegible] son inexpérience lui per[illegible] voir les conséquences & l[illegible]rs, elle se leva, choisit dans s[illegible]de-robe l'habit le plus simple qu[illegible] eût, fit un petit paquet du ling[illegible]s uni qu'elle y put trouver, [illegible]a dans une commode toutes [illegible]es qu'elle avoit reçues de Rut[illegible], & qui étoient en assez grand nombre; & y ajoutant une centaine de guinées qui lui restoient, elle ne s'en réserva que cinq, qu'elle crut pouvoir lui suffire, jusques à ce que la Providence, à laquelle elle résolut de se confier, pourvût à ses besoins. Après cet arrangement, où l'instinct avoit beaucoup plus de part que la réflexion, tant elle étoit hors d'elle-même, elle se détermina à écrire à Rutland, de qui le souvenir lui causoit plus de douleur que de colere. Ah! quel sera son état, se disoit-elle, lorsqu'il m'aura perdue! quelle

amertume, ma fuite va répandre fur fes jours ! que deviendra-t-il ! mais fi je ne le fuis pas, que deviendrai-je moi-même ! puis-je compter fur une vertu que j'ai vue fe démentir d'une façon fi décidée ! que lui ferviront fes remords ! qu'à éloig[illegible] l'occafion de me faire de nouvelles [illegible] Ah ! ne nous fions pas à ce que pe[illegible] vertu fur un cœur rempli de la paffi[illegible] violente. Que m'importeroit que la [illegible] lui fît horreur du crime qu'il auroi[illegible] [illegible]is, lorfque j'en ferois la victime [illegible] [illegible]ords me rendroient-ils ce dont fa [illegible] roit privée ! fuyons, n'expofo[illegible] des plus honnêtes hommes qu[illegible] au monde, à un repentir qui feroit malheur de fa vie, & qui n'empêcheroit pas la honte de la mienne. La fuite eft l'unique parti qui me refte, puifqu'une malheureufe, mais invincible répugnance ne me permet pas de confentir jamais à l'époufer. Après s'être confirmée par toutes ces réflexions dans le parti qu'elle venoit de prendre, elle écrivit à Rutland, d'une main tremblante, la Lettre qui fuit.

LETTRE.

„ C'eſt, Monſieur, avec la plus vive
„ douleur, que je vous dis peut-être le
„ dernier adieu. Une deſtinée cruelle
„ m'impoſe la dure, m[illegible]ble
„ néceſſité de quitter [illegible] jamais mon
„ pere, mon bienf[illegible], & mon ami.
„ Je pars, ſans ſ[illegible] ce que je devien-
„ drai, n'[illegible] preſque avec moi,
„ que le [illegible] tout ce que je vous
„ dois [illegible] noiſſance que rien
„ n'[illegible]e mon cœur. Ah! généreux
[illegible], pourquoi faut-il que l'amour
[illegible] ſur votre vertu un empire
„ qui a effrayé la mienne! je pars! &
„ c'eſt pour vous quitter! c'eſt peut-être
„ pour ne vous revoir jamais que je me
„ ſépare de vous! je ne conçois pas, dans
„ l'abattement où me met cette funeſte
„ réſolution, comment j'ai la force de
„ l'exécuter! ah! ſi j'avois pu me flatter,
„ après ce qui vient de ſe paſſer entre
„ nous, que le repentir que vous m'a-
„ vez montré eſt ſincere, qu'il m'auroit
„ été doux de paſſer le reſte de ma vie
„ avec un homme auquel je dois tant,
„ & de qui, juſques ici, les bienfaits
„ m'avoient ſi ſenſiblement flattée! Par-

„ donnez-le moi, je vous en conjure;
„ mais plus j'avois cru devoir compter
„ ſur votre vertu, plus l'égarement où
„ je viens de vous voir, m'allarme pour
„ l'avenir. Vous-même, auriez-vous cru
„ que l'amour eût dû vous emporter ſi
„ loin ; & [illegible]uvez-vous être bien ſûr
„ de ne vo[illegible]s faire illuſion, lorſque
„ vous vous [illegible]z que ce ſera la der-
„ niere fois qu'i[illegible]omphera de votre
„ vertu & de vo[illegible] encore une
„ fois, pardonnez-m[illegible]e pas oſer
„ l'eſpérer; daignez [illegible] une in-
„ fortunée, qui la ſera tou[illegible]s par
„ le malheur qu'elle vous [illegible]lle
„ ne peut l'être jamais par to[illegible]
„ qu'elle peut éprouver; ſouve[illegible]z-v[illegible]
„ de moi, ſans amour & ſans averſion.
„ J'ai fait, je vous le jure encore, tout
„ ce qui m'a été poſſible pour partager
„ vos ſentiments; n'imputez donc ni à
„ l'ingratitude, ni à la foibleſſe de mon
„ amitié pour vous, un mouvement
„ dont rien ne pouvoit triompher ſans
„ doute, puiſque tous mes efforts ne l'ont
„ pas détruit. Vous trouverez dans ma
„ commode des choſes qui, en vous
„ quittant, m'ont paru ne devoir plus
„ m'appartenir. Adieu, mon cher Rut-
„ land, ſi en vous perçant le cœur, il

„ peut m'être encore permis de vous
„ donner ce nom ; adieu, fouvenez-vous
„ de l'infortunée Lucie, & foyez fûr que
„ la mémoire de ce qu'elle vous doit,
„ la fuivra jufques dans le tombeau".

Après avoir cacheté cet [illegible] dans laquelle Lucie renferma [illegible] de fa commode, où elle avoit laiffé fes diamants, elle fe charge[illegible] paquet de linge qu'elle avoi[illegible]voir emporter ; & munie de [illegible] d'une petite porte du jardin [illegible]pondoit dans le parc de Sain[illegible], elle defcendit le plus dou[illegible]u'elle put : mais il lui fut im[illegible]ne de paffer auprès de la porte du Chevalier, fans reffentir une fi vive émotion, qu'elle fut forcée de s'y appuyer, pour reprendre fes forces. Enfin, rappellant fon courage, elle gagna le jardin, enfuite le parc ; & chofiffant une route au hafard, elle fe trouva dans des rues qui, comme toutes celles de Londres, lui étoient abfolument inconnues ; mais cette ignorance ne diminua rien de la précipitation de fa marche ; & comme elle croyoit qu'elle ne feroit en fûreté que quand elle feroit fort éloignée de la maifon qu'elle quittoit, elle arriva au bout de deux heures, d'une courfe

assez rapide, dans la Cité. Là excédée de fatigue, & sentant que ses jambes se déroboient sous elle, elle entra dans la boutique d'une fameuse Lingere, où [illegible]lle eut à peine demandé la permission de [illegible] reposer, qu'épuisée de lassitude & de bes[illegible]dit connoissance. La Marchande, occ[illegible] quelque marché intéressant pour ell[illegible]oit fait peu d'attention à l'entrée de [illegible] ne s'apperçut même pas qu[illegible] [illegible]ouie; mais une femme qui [illegible]it dans la même boutique, q[illegible] de Lucie avoit frappée, &[illegible] dent effraya, courut à elle, [illegible] de sel à la main; mais le lui [illegible]a[illegible] inutilement fait respirer, & jug[illegible] son pouls, que l'inanition causoit en partie cet accident, elle demanda quelque eau cordiale. A peine en eut-elle fait avaler à Lucie, qu'elle reprit ses esprits. Le premier usage qu'en fit cette infortunée, fut de rendre grace à cette charitable femme. Vons êtes si aimable, ma chere enfant, lui dit cette bonne femme avec amitié, qu'il est tout simple que vous intéressiez les personnes mêmes qui vous connoissent le moins; mais où allez-vous donc seule, & de si bonne heure? tout en vous me dit que vous

n'êtes pas faite pour l'abandon où je vous vois. Ah ! ma chere enfant, continua-t-elle, en voyant que Lucie avoit peine à retenir ses larmes, je ne veux pas vous affliger; je ne veux que vous secourir. C'est l'intérêt que vous m'inspirez, & non une curio[illegible] faute de connoître mon motif, vous est sans doute à charge, qui a [illegible] les questions, peut-être imprudentes, que je vous ai faites. Je s[illegible] uchée de vos bontés, Madame [illegible] répondit Lucie, & elles me don[illegible] nt de confiance en vous, que [illegible] oit que nous ici, je croi-r[illegible] e conduite par la Providence, [illegible] vous demander conseil. Qu'à cela ne tienne, lui dit cette bonne femme, je loge à deux pas d'ici, venez-y avec moi : aussi-bien, voilà l'heure de déjeûner, nous prendrons du thé ensemble; & nous nous parlerons sans témoins.

A ces paroles, elle donna le bras à Lucie, qui avoit véritablement besoin de ce secours, la fit entrer dans une assez belle maison, qui étoit à deux pas de celle qu'elles quittoient; & la conduisit dans un petit appartement simplement meublé, mais d'une propreté extrême. Commençons, ma chere fille, lui dit-elle, par déjeûner. L'inanition augmente

le découragement ; & je me trompe fort, ou vous n'avez pas beſoin d'ajouter au vôtre. Il eſt vrai, répondit Lucie, que ma ſituation actuelle eſt fort embarraſſante. Elle vous le paroîtra peut-être moins, repartit Madame Pikring, lorſque j'en ſerai inſtruite. Mais, mangez, je vous en conjure ; à l'état auquel votre courſe vous a réduite, il m'eſt aiſé de juger que vous n'êtes pas accoutumée à en faire de pareilles. Il eſt vrai, répondit Lucie en ſoupirant, que j'ai été élevée d'une façon peu conforme à l'état auquel la Providence ſemble me deſtiner. Ce qui vous paroît aujourd'hui un de vos malheurs, répondit Madame Pikring, ſera vraiſemblablement un jour, & de ce moment même votre plus grande reſſource. L'éducation eſt un bien précieux, qui tient lieu de beaucoup d'autres, & dont aucun ne dédommage. Si vous avez été élevée en fille de qualité, on vous en aura, ſans doute inſpiré les principes & les ſentiments ; on vous en aura donné les talents, les agréments même, & voilà ce qu'à un certain âge, la fortune la plus brillante ne ſauroit faire acquérir ; ceſſez donc de gémir d'un bonheur digne d'être envié, & racontez-moi vos véritables infortunes.

Le récit, repartit Lucie, en sera court & douloureux. Alors elle conta à Madame Pikring, qu'elle ne connoissoit pas ses parents, & s'étendit sur les soins que le Chevalier avoit pris d'elle & de son frere, jusqu'à ce jour-là. Je jouissois dans la paix la plus profonde, [illegible]-t-elle, de devoir mon existen[illegible] vertu, mes talents, au plus [illegible]ble & au plus vertueux mortel qui respirât; lorsque malheureus[illegible]ur moi, l'amitié dont il m'h[illegible]t est devenue une passion vio[illegible] je lui rends justice. Ce n'a d'abo[illegible]que par des voies confor[illegible] [illegible]ractere, qu'il a attaqué mon [illegible]r, & qu'il a tâché de le plier à ses sentiments : mais notre malheur commun ayant voulu que tous ses efforts ayent été inutiles, cet homme si respectable s'est enfin laissé emporter par sa passion, jusques au point d'attenter à ma vertu. Oui, ma chere Madame Pikring, (& quel ne devoit pas être son égarement pour s'être si peu respecté ?) il a voulu me faire violence. Il est vrai qu'il s'est repenti d'un si infâme projet, avec une promptitude qui prouve bien combien peu il étoit fait pour son cœur ; mais quelques reproches qu'il s'en soit faits, quelques promesses qu'il m'ait fai-

tes pour l'avenir, il m'a semblé que moins j'avois dû craindre de sa part une pareille foiblesse, plus, l'en trouvant une fois capable, il étoit dangereux pour moi de rester auprès de lui : car il faut, pour en être venu à une extrê-mité [illegible] ire à ses principes, que ce sentim[illegible] elle amour, soit un sentiment [illegible] icieux, & qui dé-range cruellemen[illegible] Cette réfle-xion m'a détermi[illegible], pour n'ê-tre pas exposée [illegible] que[illegible] velle in-sulte de sa part. Ah! [illegible] fré-mis encore, quand [illegible] loi lequel je l'ai vu hier au soi[illegible] bloit autant que moi-même ; [illegible] ration étoit précipitée & in[illegible] rom[illegible] te; & ses regards, autant que l'obscurité de la nuit a pu me permettre de le re-marquer, étoient rempli d'un feu & d'une ardeur inquiete, dont le souve-nir seul me pénetre de terreur. N'ai-je pas fait sagement de sortir de chez lui à la pointe du jour? car c'étoit de chez lui que je venois, lorsque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Voilà mon histoire : je ne vous cache que le nom de mon bienfaicteur, qu'il vous est inutile de savoir, & qui ne doit point sortir de ma bouche, dans une occasion où

il ne peut pas être accompagné d'un éloge. C'eſt, j'en ſuis ſûre, la premiere fois de ſa vie qu'il a pu mériter d'être blâmé; il eſt naturellement le meilleur & le plus vertueux des hommes, & tant que reſpirerai, je conſerverai pour lui la plus tendre reconn[illegible]ce. Ah! s'écria Madame Pikring, [illegible]braſſant vivement Lucie, que [illegible] innocence! que de candeur & de bon naturel! le Ciel, n'en doutez pas, vous récompenſera de tant de vertu: prenez courage, ma chere fille, nous verrons à vous placer auprès de quelque Dame de qualité: c'eſt, je crois, ce qui peut vous convenir le mieux. En attendant, vous reſterez avec moi, qui, malgré la médiocrité de ma fortune, vous garderois volontiers toujours, ſi ma profeſſion étoit compatible avec le deſir que j'en ai; mais vous êtes jeune, charmante, & vous ſeriez trop expoſée ici, où je reçois tous les jours des étrangers; parce que je loue des appartements meublés. Cependant, avec la précaution de vous tenir renfermée dans le mien, vous éviterez les yeux & les propos des jeunes gens qui habitent cette maiſon, & nous aurons le temps de vous chercher ce qu'il vous faut. Que j'ai de graces

à vous rendre, lui dit la reconnoiſſante Lucie! la Providence me protege aſſurément, puiſqu'elle a permis que j'euſſe le bonheur de vous rencontrer: mais il n'eſt pas juſte que je vous ſois à charge; voilà, ajouta-t-elle, en les lui préſentant, cinq guinées que j'ai réſervées pour mes preſſants beſoins, ſur une centaine que j'ai cru devoir, en le quittant, reſtituer à mon généreux protecteur. Daignez les accepter, je vous en conjure. Oui, lui dit Madame Pikring, avec un air d'admiration; oui, je les prends, & les employerai cette après-dînée même, à vous acheter tout ce qui peut vous être néceſſaire; car, continua-t-elle, en ſouriant, votre paquet me paroît contenir fort peu de choſe. Je n'ai, répondit Lucie, emporté, comme vous pouvez bien le penſer, que ce dont j'avois abſolument beſoin: je me ſerois reproché le ſuperflu comme un vol honteux, que je ne me ſerois jamais pardonné. Que vous êtes heureuſement née, ma chere fille, s'écria Madame Pikring; je ne puis, en vous entendant, admirer aſſez à quel point la vertu ſeule vous a bien conduite, & de combien ſa lumiere eſt plus ſûre, que toutes celles que nous pouvons tenir de l'âge & de l'expérience!

il ne peut pas être accompagné d'un éloge. C'eſt, j'en ſuis ſûre, la premiere fois de ſa vie qu'il a pu mériter d'être blâmé; il eſt naturellement le meilleur & le plus vertueux des hommes, & tant que reſpirerai, je conſerverai pour lui la plus tendre reconn[illegible] Ah! s'écria Madame Pikring, [illegible]braſſant vivement Lucie, que [illegible] innocence! que de candeur & [illegible] naturel! le Ciel, n'en doutez [illegible] vous récompenſera de tant d[illegible]u : prenez courage, ma chere f[illegible] verrons à vous placer [illegible] q[illegible]lque Dame de qualité: c'e[illegible]rois, ce qui peut vous con[illegible]ur mieux. En attendant, vous reſterez avec moi, qui, malgré la médiocrité de ma fortune, vous garderois volontiers toujours, ſi ma profeſſion étoit compatible avec le deſir que j'en ai; mais vous êtes jeune, charmante, & vous ſeriez trop expoſée ici, où je reçois tous les jours des étrangers; parce que je loue des appartements meublés. Cependant, avec la précaution de vous tenir renfermée dans le mien, vous éviterez les yeux & les propos des jeunes gens qui habitent cette maiſon, & nous aurons le temps de vous chercher ce qu'il vous faut. Que j'ai de graces

à vous rendre, lui dit la reconnoiſ-
ſante Lucie! la Providence me protege
aſſurément, puiſqu'elle a permis que
j'euſſe le bonheur de vous rencontrer:
mais il n'eſt pas juſte que je vous ſois
à charge; voilà, ajouta-t-elle, en les lui
préſentant, [illegible]nq guinées que j'ai réſer-
vées pour [illegible] preſſants beſoins, ſur une
centaine que j'[illegible] devoir, en le quit-
tant, reſtituer à [illegible] eux protec-
teur. Daignez les [illegible] vous en
conjure. Oui, lui dit Ma[illegible] Pikring,
avec un air d'admiration; [illegible] les
prends, & les employerai [illegible]
dînée même, à vous acheter to[illegible] i
peut vous être néceſſaire; car, contin[illegible]
t-elle, en ſouriant, votre paquet me pa-
roît contenir fort peu de choſe. Je n'ai,
répondit Lucie, emporté, comme vous
pouvez bien le penſer, que ce dont j'a-
vois abſolument beſoin : je me ſerois
reproché le ſuperflu comme un vol hon-
teux, que je ne me ſerois jamais par-
donné. Que vous êtes heureuſement née,
ma chere fille, s'écria Madame Pikring;
je ne puis, en vous entendant, admi-
rer aſſez à quel point la vertu ſeule
vous a bien conduite, & de combien
ſa lumiere eſt plus ſûre, que toutes cel-
les que nous pouvons tenir de l'âge &
de l'expérience!

„ peut m'être encore permis de vous „ donner ce nom ; adieu, fouvenez-vous „ de l'infortunée Lucie, & foyez fùr que „ la mémoire de ce qu'elle vous doit, „ la fuivra jufques dans le tombeau ".

Après avoir cacheté ce[illegible]dans laquelle Lucie renferma [illegible]de fa commode, où elle avoit l[illegible] les diamants, elle fe charge[illegible] paquet de linge qu'elle avoi[illegible]voir emporter ; & munie de [illegible] d'une petite porte du jardin [illegible]ndoit dans le parc de Sai[illegible] elle defcendit le plus dou-[illegible]elle put : mais il lui fut im-[illegible] de paffer auprès de la porte du [illegible]hevalier, fans reffentir une fi vive émotion, qu'elle fut forcée de s'y appuyer, pour reprendre fes forces. Enfin, rappellant fon courage, elle gagna le jardin, enfuite le parc ; & choififfant une route au hafard, elle fe trouva dans des rues qui, comme toutes celles de Londres, lui étoient abfolument inconnues ; mais cette ignorance ne diminua rien de la précipitation de fa marche ; & comme elle croyoit qu'elle ne feroit en fûreté que quand elle feroit fort éloignée de la maifon qu'elle quittoit, elle arriva au bout de deux heures, d'une courfe

aſſez rapide, dans la Cité. Là excédée de fatigue, & ſentant que ſes jambes ſe déroboient ſous elle, elle entra dans la boutique d'une fameuſe Lingere, où elle eut à peine demandé la permiſſion de ſe repoſer, qu'épuiſée de laſſitude & de beſ[illegible]dit connoiſſance. La Marchande, occ[illegible] quelque marché intéreſſant pour ell[illegible]oit fait peu d'attention à l'entrée de [illegible] ne s[illegible]perçut même pas qu[illegible]ouie; mais une femme qui [illegible]it dans la même boutique, que [illegible]le de Lucie avoit frappée, & q[illegible] dent effraya, courut à elle, [illegible] de ſel à la main; mais le lui [illegible]a inutilement fait reſpirer, & jug[illegible]t ſon pouls, que l'inanition cauſoit en partie cet accident, elle demanda quelque eau cordiale. A peine en eut-elle fait avaler à Lucie, qu'elle reprit ſes eſprits. Le premier uſage qu'en fit cette infortunée, fut de rendre grace à cette charitable femme. Vons êtes ſi aimable, ma chere enfant, lui dit cette bonne femme avec amitié, qu'il eſt tout ſimple que vous intéreſſiez les perſonnes mêmes qui vous connoiſſent le moins; mais où allez-vous donc ſeule, & de ſi bonne heure? tout en vous me dit que vous

n'êtes pas faite pour l'abandon où je vous vois. Ah ! ma chere enfant, continua-t-elle, en voyant que Lucie avoit peine à retenir ses larmes, je ne veux pas vous affliger ; je ne veux que vous secourir. C'est l'intérêt que vous m'inspirez, & non une curio[illegible]ûte de connoître mon moti[illegible]ous est sans doute à charge, qui a [illegible] les questions, peut-être impr[illegible]s, que je vous ai faites. Je [illegible]née de vos bontés, Madame [illegible]épondit Lucie, & elles me dor[illegible]t de confiance en vous, q[illegible]voit que nous ici, je crois [illegible] conduite par la Providence, [illegible]us demander conseil. Qu'à cela [illegible]enne, lui dit cette bonne femme, [illegible] loge à deux pas d'ici, venez-y avec moi : aussi-bien, voilà l'heure de déjeûner, nous prendrons du thé ensemble ; & nous nous parlerons sans témoins.

A ces paroles, elle donna le bras à Lucie, qui avoit véritablement besoin de ce secours, la fit entrer dans une assez belle maison, qui étoit à deux pas de celle qu'elles quittoient ; & la conduisit dans un petit appartement simplement meublé, mais d'une propreté extrême. Commençons, ma chere fille, lui ditelle, par déjeûner. L'inanition augmente

le découragement; & je me trompe fort, ou vous n'avez pas besoin d'ajouter au vôtre. Il est vrai, répondit Lucie, que ma situation actuelle est fort embarrassante. Elle vous le paroîtra peut-être moins, repartit Madame Pikring, lorsque j'en [illegible] instruite. Mais, mangez, je vous en [illegible]jure; à l'état auquel votre course vous [illegible]éduite, il m'est aisé de juger que vo[illegible] n'êtes pas accoutumée à en faire d[illegible] Il est vrai, répondit Lucie en [illegible], que j'ai été élevée d'une faç[illegible]nforme à l'état auquel la Provi[illegible] me destiner. Ce qui vous paroît [illegible] un de vos malheurs, répondit [illegible] Pikring, sera vraisemblablement [illegible] jour, & de ce moment même votre plus grande ressource. L'éducation est un bien précieux, qui tient lieu de beaucoup d'autres, & dont aucun ne dédommage. Si vous avez été élevée en fille de qualité, on vous en aura, sans doute inspiré les principes & les sentiments; on vous en aura donné les talents, les agréments même, & voilà ce qu'à un certain âge, la fortune la plus brillante ne sauroit faire acquérir; cessez donc de gémir d'un bonheur digne d'être envié, & racontez-moi vos véritables infortunes.

Le récit, repartit Lucie, en sera court & douloureux. Alors elle conta à Madame Pikring, qu'elle ne connoissoit pas ses parents, & s'étendit sur les soins que le Chevalier avoit pris d'elle & de son frere, jusqu'à ce jour-là. Je jouissois dans la paix la plus profonde, [illegible] -elle, de devoir mon existen[illegible] vertu, mes talents, au plus [illegible] & au plus vertueux mortel [illegible] respirât; lorsque malheu[illegible] ur moi, l'amitié dont il m'[illegible] t est devenue une passion vio[illegible] lui rends justice. Ce n'a d'ab[illegible] par des voies confor[illegible] ere, qu'il a attaqué mon [illegible] qu'il a tâché de le plier à ses [illegible] nts : mais notre malheur commun ayant voulu que tous ses efforts ayent été inutiles, cet homme si respectable s'est enfin laissé emporter par sa passion, jusques au point d'attenter à ma vertu. Oui, ma chere Madame Pikring, (& quel ne devoit pas être son égarement pour s'être si peu respecté ?) il a voulu me faire violence. Il est vrai qu'il s'est repenti d'un si infâme projet, avec une promptitude qui prouve bien combien peu il étoit fait pour son cœur; mais quelques reproches qu'il s'en soit faits, quelques promesses qu'il m'ait fai-

tes pour l'avenir, il m'a ſemblé que moins j'avois dû craindre de ſa part une pareille foibleſſe, plus, l'en trouvant une fois capable, il étoit dangereux pour moi de reſter auprès de lui : car il faut, pour en être venu à une extrêmité ſi [illegible]ire à ſes principes, que ce ſentim[illegible] [illegible]lle amour, ſoit un ſentiment [illegible]icieux, & qui dérange cruelleme[illegible] Cette réflexion m'a déterminé[illegible], pour n'être pas expoſée à q[illegible]velle inſulte de ſa part. Ah! [illegible]je frémis encore, quand je ſong[illegible] lequel je l'ai vu hier au ſoir, [illegible] bloit autant que moi-même ; [illegible] ration étoit précipitée & interromp[illegible] ; & ſes regards, autant que l'obſcurité de la nuit a pu me permettre de le remarquer, étoient rempli d'un feu & d'une ardeur inquiete, dont le ſouvenir ſeul me pénetre de terreur. N'ai-je pas fait ſagement de ſortir de chez lui à la pointe du jour? car c'étoit de chez lui que je venois, lorſque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Voilà mon hiſtoire : je ne vous cache que le nom de mon bienfaicteur, qu'il vous eſt inutile de ſavoir, & qui ne doit point ſortir de ma bouche, dans une occaſion où

il ne peut pas être accompagné d'un éloge. C'eſt, j'en ſuis ſûre, la premiere fois de ſa vie qu'il a pu mériter d'être blâmé; il eſt naturellement le meilleur & le plus vertueux des hommes, & tant que reſpirerai, je conſerverai pour lui la plus tendre reconn[illegible] Ah! s'écria Madame Pikring, [illegible]braſſant vivement Lucie, que [illegible] innocence! que de candeur & [illegible] naturel! le Ciel, n'en doutez [illegible] vous récompenſera de tant d[illegible]u: prenez courage, ma chere f[illegible]s verrons à vous pla-[illegible] quelque Dame de qualité: c[illegible]rois, ce qui peut vous con-[illegible] mieux. En attendant, vous reſterez avec moi, qui, malgré la médiocrité de ma fortune, vous garderois volontiers toujours, ſi ma profeſſion étoit compatible avec le deſir que j'en ai; mais vous êtes jeune, charmante, & vous ſeriez trop expoſée ici, où je reçois tous les jours des étrangers; parce que je loue des appartements meublés. Cependant, avec la précaution de vous tenir renfermée dans le mien, vous éviterez les yeux & les propos des jeunes gens qui habitent cette mai[illegible] nous aurons le temps de vous ch[illegible] ce qu'il vous faut. Que j'ai de grac[illegible]

à vous rendre, lui dit la reconnoissante Lucie! la Providence me protege assurément, puisqu'elle a permis que j'eusse le bonheur de vous rencontrer: mais il n'est pas juste que je vous sois à charge; voilà, ajouta-t-elle, en les lui présentant, cinq guinées que j'ai réservées pour mes pressants besoins, sur une centaine que j'ai cru devoir, en le quittant, restituer à mon généreux protecteur. Daignez les accepter, je vous en conjure. Oui, lui dit Madame Pikring, avec un air d'admiration; oui, je les prends, & les employerai cette après-dînée même, à vous acheter tout ce qui peut vous être nécessaire; car, continua-t-elle, en souriant, votre paquet me paroît contenir fort peu de chose. Je n'ai, répondit Lucie, emporté, comme vous pouvez bien le penser, que ce dont j'avois absolument besoin: je me serois reproché le superflu comme un vol honteux, que je ne me serois jamais pardonné. Que vous êtes heureusement née, ma chere fille, s'écria Madame Pikring; je ne puis, en vous entendant, admirer assez à quel point la vertu seule vous a bien conduite, & de combien sa lumiere est plus sûre, que toutes celles que nous pouvons tenir de l'âge & de l'expérience!

„ peut m'être encore permis de vous „ donner ce nom ; adieu, souvenez-vous „ de l'infortunée Lucie, & soyez sûr que „ la mémoire de ce qu'elle vous doit, „ la suivra jusques dans le tombeau ".

Après avoir cacheté ce[illegible]dans laquelle Luçie renferma [illegible] de sa commode, où elle avoit l[illegible] ses diamants, elle se charge[illegible] [illegible]t paquet de linge qu'elle avoi[illegible] [illegible]voir emporter ; & munie de [illegible] d'une petite porte du jardin [illegible]ondoit dans le parc de Sai[illegible], elle descendit le plus dou[illegible] [illegible]elle put : mais il lui fut im[illegible] [illegible]e de passer auprès de la porte du [illegible]nevalier, sans ressentir une si vive émotion, qu'elle fut forcée de s'y appuyer, pour reprendre ses forces. Enfin, rappellant son courage, elle gagna le jardin, ensuite le parc ; & choisissant une route au hasard, elle se trouva dans des rues qui, comme toutes celles de Londres, lui étoient absolument inconnues ; mais cette ignorance ne diminua rien de la précipitation de sa marche ; & comme elle croyoit qu'elle ne seroit en sûreté que quand elle seroit fort éloignée de la maison qu'elle quittoit, elle arriva au bout de deux heures, d'une course

aſſez rapide, dans la Cité. Là excédée de fatigue, & ſentant que ſes jambes ſe déroboient ſous elle, elle entra dans la boutique d'une fameuſe Lingere, où elle eut à peine demandé la permiſſion de ſe repoſer, qu'épuiſée de laſſitude & de beſoin, [illegible]dit connoiſſance. La Marchande, occ[illegible] quelque marché intéreſſant pour elle, [illegible]oit fait peu d'attention à l'entrée de [illegible] s [illegible]perçut même pas qu[illegible] nouie; mais une femme qui [illegible]t dans la même boutique, q[illegible]nob de Lucie avoit frappée, & [illegible] dent effraya, courut à elle, [illegible] de ſel à la main; mais le lui aya[illegible] inutilement fait reſpirer, & jug[illegible]nt ſon pouls, que l'inanition cauſoit en partie cet accident, elle demanda quelque eau cordiale. A peine en eut-elle fait avaler à Lucie, qu'elle reprit ſes eſprits. Le premier uſage qu'en fit cette infortunée, fut de rendre grace à cette charitable femme. Vons êtes ſi aimable, ma chere enfant, lui dit cette bonne femme avec amitié, qu'il eſt tout ſimple que vous intéreſſiez les perſonnes mêmes qui vous connoiſſent le moins; mais où allez-vous donc ſeule, & de ſi bonne heure? tout en vous me dit que vous

n'êtes pas faite pour l'abandon où je vous vois. Ah ! ma chere enfant, continua-t-elle, en voyant que Lucie avoit peine à retenir ses larmes, je ne veux pas vous affliger ; je ne veux que vous secourir. C'est l'intérêt que vous m'inspirez, & non une curio[illegible]ute de connoître mon moti[illegible]us est sans doute à charge, qui a [illegible] les questions, peut-être im[illegible], que je vous ai faites. Je [illegible] chée de vos bontés, Madame [illegible] répondit Lucie, & elles me dor[illegible]t de confiance en vous, que [illegible]voit que nous ici, je crois [illegible] duite par la Providence, [illegible]us demander conseil. Qu'à cela [illegible]tienne, lui dit cette bonne femme, [illegible] loge à deux pas d'ici, venez-y avec m[illegible]i : aussi-bien, voilà l'heure de déjeûner, nous prendrons du thé ensemble; & nous nous parlerons sans témoins.

A ces paroles, elle donna le bras à Lucie, qui avoit véritablement besoin de ce secours, la fit entrer dans une assez belle maison, qui étoit à deux pas de celle qu'elles quittoient; & la conduisit dans un petit appartement simplement meublé, mais d'une propreté extrême. Commençons, ma chere fille, lui dit-elle, par déjeûner. L'inanition augmente

le découragement; & je me trompe fort, ou vous n'avez pas besoin d'ajouter au vôtre. Il est vrai, répondit Lucie, que ma situation actuelle est fort embarrassante. Elle vous le paroîtra peut-être moins, repartit Madame Pikring, lorsque j'en [illegible] instruite. Mais, mangez, je vous en [illegible]njure; à l'état auquel votre course vous [illegible]éduite, il m'est aisé de juger que vo[illegible] n'êtes pas accoutumée à en faire de [illegible] Il est vrai, répondit Lucie en [illegible], que j'ai été élevée d'une façon [illegible]nforme à l'état auquel la Provi[illegible] me destiner. Ce qui vous paroît [illegible] un de vos malheurs, répondit [illegible] Pikring, sera vraisemblablement un jour, & de ce moment même votre plus grande ressource. L'éducation est un bien précieux, qui tient lieu de beaucoup d'autres, & dont aucun ne dédommage. Si vous avez été élevée en fille de qualité, on vous en aura, sans doute inspiré les principes & les sentiments; on vous en aura donné les talents, les agréments même, & voilà ce qu'à un certain âge, la fortune la plus brillante ne sauroit faire acquérir; cessez donc de gémir d'un bonheur digne d'être envié, & racontez-moi vos véritables infortunes.

Le récit, repartit Lucie, en sera court & douloureux. Alors elle conta à Madame Pikring, qu'elle ne connoissoit pas ses parents, & s'étendit sur les soins que le Chevalier avoit pris d'elle & de son frere, jusqu'à ce jour-là. Je jouissois dans la paix la plus profonde, [illegible]-t-elle, de devoir mon existen[illegible] vertu, mes talents, au plus [illegible] & au plus vertueux mortel [illegible]ui respirât; lorsque malheu[illegible] r moi, l'amitié dont il m[illegible] est devenue une passion vio[illegible]ui rends justice. Ce n'a d'ab[illegible]ue par des voies confor[illegible] actere, qu'il a attaqué mon [illegible] qu'il a tâché de le plier à ses [illegible]iments : mais notre malheur commun ayant voulu que tous ses efforts ayent été inutiles, cet homme si respectable s'est enfin laissé emporter par sa passion, jusques au point d'attenter à ma vertu. Oui, ma chere Madame Pikring, (& quel ne devoit pas être son égarement pour s'être si peu respecté ?) il a voulu me faire violence. Il est vrai qu'il s'est repenti d'un si infâme projet, avec une promptitude qui prouve bien combien peu il étoit fait pour son cœur; mais quelques reproches qu'il s'en soit faits, quelques promesses qu'il m'ait fai-

tes pour l'avenir, il m'a ſemblé que moins j'avois dû craindre de ſa part une pareille foibleſſe, plus, l'en trouvant une fois capable, il étoit dangereux pour moi de reſter auprès de lui : car il faut, pour en être venu à une extrê-mité ſi [illegible]ire à ſes principes, que ce ſentim[illegible] ppelle amour, ſoit un ſentiment [illegible] icieux, & qui dé-range cruellem[illegible]. Cette réfle-xion m'a déterminé[illegible]r, pour n'ê-tre pas expoſée à q[illegible]velle in-ſulte de ſa part. Ah! [illegible] je fré-mis encore, quand je [illegible]ns lequel je l'ai vu hier au ſoir [illegible] bloit autant que moi-même; [illegible] ration étoit précipitée & interrompue; & ſes regards, autant que l'obſcurité de la nuit a pu me permettre de le re-marquer, étoient rempli d'un feu & d'une ardeur inquiete, dont le ſouve-nir ſeul me pénetre de terreur. N'ai-je pas fait ſagement de ſortir de chez lui à la pointe du jour? car c'étoit de chez lui que je venois, lorſque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Voilà mon hiſtoire : je ne vous cache que le nom de mon bienfaicteur, qu'il vous eſt inutile de ſavoir, & qui ne doit point ſortir de ma bouche, dans une occaſion où

il ne peut pas être accompagné d'un éloge. C'eſt, j'en ſuis ſûre, la premiere fois de ſa vie qu'il a pu mériter d'être blâmé; il eſt naturellement le meilleur & le plus vertueux des hommes, & tant que reſpirerai, je conſerverai pour lui la plus tendre reconn[illegible] Ah! s'écria Madame Pikring, [illegible]braſſant vivement Lucie, que [illegible]nocence ! que de candeur & [illegible] naturel ! le Ciel, n'en doutez [illegible] vous récompenſera de tant d[illegible]u : prenez courage, ma chere f[illegible]s verrons à vous placer [illegible]q[illegible]lque Dame de qualité : c'e[illegible]rois, ce qui peut vous con-[illegible] mieux. En attendant, vous reſterez avec moi, qui, malgré la médiocrité de ma fortune, vous garderois volontiers toujours, ſi ma profeſſion étoit compatible avec le deſir que j'en ai; mais vous êtes jeune, charmante, & vous ſeriez trop expoſée ici, où je reçois tous les jours des étrangers; parce que je loue des appartements meublés. Cependant, avec la précaution de vous tenir renfermée dans le mien, vous éviterez les yeux & les propos des jeunes gens qui habitent cette mai[illegible] nous aurons le temps de vous ch[illegible] ce qu'il vous faut. Que j'ai de grace-

à vous rendre, lui dit la reconnoiſſante Lucie! la Providence me protege aſſurément, puiſqu'elle a permis que j'euſſe le bonheur de vous rencontrer : mais il n'eſt pas juſte que je vous ſois à charge; voilà, ajouta-t-elle, en les lui préſentant, cinq guinées que j'ai réſervées pour mes preſſants beſoins, ſur une centaine que j'ai cru devoir, en le quittant, reſtituer à mon généreux protecteur. Daignez les accepter, je vous en conjure. Oui, lui dit Madame Pikring, avec un air d'admiration; oui, je les prends, & les employerai cette après-dînée même, à vous acheter tout ce qui peut vous être néceſſaire; car, continua-t-elle, en ſouriant, votre paquet me paroît contenir fort peu de choſe. Je n'ai, répondit Lucie, emporté, comme vous pouvez bien le penſer, que ce dont j'avois abſolument beſoin : je me ſerois reproché le ſuperflu comme un vol honteux, que je ne me ſerois jamais pardonné. Que vous êtes heureuſement née, ma chere fille, s'écria Madame Pikring; je ne puis, en vous entendant, admirer aſſez à quel point la vertu ſeule vous a bien conduite, & de combien ſa lumiere eſt plus ſûre, que toutes celles que nous pouvons tenir de l'âge & de l'expérience!

n'êtes pas faite pour l'abandon où je vous vois. Ah ! ma chere enfant, continua-t-elle, en voyant que Lucie avoit peine à retenir ses larmes, je ne veux pas vous affliger ; je ne veux que vous secourir. C'est l'intérêt que vous m'inspirez, & non une curio[illegible]ûte de connoître mon moti[illegible]ous est sans doute à charge, qui a [illegible] les questions, peut-être imp[illegible]s, que je vous ai faites. Je s[illegible]née de vos bontés, Madame [illegible]répondit Lucie, & elles me do[illegible]t de confiance en vous, q[illegible]voit que nous ici, je crois [illegible] conduite par la Providence, [illegible]s demander conseil. Qu'à cela [illegible]tienne, lui dit cette bonne femme, [illegible] loge à deux pas d'ici, venez-y avec moi : aussi-bien, voilà l'heure de déjeûner, nous prendrons du thé ensemble ; & nous nous parlerons sans témoins.

A ces paroles, elle donna le bras à Lucie, qui avoit véritablement besoin de ce secours, la fit entrer dans une assez belle maison, qui étoit à deux pas de celle qu'elles quittoient ; & la conduisit dans un petit appartement simplement meublé, mais d'une propreté extrême. Commençons, ma chere fille, lui dit-elle, par déjeûner. L'inanition augmente

le découragement ; & je me trompe fort, ou vous n'avez pas besoin d'ajouter au vôtre. Il est vrai, répondit Lucie, que ma situation actuelle est fort embarrassante. Elle vous le paroîtra peut-être moins, repartit Madame Pikring, lorsque j'en [illegible] instruite. Mais, mangez, je vous [illegible]jure ; à l'état auquel votre course vou[illegible]éduite, il m'est aisé de juger que vo[illegible] n'êtes pas accoutumée à en faire d[illegible] Il est vrai, répondit Lucie en [illegible], que j'ai été élevée d'une faç[illegible]nforme à l'état auquel la Provi[illegible] me destiner. Ce qui vous paroît [illegible] un de vos malheurs, répondit [illegible] Pikring, sera vraisemblablement [illegible] jour, & de ce moment même votre plus grande ressource. L'éducation est un bien précieux, qui tient lieu de beaucoup d'autres, & dont aucun ne dédommage. Si vous avez été élevée en fille de qualité, on vous en aura, sans doute inspiré les principes & les sentiments ; on vous en aura donné les talents, les agréments même, & voilà ce qu'à un certain âge, la fortune la plus brillante ne sauroit faire acquérir ; cessez donc de gémir d'un bonheur digne d'être envié, & racontez-moi vos véritables infortunes.

n'êtes pas faite pour l'abandon où je vous vois. Ah ! ma chere enfant, continua-t-elle, en voyant que Lucie avoit peine à retenir ses larmes, je ne veux pas vous affliger ; je ne veux que vous secourir. C'est l'intérêt que vous m'inspirez, & non une curio[illegible]ûte de connoître mon moti[illegible]ous est sans doute à charge, qui [illegible] les questions, peut-être im[illegible]s, que je vous ai faites. Je [illegible]ée de vos bontés, Madame [illegible]pondit Lucie, & elles me don[illegible]t de confiance en vous, q[illegible]oit que nous ici, je crois [illegible]onduite par la Providence, [illegible]us demander conseil. Qu'à cela [illegible]ienne, lui dit cette bonne femme, je loge à deux pas d'ici, venez-y avec moi : aussi-bien, voilà l'heure de déjeûner, nous prendrons du thé ensemble ; & nous nous parlerons sans témoins.

A ces paroles, elle donna le bras à Lucie, qui avoit véritablement besoin de ce secours, la fit entrer dans une assez belle maison, qui étoit à deux pas de celle qu'elles quittoient ; & la conduisit dans un petit appartement simplement meublé, mais d'une propreté extrême. Commençons, ma chere fille, lui dit-elle, par déjeûner. L'inanition augmente

le découragement; & je me trompe fort, ou vous n'avez pas besoin d'ajouter au vôtre. Il est vrai, répondit Lucie, que ma situation actuelle est fort embarrassante. Elle vous le paroîtra peut-être moins, repartit Madame Pikring, lorsque j'en [illegible] instruite. Mais, mangez, je vous en[illegible]jure; à l'état auquel votre course vous [illegible]éduite, il m'est aisé de juger que vo[illegible] n'êtes pas accoutumée à en faire d[illegible] Il est vrai, répondit Lucie en [illegible], que j'ai été élevée d'une faç[illegible]nforme à l'état auquel la Provid[illegible] me destiner. Ce qui vous paroît [illegible] un de vos malheurs, répondit [illegible] Pikring, sera vraisemblablement [illegible] jour, & de ce moment même votre plus grande ressource. L'éducation est un bien précieux, qui tient lieu de beaucoup d'autres, & dont aucun ne dédommage. Si vous avez été élevée en fille de qualité, on vous en aura, sans doute inspiré les principes & les sentiments; on vous en aura donné les talents, les agréments même, & voilà ce qu'à un certain âge, la fortune la plus brillante ne sauroit faire acquérir; cessez donc de gémir d'un bonheur digne d'être envié, & racontez-moi vos véritables infortunes.

Le récit, repartit Lucie, en sera court & douloureux. Alors elle conta à Madame Pikring, qu'elle ne connoissoit pas ses parents, & s'étendit sur les soins que le Chevalier avoit pris d'elle & de son frere, jusqu'à ce jour-là. Je jouissois dans la paix la plus profonde, [illegible]-elle, de devoir mon existen[illegible] vertu, mes talents, au plus [illegible] & au plus vertueux mortel [illegible] respirât; lorsque malheu[illegible] ar moi, l'amitié dont il m[illegible] it est devenue une passion vio[illegible] ui rends justice. Ce n'a d[illegible] par des voies confor-[illegible] aractere, qu'il a attaqué mon [illegible] qu'il a tâché de le plier à ses [illegible] nts : mais notre malheur commun ay[illegible] it voulu que tous ses efforts ayent été inutiles, cet homme si respectable s'est enfin laissé emporter par sa passion, jusques au point d'attenter à ma vertu. Oui, ma chere Madame Pikring, (& quel ne devoit pas être son égarement pour s'être si peu respecté ?) il a voulu me faire violence. Il est vrai qu'il s'est repenti d'un si infâme projet, avec une promptitude qui prouve bien combien peu il étoit fait pour son cœur; mais quelques reproches qu'il s'en soit faits, quelques promesses qu'il m'ait fai-

tes pour l'avenir, il m'a semblé que moins j'avois dû craindre de sa part une pareille foiblesse, plus, l'en trouvant une fois capable, il étoit dangereux pour moi de rester auprès de lui : car il faut, pour en être venu à une extrémité si contraire à ses principes, que ce sentiment qu'il appelle amour, soit un sentiment bien pernicieux, & qui dérange cruellement la tête. Cette réflexion m'a déterminée à fuir, pour n'être pas exposée à quelque nouvelle insulte de sa part. Ah! Madame, je frémis encore, quand je songe à l'état dans lequel je l'ai vu hier au soir; il trembloit autant que moi-même ; sa respiration étoit précipitée & interrompue; & ses regards, autant que l'obscurité de la nuit a pu me permettre de le remarquer, étoient rempli d'un feu & d'une ardeur inquiete, dont le souvenir seul me pénetre de terreur. N'ai-je pas fait sagement de sortir de chez lui à la pointe du jour? car c'étoit de chez lui que je venois, lorsque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Voilà mon histoire : je ne vous cache que le nom de mon bienfaicteur, qu'il vous est inutile de savoir, & qui ne doit point sortir de ma bouche, dans une occasion où

il ne peut pas être accompagné d'un éloge. C'eſt, j'en ſuis ſûre, la premiere fois de ſa vie qu'il a pu mériter d'être blâmé; il eſt naturellement le meilleur & le plus vertueux des hommes, & tant que reſpirerai, je conſerverai pour lui la plus tendre reconn[illegible] Ah! s'écria Madame Pikring, [illegible]braſſant vivement Lucie, que [illegible]innocence! que de candeur & de bon naturel! le Ciel, n'en doutez pas, vous récompenſera de tant de vertu : prénez courage, ma chere fille, nous verrons à vous placer auprès de quelque Dame de qualité: c'eſt, je crois, ce qui peut vous convenir le mieux. En attendant, vous reſterez avec moi, qui, malgré la médiocrité de ma fortune, vous garderois volontiers toujours, ſi ma profeſſion étoit compatible avec le deſir que j'en ai; mais vous êtes jeune, charmante, & vous feriez trop expoſée ici, où je reçois tous les jours des étrangers; parce que je loue des appartements meublés. Cependant, avec la précaution de vous tenir renfermée dans le mien, vous éviterez les yeux & les propos des jeunes gens qui habitent cette maiſon, & nous aurons le temps de vous chercher ce qu'il vous faut. Que j'ai de graces

à vous rendre, lui dit la reconnoiſſante Lucie! la Providence me protege aſſurément, puiſqu'elle a permis que j'euſſe le bonheur de vous rencontrer: mais il n'eſt pas juſte que je vous ſois à charge; voilà, ajouta-t-elle, en les lui préſentant, cinq guinées que j'ai réſervées pour mes preſſants beſoins, ſur une centaine que j'ai cru devoir, en le quittant, reſtituer à mon généreux protecteur. Daignez les accepter, je vous en conjure. Oui, lui dit Madame Pikring, avec un air d'admiration; oui, je les prends, & les employerai cette après-dînée même, à vous acheter tout ce qui peut vous être néceſſaire; car, continua-t-elle, en ſouriant, votre paquet me paroît contenir fort peu de choſe. Je n'ai, répondit Lucie, emporté, comme vous pouvez bien le penſer, que ce dont j'avois abſolument beſoin: je me ſerois reproché le ſuperflu comme un vol honteux, que je ne me ſerois jamais pardonné. Que vous êtes heureuſement née, ma chere fille, s'écria Madame Pikring; je ne puis, en vous entendant, admirer aſſez à quel point la vertu ſeule vous a bien conduite, & de combien ſa lumiere eſt plus ſûre, que toutes celles que nous pouvons tenir de l'âge & de l'expérience!

Après cette converſation, qui avoit un peu allongé le déjeûner, la bonne femme laiſſa Lucie maîtreſſe de ſon appartement, & alla vaquer à ſes affaires, juſques au dîner, qui, comme elle, fut ſimple & fort bon. A peine fut-il fini, qu'elle ſortit pour faire les emplettes qu'elle croyoit néceſſaires à Lucie : elle lui dit, en rentrant, qu'après avoir réfléchi ſur le projet qu'elle avoit formé de la placer auprès de quelque Dame, il lui avoit paru néceſſaire de la mettre pour quelque temps chez une Lingere, où elle apprendroit bien des choſes, que ſon nouvel état pourroit lui rendre néceſſaires. Lucie ayant applaudi à cette nouvelle idée, Madame Pikring lui dit qu'elle en connoiſſoit une qui paſſoit pour une très-honnête perſonne, & chez laquelle elle ſeroit très-bien ; que ces courſes l'ayant menée dans ſon quartier, elle la lui avoit propoſée, & que Madame Yielding avoit accepté ſon offre avec plaiſir. Ainſi, ma chere Lucie, continua-t-elle, ſi la propoſition vous agrée, je vous y menerai lorſque vous vous ſerez repoſée ici quelques jours; car je ne veux pas que vous me quittiez de la ſemaine. Lucie inſiſta pour ne la pas incommoder ſi

long-temps:

long-temps : ah! de grace, interrompit Madame Pikring, quittez ce ton de cérémonie, qui n'eſt fait que pour m'affliger. C'eſt de bon cœur que je vous offre les ſecours qui peuvent dépendre de moi ; & ſi vous croyez que ma bonne volonté mérite quelque reconnoiſſance, prouvez-moi la vôtre, en vivant avec moi ſans façon, & avec autant de confiance, que je ſens d'amitié pour vous. Lucie, touchée de tant de franchiſe, ne voulut pas inſiſter davantage ſur la crainte de lui être à charge; & reſta, en effet, chez elle juſques au Lundi ſuivant, qu'elle la mena à regret chez Madame Yielding, à laquelle elle la recommanda, comme elle auroit fait ſa propre fille, & ne la quitta que les larmes aux yeux, après lui avoir promis de la venir voir le plus ſouvent qu'elle pourroit.

A peine fut-elle ſortie, que la Yielding préſenta de l'ouvrage à Lucie, [illegible] s'acquitta aſſez bien de ce qu'elle [illegible] donné à faire, pour s'en attirer mille éloges. Quinze jours s'étoient paſſés tranquillement, lorſqu'un après-midi, un équipage leſte & brillant, d'où [illegible] impétueuſement un jeune homme [illegible] plus brillant que ſon car-

Le récit, repartit Lucie, en sera court & douloureux. Alors elle conta à Madame Pikring, qu'elle ne connoissoit pas ses parents, & s'étendit sur les soins que le Chevalier avoit pris d'elle & de son frere, jusqu'à ce jour-là. Je jouissois dans la paix la plus profonde, [illegible] -elle, de devoir mon existen[illegible] vertu, mes talents, au plus [illegible] & au plus
vertueux mort[illegible] respirât; lorsque
malheu[illegible] r moi, l'amitié
dont il m[illegible] est devenue une pas-
sion vi[illegible] ui rends justice. Ce n'a
d[illegible] par des voies confor-
[illegible] actere, qu'il a attaqué mon
[illegible] qu'il a tâché de le plier à ses
[illegible] nts : mais notre malheur com-
mun ay[illegible] it voulu que tous ses efforts ayent été inutiles, cet homme si respectable s'est enfin laissé emporter par sa passion, jusques au point d'attenter à ma vertu. Oui, ma chere Madame Pikring, (& quel ne devoit pas être son égarement pour s'être si peu respecté ?) il a voulu me faire violence. Il est vrai qu'il s'est repenti d'un si infâme projet, avec une promptitude qui prouve bien combien peu il étoit fait pour son cœur ; mais quelques reproches qu'il s'en soit faits, quelques promesses qu'il m'ait fai-

tes pour l'avenir, il m'a semblé que moins j'avois dû craindre de sa part une pareille foiblesse, plus, l'en trouvant une fois capable, il étoit dangereux pour moi de rester auprès de lui : car il faut, pour en être venu à une extrémité si contraire à ses principes, que ce sentiment qu'il appelle amour, soit un sentiment bien pernicieux, & qui dérange cruellement la tête. Cette réflexion m'a déterminée à le fuir, pour n'être pas exposée à quelque nouvelle insulte de sa part. Ah! Madame, je frémis encore, quand je songe à l'état dans lequel je l'ai vu hier au soir; il trembloit autant que moi-même ; sa respiration étoit précipitée & interrompue; & ses regards, autant que l'obscurité de la nuit a pu me permettre de le remarquer, étoient rempli d'un feu & d'une ardeur inquiete, dont le souvenir seul me pénetre de terreur. N'ai-je pas fait sagement de sortir de chez lui à la pointe du jour? car c'étoit de chez lui que je venois, lorsque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Voilà mon histoire : je ne vous cache que le nom de mon bienfaicteur, qu'il vous est inutile de savoir, & qui ne doit point sortir de ma bouche, dans une occasion où

il ne peut pas être accompagné d'un éloge. C'est, j'en suis sûre, la premiere fois de sa vie qu'il a pu mériter d'être blâmé; il est naturellement le meilleur & le plus vertueux des hommes, & tant que respirerai, je conserverai pour lui la plus tendre reconn[illegible] Ah! s'écria Madame Pikring, [illegible] brassant vivement Lucie, qu[illegible] innocence! que de candeur & [illegible] naturel! le Ciel, n'en do[illegible] ous récompensera de tant d[illegible] : prenez courage, ma chere f[illegible] verrons à vous pla- [illegible] lque Dame de qualité: [illegible] ois, [illegible] qui peut vous con- [illegible] mieux. En attendant, vous res- [illegible] rez [illegible] ec moi, qui, malgré la médiocrité de ma fortune, vous garderois volontiers toujours, si ma profession étoit compatible avec le desir que j'en ai; mais vous êtes jeune, charmante, & vous seriez trop exposée ici, où je reçois tous les jours des étrangers; parce que je loue des appartements meublés. Cependant, avec la précaution de vous tenir renfermée dans le mien, vous éviterez les yeux & les propos des jeunes gens qui habitent cette maison, & nous aurons le temps de vous cherche[r] ce qu'il vous faut. Que j'ai de grac[es]

à vous rendre, lui dit la reconnoiſſante Lucie! la Providence me protege aſſurément, puiſqu'elle a permis que j'euſſe le bonheur de vous rencontrer: mais il n'eſt pas juſte que je vous ſois à charge; voilà, ajouta-t-elle, en les lui préſentant, cinq guinées que j'ai réſervées pour mes preſſants beſoins, ſur une centaine que j'ai cru devoir, en le quittant, reſtituer à mon généreux protecteur. Daignez les accepter, je vous en conjure. Oui, lui dit Madame Pikring, avec un air d'admiration; oui, je les prends, & les employerai cette après-dînée même, à vous acheter tout ce qui peut vous être néceſſaire; car, continua-t-elle, en ſouriant, votre paquet me paroît contenir fort peu de choſe. Je n'ai, répondit Lucie, emporté, comme vous pouvez bien le penſer, que ce dont j'avois abſolument beſoin: je me ſerois reproché le ſuperflu comme un vol honteux, que je ne me ſerois jamais pardonné. Que vous êtes heureuſement née, ma chere fille, s'écria Madame Pikring; je ne puis, en vous entendant, admirer aſſez à quel point la vertu ſeule vous a bien conduite, & de combien ſa lumiere eſt plus ſûre, que toutes celles que nous pouvons tenir de l'âge & de l'expérience!

Après cette converſation, qui avoit un peu allongé le déjeûner, la bonne femme laiſſa Lucie maîtreſſe de ſon appartement, & alla vaquer à ſes affaires, juſques au dîner, qui, comme elle, fut ſimple & fort bon. A peine fut-il fini, qu'elle ſortit pour faire les emplettes qu'elle croyoit néceſſaires à Lucie : elle lui dit, en rentrant, qu'après avoir réfléchi ſur le projet qu'elle avoit formé de la placer auprès de quelque Dame, il lui avoit paru néceſſaire de la mettre pour quelque temps chez une Lingere, où elle apprendroit bien des choſes que ſon nouvel état pourroit lui rendre néceſſaires. Lucie ayant applaudi à cette nouvelle idée, Madame Pikring lui dit qu'elle en connoiſſoit une qui paſſoit pour une très-honnête perſonne, & chez laquelle elle ſeroit très-bien ; que ces courſes l'ayant menée dans ſon quartier, elle la lui avoit propoſée, & que Madame Yielding avoit accepté ſon offre avec plaiſir. Ainſi, ma chere Lucie, continua-t-elle, ſi la propoſition vous agrée, je vous y menerai lorſque vous vous ſerez repoſée ici quelques jours; car je ne veux pas que vous me quittiez de la ſemaine. Lucie inſiſta pour ne la pas incommoder ſi long-temps:

long-temps : ah! de grace, interrompit Madame Pikring, quittez ce ton de cérémonie, qui n'eſt fait que pour m'affliger. C'eſt de bon cœur que je vous offre les ſecours qui peuvent dépendre de moi ; & ſi vous croyez que ma bonne volonté mérite quelque reconnoiſſance, prouvez-moi la vôtre, en vivant avec moi ſans façon, & avec autant de confiance, que je ſens d'amitié pour vous. Lucie, touchée de tant de franchiſe, ne voulut pas inſiſter davantage ſur la crainte de lui être à charge; & reſta, en effet, chez elle juſques au Lundi ſuivant, qu'elle la mena à regret chez Madame Yielding, à laquelle elle la recommanda, comme elle auroit fait ſa propre fille, & ne la quitta que les larmes aux yeux, après lui avoir promis de la venir voir le plus ſouvent qu'elle pourroit.

A peine fut-elle ſortie, que la Yielding préſenta de l'ouvrage à Lucie, [illegible] s'acquitta aſſez bien de ce qu'elle [illegible] avoit donné à faire, pour s'en atti-[illegible] mille éloges. Quinze jours s'étoient paſſés tranquillement, lorſqu'un après-midi, un équipage leſte & brillant, d'où [illegible]it impétueuſement un jeune hom-[illegible] encore plus brillant que ſon car-

rosse, arrêta à la porte de la Yielding. Que le Diable, dit-il, en entrant, d'un air brusque & insolent, avec noblesse, emporte la Cité, ou la rapproche de la Cour! Je crois, parbleu! qu'elle s'en éloigne tous les jours; il faudroit des relais pour y venir; je ne sais ce que mes chevaux pensent de cette course-là; mais pour moi, qui n'ai pas l'honneur de me porter aussi-bien qu'eux, j'en suis excédé. Tu veux donc pas quitter ce vilain qua[illegible]r, Fanny? La Yielding alloit répo[illegible] avec le plus grand res-[illegible]t, [illegible] [illegible]limes impertinences, [illegible] appercevant Lucie: [illegible] t-il, on y trouve de ces [illegible]s-là, [illegible]s la Cité! qu'elle s'éloigne à présent, qu'elle reste où elle est, c'est, je te jure, ce qui me devient bien indifférent: eh! d'où diable sort donc cette maniere de Divinité, que je ne te l'ai pas encore vue? Dieu me damne, mais complétement, si ce n'est la plus jolie créature qu'il y ait dans Londres! & tu crois que nous te la laisserons long-temps! non, ma belle enfant, ajouta-t-il tout de suite, en s'adressant à Lucie, & en s'asseyant auprès d'elle, ce n'est pas pour orner une vile boutique mais le plus beau des palais, que [illegible]

êtes faites. Je le ſuis, Mylord, répondit modeſtement Lucie, pour la place que j'occupe, & je n'en ambitionne point d'autre. Oh ! par exemple, c'eſt ce que nous verrons, dit-il, en voulant lui baiſer la main. Quoi ! vous me retirez votre main! eh, bon Dieu! que la vertu eſt farouche dans la Cité ! ſi vous ſaviez combien nous en avons apprivoiſé en notre vie, vous nous en montreriez une plus humaine; croyez-moi donc, mon petit Ange, nous ſommes à la Cour une douzaine de Pairs auxquels rien ne réſiſte. Il eſt vrai, au reſte, que quand les temps nous le permettent, nous faiſons tous les ans un voyage en France. Diable ! nous n'avons garde de laiſſer appeſantir nos graces, par l'air groſſier de Londres. Ils ſont fort plaiſants, ce me ſemble, les François, repliqua Lucie, & bien dignes de la réputation qu'ils ont de l'être, ſi c'eſt chez eux que vous avez pris vos tons & vos manieres. Mais, parle donc, Fanny! dit le Lord à la Yielding, je la crois *Perſiffleuſe*. C'eſt que cela ſeroit délicieux, au moins ! mais c'eſt que je l'aime à la folie, le *Perſifflage !* perſonne à la Cour ne le manie comme moi! & nous ferions tous deux, ſi elle a ce talent, comme je le

suppose, des conversations charmantes, & des soupers, comme j'ose dire, que l'on en fait peu dans Londres.

La Yielding qui jugeoit de l'embarras de Lucie par sa rougeur, & qui craignoit qu'en laissant continuer au Lord un entretien si scandaleux, elle ne donnât lieu à Lucie de la soupçonner d'avoir pour lui d'assez peu honnêtes complaisances, l'interrompit assez froidement, pour lui demander s'il y avoit quelque chose pour son service. Je croyois quand je suis venu, répondit-il, en avoir mille à te commander. J'avois dans la tête les plus belles dentelles du monde ; mais avec la Déité que tu t'avises de placer dans ton comptoir, comment diable veux-tu qu'on se souvienne de quelque chose ? que veux-tu que je te dise ? je reviendrai ; & tu voudras bien m'en croire, peut-être, sans que j'en jure. Adieu, ma Reine, ajouta-il, en s'adressant à Lucie, vous faites la dédaigneuse ; mais je veux être le Pair d'Angleterre le plus déshonoré, si nous ne faisons pas ensemble une plus ample connoissance.

En achevant ces intéressantes paroles, il remonta dans son carrosse ; & ses chevaux aussi étourdis que lui, l'emporte-

rent de toute la vîtesse de leurs jambes. Qui est cet homme-là, demanda Lucie à la Yielding, avec étonnement? je n'aurois jamais cru, si je ne l'avois pas vu, qu'il y eût des êtres aussi souverainement ridicules. Qu'appellez vous ridicule, Mademoiselle, repliqua la Yielding? savez-vous bien que celui à qui vous donnez si indiscretement cette épithete, est un des plus nobles Lords d'Angleterre, & une de mes meilleures pratiques? savez-vous bien qu'il achete sans cesse, ne marchande jamais, & paye toujours comptant? Je comprends bien, répondit Lucie, que cela fait de gandes vertus à l'usage de votre boutique; mais je n'en crois pas moins qu'on peut les posséder, & par-delà, & être encore fort impertinent. Oh, sans doute! repartit la Yielding; est-ce parce qu'il vous a trouvé jolie, & qu'il vous l'a dit à sa maniere; il est vrai; mais enfin, si elle étoit si mauvaise, tourneroit-il, comme il fait, la tête aux plus jolies femmes de la Cour? Ah! s'écria Lucie, qu'il faut qu'une femme l'ait mauvaise, pour se la laisser tourner par de pareils propos, & des façons si offensantes! Ne vous a-t-il pas dit, reprit la marchande, qu'il va en France tous

les ans ? Ces façons que vous blâmez sont celles de ce pays-là, & plaisent fort en celui-ci ? eh puis ! croyez-vous qu'avec de petites bourgeoises comme nous, un Seigneur de cette importance agisse comme avec une Duchesse ? Ce sont ses affaires, répondit Lucie ; mais comme toute bourgeoise que je suis, le ton qu'il a pris avec moi ne me convient pas, je vous prierai de trouver bon que je travaille dans ma chambre, afin de n'y plus être exposée. Oh ! pour cela non, Mademoiselle, dit la Yielding, d'un air fâché ; quand on est jolie, il faut s'accoutumer à se l'entendre dire. Plus on essuye de ces propos-là, moins ils font d'impression ; & je le sais assez par moi-même, pour ne les pas craindre pour vous.

Lucie, que cette conversation ennuyoit, pour la faire cesser, prit la Gazette qui étoit sur le comptoir, & ne fut pas d'une médiocre surprise, d'y trouver cet article.

„ Si une jeune personne, qui s'est „ sauvée de chez des gens qui l'ont éle- „ vée, & auxquels elle est chere, veut „ y revenir, on l'assure qu'elle ne sera „ plus exposée aux accidents qui l'ont „ déterminée à la fuite, & qu'elle n'au-

„ ra jamais lieu de se repentir de son
„ retour, dans une maison que son ab-
„ sence désespere ".

Cette lecture avoit plongé Lucie dans une rêverie si profonde, que ce fut en vain que la Yielding, qui croyoit dire sur l'usage qu'on doit faire de la vertu, de fort belles choses, chercha à s'attirer plus long-temps son attention. Plus elle réfléchissoit sur ce qu'elle venoit de lire, moins elle pouvoit se persuader que cet article n'eût été inséré dans la Gazette, par l'infortuné Rutland. Cette nouvelle preuve de bonté de sa part, réveilla vivement dans l'ame de Lucie, sa tendresse, sa reconnoissance, & même la douleur qu'elle avoit eue de le quitter. Cependant il ne lui fut pas possible, en se rendant compte de ce qu'elle avoit fait, de se persuader qu'elle eût eu tort de s'allarmer, & qu'elle eût pu, avec raison, compter sur le repentir du Chevalier. Il falloit que dès-lors elle eût mauvaise opinion de la vertu des hommes, & qu'elle ne crût pas qu'elle dût remporter la victoire, lorsqu'elle trouvoit à combattre une passion violente. Quoi qu'il en soit, toute mécontente qu'elle commençoit à être de son état, les nouvelles assu-

rances que le Chevalier lui donnoit, de la respecter toujours, ne diminuerent rien de ses terreurs, & ne changerent rien à la résolution qu'elle avoit prise de ne pas retourner chez lui. Elle lui étoit cependant trop tendrement attachée, pour qu'elle s'y conformât, sans éprouver une vive douleur. L'espece de combat qu'elle se livra, & les réflexions qu'elle fit sur son état passé, & sur sa situation présente, la tinrent éveillée toute la nuit; & la Yielding fut surprise le matin de l'abattement où elle la trouva. Lucie cependant n'en étoit que plus belle. Cette insomnie avoit mis dans ses yeux, cette langueur touchante, qui répand dans l'ame un sentiment moins vif, mais plus satisfaisant pour celle qui le fait naître, & pour celui qui l'éprouve, que le simple desir. Tout destiné qu'étoit le Lord Chester à ne connoître que celui-là, il parut, lorsqu'il arriva, plus bruyant & plus brillant encore que la veille; que l'air tendre & languissant de Lucie le frappoit vivement. Qu'elle est belle! s'écria-t-il, comme s'il eût été seul avec elle: que de grace! que de noblesse! & tu voudrois, continua-t-il, en s'adressant à la Yielding, que la tête ne tournât

pas d'une créature de cette espece! Que j'avois d'empressement de vous revoir, mon Ange! ajouta-t-il, en regardant Lucie avec des yeux plus hardis que tendres : vous détournez vos regards! craignez-vous de lire dans les miens tout ce que vous m'inspirez, ou de me laisser voir dans les vôtres, que vous en avez quelque reconnoissance! j'aime la pudeur, à un certain point s'entend; mais quand elle devient *Begueulerie*, croyez-m'en, ma petite Reine, elle ne vaut pas le diable. Madame, dit Lucie, à Yielding, sans regarder le Lord, ne m'avez-vous prise ici que pour y essuyer de pareils propos, & Mylord n'y vient-il que dans le dessein de m'affliger de sa présence & de ses discours?

La Yielding & le Lord, tout imprudents qu'ils étoient tous deux, furent embarrassés de cette apostrophe. L'une en rougit, l'autre n'y répondit rien; mais le Lord Chester ne voulant pas obliger Lucie à le quitter, comme elle paroissoit en avoir l'intention, regardant une superbe garniture de dentelle qu'elle tenoit, la loua beaucoup, & demanda ensuite à la Yielding si elle étoit à vendre. Elle est comme retenue, Mylord, répondit-elle; cependant si elle

vous plaît, pour deux cents guinées elle est bien à votre service. Je la trouverois, tout admirable qu'elle est, un peu chere, dans toute autre circonstance, reprit-il : mais tout ce qu'à présent je ne te pardonnerois pas, ce seroit d'en avoir une plus belle, & de ne me la pas montrer. En achevant ces paroles, il jetta sur le comptoir, quatre rouleaux que la Marchande reçut, en l'assurant que cette garniture étoit ce qu'elle avoit de plus beau.

Pendant que le marché se faisoit, Lucie enveloppa la garniture, pour être plutôt quitte de cet insupportable Lord; mais lorsqu'elle voulut la lui remettre : Elle est, lui dit-il, dans les mains où je veux qu'elle aille; & je ne vous donne, aimable Lucie, en vous priant de l'accepter, qu'une bien foible preuve du desir que j'aurois de vous être utile, & de réparer tous les torts que la fortune me paroît avoir avec vous. Je ne lui en reproche qu'un, Mylord, répondit-elle fiérement; & c'est de m'exposer aux discours que vous me tenez, & de me rendre l'objet de vos honteuses libéralités; à ces mots, elle jetta la garniture du côté du Lord, avec un mépris qu'il sentit vivement, & qui l'étonna beau-

coup : car sa vanité qui lui en faisoit mériter tant, ne lui permettoit pas de croire qu'il en inspirât. Vous répondez singuliérement à Mylord, lui dit la Yielding ; on peut être désintéressée, mais il me semble que cela ne dispense pas d'être polie : Mylord est si respectable ..... Qu'il agisse donc de façon à se faire respecter, interrompit vivement Lucie ; qu'il respecte lui-même la vertu, ou que du moins il la laisse tranquille.

A ces mots, elle se leva brusquement, & jettant sur Mylord Chester, qui vouloit la retenir, un regard d'indignation qui l'atterra, tout insolent qu'il étoit, elle se retira dans une chambre à côté, dont elle ferma la porte sur elle. La Yielding, outrée qu'on eût osé traiter ainsi un homme de cette importance, lui en commençoit des excuses, lorsque le Lord l'interrompant par un éclat de rire forcé ; Voilà, dit-il, un petit dragon de vertu que j'aurai bien du plaisir à dompter : mais où diable l'as-tu pris ? car, ajouta-t-il, en regardant les filles de la Yielding, sans offenser ces Dames, & même ta boutique, je crois que tu te souviens qu'elles ne sont ici ni si réservées, ni si cheres. Bon jour, la Yielding, nous nous reverrons, & dans

peu. Ah, parbleu! Madame Lucie, vous avez, à ce que je vois, envie de me mener loin; mais vous ferez plus de la moitié du chemin, ou je ſuis bien trompé. Vous ne jouez pas mal votre rôle; mais, graces à Dieu, nous ſavons le nôtre; & je vous mettrai à portée d'en dire des nouvelles. A propos; & n'eſt-ce pas toi qui la conſeilles? Ah, ſur mon ame! Mylord ... Oh! interrompit-il, je priſe, à ce que je crois, ton ame ce qu'elle vaut; mais c'eſt que ſi cela étoit, & que tu fuſſes d'intelligence avec la Lucie, ſeulement par haſard, tu m'entends bien! tu me connois! je te reſpecte fort! mais parbleu! tu ne m'aurois pas fait impunément cette galanterie. Fais tes réflexions ſur ce que que j'ai l'honneur de te dire; & dans tous les cas, compte ſur ma reconnoiſſance. Adieu. Mais, Mylord, lui dit-elle, que voulez-vous que je faſſe de cette garniture? Garde-la à Lucie, lui cria-t-il, en remontant dans ſon carroſſe, je te réponds qu'elle te la redemandera avant qu'il ſoit peu. La Yielding, qui n'avoit pas ſi bonne opinion de cette affaire que le Lord, ſecoua la tête, & ne répondit rien. Lorſque Lucie fut aſſurée du départ du Lord Cheſter, elle rentra; &

ſans donner le temps à la Lingere de lui parler, elle lui demanda permiſſion de travailler dans une chambre à part, ou de ſe retirer. A l'air décidé dont elle fit cette propoſition, la Yielding, qui avoit quelque envie d'obliger le Lord, & qui ne vouloit pas cabrer Lucie, lui répondit obligeamment qu'elle feroit tout ce qui lui plairoit; mais elle ne put ſe diſpenſer d'ajouter que ſon procédé avec un Seigneur, tel que le Lord Cheſter, lui paroiſſoit ſouverainement ridicule. Lucie qui commencoit à ſe défier des mœurs de Madame Yielding, & qui attendoit avec impatience la bonne Me. Pikring, pour lui confier ſes peines, & l'engager à la retirer d'une maiſon qu'elle regardoit comme dangereuſe; Lucie, dis-je, ne répondit rien à une remontrance ſi déplacée, & profita de la permiſſion qu'on venoit de lui accorder.

Elle fut donc tranquille juſques au lendemain, que Mylord Cheſter arriva, avec l'air de ne pas douter que cette troiſieme viſite ne dût être le terme de ſes ſoins, & tout au moins, le commencement de ſon triomphe. S'il avoit confié à la Yielding ſes eſpérances, elle les auroit aſſurément modérées. Cette femme n'avoit vu dans le cœur de Lucie,

qu'une extrême averſion pour lui ; & s'il ſe pouvoit, un mépris encore plus grand; & ſi le premier de ces mouvements peut s'effacer quelquefois, l'autre qui eſt ordinairement fondé, ne prend par le temps, & par la réflexion, que de nouvelles forces. La Marchande trouvoit encore dans l'ame de Lucie un déſintéreſſement qui achevoit de l'effrayer pour la réuſſite des projets du Lord ; & qui lui plaiſoit d'autant moins, que ſi elle avoit pu la déterminer à s'y prêter, elle ne doutoit pas qu'il ne l'eût très-libéralement recompenſée de ſes ſoins.

Où eſt donc, s'écria-t-il, en entrant, cet aimable petit monſtre de vertu, que je ne le vois pas ici ? qu'eſt devenue la plus agréable & la plus fiere de toutes les Lucies du monde? Fanny, ajouta-t-il, en regardant la Marchande avec colere, tu ſais bien que tu dois m'en répondre. Moi ! Mylord, répondit la Yielding, cette fille eſt-elle à moi, pour que j'en diſpoſe ? Je n'entre point dans toutes ces diſcuſſions, repliqua-t-il ; c'eſt ici que je l'ai trouvée, qu'elle m'a plu, que je la viens chercher, & qu'il faut que je la retrouve. Ecoute ; je ne ſuis fait pour être ta dupe, que quand j'achete. Il y a ici de la conjuration : vous croyez, en

me la faiſant chercher, elle en ſe cachant, que je payerai plus cher. Tu te trompes, mon cœur, j'ai fixé le prix que j'y veux mettre; & n'en donnerai pas un Schelling de plus. Oh parbleu! ſi depuis que j'exiſte, j'avois donné dans ces paneaux-là, je ſerois ruiné, il y a long-temps. Allons, où eſt-elle, dis-le-moi amicalement, & ne me force pas à déſhonorer une boutique pour laquelle j'ai eu juſques ici tant d'égards. Mais, Mylord, repartit-elle, ſuppoſez un inſtant que Lucie n'eſt plus ici, & que j'ignore où elle eſt: cela ne ſe pourroit-il pas dans le fond? Rien n'eſt, repartit-il, ni plus vraiſemblable, ni pourtant moins vrai. Tu es fort éloquente, ſans doute; mais tu le ſerois plus que toute la Cité enſemble, que tu ne me perſuaderois pas. Finiſſons, ajouta-t-il, en parlant plus bas, mon indignation, ou cent guinées, & Lucie. Voilà bien du tourment, reprit-elle, pour une petite perſonne qui.... Oui, interrompit-il, qui ne te vaut pas: mais tu me permettras de n'en pas juger comme toi. En un mot, j'en ai la fantaiſie; & le diable l'eût-il cachée dans les entrailles de la terre, je la trouverai, je t'en donne ma parole. Eh bien! eſt-ce marché conclu entre nous? voilà les cent

guinées... Mylord est si noble, repartit-elle, que.... Que tu me diras où est Lucie, sans doute; j'aime mieux la voir, que d'essuyer tes éloges, tous élégants que je prévois qu'ils seront. Eh bien! puisque vous voulez absolument le savoir, elle est là-dedans, lui dit-elle, en lui montrant la chambre où Lucie s'étoit retirée. Ce n'est pas pour te déplaire, lui dit le Lord, en lui donnant les cent guinées; mais pour une femme d'esprit, tu donnes tes secrets à bon marché.

En achevant ces paroles, il vola où étoit Lucie; & entrant fort doucement dans sa chambre, il la vit qui rêvoit profondément. Suis-je, lui dit-il, d'un air un peu plus tendre que la veille, mais dans lequel il entroit pourtant plus de fatuité que de sentiment; suis-je, ma divine Lucie, le fortuné mortel qui vous occupe? réfléchissez-vous à la barbarie qu'il y a à fuir un homme qui vous adore, & qui ne veut que vous rendre heureuse? Croyez-moi, mon petit Ange, ajouta-t-il, en profitant de la surprise de Lucie, quittez un séjour si peu digne de vous, & venez prendre possession du palais que je vous ai préparé, & où avec mille guinées de rente, je ne vous

laisserai ni bijoux, ni parure, ni plaisirs à desirer. Portez, lui répondit Lucie, en se levant d'un air fier & irrité, vos présents & votre personne à des femmes assez méprisables, pour estimer l'une, & pour recevoir les autres. Mais, ma petite Reine, reprit le Lord, je vous prie de vouloir bien considérer qu'il y a déja trois grands jours que j'ai l'honneur de vous adorer, & que vous me faites celui de me traiter avec une cruauté, que j'ose dire que je n'ai éprouvée nulle part. Et que vous éprouveriez par-tout, ajouta Lucie, si tout le monde vous rendoit autant de justice que moi. Pour de la dignité, passe, repartit-il, cela décore une affaire; mais pour des injures, belle Lucie, m'en dire, & croire au surplus, continua-t-il, en la retenant, que je vous laisserai sortir d'ici, sans m'avoir fait une satisfaction convenable, c'est, en vérité, ce qui ne doit pas être, & que je ne souffrirai jamais. Encore une fois, mille guinées, & ma personne..... Lâche, s'écria Lucie, si tu es trop corrompu pour connoître ou respecter la vertu, apprends que quand j'en pourrois manquer, le mépris m'en tiendroit lieu avec toi.

Mylord Chester déja irrité de la fierté

de Lucie, le fut au dernier point de la façon dont elle venoit de le traiter ; & croyant ne devoir pas ménager plus long-temps une fille qu'il trouvoit chez la Yielding, & à la vertu de laquelle il croyoit, en conséquence, assez légérement, il la prit entre ses bras. Il étoit déterminé, ou à se venger d'elle, ou à la décider par des caresses, qui ne pouvoient être en cette occasion, que les plus cruelles insultes; mais la vigoureuse résistance de Lucie, & les cris perçants qu'elle poussa, ne lui laisserent pas long-temps l'espérance de la vaincre. D'ailleurs la Yielding, qui ne vouloit point non plus passer pour ce qu'elle étoit dans le fond, craignant que les cris de Lucie n'excitassent une rumeur qui n'auroit pas été à son avantage, malgré la vive reconnoissance qu'elle conservoit pour le Lord, courut au secours de cette infortunée, & le força d'abandonner son infâme projet. Elle étoit occupée à gronder Lucie, sur ce qu'elle faisoit pour un rien, l'éclat du monde le plus scandaleux; & Lucie qui commençoit à la connoître, lui répondoit avec le dernier mépris, lorsque la bonne Pikring, qu'un procès avoit beaucoup occupée depuis quelques jours, & qui, par cette raison,

n'étoit pas venue voir Lucie à son ordinaire, entra dans la chambre. La Yielding fut confondue de sa présence; pour Lucie, elle la salua par un cri de joie; c'est le Ciel, lui dit-elle, en l'embrassant tendrement, qui vous envoye à mon secours, ma chere Madame Pikring. Eh, bon Dieu! que vous est-il donc arrivé, ma fille, lui demanda celle-ci? Des choses affreuses! inouies! dit alors le Lord; on lui dit qu'elle est jolie, on veut le lui prouver, avec décence pourtant; car c'est mon avis à moi, qu'il en faut par-tout; & elle crie, comme vous l'avez entendu, peut-être. Oh! pour cela, dit la Yielding, Mademoiselle est fort sage, mais si *Bégueule*, que si Mylord m'en avoit voulu croire, il n'auroit pas daigné l'honorer d'un regard. Ah! Madame Yielding, dit la bonne Pikring, en secouant la tête, je crains bien de m'être trompée dans la bonne opinion que j'avois de vous. Cela pourroit bien être, reprit Lucie; sortons dès l'instant de cette odieuse maison, je vous le demande en grace. Allons, ma chere enfant, répondit la bonne Pikring, vous êtes trop raisonnable pour n'avoir pas de bonnes raisons pour le desirer. Ah! cela n'est pas douteux, interrompit le Lord,

d'un air ironique & piqué ; que le Diable me confonde, ſi cette petite innocente ne veut tirer de moi le double ſervice de faire briller ſa vertu, & de nourrir ſa vanité! Non, Mylord, lui répondit Lucie, en lui faiſant, d'un air dédaigneux, une profonde révérence, vous ne pouvez jamais ni flatter l'une, ni éprouver l'autre. Après cet adieu, elle monta dans le carroſſe qui avoit amené Madame Pikring. Il étoit déja nuit lorſqu'elles arriverent chez elle.

Lucie étoit ſi fatiguée de l'agitation que lui avoit cauſé le Lord Cheſter, qu'elle pria ſon hôteſſe de trouver bon qu'elle remît au lendemain le récit de ſon aventure. La nuit tranquille qu'elle paſſa, & la joie qu'elle ſentoit de ſe croire éloignée & garantie des pourſuites de ſon perſécuteur, lui rendirent ſa gaieté ordinaire. Elle ſatisfit après-dîner la curioſité de Madame Pikring, qui, indignée de la conduite de la Yielding, jure de ne voir de la vie, une créature ſi mépriſable. En vérité, continua Lucie, quelque choſe que l'orgueil de ce Lord lui faſſe penſer de ma vanité, elle eſt bien plus humiliée de ſa conquête qu'elle n'en eſt ſatisfaite. Si tous les hommes de la Cour reſſemblent à celui-là,

la vertu des femmes y doit être bien en fûreté. J'ai entendu parler de lui, répondit la bonne Pikring; & tel que vous le trouvez, & qu'il eft, vous ne fauriez imaginer combien il y tourne de têtes. Il faut fûrement, repliqua Lucie, ou que les têtes n'en foient pas fortes, ou que l'on foit convenu d'y prendre les ridicules pour des graces. Si vous aviez vu, ma chere Madame Pikring, avec quelle infolence, en me difant qu'il vouloit me plaire, il me traitoit! quel mépris éclatoit dans fes propos, même les plus galants! combien il croyoit me faire de grace & d'honneur, en daignant s'occuper à me déshonorer! Non, vous ne comprendriez pas qu'il eût le defir de me plaire, avec un fi grand foin de m'infulter.

Comme elle achevoit ces paroles, un carroffe qu'elle entendit arriver au galop, & qui arrêta à la porte, la fit changer de couleur. Elle regarda avec inquiétude au travers des vîtres, & ayant reconnu les livrées du funefte Lord; Ah! Madame, s'écria-t-elle, c'eft lui-même, chez vous! grand Dieu! que vais-je devenir! Ne vous allarmez pas, répondit la bonne Pikring, vous n'êtes pas ici

chez la Yielding; & je vous jure qu'il ne s'en retournera pas content. Je vais vous enfermer ici & lui parler. Elle sortit à l'instant. A peine étoit-elle descendue dans sa salle, que le Lord y entra. Je ne sais, lui dit-il, d'un air assez honnête pour lui, si vous me connoissez. Oui, Mylord, répondit-elle respectueusement, j'ai eu l'honneur de vous voir hier, & ce n'étoit pas pour la premiere fois. Tant mieux, lui dit-il, je suis pressé d'en venir au fait, & cela m'épargne une préface. Puisque vous savez qui je suis, vous n'ignorez, sans doute, ni mes richesses, ni mon crédit. Je viens vous offrir l'un & l'autre, soit pour ou contre votre procès, soit pour ou contre vous, dans toutes les occasions imaginables. Comment! pour ou contre, interrompit-elle? Oui, reprit-il, d'un air froid; je ne peux pas savoir moi, comment vous agirez à mon égard. Je puis sortir d'ici, ou le meilleur de vos amis, ou le plus implacable ennemi que vous puissiez avoir. Puis-je, sur ce qui ne dépend que de vous, & ne sachant pas quelles seront vos dispositions, être sûr des miennes, soit en bien, soit en mal? on ne m'a pas parlé en bien de votre procès. Il est cependant fort bon,

repliqua la Pikring. Oui! fort bon, reprit-il, propos de plaideur. Mais laiſſons cela; je m'engage à vous le faire gagner, ou à vous dédommager très-amplement de ſa perte, & n'exige de vous, pour cela, d'autre reconnoiſſance que de me faire l'amitié de me dire ce qu'eſt devenue cette petite Lucie que vous avez hier emmenée de chez la Yielding. Vous n'avez pas beſoin, Mylord, répondit-elle, de m'offrir de ſi brillantes récompenſes, pour une choſe qu'en vérité je vous dirois pour rien. J'ai remis Lucie à ſes parents. Quoi! dit-il, ſi ſubitement? je ſais qu'elle a couché ici. Je ne le nie pas, répondit-elle; mais j'ai pu faire beaucoup de choſes depuis ce matin; & vous verrez, Mylord, que ç'aura été par celle-là que j'aurai commencé. Vous penſiez donc, dit-il, avoir quelques raiſons de vous hâter? & je n'entrois pour rien dans une ſi ſinguliere précipitation! Je ne vois pas, en effet, Mylord, repliqua-t-elle, à propos de quoi un homme de votre genre auroit pu entrer pour quelque choſe dans les petits arrangements qui peuvent regarder une fille comme Lucie. Petits arrangements! repéta-t-il: ſavez-vous bien, Madame Pikring, que je commence à vous trou-

ver infiniment délicieuſe. Eh ! ces parents de Lucie, auxquels vous l'avez ſi obligeamment remiſe, ne puis-je prétendre à l'honneur de les connoître ? Vous leur en feriez trop, Mylord, répondit Madame Pikring d'un ton ferme ; & puiſqu'il faut m'expliquer clairement avec vous, la fortune ne les a pas faits pour être vos amis ; & leur probité ne leur permet pas les infâmes complaiſances que vous pourriez vouloir exiger d'eux. Cela eſt on ne peut pas mieux écrit, reprit le Lord d'un ton ironique ; mais je n'en ſuis pas étonné : je ſavois déja que vous avez bien de l'eſprit. Le vôtre vous ſervira pourtant aſſez peu dans cette occaſion-ci, Madame Pikring. Le profond reſpect que je vous dois, & que j'ai pour vous, Mylord, répondit celle-ci, ne me permet pas de vous rendre compliment pour compliment ; mais pour abréger un entretien où vous & moi, perdons également notre temps, & pour revenir à Lucie, ſes parents ne ſont pas dignes de votre alliance, & le ſont trop de votre eſtime, & de celle de tous les honnêtes gens, pour permettre que Lucie fût votre maîtreſſe. Je le penſe comme vous, repartit le Lord : c'eſt à cauſe de cela préciſément que je voudrois

drois avoir l'honneur de les connoître. Supposons que j'aye, comme il vous plaît de le penser, de certains projets sur la chasteté de Mademoiselle leur fille, & que cela ne leur convienne pas, ils sauront apparemment la défendre, sans que vous preniez la peine de vous en mêler. Allons, Madame Pikring, nommez-moi amicalement ces honnêtes gens-là. Que vous importe ! vous n'êtes plus chargée de Lucie, vous ; ce sera à présent leur affaire & la mienne; & j'ai, quand je le veux, de si bonnes manieres avec les probités auxquelles il m'arrive d'avoir affaire, que je n'en ai pas jusques ici trouvées qui m'incommodassent à un certain point. La leur, j'en suis sûre, vous incommoderoit, Mylord, répondit-elle; & pour vous épargner ce désagrément, je ne vous les nommerai jamais.

Cette conversation fut longue. Mylord Chester y fit toutes sortes de personnages, promit de l'or, offrit des pierreries, s'emporta, se radoucit: & tout cela, le plus inutilement du monde. La bonne Pikring fut inébranlable, & il la quitta enfin, avec des menaces & des jurements qui ne l'émurent pas plus, que n'avoit fait tout ce qu'il lui avoit offert.

Aussi-tôt que Madame Pikring en fut

débarrassée, elle remonta avec empressement, raconter à Lucie ce qui venoit de se passer. Vous pouvez, je crois, ajouta-t-elle, être convaincue qu'il ne reviendra pas me tenter. Mais si je méprise ses offres, je crains ses violences. Il n'est sûrement pas amoureux, mais il croit l'être, sa tête est frappée; eh! combien de gens prennent la leur, pour leur cœur! il va faire assiéger ma maison par des espions. Il corrompra aisément un domestique : en un mot, il apprendra que vous êtes ici; & je ne prévois plus que de l'embarras pour vous & pour moi, s'il vient à faire cette découverte. Pour éviter tous les risques que vous courez, tant que cette fantaisie durera, je crois qu'il seroit prudent que vous vous éloignassiez de Londres. J'ai à Bristol une sœur qui, comme moi, loue des appartements garnis. C'est une bonne femme qui m'aime, & qui sûrement vous aimera autant que je fais, ma chere Lucie, lorsqu'elle vous connoîtra. En attendant, pour l'engager à prendre à vous tout l'intérêt que j'y prends moi-même, je vous ferai passer pour une niece de feu mon mari, de qui elle ne connoît pas la famille, & lui dirai de plus, que vous êtes ma filleule. Et pour

prévenir toute entreprise de la part du Lord Chester, nous partirons, si vous le voulez bien, avant le jour. Que pensez-vous de ce projet? Je pense, répondit Lucie, en l'embrassant tendrement, que vous êtes la meilleure de toutes les femmes, & que je ne pourrai jamais vous exprimer assez bien ma reconnoissance; mais ma chere Madame Pikring, je ne puis rester long-temps chez votre sœur. Il faut que je songe à n'être à charge à personne. Ne vous tourmentez pas sur cela, repartit sa bonne hôtesse. Bristol est le lieu du monde le plus propre à vous placer heureusement. La saison des eaux qui s'approche, y attire beaucoup de monde. Ce seroit bien extraordinaire qu'entre toutes les femmes de qualité qui s'y trouveront, il ne s'en rencontrât pas une à laquelle vous conveniez, & qui vous convienne aussi: car c'est encore un point à examiner. Mais ce n'est pas à présent de cela qu'il est question. Puisque vous agréez ma proposition, faisons dès ce moment nos préparatifs, & demain avant le jour, nous serons en chaise. Je crois bien que demain matin les espions de votre persécuteur seront en campagne; mais, graces à Dieu, nous n'aurons pas à les

craindre ; & pour qu'il nous pourſuive inutilement, s'il vient à apprendre notre départ, j'aurai ſoin de dire que nous allons du côté le plus oppoſé à la partie de l'Angleterre, vers laquelle nous dirigerons nos pas.

Cet arrangement fait, elles ſouperent de bonne heure, ſe coucherent de même, partirent à l'heure qu'elles avoient marquée pour cela; & le troiſieme jour de leur départ, elles arriverent à Briſtol, & allerent deſcendre chez Madame Hépenny, ſœur de la bonne Pikring. L'amitié qui les uniſſoit toutes deux, prouve qu'elles ſe reſſembloient. C'étoit la même franchiſe & la même générosité. Ces deux ſœurs s'embraſſerent donc avec la plus vive tendreſſe. Quand Madame Hépenny fut un peu à elle, elle regarda Lucie avec autant de plaiſir que de ſurpriſe, & demanda à la bonne Pikring qui elle étoit. Celle-ci lui dit ce dont elle étoit convenue avec Lucie. Je ne vous l'amene même, ajouta-t-elle, que dans l'intention de vous la laiſſer, & avec la certitude que vous n'oublierez rien pour la placer auprès de quelque femme de qualité. Vous en logez; & cela ne doit pas vous être bien difficile. Vous ne devez pas douter, répon-

dit Madame Hépenny, que je ne m'employe de tout mon pouvoir à ce que vous demandez, & qu'une personne si faite pour intéresser, & qui vous est si chere, ne me le soit pas beaucoup à moi-même : mais me la laisser ! ma sœur, songez-vous bien à ma profession ? ma maison est nécessairement ouverte à tout le monde : votre filleule est charmante ; il se peut qu'il loge ici des gens qui le lui disent, & il n'est peut-être pas impossible que quelqu'un ne lui fasse trouver du plaisir à se l'entendre dire. Je n'ai pas le temps de la garder.... Oh ! interrompit Madame Pikring, c'est une peine qu'elle saura vous épargner : elle est dans l'usage de se garder elle-même : en un mot, je vous réponds de sa façon de penser ; & vous pouvez la recevoir, sur ma parole. Je la reçois donc, & de bon cœur, reprit Madame Hépenny, & d'autant plus volontiers que je la trouve charmante. D'ailleurs, toute ma maison étant retenue pour Madame la Duchesse de Suffolk, notre aimable enfant n'y courra pas les mêmes risques, que si j'y avois de ces jeunes Lords si impertinents, si mal élevés, & si libertins, comme cela ne m'arrive que trop souvent.

La bonne Pikring, satisfaite de cet arrangement, & du goût que sa sœur paroissoit prendre pour sa chere Lucie, songea à retourner à Londres, où sa présence étoit nécessaire; ainsi, après deux jours de séjour à Bristol, elle dit à sa prétendue niece, un adieu aussi tendre & aussi douloureux qu'elle auroit pu le dire à sa propre fille. Pensez, & agissez toujours, ma chere enfant, lui dit-elle, en l'embrassant, comme vous avez fait jusques ici, & soyez sûre qu'à cette condition, je ne vous abandonnerai jamais. Je vous laisse chez une sœur qui m'est chere, & qui me paroît commencer à vous aimer. Si, cependant, quelque chose vous déplaisoit, vous n'avez qu'à m'écrire, & je reviendrai sur le champ vous reprendre.

Lucie qui avoit le cœur pénétré des bontés de cette femme, ne s'en sépara qu'avec un vrai chagrin; enfin, il fallut qu'elles se quittassent. Restée seule avec Madame Hépenny, Lucie jugea à propos de partager son temps entre la lecture, & mille petits ouvrages dont elle s'acquittoit avec une dextérité merveilleuse. Encore saisie de la peur que lui avoit faite le Lord Chester, à peine osoit-elle regarder par la fenêtre, tant

elle craignoit qu'il ne fût qu'elle étoit à Bristol, & qu'il ne fût venu l'y chercher. Madame Hépenny, surprise de voir une fille d'une figure si distinguée, se réduire par choix à une si profonde solitude, conçut pour Lucie une sorte de respect, qui l'engagea à redoubler pour elle d'égards & d'attentions. Peu de jours après, la Duchesse de Suffolk arriva avec un train considérable. Le monde qu'elle attiroit dans la maison, & la crainte d'être vue, déterminerent Lucie à ne plus sortir de sa chambre. Un jour que la Duchesse étoit sortie avec toute sa suite, Madame Hépenny monta chez Lucie, & l'obligea d'aller avec elle faire un tour de jardin. Après s'y être promenées quelque temps, elles entrerent dans l'appartement de la Duchesse. Ce fut avec une joie extrême que Lucie y trouva un clavecin, & quelques instruments. Elle ne put se refuser au plaisir d'essayer si ses talents pour la musique étoient encore les mêmes; elle se saisit d'abord d'une guitarre, ensuite d'un dessus de viole, & finit par se mettre au clavecin. Elle en jouoit supérieurement. Madame Hépenny, qui ignoroit l'éducation que Lucie avoit reçue, étoit si confondue de ce

voyoit, & si occupée du plaisir de l'entendre, que Madame de Suffolk, qui étoit revenue en chaise à porteurs, pour répondre à des lettres qu'on venoit de lui apporter de Londres, entendit ce petit concert pendant plus d'un quart d'heure, sans être apperçue d'aucun des deux. Lucie, quand elle entra, chantoit un air Italien, en s'accompagnant. Sa voix étoit douce, flexible, tendre & ménagée avec tout l'art qui pouvoit la faire valoir. Madame de Suffolk qui aimoit la musique, & qui jouoit de tous les instruments que Lucie avoit trouvés chez elle, ne se lassoit ni de l'entendre, ni de l'admirer, lorsqu'un mouvement involontaire qu'elle fit, suspendant l'attention de la Hépenny, la fit remarquer de cette femme. Le cri que cette vue inopinée lui arracha, interrompit Lucie. Jugeant alors, moins encore au respect de la Hépenny, qu'à l'air de Madame de Suffolk, devant qui elle se trouvoit, elle se leva avec précipitation, & faisant à la Duchesse une révérence, aussi noble que respectueuse, elle lui demanda pardon d'avoir osé entrer chez elle, & de s'y être amusée. Vous voulez donc, lui répondit la Duchesse, me demander pardon du plaisir que vous m'avez procuré, en me faisant entendre

la voix la plus agréable & la plus touchante que j'aye entendue de ma vie. Dites-moi seulement, je vous prie, à quel hasard je dois ce bonheur, & si je puis me flatter que pendant mon séjour ici, vous voudrez bien me le procurer quelquefois. Je ne mérite pas, Madame, répondit Lucie, l'éloge que vous daignez faire de mes foibles talents; & je m'estimerai trop heureuse, & serai trop honorée en effet, s'ils peuvent vous amuser. Ma tante vous dira, Madame, que je suis à vos ordres. Votre tante! s'écria la Duchesse, quoi! Madame Hépenny, cette jeune personne est votre niece; & que fait-elle, ou à quoi la destinez-vous? A être, Madame, repliqua la Hépenny, auprès de quelque Dame, à laquelle ses talents pourront plaire. Ah! s'écria Madame de Suffolk, avec vivacité, n'en cherchez pas d'autres que moi, ou vous m'avez pour ennemie jurée. Ne voulez-vous pas bien, demanda-t-elle à Lucie, vous attacher à moi, non en qualité de domestique, car vous n'avez sûrement pas été élevée pour l'être, mais comme une compagne, avec laquelle je me ferai un plaisir de vivre? Vous me comblez de vos bontés, Madame, répondit Lucie, & je tâche-

débarrassée, elle remonta avec empressement, raconter à Lucie ce qui venoit de se passer. Vous pouvez, je crois, ajouta-t-elle, être convaincue qu'il ne reviendra pas me tenter. Mais si je méprise ses offres, je crains ses violences. Il n'est sûrement pas amoureux, mais il croit l'être, sa tête est frappée; eh! combien de gens prennent la leur, pour leur cœur! il va faire assiéger ma maison par des espions. Il corrompra aisément un domestique: en un mot, il apprendra que vous êtes ici; & je ne prévois plus que de l'embarras pour vous & pour moi, s'il vient à faire cette découverte. Pour éviter tous les risques que vous courez, tant que cette fantaisie durera, je crois qu'il seroit prudent que vous vous éloignassiez de Londres. J'ai à Bristol une sœur qui, comme moi, loue des appartements garnis. C'est une bonne femme qui m'aime, & qui sûrement vous aimera autant que je fais, ma chere Lucie, lorsqu'elle vous connoîtra. En attendant, pour l'engager à prendre à vous tout l'intérêt que j'y prends moi-même, je vous ferai passer pour une niece de feu mon mari, de qui elle ne connoît pas la famille, & lui dirai de plus, que vous êtes ma filleule. Et pour

prévenir toute entreprise de la part du Lord Chester, nous partirons, si vous le voulez bien, avant le jour. Que pensez-vous de ce projet? Je pense, répondit Lucie, en l'embrassant tendrement, que vous êtes la meilleure de toutes les femmes, & que je ne pourrai jamais vous exprimer assez bien ma reconnoissance; mais ma chere Madame Pikring, je ne puis rester long-temps chez votre sœur. Il faut que je songe à n'être à charge à personne. Ne vous tourmentez pas sur cela, repartit sa bonne hôtesse. Bristol est le lieu du monde le plus propre à vous placer heureusement. La saison des eaux qui s'approche, y attire beaucoup de monde. Ce seroit bien extraordinaire qu'entre toutes les femmes de qualité qui s'y trouveront, il ne s'en rencontrât pas une à laquelle vous conveniez, & qui vous convienne aussi: car c'est encore un point à examiner. Mais ce n'est pas à présent de cela qu'il est question. Puisque vous agréez ma proposition, faisons dès ce moment nos préparatifs, & demain avant le jour, nous serons en chaise. Je crois bien que demain matin les espions de votre persécuteur seront en campagne; mais, graces à Dieu, nous n'aurons pas à les

craindre ; & pour qu'il nous pourſuive inutilement, s'il vient à apprendre notre départ, j'aurai ſoin de dire que nous allons du côté le plus oppoſé à la partie de l'Angleterre, vers laquelle nous dirigerons nos pas.

Cet arrangement fait, elles ſouperent de bonne heure, ſe coucherent de même, partirent à l'heure qu'elles avoient marquée pour cela; & le troiſieme jour de leur départ, elles arriverent à Briſtol, & allerent deſcendre chez Madame Hépenny, ſœur de la bonne Pikring. L'amitié qui les uniſſoit toutes deux, prouve qu'elles ſe reſſembloient. C'étoit la même franchiſe & la même généroſité. Ces deux ſœurs s'embraſſerent donc avec la plus vive tendreſſe. Quand Madame Hépenny fut un peu à elle, elle regarda Lucie avec autant de plaiſir que de ſurpriſe, & demanda à la bonne Pikring qui elle étoit. Celle-ci lui dit ce dont elle étoit convenue avec Lucie. Je ne vous l'amene même, ajouta-t-elle, que dans l'intention de vous la laiſſer, & avec la certitude que vous n'oublierez rien pour la placer auprès de quelque femme de qualité. Vous en logez; & cela ne doit pas vous être bien difficile. Vous ne devez pas douter, répon-

dit Madame Hépenny, que je ne m'employe de tout mon pouvoir à ce que vous demandez, & qu'une personne si faite pour intéresser, & qui vous est si chere, ne me le soit pas beaucoup à moi-même : mais me la laisser ! ma sœur, songez-vous bien à ma profession ? ma maison est nécessairement ouverte à tout le monde : votre filleule est charmante ; il se peut qu'il loge ici des gens qui le lui disent, & il n'est peut-être pas impossible que quelqu'un ne lui fasse trouver du plaisir à se l'entendre dire. Je n'ai pas le temps de la garder. . . . Oh ! interrompit Madame Pikring, c'est une peine qu'elle saura vous épargner : elle est dans l'usage de se garder elle-même : en un mot, je vous réponds de sa façon de penser ; & vous pouvez la recevoir, sur ma parole. Je la reçois donc, & de bon cœur, reprit Madame Hépenny, & d'autant plus volontiers que je la trouve charmante. D'ailleurs, toute ma maison étant retenue pour Madame la Duchesse de Suffolk, notre aimable enfant n'y courra pas les mêmes risques, que si j'y avois de ces jeunes Lords si impertinents, si mal élevés, & si libertins, comme cela ne m'arrive que trop souvent.

La bonne Pikring, satisfaite de cet arrangement, & du goût que sa sœur paroissoit prendre pour sa chere Lucie, songea à retourner à Londres, où sa présence étoit nécessaire; ainsi, après deux jours de séjour à Bristol, elle dit à sa prétendue niece, un adieu aussi tendre & aussi douloureux qu'elle auroit pu le dire à sa propre fille. Pensez, & agissez toujours, ma chere enfant, lui dit-elle, en l'embrassant, comme vous avez fait jusques ici, & soyez sûre qu'à cette condition, je ne vous abandonnerai jamais. Je vous laisse chez une sœur qui m'est chere, & qui me paroît commencer à vous aimer. Si, cependant, quelque chose vous déplaisoit, vous n'avez qu'à m'écrire, & je reviendrai sur le champ vous reprendre.

Lucie qui avoit le cœur pénétré des bontés de cette femme, ne s'en sépara qu'avec un vrai chagrin; enfin, il fallut qu'elles se quittassent. Restée seule avec Madame Hépenny, Lucie jugea à propos de partager son temps entre la lecture, & mille petits ouvrages dont elle s'acquittoit avec une dextérité merveilleuse. Encore saisie de la peur que lui avoit faite le Lord Chester, à peine osoit-elle regarder par la fenêtre, tant

elle craignoit qu'il ne sût qu'elle étoit à Bristol, & qu'il ne fût venu l'y chercher. Madame Hépenny, surprise de voir une fille d'une figure si distinguée, se réduire par choix à une si profonde solitude, conçut pour Lucie une sorte de respect, qui l'engagea à redoubler pour elle d'égards & d'attentions. Peu de jours après, la Duchesse de Suffolk arriva avec un train considérable. Le monde qu'elle attiroit dans la maison, & la crainte d'être vue, déterminerent Lucie à ne plus sortir de sa chambre. Un jour que la Duchesse étoit sortie avec toute sa suite, Madame Hépenny monta chez Lucie, & l'obligea d'aller avec elle faire un tour de jardin. Après s'y être promenées quelque temps, elles entrerent dans l'appartement de la Duchesse. Ce fut avec une joie extrême que Lucie y trouva un clavecin, & quelques instruments. Elle ne put se refuser au plaisir d'essayer si ses talents pour la musique étoient encore les mêmes; elle se saisit d'abord d'une guitarre, ensuite d'un dessus de viole, & finit par se mettre au clavecin. Elle en jouoit supérieurement. Madame Hépenny, qui ignoroit l'éducation que Lucie avoit reçue, étoit si confondue de ce qu'elle

voyoit, & si occupée du plaisir de l'entendre, que Madame de Suffolk, qui étoit revenue en chaise à porteurs, pour répondre à des lettres qu'on venoit de lui apporter de Londres, entendit ce petit concert pendant plus d'un quart d'heure, sans être apperçue d'aucun des deux. Lucie, quand elle entra, chantoit un air Italien, en s'accompagnant. Sa voix étoit douce, flexible, tendre & ménagée avec tout l'art qui pouvoit la faire valoir. Madame de Suffolk qui aimoit la musique, & qui jouoit de tous les instruments que Lucie avoit trouvés chez elle, ne se lassoit ni de l'entendre, ni de l'admirer, lorsqu'un mouvement involontaire qu'elle fit, suspendant l'attention de la Hépenny, la fit remarquer de cette femme. Le cri que cette vue inopinée lui arracha, interrompit Lucie. Jugeant alors, moins encore au respect de la Hépenny, qu'à l'air de Madame de Suffolk, devant qui elle se trouvoit, elle se leva avec précipitation, & faisant à la Duchesse une révérence, aussi noble que respectueuse, elle lui demanda pardon d'avoir osé entrer chez elle, & de s'y être amusée. Vous voulez donc, lui répondit la Duchesse, me demander pardon du plaisir que vous m'avez procuré, en me faisant entendre

la voix la plus agréable & la plus touchante que j'aye entendue de ma vie. Dites-moi seulement, je vous prie, à quel hasard je dois ce bonheur, & si je puis me flatter que pendant mon séjour ici, vous voudrez bien me le procurer quelquefois. Je ne mérite pas, Madame, répondit Lucie, l'éloge que vous daignez faire de mes foibles talents; & je m'estimerai trop heureuse, & serai trop honorée en effet, s'ils peuvent vous amuser. Ma tante vous dira, Madame, que je suis à vos ordres. Votre tante! s'écria la Duchesse, quoi! Madame Hépenny, cette jeune personne est votre niece; & que fait-elle, ou à quoi la destinez-vous? A être, Madame, repliqua la Hépenny, auprès de quelque Dame, à laquelle ses talents pourront plaire. Ah! s'écria Madame de Suffolk, avec vivacité, n'en cherchez pas d'autres que moi, ou vous m'avez pour ennemie jurée. Ne voulez-vous pas bien, demanda-t-elle à Lucie, vous attacher à moi, non en qualité de domestique, car vous n'avez sûrement pas été élevée pour l'être, mais comme une compagne, avec laquelle je me ferai un plaisir de vivre? Vous me comblez de vos bontés, Madame, répondit Lucie, & je tâche-

rai de les mériter par l'attachement le plus inviolable.

Eh bien ! dit Madame de Suffolk, de ce moment vous pouvez vous regarder comme à moi; mais, encore une fois, je ne veux pas que ce soit en qualité de Suivante : j'ai sur vous d'autres projets; mais j'ai besoin pour m'y confirmer, de vous connoître davantage. Ce que je veux faire pour vous, pourra vous plaire. Une seule chose m'embarrasse dans mes vues ! Etes-vous connue de mes gens ? J'ai peine à le croire, puisqu'aucun d'eux ne m'a parlé de vous. Non, Madame, répondit la Hépenny, quoiqu'elle fût chez moi avant votre arrivée, elle sort aujourd'hui de sa chambre pour la premiere fois. Tant mieux, repliqua la Duchesse, hâtez-vous de l'y remener. Je veux, lorsque je jugerai à propos de la faire paroître, qu'elle soit aussi nouvelle pour tout mon monde, qu'elle semblera l'être pour moi. Jusques-là, je ne la verrai qu'incognito, & je me flatte qu'en nous connoissant un peu plus, je trouverai dans son caractere, de quoi justifier ce qu'elle m'inspire, & que, de son côté, elle trouvera en moi de quoi augmenter l'attachement qu'elle me promet. Adieu, nous nous rever-

rons bientôt : partez au plus vîte, ajouta-t-elle, voyant que Lucie s'apprêtoit à lui faire des remerciements; je craindrois que quelqu'un n'arrivât, & je ſerois outrée, je vous l'avoue, que quelque choſe pût contrarier mon projet.

En achevant ces paroles, Madame de Suffolk fit ſortir Lucie par une fauſſe porte; & pendant huit jours, ſe déroba à tous les amuſements de Briſtol, qui, à la vérité, par la diſpoſition d'eſprit où elle étoit, ne la touchoient guere, pour jouir du plaiſir d'avoir & d'entendre Lucie. Elle lui trouva, dans ces converſations particulieres, tant de mœurs, de douceur & d'agréments, & la prit dans une amitié ſi vive, qu'elle ne voulut pas différer plus long-temps l'exécution du projet qu'elle avoit formé. Je vais, lui dit-elle, paroître vous attendre comme une fille de condition, que l'on me donne pour être auprès de moi; & dans quelques jours vous vous préſenterez à moi, comme arrivant d'un Couvent de Flandres : car n'ayant l'accent d'aucune de nos Provinces, je ne ſaurois ſuppoſer que vous en arriviez, encore moins de Londres, où l'on ne manqueroit pas de s'informer de vous.

En conſéquence de cette réſolution,

Madame de Suffolk se fit un plaisir de disposer tout pour la réception de Lucie; elle l'annonça aux gens qui alloient chez elle ; & sa maison l'apprit par les nouveaux domestiques, dont elle l'augmenta pour le service de cette jeune personne. Elle eut aussi la précaution de faire venir de Londres tout ce qui étoit nécessaire pour habiller, & même parer Lucie, & fit adresser les ballots à la Hépenny, afin qu'on ne pût pas soupçonner que Lucie tînt rien d'elle.

Les graces, les talents & la beauté de Lucie avoient inspiré plus d'amitié pour elle, à Madame de Suffolk, qu'elle n'en avoit senti de jalousie. Ce n'étoit pas cependant quoiqu'elle fût de la figure du monde la plus agréable, la plus noble & la plus intéressante, qu'elle pensât d'elle-même assez bien, pour se flatter que Lucie n'eût pas de quoi l'effacer; mais son ame, naturellement noble, ne connoissoit pas le lâche sentiment de l'envie. Elle se faisoit un plaisir délicat & nouveau, d'imaginer que cette jeune personne lui devroit non-seulement son bien-être, mais encore l'estime & la considération du public, l'amitié de ceux qui paroîtroient ses égaux, & le respect de ceux qui se croiroient ses inférieurs.

Peu de jours après que la Ducheſſe l'eut vue pour la premiere fois, Lucie lui fut annoncée, & elle la reçut comme elle auroit pu recevoir une parente qui lui auroit été chere. Tout ce qui approchoit de Madame de Suffolk prit ſon ton; chacun s'empreſſoit à l'accabler d'éloges, d'amitié, de reſpect. Lucie n'avoit pas beſoin de prendre beaucoup ſur elle-même, pour recevoir d'un air noble & naturel, ce que l'on croyoit qu'on lui devoit, & pour rendre elle-même ce que d'après le perſonnage qu'elle jouoit, elle croyoit devoir. Accoutumée dès ſa plus tendre enfance au rôle que Madame de Suffolk croyoit lui faire jouer pour la premiere fois, elle n'étoit gênée que par la défenſe expreſſe que ſa bienfaictrice lui avoit faite, de lui trop marquer en public un reſpect & une reconnoiſſance, dont l'excès auroit pu occaſionner des réflexions qui auroient nui à ſon projet. Au milieu de tant de ſujets de joie, Lucie n'étoit cependant pas ſans inquiétude. Quand elle auroit été ſûre que le Lord Cheſter ne vînt pas à Briſtol, comment, logeant chez la Ducheſſe, qui le connoiſſoit ſans doute, éviter de le rencontrer à Londres? comment auſſi ſe ſouſtraire aux yeux de ce

Rutland qu'elle rendoit si malheureux, & qui lui étoit cependant si cher? Ces affligeantes idées, qu'elle ne se présentoit que trop souvent, la tourmentoient au point, qu'enfin elles prirent assez sur son repos & sur sa gaieté, pour que Madame de Suffolk la crût indisposée. Lucie qui n'imaginoit pas d'autre moyen, pour éviter le Lord Chester, que de rester dans la plus profonde solitude, la confirma dans cette idée, & la pria de vouloir bien la dispenser, pendant quelque temps, de l'accompagner.

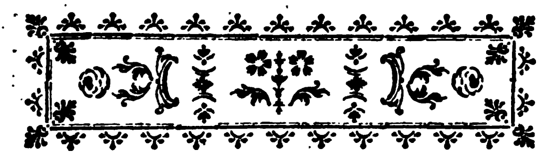
Un jour que, sur le prétexte de cette indisposition prétendue, elle étoit restée seule, Madame de Suffolk, qu'elle n'attendoit pas si-tôt, rentra avec précipitation, mais si émue & si changée, qu'elle en étoit méconnoissable. Je me trouve mal, dit-elle, en entrant, d'une voix foible, que l'on me couche promptement, & qu'on me laisse seule. Lucie qui, par respect, n'osoit l'interroger, prit pour elle un ordre si général, & alloit se retirer, lorsque Madame de Suffolk la pria de rester. Ah! Lucie, s'écria Madame de Suffolk, fondant en larmes, dès qu'elle se vit en liberté, jamais je n'eus plus besoin d'une amie, & jamais vous ne me fûtes aussi nécessaire. Vous voyez, ma chere

Lucie, la plus malheureuse de toutes les femmes, & qui, dans ce moment, croit l'être, d'autant plus qu'elle a plus lieu de craindre que ce qu'elle va vous confier, ne lui fasse perdre beaucoup de votre estime. Ah! Madame, s'écria Lucie, pouvez-vous penser que rien au monde puisse altérer mon attachement & mon respect pour vous? On respecte forcément quelquefois ce qu'on n'estime pas, répondit Madame de Sulffolk; & quant au sentiment de l'amitié, il ne se peut point, ma chere Lucie, qu'il subsiste avec le mépris. Ce n'est pas à ce qu'il a plu à la fortune que je fusse, & à quoi je n'ai jamais attaché que le prix que cela mérite, que je voudrois devoir le respect: celui que l'on inspire par ses vertus, est le seul qui puisse satisfaire une ame noble, le seul que je voudrois de vous, qui nous convienne à toutes deux, & que je crains en ce moment que vous ne puissiez plus avoir pour moi. Eh! Madame, lui dit Lucie, regardez-vous des erreurs comme des crimes, & pensez-vous que toute jeune, & sans expérience que je suis, je ne veuille donner que du mépris à ce qui ne mérite sans doute que la plus tendre compassion. Ah! Lucie, s'écria Mada-

me de Suffolk, il faut aimer, ou du moins avoir aimé, pour connoître tout le pouvoir de l'amour, & plaindre les malheureux qui en sont la victime. Non, je ne suis pas de ces femmes méprisables, pour lesquelles tout est tentation, qui travaillent à se séduire elles-mêmes, & qui regardent les principes les plus respectables comme les plus misérables préjugés. Hélas! je n'ai pas cédé la victoire; on ne m'a pas trouvé vaincue dès l'instant qu'on m'a attaquée, & je n'ai averti moi-même, ni par des regards indécents, ni par des actions peu mesurées, que pour peu que l'on pressât mon cœur, il étoit tout prêt de se rendre. J'aurois mille fois préféré la mort, à une chûte si peu faite pour moi, qui n'auroit pas même dû flatter la vanité de mon amant, & ne pouvoit m'exposer qu'à son mépris. Cependant je n'en crains pas moins le vôtre, & ne me sens guere moins humiliée devant vous de ma foiblesse, que je ne le fus devant lui-même, lorsqu'enfin il me força de la lui avouer. Encore une fois, Madame, lui dit Lucie, en lui baisant affectueusement la main, qu'une crainte si injuste n'acheve pas de troubler votre ame. Lorsque l'on pense aussibien que vous, on n'a pas besoin de

conſeils; & quand je ſerois en droit de vous faire des reproches, iroient-ils jamais auſſi loin, que ceux que vous vous faites à vous-mêmes? Eh! qui peut ſe vanter de n'avoir jamais de foibleſſes? Pourquoi me prévaudrois-je contre vous, de ma vertu, lorſque je ne la dois ſans doute qu'au bonheur de ne m'être pas trouvée dans les mêmes circonſtances. Je crois que je puis être ſûre que je ne me ferois pas moins reſpectée que vous-même; mais, qu'il s'en faut que je puiſſe, que je veuille même l'être, que je n'aurois pas eu le malheur de ſuccomber, ſi celui qui doit peut-être triompher un jour de mon cœur, s'étoit trouvé dans le petit nombre de ceux qui l'ont attaqué! Daignez donc, Madame, m'ouvrir votre ame, & ſoyez aſſurée de trouver dans la mienne, tous les ſentiments qui peuvent ſoulager votre douleur. Je vais donc m'y déterminer, répondit Madame de Suffolk; je me ſens un beſoin extrême de parler, & de mon amour & de mes malheurs; & je crois ne pouvoir pas en entretenir quelqu'un qui veuille bien s'y intéreſſer autant que vous.

Fin de la premiere Partie.



LES HEUREUX

ORPHELINS.



SECONDE PARTIE.

JE ſuis fille unique du feu Comte de Surrey : deſtinée par lui, preſqu'en naiſſant, à épouſer le Duc de Suffolk, je n'avois que douze ans, lorſque ce mariage s'accomplit. M. de Suffolk en avoit vingt. Accoutumé l'un à l'autre dès notre plus tendre enfance, je ne ſais ſi l'habitude de nous voir, & celle que nous avions reſpectivement de nous regarder, lui, moi comme un enfant, moi, lui comme un maître, n'avoit pas empêché que nous ne nous inſpiraſſions ce ſentiment qui auroit été néceſſaire à notre bonheur; mais ſi ce fut ſans répugnance que nous nous unîmes, ce fut auſſi ſans plaiſir. Je remarquai, toute

jeune & toute indifférente que j'étois, la froideur de M. de Suffolk. Notre vanité est souvent piquée de ce qui intéresse le moins notre cœur; & j'avoue que ce ne fut pas sans une sorte de chagrin que je m'apperçus que je ne plaisois pas à mon mari. Je voulus même me flatter que quand l'âge auroit développé mes agréments, il y seroit plus sensible. Deux ans après mon mariage, on nous permit de vivre ensemble; & il ne me parut pas que ma possession fît sur M. de Suffolk l'effet que j'en avois attendu. Je ne sais s'il est vrai, comme on le dit de nous, que nous voulons plaire, même à ce qui nous plaît le moins; mais ce qu'il y a de certain, c'est que presque sûre que je n'aurois pas répondu aux sentiments de M. de Suffolk, s'il eût pris pour moi ceux que je lui desirois, je n'en fus pas moins vivement blessée du peu d'impression que je faisois sur lui. Tous deux assez faits pour nous plaire, nous ne nous plûmes donc pas; M. de Suffolk, grand politique, excellent patriote, à ce qu'il croyoit, mais voulant, de quelque façon que ce fût, jouer un rôle, donnoit à l'ambition des moments que l'amour eût mieux remplis. Pour moi, née plus tendre que coquette, &

penſant aſſez bien pour ne pas me livrer par dépit, la froideur de mon mari ne m'inſpira pas le deſir de m'en venger. Je ne voudrois cependant pas répondre qu'avec les funeſtes diſpoſitions que j'avois à l'amour, trouvée aimable par tous les hommes qui me voyoient, me l'entendant ſouvent dire, je ne me fuſſe pas enfin vengée de ſon indifférence, ſi au bout de trois ans de mariage, la petite-vérole ne l'eût pas enlevé. Son averſion, & celle de mon pere pour ce qu'ils appelloient la ſervitude, & qui n'étoit dans le fond qu'oppoſition au Miniſtere, n'avoit permis à aucun des deux de me préſenter à la Cour. Plus faite pour les plaiſirs que pour la politique, je gémiſſois de paſſer les plus beaux jours de ma vie dans une campagne délicieuſe à la vérité, mais qui cependant ne m'offroit toujours que les mêmes objets ; à entendre parler ſans ceſſe de chaſſe, ou des privileges de la Nation, & à voir s'enivrer à la *damnation* du Miniſtre.

Enfin, la mort de mon pere, qui ſuivit d'aſſez près celle de M. de Suffolk, me laiſſa en pleine liberté. La Comteſſe de Mancheſter, ſa ſœur, n'eut pas plutôt appris la mort de Mylord Sur-

rey, qu'elle vint me trouver, & passer avec moi tout le temps de mon deuil. Comme elle n'aimoit pas plus que moi, la province & la campagne, elle m'emmena à Londres aussi-tôt que j'y pus paroître avec décence. Je fus, selon mes desirs, présentée à Sa Majesté, qui me reçut avec d'autant plus de graces, qu'en voyant à sa Cour la fille du Comte de Surrey, & la veuve du Duc de Suffolk, elle croyoit faire une conquête. D'ailleurs, elle me trouva d'une figure assez agréable pour croire que, suivant ma façon de penser pour la Cour & pour elle, je pouvois lui faire bien des ennemis ou beaucoup de partisans. Elle m'honora donc d'une distinction particuliere, & voulut que je fusse de tous ses voyages. Je plus même assez à Madame de Marlborough, (qui, comme vous savez, gouverne despotiquement cette Princesse, ou qui, pour parler plus juste, étoit sûre d'en faire naître, ou d'en arrêter à son gré les sentiments) pour qu'elle vît sans envie ma faveur. Quoique l'on encense moins en Angleterre que partout ailleurs, les favoris y ont des courtisans; & je n'y brillai guere moins par l'avantage de plaire à la Reine, que par ma jeunesse & par mes agréments.

Si je n'y jouis pas pour la premiere fois du plaisir de m'entendre dire des choses qui avoient toujours flatté ma vanité, sans cependant intéresser mon cœur, j'y éprouvai du moins le plaisir de m'entendre louer, avec moins de vérité peut-être, mais avec cette finesse d'expression & cette galanterie qui n'ont, hélas ! que trop de prix auprès de nous. Je vous avoue, ma chere Lucie, que quelque desir que j'eusse de connoître un sentiment que je croyois alors le seul bonheur de la vie, quelque secrete volupté que je goûtasse à croire que je l'inspirois, je ne sentois dans mon cœur, rien pour aucun de ceux qui s'empressoient à me montrer de l'amour. Si j'avois eu le malheur de naître avec cette imagination déréglée qui si souvent tient lieu de sentiments, & même de vices, je n'aurois pas atttendu, pour m'engager, que l'on eût touché mon cœur; & je ne vous cacherai pas que je fus quelquefois assez près de me tromper, & de prendre pour ce que je desirois tant de sentir, cette agréable, mais assez tranquille émotion qu'on peut faire naître en nous, en nous parlant de nous-mêmes, & des impressions que nous pouvons faire, avec ce feu élégant que les hommes ne doivent sou-

vent qu'au desir, & que notre foiblesse ou notre vanité nous font si souvent prendre pour de la passion. Mais je n'étois née que pour l'amour ou pour la vertu ; & les illusions que je me faisois, ne furent pas assez fortes pour détruire l'une, & pour me faire croire que je sentois l'autre.

Ah ! Lucie, que j'ai depuis regretté ce calme heureux qui me paroissoit alors répandre tant de langueur sur ma vie, & que je trouve aujourd'hui qu'il a peu duré !

Je m'étois un jour rendue de bonne heure chez la Reine. Je fus surprise de trouver auprès d'elle un jeune Lord qui lui avoit été présenté le matin, qui étoit pour la Cour un objet d'autant plus nouveau, qu'il avoit été fort long-temps à Paris, où son pere, par goût pour les mœurs Françoises, l'avoit fait élever, & d'où il n'étoit sorti que pour aller achever de se former dans les principales Cours de l'Europe. Il sembloit, Lucie ! que la nature & l'éducation eussent travaillé de concert pour lui donner mille charmes. Il tenoit de la premiere, la figure la plus intéressante & la plus noble, & de l'autre, les graces même les plus séduisantes. Trop habi-

le, malgré sa jeunesse, pour n'avoir pas plus consulté le ton & les mœurs d'une Cour où il devoit vivre, & où il lui étoit important de plaire, que son goût & ses propres penchants, il ne parut parmi nous qu'avec un extérieur qui n'avoit rien de cet air avantageux & impertinent, dont par jalousie peut-être nous accusons les François. Simple, doux & modeste, il sembloit n'avoir pris ou conservé d'eux, que cette aisance dans le maintien, & cette liberté dans la conversation qui les distingue par-tout.

Je vous définirois mal, sans doute, la sorte d'ébranlement que sa vue donna à mon ame. Votre propre cœur ne vous fera que trop connoître un jour, les mouvements cruels que je chercherois si vainement à vous peindre. Je ne sais quelle émotion inquiete, mais agréable pourtant, s'empara de moi. Que sa présence jettoit de trouble dans mes sens, & quel bonheur ne trouvois-je pas dans cette agitation qui m'emportoit déja si loin de moi-même ! je n'osois pas le regarder, je le croyois du moins ; & cependant, en moins d'une minute, je vis & sentis toutes ses graces. Que tous les hommes de la Cour, ceux même qui jusques-là, m'avoient paru le mieux, étoient

étoient anéantis pour moi auprès de lui ! J'étois injuſte peut-être ; mais l'amour peut-il jamais faire de comparaiſons dans leſquelles ſa prévention ne le guide pas ! Quoiqu'il lui fût impoſſible de ſaiſir aucun des ſentiments dont ſa vue me pénétroit, & qu'en conſéquence il ne pût me ſavoir gré de toutes les préférences que je lui donnois dans mon cœur, il faut, tant j'y trouvois de charmes, que, ſans que je le ſuſſe, & même ſans que je m'en doutaſſe, je cruſſe jouir du ſuprême bonheur de lui dire à lui-même tout ce qu'il m'inſpiroit.

Malgré la ſorte de ſtupidité dans laquelle ſa cruelle vue m'avoit plongée, je crus m'appercevoir, je me flattai du moins, que ma préſence ne lui étoit pas indifférente. Ses yeux me parurent ſe porter agréablement ſur moi, & même s'y arrêter. Une tendre langueur s'y peignit ; & ce mouvement me flatta mille fois plus que l'admiration que je paroiſſois lui cauſer. On n'aime pas toujours ce que l'on admire ; eh ! qu'eſt-ce que des éloges, pour qui deſire un ſentiment ! Nos yeux ſe rencontrerent ; ſon émotion redoubla la mienne ; il parut troublé ; je rougis. Je me reprochai de le regarder trop, & ne pus cependant le

regarder moins. Je ne ſais quel attrait m'entraînoit invinciblement vers lui. Mon ame ſe perdoit dans ce délicieux égarement, lorſque le Comte de Dorſet, qui étoit l'homme de la Cour de qui j'eſtimois le plus le cœur, & de qui j'aimois le mieux l'eſprit, vint me tirer d'un état tout à la fois ſi pénible & ſi doux. J'ignore ce qu'il me dit; ma réponſe ſans doute fut ſinguliere & déplacée, puiſqu'elle le fit rire. Heureuſement je paſſois à la Cour pour diſtraite; mais quand le Comte auroit lu dans mon cœur ce que j'étois alors, bien loin d'y lire moi-même, je n'aurois eu rien à craindre pour mon ſecret. Il ne l'auroit pas plus ſacrifié aux autres, qu'il ne m'auroit laiſſé entrevoir qu'il l'avoit ſurpris.

La Reine m'avoit mandée pour une promenade qu'elle vouloit faire dans le parc; & comme ſi elle eût deviné l'état de mon ame, elle voulut que ce fût le Lord Durham qui m'y donnât la main. Elle ſavoit que j'aimois paſſionnément le François, que je m'étois appliquée à parler cette langue, que je ne négligeois aucune occaſion de me la rendre encore plus familiere, & elle crut ſans doute m'obliger en me mettant à por-

tée d'avoir une conversation un peu suivie avec quelqu'un qui, à ce qu'elle disoit, la parloit avec toute l'élégance & toute la pureté imaginable. Cette Princesse avoit raison. C'étoit sans doute un mérite assez léger dans un homme qui étoit presque François, & qui avoit vécu à Paris dans le plus grand monde, de s'exprimer dans cette langue avec noblesse & avec facilité; mais cet avantage, tout frivole qu'il étoit, acheva de m'enchanter. J'étois non-seulement destinée à lui tenir compte de tout, mais encore à croire que je ne pouvois trouver qu'en lui tout ce qui peut séduire un cœur.

Je ne pourrois vous exprimer, ma chere Lucie, tout ce qui se passa dans le mien lorsqu'il me donna la main, & que je crus sentir qu'il trembloit. Moins je pouvois me méprendre à la cause de sa timidité, plus je fus comblée de joie, de faire sur lui une si vive impression. Grand Dieu! pourquoi faut-il que les homme puissent jouer si facilement la passion, & les mouvements qui peuvent en indiquer une, ou que nous soyons assez malheureuses pour les en croire pénétrés sur des marques & si foibles & si peu sûres!

Quoi qu'il en ſoit, l'idée que je lui étois chere, acheva de me perdre. Il me ſemble cependant, que je ſentois moins en ce moment le bonheur de lui plaire, que la crainte de n'avoir pas de quoi lui plaire aſſez. Comme je ne doutois pas que toutes les femmes qui étoient-là, ne lui rendiſſent la même juſtice que moi, je craignois que toutes ne lui paruſſent plus aimables; & je ſentis pour la premiere fois de l'inquiétude ſur ma beauté.

J'étois trop occupée, & d'ailleurs, mon ſentiment me rendoit trop timide, pour qu'il me fût poſſible de commencer la converſation; & lui-même paroiſſoit trop fortement ému, pour qu'il dût avoir dans l'eſprit plus de liberté que moi. Notre promenade fut donc aſſez long-temps très-taciturne. Je croyois, Madame, me dit-il enfin, les yeux baiſſés, ſavoir parfaitement le François; j'éprouve cependant qu'il y a des choſes pour leſquelles je ne trouve pas de termes dans cette langue: mais, ajouta-t-il, quelle eſt celle, à quelque point qu'on la poſſede, que l'on puiſſe parler avec liberté devant Madame de Suffolk? La Reine m'a fait beaucoup de tort, Mylord, lui répondis-je, ſi les

éloges qu'elle m'a donnés sur la façon dont je parle le François, vous ont inspiré une si grande timidité. Je croyois, je vous l'avoue, que c'étoit à moi à trembler; & j'en étois si convaincue, que sans l'espece d'ordre qu'elle m'a donné de vous entretenir en cette langue, je n'aurois jamais eu une présomption que je me reproche autant que je le dois, & plus peut-être que vous ne pensez. Vous voudriez en vain, Madame, repliqua-t-il, me dérober de votre supériorité : je la connoissois avant que de l'avoir éprouvée, & je puis vous assurer que tout vain que je suis, il s'en faut bien peu que je ne rende graces à la nature, des avantages qu'elle vous a donnés sur moi. Du moins, s'il m'arrive d'en gémir, je vous conjure de ne pas attribuer à mon amour-propre le chagrin que j'en pourrai concevoir. Je serois bien surprise, répondis-je en souriant, si j'avois un jour à vous en consoler; & quand vous me connoîtrez mieux, vous le serez beaucoup vous-même, d'avoir imaginé un moment que vous pouviez me faire croire ce que vous me dites. Ah! de grace, Madame, reprit-il avec précipitation, daignez ne me pas accuser de manquer de sincérité,

& ne commencez pas avec moi par une ſi cruelle injuſtice. Je ne vous dis rien que vous ne duſſiez, que vous ne puſſiez, du moins, vous dire la premiere; & je ſens avec la plus vive douleur que je ſuis perdu, ſi vous ne voulez pas me croire ſur tout ce que vous inſpirez.

Quoique je lui euſſe, à ce que je crois, difficilement pardonné de me parler d'une façon indifférente, & que je ne le viſſe pas, ſans un plaiſir extrême, chercher à me faire entendre que ma vue avoit fait quelque impreſſion ſur lui, je ne crus pas devoir lui laiſſer la liberté de m'en dire davantage. Me défendre encore ſur tous les talents qu'il lui plaiſoit de m'attribuer, c'étoit lui fournir l'occaſion de redoubler ſes éloges, & peut-être de me parler trop tôt d'un ſentiment qu'il m'étoit bien doux de trouver ou de croire dans ſon cœur, mais dont je ne croyois pas convenable qu'il m'entretînt à la premiere vue: paroître l'entendre, c'étoit revenir au même par une autre voie, ou m'expoſer à me faire accuſer de trop de vanité, s'il étoit vrai qu'il ne fût que galant. Vous dirai-je plus, ma chere Lucie! je tremblois qu'il ne fût que cela; & je craignis encore plus la certitude de n'en

être pas aimée, que je n'eus d'empressement pour me procurer le bonheur, non de n'en pas douter, mais du moins de lui entendre dire que je lui étois chere.

Ne sachant comment me tirer seule de cet embarras, j'appellai le Comte de Dorset qui rêvoit seul à quelques pas de nous; & je vis sur le visage de Mylord Durham, qu'il étoit fâché que je ne trouvasse pas d'autre réponse à ce qu'il me disoit. Eh bien! Comte, interrompis-je, Mylord sait mieux le François que moi, & je crois que vous n'en doutiez pas; mais, ce qui vous surprendra peut-être, c'est que j'en connois le ton aussi-bien que lui.

D'autres personnes alors se joignirent à nous; & si leur présence n'empêcha pas Mylord Durham de me dire de mille façons ce que je desirois tant de croire, quoique je craignisse tant qu'il ne le prononçât, elle rendit du moins la conversation générale, & me sauva de l'embarras de lui répondre, ou de l'affectation de ne lui répondre pas.

Cependant, au milieu de tant d'agitations & de toutes les contrariétés que je me faisois, je me sentois dans une espece de bonheur dont je n'avois pas encore eu l'idée. Ce désordre dans lequel

ma raiſon étoit comme anéantie, ce mouvement ſingulier qui me troubloit à la fois le ſang & le cœur, cette ſorte d'inquiétude qui me dévoroit, ſans avoir de cauſes que je puſſe bien me définir, même en me tourmentant, avoient pour moi les plus grands charmes. Grand Dieu! avec quel empire ce cruel ſentiment ne s'établit-il pas dans un cœur! Quel trouble enchanteur il répand dans les ſens & dans les idées! Combien alors la nature ne change-t-elle pas de face pour nous! De quel bonheur ne jouit-on pas! Combien, dans ces premiers & délicieux inſtants, ne s'en promet-on point! Entraîné rapidement, loin de ſoi-même, avec quel plaiſir ne ſe perd-on pas dans ces flatteuſes illuſions que l'amour, l'amour ſeul fait produire! Hélas! que j'étois, en ce moment, loin de penſer que la honte & le malheur de ma vie étoient attachés à ce funeſte égarement, auquel je me livrois avec ſi peu de précautions & tant de ſimplicité!

Ne croyez pas cependant que je puſſe m'expliquer mes mouvements avec la même netteté que je vous les détaille aujourd'hui. Le temps & mes réflexions m'ont depuis développé ce qui ſe paſſoit alors dans mon ame, mais qui en

même-temps, la plongeoit dans un trop grand trouble, & jettoit trop de confusions dans mes idées, pour que je pusse me rendre le même compte de mes sentiments.

Pendant que, sans le croire, j'étois si tendrement & si sérieusement occupée, la Reine termina sa promenade, & rentra dans ses appartements, où elle vouloit faire tirer une loterie de bijoux. Cette Princesse est magnifique, & se plaît souvent à faire aux Dames de sa Cour, cette sorte de galanterie. Je veux, dit-elle en souriant au Lord Durham, qu'elle traitoit avec la plus grande distinction, vous prouver, Mylord, que l'on est aussi galant en Angleterre pour les Etrangers, que dans aucune des Cours où vous avez été. L'on peut bien vous donner ce titre à la nôtre, puisque tout Anglois que vous êtes, vous y paroissez aujourd'hui pour la premiere fois; & je le fais d'autant plus volontiers, que ce n'est qu'à ce titre que je puis sans conséquence, vous admettre à une loterie dont les hommes ne sont jamais.

La Reine alors lui donna un billet. Comme ils portoient tous, elle ordonna qu'on en fît un nouveau, & que l'on ajoutât un lot. Soit hasard, soit dessein, le

plus considérable de tous tomba au Lord Durham. C'étoit un Amour d'or émaillé, qui, d'une main, tenoit une petite montre, enrichie de brillants, & travaillée avec la derniere délicatesse, & qui, de l'autre main, en montroit du doigt les minutes, avec cette légende : *je n'en voudrois pas perdre une.*

Le jeune Lord, en recevant ce bijou des mains de la Reine, parut embarrassé. Me seroit-il permis, Madame, lui demanda-t-il, en jettant les yeux de mon côté, de me plaindre d'une faveur du sort, qui auroit pu être infiniment mieux adressée, & pourrai-je, sans déplaire à Votre Majesté, en réparer l'injustice ? Non, assurément, répondit la Reine ; que votre cœur donne, s'il veut, des préférences ; instruisez-en encore, si vous le voulez, & si elle y consent, la personne qui peut trouver ici l'objet des vôtres ; mais que ce secret reste entre vous deux, & n'allez pas exciter dans ma Cour une jalousie qui en altéreroit la tranquillité.

Le Lord obéit à la Reine ; mais ce ne fut pas sans me dire par un regard tendre & timide, que j'étois la seule à laquelle il eût pensé. J'ignore si mes yeux ne le remercierent pas de cette marque

d'attention. Je voulois paroître l'ignorer; mais dans l'état où j'étois, fait-on tout ce que l'on veut? Son regard m'embarrassa, me fit rougir; & mes yeux, apparemment lui répondirent plus que je ne pensois, puisque je vis briller dans les siens la joie du monde la plus vive.

Peu de temps après, on se mit au jeu, où il ne fut pas aussi heureux qu'à la loterie, & où il perdit beaucoup, avec l'air du monde le plus noble & le plus aisé. Quelque vif que fût déja l'intérêt que je prenois à lui, je ne pus reprocher à la fortune, un malheur qui lui donnoit l'occasion de me montrer une vertu. Quand vous serez moins indifférente, ma chere Lucie, vous connoîtrez le plaisir extrême que l'on sent à en trouver à ce qui nous est cher.

Enfin, on quitta la Reine. Le Lord Durham qui avoit cherché l'occasion de me parler encore, étoit sorti avant moi; & je ne pourrois que difficilement exprimer le chagrin qui me saisit, lorsque je me vis privée de sa présence. J'allai souper chez Madame de Buckingham, où j'étois engagée, & où je voulois, sans savoir pourquoi, me flatter que je le trouverois. Il n'y vint pas; je devois m'y attendre : mais je ne lui en sus pas

moins mauvais gré que s'il eût dû deviner que j'y ferois, & que je lui euſſe dit de s'y rendre. On parla beaucoup de lui, pendant le ſouper; mais ſoit que je fuſſe trop abſorbée dans mes idées, pour me mêler de la converſation, ſoit qu'il me reſtât aſſez de prudence pour craindre de parler avec trop d'intérêt & de feu, d'un homme de qui je me ſentois ſi occupée, j'en parlai plus modérément que perſonne. Que je voulois de mal aux femmes qui le louerent, & que je ſus de gré aux hommes qui firent la même choſe!

Toute entraînée que j'étois par mon ſentiment, & par l'extrême douceur que l'on trouve à penſer à ce qu'on aime, il s'en falloit beaucoup que je fuſſe ſans inquiétude. Il me ſembloit, à quelque point que j'aimaſſe à me flatter, & que dans cet inſtant même, j'en euſſe beſoin, qu'il n'y avoit pas une femme à la Cour, qui n'eût plus arrêté ſes regards que moi, & qui n'eût, en effet, plus de quoi les ſatisfaire. Jamais, je crois, avec moins d'intention de plaire, je n'avois été auſſi coquette que je le fus ce ſoir-là. Je cherchois, avec une ſorte d'inquiétude que je n'avois jamais connue, & que je me ſerois même beaucoup reprochée,

dans les yeux de tous les hommes qui étoient chez Madame de Buckingham, la forte d'impreſſion que je faiſois ſur eux, pour me raſſurer ſur celle que, ſans le ſavoir, je deſirois de faire ſur Mylord Durham; & quand j'avois lieu d'en être contente, je ne m'en flattois pas davantage d'avoir de quoi plaire à ce qui ſeul me plaiſoit. Ah! que ſur ces ſortes de triomphes l'amour eſt plus difficile à ſatisfaire que la vanité! Il me ſembloit cependant, quand il m'avoit parlé, qu'il s'étoit contraint, pour m'en dire ſi peu, que ſi j'euſſe voulu l'entendre, j'aurois eu moins d'allarmes ſur ſon cœur; & je me reprochois amérement le ſacrifice que j'avois fait à la décence, en l'empêchant de continuer. Je me reprochois cette idée même. Je me demandois pourquoi je l'avois toujours préſent à la penſée, pourquoi cette inquiétude que je me faiſois ſur ſes ſentiments, cette langueur à laquelle je me livrois avec tant de plaiſir, quelle étoit la cauſe de tant de mouvements différents que j'ignorois encore le matin même de ce funeſte jour? Il vous paroîtra peut-être ſingulier, qu'à tant de cruels ſymptômes, je puſſe encore méconnoître l'amour : il eſt cependant vrai que j'étois

entiérement livrée à cette redoutable passion, que j'osois me flatter encore que ce n'étoit pas en si peu de temps que l'on pouvoit triompher de mon cœur.

Je sortis de chez Madame de Buckingham le plutôt qu'il me fut possible, sans savoir pourquoi : j'avois un besoin extrême de la solitude. Quoique rien ne pût me distraire de la chere & fatale idée qui m'occupoit, je n'y étois pas dans le tumulte, aussi livrée que j'aurois voulu l'être, & je me hâtai de retourner chez moi. La douce émotion & la tendre langueur qui s'étoient emparées de mes sens, m'inquiétoient en faisant éprouver à mon ame une volupté que non-seulement je n'avois jamais connue, mais dont je n'avois même jamais soupçonné l'existence. Ce plaisir, tout nouveau qu'il étoit pour moi, tout enchanteur même que je le trouvois, loin de me satisfaire, répandoit dans toutes mes veines, je ne sais quelle ardeur qui m'en faisoit un supplice. Je ne savois ce que je desirois ; je desirois pourtant, & avec une violence inconcevable, ce même bonheur que je pouvois si peu me définir. Ne pensez-pas, de grace, ma chere Lucie, qu'aucun honteux mouvement se mêlât à mon désordre. Je sen-

tois que j'aimois, que je ferois, si je n'étois pas aimée, la plus infortunée de toutes les femmes ; mais il me semble que ce desir & cette crainte composoient alors toute ma foiblesse. J'étois née vertueuse, & trop accoutumée à me respecter vis-à-vis moi-même, pour que rien d'avilissant pour moi entrât dans toutes les chimeres dont je repaissois mon imagination.

Aussi-tôt que je fus rentrée, l'on me remit une boîte extrêmement ornée, avec une lettre qui en renfermoit la clef. Toute occupée que j'étois du fatal objet qui s'étoit emparé de mon cœur, la curiosité de percer cette espece de mystere, me fit ouvrir cette lettre avec empressement. L'écriture m'en étoit inconnue ; mais je n'en sus pas moins promptement de quelle part elle venoit. Et vous croyez déja sans peine, qu'elle étoit du Lord Durham. La voilà, ajouta Madame de Suffolk en la tirant d'un porte-feuille qu'elle avoit mis sur son lit, lisez-la, ma chere Lucie ; je ne toucherois pas aujourd'hui, sans un mouvement d'horreur, ce même papier qui alors me rendit si heureuse ; & les caracteres tracés par la main de ce perfide, ne pourroient à présent s'offrir à

mes yeux, ſans me pénétrer de la douleur la plus cruelle.

LETTRE.

„ Les ordres de la Reine ne m'ont
„ pas permis tantôt de vous rendre, Ma-
„ dame, un hommage qu'il m'a paru que
„ vous ſeule méritez : & je me crois le
„ plus malheureux des hommes ſi, mal-
„ gré le profond reſpect que vous m'inſ-
„ pirez, mes yeux ne vous ont pas ap-
„ pris avec quelle douleur j'obéiſſois.
„ Avez-vous, Madame, daigné les en-
„ tendre? Ils n'ont ſûrement parlé qu'à
„ vous; mais quoi qu'ils vous ayent dit,
„ qu'il me reſteroit encore des choſes à
„ vous apprendre, s'il m'étoit permis de
„ vous en inſtruire! Je vous ai quittée
„ avec une crainte ſi vive, que vous ne
„ m'euſſiez pas deviné, que, quelque
„ choſe que je croye riſquer en vous dé-
„ couvrant mon ſecret, il ne m'a cepen-
„ dant pas été poſſible de vous le laiſſer
„ ignorer plus long-temps. Ah! ſans dou-
„ te, vous punirez mon audace; mais
„ quel que ſoit le ſort que j'en doive at-
„ tendre, il me ſemble en ce moment
„ que, de tous les malheurs, le plus
„ cruel pour moi, ſeroit que Madame de

„ Suffolk pût penser que je l'ai vue sans
„ émotion, que je ne m'en souviens pas
„ avec transport, & qu'il me fut toujours
„ défendu de lui dire ce que je n'ose à
„ présent lui prononcer ".

Ne croyez pas, ma chere Lucie, qu'il me fut possible de vous dire à quel point cette malheureuse lettre me troubla. Hélas! je ne vois que trop aujourd'hui que ce n'étoit pas l'amour qui l'avoit dictée; mais qu'alors elle me parut tendre, & qu'elle me toucha! Ne pouvant me livrer devant mes femmes, aux transports qui m'agitoient, je me fis mettre au lit avec la derniere promptitude. Quelle nuit! quelle heureuse nuit je passai! Combien de fois je relus cette lettre! Quelles délicieuses larmes elle me fit répandre! Ah! Lucie, il faut aimer comme j'aimois; on ne peut pas, sans un cœur aussi tendre que le mien, se faire une idée du plaisir que l'on sent à pouvoir se croire aimée de ce qu'on adore! Quoi! tu m'aimes! m'écriois-je; tu me l'écris! Je t'entendrai prononcer cet aveu, qui peut seul faire le bonheur de ma vie! Et tu crains que je ne punisse ton audace! Ah! que cette injuste crainte ne te trouble pas! Quoi! je jouis

du bonheur de ſavoir que tu m'aimes ; & tu doutes encore du tien ?

Cette frénéſie que, dans ce moment, je ne pouvois contraindre, & que je ne cherchois pas à modérer, m'agita la plus grande partie de la nuit; mais enfin, elle fit place à de plus juſtes & de plus convenables réflexions. J'eus honte du déſordre auquel je m'abandonnois avec ſi peu de ménagement. Les cruelles ſuites qu'il pouvoit avoir pour mon honneur, pour mon repos, pour mon amour même, ſe préſenterent à mon eſprit; & loin de me les affoiblir, je me les offris dans toute leur horreur. J'étois vaincue, à la vérité; mais comme je ne deſirois pas de l'être, je m'armai de tout ce qui pouvoit combattre ma foibleſſe, & en triompher. Non-ſeulement je me reprochai mon amour, mais je ne pus encore me pardonner ma crédulité. Je ſentis, en reliſant cette funeſte lettre, combien, malgré les craintes prétendues du Lord Durham, il falloit qu'il eût conçu d'eſpérance pour avoir oſé me l'écrire. Je m'indignai contre moi-même, de lui avoir donné tant d'avantage ſur moi, à la premiere vue. Je me repréſentai combien il falloit qu'il m'eſtimât peu, pour me parler ſi légérement de ſon amour ;

& combien, en ſuppoſant que je m'y rendiſſe, il auroit de mépris pour moi, ſi je m'y rendois avec une ſi honteuſe promptitude. Eh ! quelle eſt, en effet, la femme aſſez vile, pour pouvoir ſe paſſer de l'eſtime de ſon amant ! Quel bonheur peut-elle eſpérer dans une liaiſon qu'elle a commencé par tant de baſſeſſes ; & quelle que ſoit à cet égard la vanité des hommes, dans quelques illuſions qu'elle les entraîne, quelle vertu, quelle délicateſſe, peuvent-ils ſuppoſer, où ils ont trouvé une ſi aviliſſante facilité ! Quels engagements peut reſpecter une femme qui s'eſt elle-même reſpectée ſi peu ; & comment peut-elle eſpérer d'en être crue, lorſqu'elle rejette ſur la violence de ſon amour, une défaite dont on a tant de raiſon de ne ſe croire redevable qu'au caprice, au déréglement de l'imagination, à des mouvements plus honteux encore, & à un manque total de principes !

Ces réflexions ne furent pas auſſi peu puiſſantes ſur mon eſprit, que la violence de mon égarement me l'avoit d'abord fait craindre. Si je ne parvins pas à le détruire, je parvins du moins à le modérer. Ce n'étoit pas aſſez, ſans doute; mais cependant c'étoit beaucoup pour

l'état où j'étois. Je sentois tout mon amour, à la vérité; mais comme dans cet instant je travaillois à l'étouffer, ces mêmes mouvements qui m'avoient d'abord rendue si heureuse, ne me faisoient plus éprouver qu'un supplice insupportable. Cependant, (& je dois vous le dire à l'avantage de la vertu) dans quelque affreuse situation que me réduisît la mienne, je trouvois une secrete douceur à m'en trouver encore capable, & à croira que je pouvois encore m'estimer. Il est, en effet, aussi rare que nous ne soyons pas récompensées des sacrifices que nous faisons à la vertu, qu'il l'est que nous ne soyons pas punies de ceux que nous faisons à l'amour.

Epuisée enfin par tant de combats, dont le résultat fut de me défendre contre le Lord Durham, contre moi-même, contre cette funeste crédulité qui accompagne toujours l'amour, je m'endormis. Sa fatale idée me suivit dans les bras du sommeil, & je le vis plus tendre que je ne voulois le croire, & plus heureux que je ne voulois qu'il fût. Loin de regarder cette espece de bonheur comme un dédommagement de toutes les peines que je m'étois faites, il ne me fit que plus sentir encore toute l'étendue de ma

[redacted]

foiblesse, & me confirma dans la résolution de n'y pas céder. Je ne sais cependant pourquoi je me levai avec de plus grands projets de parure que je n'en avois encore formés, & une défiance de moi-même que je n'avois pas encore connue. Que le desir que j'avois de paroître belle étoit violent, & que malgré toute l'attention que j'apportai à ma toilette, je craignis d'avoir mal réussi! Je me disois, j'étois même sûre que je ne chercherois pas le Lord Durham; mais je ne pouvois point de même me flatter de ne le pas rencontrer; & si j'avois assez de vertu pour ne le pas chercher, j'avois trop de foiblesse pour lui, pour penser avec tranquillité, qu'il pouvoit me voir, & ne me point trouver aimable.

Une partie de la journée se passa dans ce désordre d'idées, que j'ai déja exposé à vos yeux. Lasse enfin d'une solitude que je crus devoir d'autant plus craindre, qu'elle me sembloit me livrer plus au trouble de mon ame, je me déterminai à aller chez la Reine. Y seroit-il? n'y seroit-il pas? Après les bontés dont elle l'avoit comblé, les projets qu'il annonçoit sur moi, & tout au moins l'espérance de m'y trouver, la chose n'étoit pas douteuse; mais il m'étoit nécessaire

l'être, pour que la conversation n'eût pas langui beaucoup, si le Comte de Dorset, qui n'avoit ni projets ni émotion, n'en eût pris les fraix sur lui. Ce qui me plaît singuliérement dans le Lord Durham, me dit-il, est, Madame, cet air modeste & timide que je lui trouve auprès de vous, & qui se sent si peu de cette familiarité dont on accuse auprès des femmes les gens du pays où il a vécu si long-temps. En vérité, à cela près, qu'il n'a pas absolument l'air de sortir d'Oxford, ou de Cambridge, il n'y a presque personne qui ne le prît pour un Anglois. Mais est-il vrai, Mylord, demandai-je au Lord Durham, que les François agissent avec les femmes aussi singuliérement qu'on le dit? Madame, me répondit-il en souriant, sans prétendre excuser une Nation à laquelle je crois devoir beaucoup de reconnoissance, je puis vous assurer qu'il n'y a rien de plus faux que le préjugé qui me paroît établi ici sur l'indécence des mœurs des François. Les hommes y sont sans doute fort galants; peut-être un peu légers; mais à l'exception d'un petit nombre de gens qui regardent l'impertinence comme une grace nécessaire & très-séduisante, & auxquels il faut

avouer

[redacted]

avouer qu'elle réussit quelquefois, les François, en général, ne m'ont point paru tels qu'un peu de jalousie peut-être nous les fait peindre ici. Nous les accusons d'être frivoles ; ils prétendent, eux, que notre raison nous assomme, & soutiennent même qu'au milieu de la dissipation qui semble sans cesse les entraîner, ils réfléchissent beaucoup plus profondément que nous ne le pouvons faire dans le silence du cabinet ; mais si vous me permettez d'en dire ce que j'en pense, ils ne sont ni aussi légers que nous le disons, ni aussi profonds qu'ils se croyent. Et les femmes, lui demandai-je encore ! Madame, repliqua-t-il modestement, il faut connoître les objets pour les peindre. Je sais qu'il y en a de galantes ; j'en connois de fort raisonnables, & l'on prétend qu'il y en a de sensibles ; au reste, comme les femmes d'Angleterre les blâment de la liberté qui paroît régner dans leurs actions, les Françoises trouvent à nos femmes un air guindé, & une vertu seche dont elles font assez peu de cas, & qui ne les empêchent pas, à ce qu'elles disent, d'être aussi sensibles qu'elles-mêmes peuvent l'être : mais, comme je voudrois, s'il se pouvoit, réconcilier en tout, deux na-

tions qui me paroiſſent plus faites pour s'eſtimer, que pour ſe haïr, il me ſemble que les Françoiſes pourroient mettre dans leur maintien, plus de décence, & que les Angloiſes devroient y mettre plus de liberté. L'une rendroit la vertu de nos femmes plus agréable; l'autre feroit qu'on en croiroit plus aux Françoiſes, & peut-être, autant qu'en effet elles en ont. Ah! Madame, s'écria en riant le Comte de Dorſet, quel ſerpent je vous ai amené, & que je me le reproche! Sage, ſenſé, diſcret; non, il ne ſe peut pas qu'il ſoit tout ce qu'il vient de paroître. Il veut ſûrement tromper ici quelqu'un; & ſi vous me permettez de vous le dire, je meurs de peur que ce ne ſoit vous, Madame.

Cette apoſtrophe à laquelle ni le Lord Durham, ni moi ne nous attendions, me fit ſinguliérement rougir, & me parut l'embarraſſer. Heureuſement le Comte de Dorſet ne fit aucune attention au trouble où il nous mettoit; & le deſſein que j'avois d'aller chez la Reine, me ſervit de prétexte pour terminer une viſite qui m'embarraſſoit.

Auſſi-tôt que je fus dans mon carroſſe, & que l'abſence du traître qui prenoit tant à la fois, ſur ma raiſon & ſur mon

repos, me permit de réfléchir, je sentis tout ce que je risquerois en allant chez la Reine. Je ne doutois pas qu'il n'allât m'y chercher. Je m'étois trouvée si foible vis-à-vis lui, que je craignis de lui montrer enfin l'empire prodigieux qu'il avoit sur moi, si dans l'émotion où m'avoit jetté sa présence, il s'offroit encore à mes regards; & quelque chose qu'il m'en coutât, je sacrifiai, sans balancer, un plaisir qui pouvoit m'être si dangereux. D'ailleurs, s'il faut vous avouer, ma chere Lucie, toute l'étendue de ma foiblesse, je trouvois une secrete douceur à retourner dans des lieux où je venois de le voir; & je me hâtai de retourner chez moi pour en jouir. C'étoit, à la vérité, un bien foible dédommagement de ce que je sacrifiois; mais enfin, c'en étoit un; & rien n'est perdu pour l'amour.

Cependant j'étois piquée contre lui. Si l'aveu de sa passion m'avoit sensiblement flattée, sa légéreté, & le présent qui l'avoient accompagnée, m'avoient déplu; ou, pour vous parler plus naturellement, je ne crus pas que je dusse lui laisser penser que je les approuvasse. Dans le dessein où j'étois de le lui renvoyer, j'avois, lorsqu'il étoit entré chez

moi, trouvé le moyen d'ordonner à un de mes gens, de savoir sa demeure de l'un des siens. J'avois été obéie ; & mon premier soin en rentrant chez moi, fut de dicter cette lettre à une de mes femmes, dans la crainte que, quelque peu satisfaisante pour lui que j'espérois de la faire, elle ne flattât encore assez sa vanité, pour qu'il la montrât à quelqu'un.

LETTRE.

„ On veut bien croire que votre in-
„ tention n'a pas été d'offenser la per-
„ sonne à laquelle vous avez envoyé
„ cette boîte ; l'on en a même plus d'une
„ raison ; mais on ne s'en croit pas moins
„ obligé de ne pas vous laisser l'idée
„ qu'une pareille liberté ait pu plaire.
„ On croit aussi devoir vous conseiller
„ d'attendre que les femmes d'Angleter-
„ re ayent mis dans leurs mœurs, plus
„ de facilité pour les respecter si peu ;
„ & l'on veut bien rejetter sur l'igno-
„ rance où vous pouvez être de leur
„ façon de penser, une témérité qui,
„ sans cela, pourroit, avec quelque rai-
„ son, paroître inexcusable. On auroit
„ aussi quelques conseils à vous donner
„ sur la légéreté avec laquelle vous ex-

„ primez des ſentiments que l'on ne croit
„ pas réels ; mais que, vrais ou imagi-
„ naires, vous pouvez développer avec
„ moins de promptitude. On auroit peut-
„ être là-deſſus bien des choſes à vous
„ dire, ſi l'on croyoit devoir ſe permet-
„ tre les détails. Vous penſez ſans doute
„ trop bien, & vous n'avez pas aſſez de
„ ſujets de penſer mal de la perſonne
„ que vous forcez à vous écrire, pour
„ qu'on ne doive pas ſe flatter, que vous
„ vous direz à vous-même ce que l'on
„ vous épargne. Vous auriez ſu plutôt
„ combien on croit avoir à ſe plaindre
„ de votre conduite, ſi la préſence de la
„ perſonne qui vous a mené aujourd'hui
„ dans la maiſon d'où l'on vous écrit,
„ n'avoit pas retardé une ſorte d'expli-
„ cation dont on n'a pas cru devoir le
„ rendre témoin ; & l'on a mieux aimé
„ vous laiſſer un plaiſir que l'on étoit ſi
„ ſûr de vous ôter, que de divulguer vos
„ torts. Reprenez donc, tout à la fois,
„ Mylord, & un préſent que vous étiez
„ ſi peu autoriſé à faire, & l'idée que
„ vous devez avoir de la perſonne à la-
„ quelle vous l'avez, (permettez qu'on
„ vous le diſe) un peu trop indiſcréte-
„ ment adreſſé ".

Si ma raiſon fut contente de cette let-

tre, & de la fierté qui y régnoit, qu'en revanche mon cœur en souffrit! Tout affreux qu'il étoit pour moi de la lui envoyer, je la lui envoyai pourtant par un de mes valets-de-chambre, qui eut ordre de ne pas dire de quelle part il venoit. Ce ne fut qu'en répandant les larmes les plus ameres, que je me déterminai à me faire un si cruel sacrifice. Je me dis mille fois qu'il n'étoit pas possible qu'après avoir reçu une lettre où il régnoit tant de sécheresse & d'indifférence, il pût se flatter encore de l'espérance d'être aimé, & de celle de pouvoir l'être un jour. Hélas! je craignois bien plus de l'en priver, que peut-être il ne craignoit, lui, d'être forcé de la perdre.

Que le cœur, quand on aime, éprouve, ma chere Lucie, de singulieres contradictions! Je croyois, comme je vous l'ai dit, à ne considérer seulement que le bonheur de mon amour, ne pouvoir trop disputer la victoire; & je pensai mourir de la premiere rigueur que j'avois pour lui, quoique par son procédé il me la rendît indispensable. Que la nuit que je passai fut affreuse! Que je sentis vivement le mal que je croyois lui faire, & que je lui supposai d'allarmes &

de tourments ! Combien de pardons je lui demandai de le laiſſer douter de mon cœur, pendant que j'aurois dû n'en demander qu'à moi-même, de tout le ſentiment que je lui prêtois, & de lui faire un honneur dont, ſelon toute apparence, il étoit ſi peu digne ! Mais comment, après la façon ſimple & modeſte dont il avoit le jour même parlé des femmes chez moi, pouvois-je le ſoupçonner d'une vanité qu'il maſquoit ſi bien ! Et peut-être, ma chere Lucie, eût-ce été ſans aucun fruit pour moi qu'il auroit laiſſé percer la ſienne, ou du moins, les craintes qu'elle m'auroit inſpirées, n'auroient ſubſiſté qu'autant qu'il n'auroit pas voulu me les faire perdre. Un ſeul mot de ſa bouche les auroit effacées : eh ! que n'eſt-ce pas, en effet, qu'un mot de ce qu'on aime ! L'inquiétude extrême dans laquelle j'étois ſur l'impreſſion que ma lettre avoit faite ſur lui, m'obligea bien plus que la néceſſité de faire ma cour, à aller chez la Reine. Je ne doutois pas qu'il n'y fût ; je l'y trouvai en effet. Je ne puis vous exprimer le trouble affreux que me cauſa ſa préſence. Il fut d'autant plus cruel, que la mienne me parut moins l'intéreſſer. Un reſpect froid, une politeſſe ſeche, des yeux qui ne

marquoient ni émotion, ni crainte, ni repentir..... Ah! peut-on paroître si indifférent quand on aime; & quelques raisons que nous puissions avoir de vouloir allarmer sur notre cœur, ce qui nous est cher, une si horrible contrainte doit-elle si peu coûter! Le cruel! Que je le haïssois, Lucie! Mais que je le haïs bien davantage, lorsqu'après quelques instants que je fus arrivée, je le vis disparoître! Avec quelle froideur! quelle liberté d'esprit, il parut me quitter, & combien il entroit de l'une & de l'autre dans le compliment que, pour achever de me désespérer, il vint me faire. Avec quelle barbarie il se jouoit d'un sentiment infortuné dont il ne pouvoit plus douter, & dont l'état où il me réduisoit, n'en eût-il pas eu d'autre preuve, suffisoit pour l'instruire! L'ingrat! Que s'il ignoroit l'art de rendre un cœur heureux, il possédoit bien celui de le tourmenter!

Toute insensée que j'étois, une conduite si peu ménagée de sa part, me blessa sensiblement, & réveilla mon orgueil. Je sentis vivement à quel point mon amour me dégradoit; & cette réflexion sur mon état, me fut encore plus salutaire que ne me l'auroit été ma vertu. Si je ne fus pas assez heureuse pour re-

prendre mon indifférence, j'eus du moins assez d'empire sur moi-même pour cacher ma douleur. Je l'aimois trop pour ne me pas croire des rivales ; & mes sentimens me tourmentoient avec trop de violence, pour que j'osasse me flatter de les déguiser à des yeux intéressés, peut-être, à les saisir dans le fond de mon cœur, si je ne les y renfermois pas avec la plus sévere attention. J'avois donc repris en apparence, l'air tranquille qui convenoit à la situation dans laquelle j'avois tant d'intérêt qu'on me crût ; & je paroissois même fort occupée d'un récit assez plaisant, que nous faisoit le Comte de Dorset, lorsque le Lord Durham croyant peut-être m'avoir assez punie de la lettre que j'avois osé lui écrire, ou voulant plutôt jouir de la douleur dans laquelle il ne doutoit pas que je ne fusse plongée, rentra inopinément. Il fut d'une si grande surprise de me voir rire, & la marqua d'une façon si singuliere, que mon rire en redoubla. Mon Dieu ! dit-il en s'approchant de nous, que Mylord Dorset est heureux, Madame, de pouvoir si agréablement vous distraire ! Me distraire, répondis-je avec étonnement, vous auriez parlé plus juste, si vous aviez dit qu'il m'oc-

cupe. Si je me suis trompé de terme, repliqua-t-il, je n'en trouve pas son bonheur moins à envier. Je ne vous conseille pas, Mylord, dit le Comte, de prendre une peine si inutile. Je vous rends justice, vous êtes plus fait que moi pour intéresser; mais j'ose vous assurer que vous n'amuserez jamais tant Madame de Suffolk.

Je ne vous rendrai point cette conversation assez inutile à mon objet. Je la soutins avec lui, aussi long-temps que je crus avoir besoin de le faire, & ce fut avec si peu de contrainte de ma part, & d'un air si naturel que, quelque usage qu'il eût des femmes, il lui auroit été difficile de savoir ce que ce sang-froid apparent me coûtoit. Cet air désintéressé sur lequel il avoit compté si peu, lui fit perdre beaucoup de l'air détaché qu'il avoit lui-même, & à mesure qu'il eut lieu de penser qu'il n'avoit pas fait sur moi la plus vive des impressions, ses yeux, & son ton reprirent toute la soumission & toute la tendresse que le lieu où nous étions, & les spectateurs dont nous étions entourés, pouvoient lui permettre. Je suis née fiere, & je me sens si peu faite pour le mépris, que mon cœur, tout foible qu'il étoit, ne pou-

voit lui pardonner l'air de légéreté qu'il avoit d'abord pris avec moi. Ah! pourquoi ne le garda-t-il pas plus long-temps, ou pourquoi oubliai-je si facilement qu'il s'étoit si mal conduit!

Cependant, quoique mon extrême tendresse pour lui, lui eût pardonné bien avant que je le crusse, un reste de prudence, ou de fierté me fit conserver cette apparente liberté dans le cœur qui paroissoit le déseſpérer; & je sortis de chez la Reine, sans m'être permis rien qui pût lui faire croire qu'il m'intéressât. Malgré tout le soin qu'il me sembloit que j'avois apporté à l'éviter, il se trouva, lorsque je quittai le cercle, si près de moi, que je ne pus me dispenser d'accepter sa main. Par un malheur dont je voulus assez peu de mal au hasard, personne ne sortit avec nous. Je ne me vis pas plutôt seule avec lui, que toute mon agitation me reprit. Il me parut encore plus ému que la veille, & garda quelques instants le silence; j'étois sûrement plus embarrassée que lui; mais il eut l'art de le paroître plus que moi.

Je dois, Madame, me dit-il enfin d'une voix tremblante, vous faire des excuses de vous avoir offert un objet sur lequel vos yeux ne s'arrêtent plus qu'avec la

plus cruelle répugnance ; & je ne me flatte pas que la nécessité de faire ma cour, & l'incertitude où j'étois si vous viendriez ou non chez la Reine, suffisent pour me justifier. Je crois, Mylord, lui répondis-je sans le regarder, vous avoir fait tous les reproches que j'avois à vous faire ; & vous vous êtes conduit avec moi de façon à me dispenser de vous chercher des torts dans les hasards. Ah ! Madame, reprit-il en soupirant, mon intention n'étoit pas d'être si coupable ; & Madame de Suffolk est si peu faite pour qu'on lui manque, elle devroit si peu croire qu'on en pût avoir l'idée, que j'avoue que je ne puis assez m'étonner qu'elle ait voulu punir par tant de colere, une action dans laquelle, (si elle veut bien me permettre de lui dire) elle n'auroit jamais dû voir que l'ignorance dans laquelle je suis des usages de ce pays-ci. Je doute, repartis-je, qu'il y en ait aucun où les femmes, de quelque genre qu'elles puissent être, ne veuillent pas être respectées. Au reste, vous vous trompez si vous me croyez de la colere ; & je ne pense pas, en effet, vous en avoir marqué. Quoique vous ne vous soyez plainte que d'un de mes torts, reprit-il, je n'ignore pas qu'il n'en est aucun que vous

me pardonniez ; eh ! que je crains que celui dont vous me parlez le moins, ne ſoit celui qu'en ſecret vous me reprochez le plus.

Je ſentis alors que la ſorte de foibleſſe, avec laquelle je lui avois parlé dans ma lettre de celle qu'il m'avoit écrite, lui avoit laiſſé plus d'eſpérance que je ne croyois. Ce reproche indirect qu'il m'en faiſoit, & la crainte que j'eus que l'indulgence que j'avois eue beaucoup plus pour moi que pour lui, de ne la lui pas renvoyer, ne l'éclairât ſur mon cœur, me mit dans un embarras extrême. Je crois, lui répondis-je en rougiſſant, m'être plainte, en effet, de tout ce dont j'avois à me plaindre; mais s'il y a des choſes ſur leſquelles je ne me ſuis pas étendue, c'eſt qu'on s'occupe peu de ce qui n'intéreſſe pas.

Je ne ſais encore comment j'eus la force de lui faire une réponſe ſi ſeche & ſi peu conforme à mes ſentiments. Je la tirai, ſans doute, de la colere que je ſentis de me voir ſi bien devinée, de l'imprudence qu'il avoit de me le montrer, & du parti que ſa vanité ſembloit en vouloir tirer contre moi. Malgré ſon audace, il en fut anéanti; cependant il voulut répondre. Au nom de Dieu,

Mylord, lui dis-je d'un air impatiente, ne parlons pas ſur cela davantage : une pareille converſation eſt beaucoup moins faite pour moi, que vous le penſez ſans doute, & que vous pourrez l'apprendre un jour.

En achevant ces paroles, je montai dans mon carroſſe, plus épuiſée de l'effort que je venois de me faire, que je ne pourrois jamais vous le dire. Je me ſavois un gré extrême de la fierté avec laquelle je lui avois répondu, & je me reprochois de l'avoir traité avec uue rigueur qui pouvoit me le faire perdre. Cependant ſon air conſterné, (car quels ſont les mouvements que le traître ne ſait pas feindre !) me raſſuroit à cet égard autant que le ſentiment qui me maîtriſoit pouvoit le permettre. Il me ſembloit que je n'aurois pu, ſans me commettre de la façon la plus honteuſe, m'expliquer avec lui ſur un ton plus doux ; & quelque cruel qu'il me fût de penſer qu'il pouvoit porter ailleurs des vœux, que je paroiſſois ſi peu diſpoſée à recevoir, il me l'auroit paru encore plus de m'être dégradée à ſes yeux, & de m'être expoſée à perdre ſon eſtime. En le quittant, j'allai ſouper chez Madame de Norfolck, où aſſurément je ne craignois

pas de le rencontrer; je l'y trouvai cependant. Il avoit connu la Ducheſſe en France; & étoit même aſſez de ſes amis. Il me parut qu'on le trouvoit auſſi aimable que je le voyois moi-même, & en conſéquence, beaucoup plus que je n'aurois voulu. Malgré le trouble cruel que ſa préſence m'inſpiroit toujours, je crus remarquer qu'il m'examinoit; & je réſolus de me conduire de façon à ne lui pas donner d'eſpérance. Comme nous étions beaucoup de monde, il me fut aiſé d'éluder le projet qu'il me parut avoir formé d'être à table auprès de moi. Madame de Norfolck, quoique ſans aucun deſſein ſur ſon cœur, mais uniquement pour le faire parler, & de la France, & des autres pays qu'il avoit parcourus, s'en empara. Je plaçai de mon autorité, Mylord Dorſet auprès de lui; & me mettant moi-même après, j'évitai également un vis-à-vis qui m'auroit jetté dans l'embarras du monde le plus grand, & une proximité qui m'auroit peut-être trop émue.

Je n'ai jamais pu ſavoir ſi ce fut le deſſein de me paroître plus aimable, ou celui de me prouver que je prenois peu ſur lui, ou s'il ne fit que ſe livrer à ſon caractere; mais jamais je ne l'ai vu ſi

brillant. Qu'il avoit de liberté dans l'esprit; & que je fus déplacée en voulant jouer le même rôle! Sa gaieté, cette cruelle gaieté qui m'annonçoit tant d'indifférence, me perçoit le cœur. J'avois à souffrir tout à la fois du peu d'intérêt qu'il paroissoit prendre à moi, du soin avec lequel il cherchoit à plaire aux autres, & des éloges qu'en effet on lui donnoit. Moins j'étois contente de son cœur, plus je craignois qu'on ne me l'enlevât. Aucune des femmes qui étoient de cet affreux souper, ne jettoit les yeux sur lui, & ne les y arrêtoit sans me causer des mouvements si violents, qu'à peine toute ma raison pouvoit m'obliger à les contraindre; & je sentis dans cette malheureuse soirée, ce que l'amour peut inspirer de plus tendre, ce que la crainte peut donner d'inquiétude, & l'épouvantable tourment de la plus vive jalousie. Avec tant de supplices réunis dans le fond de mon cœur, & une franchise dans le caractere qui ne me permet pas la dissimulation, je réussis, je crois, assez mal dans le projet que j'avois formé d'être aussi légere que lui; du moins, je crus le sentir; & dans la crainte que l'enjouement que j'affectois, & qui me paroissoit à moi-même si forcé, ne déce-

lât mon trouble, & n'en inſtruiſît trop le perfide qui le faiſoit naître, je me hâtai de reprendre mon ton naturel, & que dans ce moment-là j'avois toutes les peines du monde à conſerver.

Je ne fus pas auſſi heureuſe après le ſouper. Quelque choſe que je puſſe dire, je fus forcée de jouer, & de jouer avec lui. Ce tourment ne fut pas cependant auſſi cruel pour moi que je l'aurois penſé. J'avois imaginé que ce malheur pourroit m'arriver, & comme j'avois arrangé mes idées en conſéquence, ſi (ſelon ce qu'il m'a dit depuis, il n'avoit pas été déja ſûr de ma tendreſſe) je conſervai à cette partie aſſez d'empire ſur moi-même pour ne me commettre ni devant lui, ni devant perſonne.

Que l'amour nous rend à plaindre, ma chere Lucie, dans tous les temps où il nous occupe, ſur-tout lorſque nous nous reſpectons! Et combien plus encore ne le ſommes-nous pas, lorſque nous bravons cette décence, la premiere de toutes les graces de notre ſexe! Quel affreux ſupplice n'eſt-ce pas pour nous, que d'être forcées de cacher ſans ceſſe nos ſentiments, nos peines, nos plaiſirs; ou de ne pouvoir nous livrer au déſordre de notre ame, ſans nous expoſer à

un déshonneur qui, pour une femme qui pense ; ne peut jamais être que la plus cruelle des infortunes !

Pourquoi vous parlerois-je encore de mes nuits? Je vous ai trop peint l'état de mon cœur ; vous savez trop à quel point le Lord Durham m'étoit cher, & combien il me tourmentoit, pour que vous puissiez penser que la nuit qui suivit ce funeste souper, fût plus tranquille que les autres. Née avec trop de candeur pour imaginer des ruses, & ayant trop peu d'expérience pour deviner celles que je crois aujourd'hui qu'il employoit contre moi, tout ce que je pensai de ses procédés, & de cette insultante froideur qui avoit succédé à ses premiers soins, fut ou qu'il ne m'aimoit pas, ou qu'il en aimoit une autre; & chacune de ces idées me pénétroit d'une douleur mortelle, mais ne changeoit pas mon cœur.

Il m'avoit cependant humiliée. Il me sembloit qu'il n'étoit pas possible à la façon dont il osoit me traiter, qu'il n'eut pas saisi dans le fond de mon ame la funeste passion qui la déshonoroit; & je ne comprenois pas qu'il eût si peu d'égards pour mes sentiments, s'il étoit vrai qu'il les partageât, Les hommes ne peuvent-ils donc en effet régner sur

nous que par le malheur ; & nos larmes ont-elles plus de quoi les flatter que nos transports ? Désespérée d'une foiblesse si honteuse & si peu ménagée, je crus ne devoir plus m'exposer ni à sa présence, contre laquelle je ne trouvois pas de forces, ni à des procédés qui me perçoient le cœur. Je croyois sentir que si je continuois à le voir, je ne pourrois pas long-temps me répondre de moi-même ; & je desirois trop sincérement de triompher d'une si malheureuse passion, pour n'en pas éviter l'objet. L'effort que je me fis pour prendre & pour exécuter cette résolution, est trop cruel pour pouvoir être décrit ; mais il y alloit & de mon honneur & de mon repos ; & je crus qu'il n'y avoit point de sacrifice que je ne leur dusse. Je pris donc le parti de feindre une indisposition, de rester chez moi, & de n'y être visible que pour un petit nombre de personnes, dont je donnai la liste à ma porte. Je connoissois le Lord Durham depuis trop peu de temps, & nous n'étions pas assez liés, pour qu'il lui parût extraordinaire de ne pas entrer chez moi, s'il daignoit y passer. Je ne fus pas long-temps sans apprendre avec autant de douleur que de plaisir qu'il y étoit venu.

J'aurois desiré qu'il m'eût oubliée, & j'en serois morte de désespoir. Pendant huit jours que je lui interdis ma présence, il ne se lassa pas de la chercher. Pour mon malheur, une attention qui lui coûtoit si peu me toucha trop. Je me dis, sans le croire pourtant, (& sans malgré cela vouloir moins m'y tromper) que la politesse exigeoit de moi de ne le plus faire passer inutilement à ma porte : & je révoquai enfin l'ordre fatal qui faisoit contre lui ma seule sûreté. J'étois seule chez moi quand il y arriva. Son air étoit respectueux, ses regards tendres, sa contenance embarrassée. Il cherchoit peut-être à m'exagérer son état, j'aurois voulu lui dérober le mien ; & je ne dois pas avoir besoin de vous dire qu'il réussit mieux que moi. Je pourrois me plaindre, Madame, me dit-il, du peu de pitié que vous avez marquée pour mes inquiétudes, & peut-être aussi du peu d'égards que vous avez eus pour mes soins ; mais je vois, ajouta-t-il en soupirant, qu'il faut que je m'accoutume à vos injustices. Je ne croyois pas, Mylord, répondis-je d'un air assez dédaigneux, que j'en eusse quelqu'une à me reprocher vis-à-vis de vous. Ah ! Madame, reprit-il avec vivacité, nous n'a-

vons pas ici de témoins qui puſſent gêner mes ſentiments. Le reſpect même que j'ai pour vous, tout profond qu'il eſt, ne peut pas me faire une loi de ne vous en pas inſtruire : & ceux que Madame de Suffolk inſpire, ſont de nature à pouvoir paroître à ſes yeux. Mylord ! interrompis-je avec plus de ſurpriſe que de colere, ſongez-vous bien à qui vous parlez ? En doutez-vous, Madame, à ce que je vous dis, repliqua-t-il ? Eh ! à quelle autre que vous, pourrois-je jurer l'amour le plus tendre & le plus durable, tout malheureux qu'il eſt, & je prévois qu'il le ſera. Quoi ! lui dis-je, emportée par la funeſte paſſion qui me dominoit, vous m'aimez ! Vous ! après la façon cruelle dont vous m'avez traitée la derniere fois que nous nous ſommes vus.

Hélas ! ma chere Lucie, je n'aurois pas ſu que j'avois l'imprudence de lui faire une reproche qui lui découvroit ſi bien mes ſentiments, ſans la joie qui ſe peignit dans ſes yeux. Elle m'apprit à quel point je m'étois oubliée ; & je ſentis ſi vivement l'avantage que je venois de lui donner ſur moi, que pour lui cacher ma honte, je détournai mes yeux de deſſus lui. Ah ! Madame, me

dit-il avec transport, quoi! je suis tout-à-la-fois assez heureux & assez à plaindre pour que vous m'ayez trouvé coupable! Mais comment avez-vous pensé que vous puissiez sortir un moment de mon cœur! Ah! daignez, ajouta-t-il en voyant redoubler mon trouble, daignez me rendre des regards que vous ne pouvez tourner sur d'autres objets que moi, sans m'inspirer une douleur mortelle! Je ne mérite pas que vous m'en priviez. Laissez m'y lire, je vous en conjure, que vous prenez à moi quelque intérêt. J'en suis digne, j'ose vous en assurer, si l'amour le plus tendre & le plus sincere accompagné de tout le respect qui vous est si bien dû, peut mériter quelque pitié de votre part. Vous ne paroissiez pas, lui répondis-je d'une voix tremblante, avoir un aussi grand besoin de la mienne que vous me le dites aujourd'hui. Je suis coupable sans doute, puisqu'il vous semble que je le suis, reprit-il; mais, Madame, je vous jure par vous-même, par vous qui m'êtes si chere, qui me le serez jusques au tombeau, que ce que vous voulez bien me reprocher, m'a coûté plus qu'à vous-même, & qu'il m'a fallu pour me contraindre autant que je l'ai fait, toute

la crainte que j'ai de laiſſer percer des ſentiments dont, quel qu'en puiſſe être le ſuccès, je ne dois jamais inſtruire que vous.

Quoique ce qu'il me diſoit, fît ſur moi toute l'impreſſion qu'il pouvoit déſirer, & que mes yeux ne lui diſoient que trop, je voulus, s'il étoit poſſible encore, réparer mon imprudence. Il me ſemble à vos excuſes, Mylord, lui disje d'un air fier, que vous vous méprenez à mes reproches. Je ne ſais quel objet vous leur ſuppoſez; mais j'ai cru devoir vous apprendre qu'ils n'en ont pas d'autres, que la légéreté avec laquelle vous me parlez de vos ſentiments! & l'obſtination avec laquelle vous m'offenſez.

Quelque ſéchereſſe que j'euſſe miſe dans ma réponſe, quelque fierté qui régnât dans mes yeux, je ne me flattois pas après la façon dont je m'étois commiſe, de lui faire prendre le change. Il y a des choſes que nous ne reprenons jamais; & celle que j'avois dite, étoit de ce genre. Auſſi ne me parut-il ému de la colère que j'affectois que par politeſſe, ou ſans doute par fauſſeté.

J'ai peut-être en effet, répondit-il, rompu trop-tôt le ſilence; & je ſens bien que vous ne me trouverez jamais que

coupable, si vous attribuez à des espérances que je n'ai pas conçues, une témérité dans laquelle avec une moins vive répugnance pour moi, vous ne verriez que l'excès de l'amour que vous m'inspirez. J'ai long-temps vécu dans un pays, où l'aveu de ce qu'on sent, ne passe pas pour un crime même de la part de ce qu'on ne veut pas aimer. Je vous tromperois cependant, Madame, si je rejettois le tort que j'ai eu de vous instruire de ma passion, presque dans l'instant que je l'ai senti naître sur l'habitude que j'ai des mœurs des François; & vous ne vous abuseriez pas moins, si vous l'attribuiez à celle de parler du sentiment que j'ose vous offrir. Non, Madame, ajouta-t-il en soupirant, non, je vous le proteste, je n'ai pas conçu d'espoir; c'est malgré moi que je vous aime & que je vous le dis; & vous êtes la premiere qui m'ayez inspiré une tendresse dont vous ne pouvez pas desirer aussi vivement que moi-même, que mon cœur soit délivré. La premiere! m'écriai-je d'un air qui lui dit que je ne me flattois pas du bonheur dont il m'assuroit. Madame, continua-t-il les yeux baissés, des erreurs ne sont pas des passions. Je n'ai jamais eu lieu de me

me croire amoureux ; mais s'il m'étoit arrivé de me tromper à ce point ſur mon cœur, ce que j'ai le malheur de ſentir pour vous, ſuffiroit pour m'apprendre qu'avant vous, je n'avois pas connu l'amour. Mais, Madame, au nom de tout ce qui peut vous être cher, daignez ne plus m'éviter avec tant d'inhumanité ; ne déſeſpérez point par votre abſence un infortuné que ſa paſſion & la façon dont vous le recevez ne rendent déja que trop à plaindre. Hélas ! lui dis-je, l'avez-vous ſentie ? Ah ! ſi vous vouliez que je puſſe croire que vous m'aimiez, étoit-ce avec tant de légéreté & ſi peu d'égards que vous deviez attaquer mon cœur ? Quand il ſe feroit même pu, que vous ne cruſſiez pas avoir fait ſur moi la plus forte impreſſion, ſi vous croyiez m'avoir touchée, pourquoi avez-vous cherché avec tant de cruauté à me percer le cœur ; & ſi vous me croyiez indifférente, comment pouviez-vous avoir une gayeté qui s'accorde ſi mal avec une paſſion violente & malheureuſe ? Pourquoi m'inſulter, ſi je vous aime ; ou pourquoi affecter tout ce qui peut m'éloigner de répondre à votre tendreſſe, s'il eſt vrai que vous en ayez pour moi ?

Mais, continuai-je en répandant malgré moi les larmes les plus ameres, vous ne m'aimez pas, & je suis même sûre que vous ne m'aimerez jamais.

Soit que l'état où il me vit touchât ce barbare, ou, comme je n'ai eu que trop depuis sujet de le penser, qu'il soit du nombre de ces hommes perfides, auxquels on dit que les pleurs ne coûtent rien, il se précipita à mes genoux, & dans un état qui différoit peu de l'état où il me mettoit moi-même. Il sembloit qu'il eût perdu la force de parler; il saisit ma main, & la baisa avec une ardeur extrême; je la sentis bientôt inondée de ses larmes. Qu'il étoit à plaindre, ma chere Lucie, s'il étoit vrai qu'il ne pût pas s'égarer dans les mêmes transports que moi! Que cet état, tout douloureux qu'il étoit, avoit des charmes pour mon cœur! Quelle tendre émotion, dont je n'avois pas même l'idée, l'agitoit, & qu'elle me rendoit heureuse! Non, rien ne peut peindre les délices de ces plaisirs qui confondent les sens, & que les sens ne partagent pas. Ah! qu'il est vrai pour les cœurs sensibles, qu'il y a une volupté bien supérieure à toutes celles qu'ils peuvent faire éprouver!

[redacted]

Nous reſtâmes aſſez long-temps dans cette ſituation; enfin, relevant ſur moi ſes yeux baignés de larmes : Quoi! vous m'aimez! me dit-il : mais, grand Dieu! comment m'apprenez-vous mon bonheur! Eh! pourquoi faut-il que vous me deviez qu'à l'excès de la douleur ces mêmes larmes, qui ne me ſont arrachées que par l'excès de mes plaiſirs! Non, Madame, ce n'eſt pas à un perfide que vous livrez un cœur dont tous les tranſports du mien ne payeront pas aſſez le plus léger des ſentiments! Eſt-ce vous qui vous abandonnez à une inquiétude que vous devriez ſi peu connoître! Vous! ſi digne des adorations de toute la terre : vous enfin de qui la premiere vue m'a ſi vivement entraîné!

Je ne pourrois vous peindre, ma chere Lucie, la violence & la diverſité des mouvements qui m'agitoient en ce moment fatal. Il me ſembloit que je ne commençois à vivre que de cet inſtant, qui me paroiſſoit le ſeul heureux de ma vie, & auquel j'ai dû depuis de ſi cruels malheurs! Quelle douce familiarité s'établit tout d'un coup entre nous! Combien j'aurois reſſenti de plaiſir en le voyant à mes genoux, ſi je n'en avois encore imaginé davantage à

tomber aux ſiens ! Que de torts en une minute lui furent pardonnés ! Que moi-même je me trouvai coupable d'avoir cru qu'il avoit pu l'être ! Avec quel tranſport, quelle avidité je le regardois ! Mais en même-temps avec combien d'innocence ! Que mes plaiſirs offenſoient peu ma vertu, & que la certitude que j'en avois même au milieu de mon trouble, m'encourageoit à m'y livrer !

Je l'obligeai enfin à ſe relever ; & ne pouvant plus alors ſupporter l'idée de voir entre nous la plus légere diſtance, j'approchai moi-même ſon fauteuil du mien. Je lui tendis la main. Dieu ! quel frémiſſement j'éprouvois en touchant la ſienne ! Nous ſoupirions tous deux ſans nous parler. Avec quelle volupté mes yeux s'attachoient ſur les ſiens ! Que je croyois y lire d'amour, & qu'il en devoit trouver dans mes regards ! De temps en temps il prononçoit de ces mots interrompus, qui ſemblent prouver d'autant plus de paſſion, qu'ils prouvent plus l'impuiſſance où l'on eſt de l'exprimer.

Ce déſordre, ſans ceſſer tout-à-fait, ſe modéra cependant. Eh ! comment en effet l'ame pourroit-elle long-temps ſuffire à ces tranſports délicieux ! je com-

[redacted]

mençai même à rougir de la violence avec laquelle je m'étois laissée entraîner avec mes mouvements. J'en étois désespérée; mais sans me le reprocher pourtant. Je croyois me devoir la justice d'avoir succombé sans le vouloir, sans le chercher, & uniquement par la plus indispensable nécessité. Mais je craignois qu'il ne pensât pas de moi comme il l'auroit dû, & que la promptitude de sa victoire ne la lui fît moins estimer. Ma conduite passée, toute irréprochable qu'elle étoit, ne me rassuroit pas; & toute sûre que j'étois qu'il ne pourroit pas croire qu'il devoit ma foiblesse à l'habitude de me rendre, ou à une honteuse inconstance, dont il pourroit penser qu'il seroit à son tour la victime & l'objet, je me reprochois pour moi-même, si ce n'étoit pas pour lui, une facilité que je trouvois excessive.

Il ne tint pas à lui qu'elle n'allât beaucoup plus loin, & que tout ce qu'il pouvoit espérer de moi, ne suivît, ou même ne précédât l'aveu absolu de ma foiblesse pour lui, puisque je ne lui avois pas encore prononcé ce fatal *je vous aime*, qui, si peu de chose pour ces femmes qui ne semblent nées que pour le déshonneur de leur sexe, enchaîne d'une

façon si terrible celles qui en connoissent tout le poids. Ses premieres entreprises, toutes modérées qu'elles étoient, me causerent une si vive indignation & tant d'effroi, que je le forçai de renoncer à des transports, dont l'expression avoit plus de quoi me choquer que de quoi me séduire. Quelque respect qu'il affectât pour moi en cet instant, je crus lire dans ses yeux, qu'il me trouvoit souverainement ridicule. Il se plaignit & parut moins me savoir gré de ce que je lui sacrifiois, que de se fâcher de ce que je lui disputois encore; mais à quelque point que ma tendresse pour lui me dominât, dans quelque trouble même qu'il plongeât mes sens, je remportai la victoire non-seulement sur eux, (ce qui n'en étoit pas une bien considérable) mais encore sur l'amour même; ce qui, (je puis vous en répondre) en est une bien plus difficile que la premiere, quand on aime comme je faisois.

Je fis même plus, s'il est possible; je sentis que le plaisir de le voir, & de le voir plus long-temps sans témoins, pourroit prendre sur moi plus que je ne voulois; & après lui avoir répété en mille façons différentes, ce funeste mot qu'il exigeoit de moi, & qui, tout péni-

[redacted]

ble qu'il m'étoit à prononcer, me rendoit encore plus heureuse que lui, je le forçai de me quitter, sur le prétexte que j'attendois Madame de Buckingham. Jamais peut-être je n'ai fait à ma vertu, ni de plus grand, ni de plus douloureux sacrifice.

A quelque point cependant que je cherchasse à m'aveugler sur ses sentiments, il me parut, lorsque je fus seule, que je lui inspirois plus de desirs que de passion, & qu'il étoit avec moi plus galant que tendre : mais cette idée qui même venoit trop tard pour me sauver, ne me resta pas long-temps dans l'esprit. Bientôt je m'accusai d'être trop délicate, & je finis par me croire injuste. Je crus au reste, qu'il étoit inutile de me laisser plus long-temps le supplice de combattre contre mon propre cœur, lorsque libres tous deux, il ne tenoit qu'à moi de m'unir pour jamais à ce que j'aimois avec tant de passion, & de faire à la fois son bonheur & le mien. Nos rangs étoient égaux ; quelque grande que fût sa fortune, la mienne qui est immense, y ajoutoit considérablement; je ne doutois donc pas qu'il ne reçût avec transport l'offre que je voulois lui faire de ma main. Mais, ma chere Lucie,

que j'étois déſeſpérée qu'il y eût entre nous tant d'égalité, & de trouver ſi peu à faire pour lui en l'épouſant! Qu'il eût été doux pour mon amour de le voir en me donnant à lui, me devoir tout, ou de pouvoir lui ſacrifier tout ce que je ne pourrois point partager avec lui. Eh! combien en effet ne s'éleve-t-on pas quand on ſe rapproche de ce qu'on aime!

Vous n'avez pas dû penſer que dans les termes où nous en étions enſemble, nous nous fuſſions ſéparés ſans nous aſſurer d'un rendez-vous pour le lendemain. Il vint en effet; & quoique ce fût préciſément à l'heure marquée, je lui ſus mauvais gré de ne l'avoir pas dévancée au moins de quelques minutes. Il me preſſa vivement de le rendre heureux; & je balançai d'autant moins à lui dire à quel prix il pouvoit le devenir, qu'en lui offrant de m'unir à lui, je ne croyois pas moins faire ſon bonheur que le mien. Il me feroit difficile de vous exprimer à quel excès allerent ma ſurpriſe & ma douleur, lorſque je le vis pâlir à une propoſition que je m'étois flattée qu'il recevroit avec le même plaiſir que je trouvois à la lui faire. Mon indignation ſe peignit trop

vivement dans mes yeux, pour qu'il lui fût difficile de la saisir. Ah! Madame, s'écria-t-il, en se précipitant à mes genoux, se peut-il que vous me jugiez coupable, quand tout devroit vous dire que je ne suis que malheureux; quoi! vous pouvez penser que je pourrois recevoir votre main, & que mon cœur dédaigne la seule chose qui puisse faire le bonheur de ma vie! Ah! daignez m'entendre, ajouta-t-il, voyant que je voulois m'éloigner de lui, & décidez après de mon sort; mais je vous en conjure, n'en décidez pas auparavant. Séchez ces larmes qui me désesperent, & qui, si vous le voulez, ne couleront pas longtemps.

Vous n'ignorez pas, continua-t-il, les malheurs qui nous ont fait perdre la plus grande partie de nos biens, & qui ont coûté la tête à plusieurs de mes ancêtres. Mon pere, quoique rentré en grace sous le Roi Guillaume, n'en a recouvré que la plus petite partie, & auroit été forcé de recevoir de la Cour ce qu'elle donne aux Pairs qui ne sont pas en état de soutenir l'éclat de leur titre, si son bonheur ne lui eût fait épouser en Hollande une fille de qualité extrêmement riche. Elle & sa

ſœur ſe trouvoient les deux plus riches héritieres de ces Provinces. Comme l'amour avoit décidé ſeul du choix de ma mere, ſa ſœur aînée, plus avare, & moins tendre, ne conſulta que l'intérêt, & donna ſa main à un homme qui n'avoit pour lui qu'une opulence dont elle n'avoit pas beſoin. Elle n'en a eu qu'une fille que l'on m'a deſtinée preſque en naiſſant, pour pouvoir remettre dans ma maiſon plus de bien encore, que toutes les révolutions dont nous avons été les victimes, ne nous en ont ôté. Mon cœur, que l'on n'a pas conſulté ſur cet arrangement, s'eſt toujours révolté contre; & mon pere qui voudroit ne me pas contraindre, me laiſſeroit ſur un article ſi intéreſſant pour mon bonheur, en pleine liberté, ſi une ancienne ſubſtitution qui aſſure la plus grande partie des biens de la maiſon de ma mere à l'aîné des enfants, de quelque ſexe qu'il ſoit, ne le forçoit à deſirer ce mariage, & à m'en faire une loi.

Voilà, Madame, continua le Lord Durham, la cauſe de la douleur qui m'a ſaiſi lorſque vous avez daigné m'offrir votre main; & j'en expirerois à vos yeux, ſi l'état de langueur où eſt tombée la perſonne que l'on me deſtine,

[redacted]

& dont, lorſque j'ai quitté la Hollande, il étoit preſque décidé qu'on ne la tireroit pas, ne me laiſſoit l'eſpoir que je pourrai être uni à tout ce que j'aime au monde; je vous jure de plus, ſur tout ce qu'il y a de plus ſacré, d'éluder ce funeſte mariage juſqu'à ce que l'événement que j'ai tant de ſujets d'eſpérer m'en délivre; & ſi, contre mon eſpoir, il n'arrive pas, de ne jamais vivre que pour vous.

J'étois, pendant ce cruel récit, agîtée de mille différentes idées; mais quoique je cruſſe avoir de quoi le dédommager du ſacrifice que mon amour me mettoit en droit d'exiger de lui, je ne crus pas qu'il me convînt ni de le lui propoſer, ni même de l'accepter. Je l'adorois; cependant je formois le projet de le fuir; je me repentois d'en avoir eu la penſée; je ſentois qu'il ne me ſeroit jamais poſſible de l'exécuter ſans mourir. Ah, cruel! lui dis-je enfin, & dans quelle idée vous êtes-vous donc attaché à moi! pourquoi chercher à me ſéduire, puiſque vous n'ignoriez pas que vous ne pouviez point me rendre heureuſe; & que vous avois-je fait pour me faire tout à la fois l'objet de vos ſoins & de votre perfidie!

Eh quoi! me dit-il, en me ſerrant dans

ſes bras, ſe peut-il que les ſerments que je vous fais de n'être jamais qu'à vous, ne puiſſent pas vous raſſurer ſur mon cœur ! Non ! ajouta-t-il avec tranſport, je meurs à vos genoux, ou dans cet inſtant que vous pouvez ſi aiſément rendre le plus heureux de ma vie, vous lierez votre ſort au mien, autant que notre état préſent peut nous le permettre. Vous vous livrerez toute à un amant qui vous adore, qui n'adorera jamais que vous, & que vous ne devez plus, en ce moment, regarder que comme l'époux le plus tendre.

Que vous dirai-je ? ma chere Lucie, continua la Ducheſſe, en rougiſſant, je l'adorois, nous étions ſeuls, il connoiſſoit toute ma foibleſſe ; il mêloit à ſes ſerments des careſſes ſi vives, ſi emportées, qui m'étoient ſi nouvelles, & qui mirent tant de trouble dans mes ſens, qu'il ne me fut plus poſſible de lui réſiſter davantage. Je reçus ſes ſerments, je lui fis les miens, & bientôt il ne manqua plus rien à mon malheur.

Il me feroit plus aiſé de vous peindre mes plaiſirs, quels que ſoient ceux qu'on puiſſe trouver dans la poſſeſſion de ce qu'on aime, que la violence de la douleur qui me ſaiſit, lorſqu'il ne fut que

trop ſûr que j'avois tout ſacrifié. S'il m'en étoit devenu mille fois plus cher, je craignis de le lui être devenue moins; mille choſes que je n'avois pas apperçues, ou ſur leſquelles je n'avois pas penſé, ſe préſenterent en foule à mon eſprit, & ne me laiſſerent pas goûter en paix les charmes d'un ſi délicieux moment. Quoique je n'euſſe cédé qu'à ſes ſerments, & à ſes promeſſes réitérées, qu'il me les répétât encore, & qu'en cet inſtant même, il parut livré au plus tendre des égarements, je ne m'en reprochois pas moins une foibleſſe qui pouvoit avoir pour moi de ſi honteuſes & de ſi cruelles ſuites.

Je vis alors ce que ſes careſſes & le déſordre de ce redoutable moment, m'avoient caché ou m'avoient fait perdre de vue. La mort de cette fille, qui m'avoit paru ſi certaine, parce que lui-même n'en avoit pas douté, ne me ſembla plus ſi ſûre; je craignis ſa vie, encore plus l'inconſtance de mon amant; & ce dégoût que, dans la ſituation où je venois de me mettre avec lui, les femmes le moins faites pour les faire naître, n'éprouvent que trop ſouvent. Je ne ſais d'ailleurs, ſi le manque d'habitude me faiſoit me tromper ſur les ob-

jets ; ſi j'étois trop délicate, ou s'il ne l'étoit pas aſſez ; mais je ne fus pas contente du ton qu'il prit avec moi ; j'y crus moins reconnoître l'amour que le deſir ; des tranſports m'auroient été bien plus néceſſaires que des emportements ; & toute ſenſible que j'étois aux ſiens, j'avois plus beſoin de l'un que de l'autre. Que de choſes qu'il n'imaginoit pas, & qui m'auroient infiniment mieux prouvé ſa tendreſſe, que celles qu'il croyoit ſi perſuaſives ! elles tiennent apparemment à l'amour, puiſque, malgré le peu d'uſage que j'en avois, je les trouvois dans mon cœur, & qu'il ne les trouvoit pas dans le ſien. Auſſi ſes yeux brilloient-ils plus d'une joie inſultante pour moi, que de celle que j'y aurois vue, s'il m'eût véritablement aimée. Il ſembloit que ce fût moins une Maîtreſſe qu'il venoit de s'attacher, qu'une femme dont il venoit ſeulement de faire la conquête. Ses ſens enfin étoient plus émus que ſon ame, & ſa vanité paroiſſoit plus contente que ſon cœur.

Il s'apperçut de mon trouble & de ma honte ; mais loin de les reſpecter, il me railla de l'un & de l'autre, avec des expreſſions, & un ton que je lui pardonnai d'autant moins, qu'ils étoient plus

[redacted]

inutiles à ſes plaiſirs, & qu'il ne pouvoit douter à ma rougeur & à mon embarras, que je n'euſſe plus beſoin de conſolation, que de plaiſanteries. Enfin, je n'avois pas encore dû autant douter de ſa tendreſſe, que le jour que je le rendois ſi ſûr de la mienne, & qu'il me devoit les témoignages les plus forts & les moins équivoques de ſes ſentiments pour moi.

Quelque vivement que je fuſſe bleſſée de ſes procédés, je me crus obligée de renfermer une douleur qui lui auroit paru déplacée. J'avois perdu le droit de me plaindre, je le craignis du moins ; & je ſentis mieux encore par cette premiere humiliation, que par mes réflexions mêmes, à quel point je venois de me dégrader.

J'aimois cependant avec trop d'ardeur, pour que ma paſſion & ſa propre fureur (car, ma chere Lucie, il en avoit plus que d'amour) me laiſſaſſent longtemps à de ſi triſtes idées. La plus grande partie de ce jour ne s'écoula pas moins dans les plaiſirs les plus vifs, que dans les craintes les plus cruelles : & je me croyois à chaque inſtant, ou la plus infortunée, ou la plus heureuſe de toutes les femmes.

Sa fougue enfin se modéra. Impétueux dans les plaisirs auxquels il sembloit se livrer, encore plus par vanité que par goût, uniquement soutenu auprès de moi par les desirs, dans ces moments où, si les sens sont tranquilles, le cœur n'en doit pas être moins occupé, je ne trouvai pas en lui cette chaleur de sentiment qui m'auroit été si nécessaire. Il m'écoutoit, sans émotion, lui dire ce que l'amour peut inspirer de plus tendre & de plus doux, & ne me répondoit que par quelques mots que l'usage a sans doute consacrés à cette sorte de situation. L'amour, je le sais, ne peut se servir que d'expressions connues; mais combien ne sait-il pas les varier! combien ne sait-il pas y mettre d'ame! avec combien de finesse & de feu ne sait-il pas peindre ses sentiments! Ah! ses talents à cet égard, ne sont bornés, que lorsqu'il l'est lui-même.

Quoique j'eusse ardemment desiré, & beaucoup plus que lui-même, de nous voir tous les jours sans témoins, mon rang, les devoirs que j'avois à remplir, la bienséance même, ne me le permettoient pas. D'un autre côté, à ne nous voir jamais que chez moi, que de jours n'aurions-nous point passés l'un

ſans l'autre ! le moyen de me priver de lui ſi ſouvent ! mais comment auſſi braver mes domeſtiques & le public ? Pour lui, il trouvoit tout ſimple, d'abord que je bravaſſe l'un, & que je me livraſſe aux autres ſans ménagement ; & peut-être eſt-il d'uſage en France, que la décence ſoit toujours ſacrifiée au goût ; mais enfin, il parut entrer dans les raiſons de ménagement que j'avois, & n'attribua qu'à la violence de ſon amour, des conſeils qui expoſoient & ma réputation & notre bonheur mutuel, puiſqu'il nous étoit à tous deux ſi intéreſſant, que les liens que nous venions de former fuſſent ſecrets. Nous convînmes de nous voir ailleurs que chez moi ; & il ſe chargea d'avoir une maiſon dans la Cité, où je pourrois me rendre le ſoir, avec toutes les précautions qui pouvoient me ſauver du Public, & ne mettre ſon ſecret qu'entre les mains d'un petit nombre de mes gens. Il l'eut bientôt trouvée ; & lorſqu'il m'y conduiſit, j'y trouvai, hors l'amour, toutes les choſes ſenſuelles & délicates qu'il peut faire imaginer.

Plus je jouiſſois de mon amant dans cette ſolitude, plus je ſentois ma paſſion prendre pour lui de nouvelles forces. Quoique j'euſſe toujours à lui reprocher

ce même manque de délicatesse, dont j'avois eu à me plaindre dès la premiere fois; je le voyois vif, ardent & empressé; quoique je ne sois pas de ces femmes qui ne jugent du cœur de leurs amants, que sur le plus ou le moins de desirs dont ils sont susceptibles; ma tendresse avoit trop de besoin de s'y tromper, pour que je ne me fisse pas à cet égard bien des illusions. D'ailleurs, je m'accoutumai à croire que c'étoit un malheur de son sexe & du nôtre, nous, d'avoir trop de délicatesse, eux, de n'en avoir pas assez: & si cette idée ne me rendit pas absolument heureuse, elle me rendit au moins plus tranquille.

Il y avoit quelque temps qu'au moyen de cette indulgence que je devois encore plus à l'amour qu'à la politique, nous vivions ensemble assez paisiblement, lorsqu'un jour il se rendit auprès de moi, avec une impression de chagrin qui me fit trembler, moins encore pour moi que pour lui. Ah! je suis désespéré, me dit-il, en entrant. Quelques excessives que soient nos précautions, avec quelque mystere que j'aye caché mon bonheur, on sait que je vous aime, ou l'on s'en doute du moins. Halifax, Dombar, Oxford, que je viens de trouver à la Co-

[redacted]

médie, m'ont fait ſur ma diſcrétion, les plaiſanteries les plus cruelles. Ils ne vous ont pas nommée, il eſt vrai; mais ſi l'excès de mes inquiétudes ne m'abuſe pas, ils m'en ont aſſez dit pour me faire penſer qu'ils vous ſoupçonnent. Comment donc ſe conduire pour échapper aux propos? je ne parois chez vous, que comme chez une ſimple connoiſſance, que je ſemble même aſſez négliger. A peine vous approché-je chez la Reine; je prends, lorſque je vous rencontre ailleurs, toutes les précautions imaginables, pour que l'on puiſſe penſer que vous m'êtes indifférente; je ne vous y regarde qu'autant qu'il faut pour éviter le ridicule, de ne pas regarder du tout un objet ſi bien fait pour arrêter avec tant de plaiſir les yeux de tout le monde; & il me ſemble qu'autant que l'amour me le permet, s'il ſe peint dans les miens, lorſqu'ils ſe fixent ſur vous, ſi je reſſens une ſorte d'émotion, elle ne paſſe pas celle que tout autre auroit comme moi.

Hélas! il avoit raiſon: il ne m'aimoit pas aſſez pour commettre des imprudences; & j'avois mille fois penſé me plaindre à lui de l'excès de ſa retenue. Je commençai par gémir, ou de cette pé-

nétration, ou de cette méchanceté du Public. Je cherchai avec lui tous les moyens d'y échapper; & comme en effet, on ne pouvoit rien ajouter à la décence & à la circonſpection avec leſquelles nous nous conduiſions dans le monde, je finis par voir avec beaucoup de douleur, qu'à moins que nous ne nous déterminaſſions à rompre tout commerce enſemble, il ne nous reſtoit aucun moyen d'éviter d'être *pénétrés*. Il y en auroit un plus doux, répondit-il; mais il eſt encore ſi terrible, que je n'y penſe qu'avec effroi, & je vous avertis d'avance que je ne l'employerai jamais. Ce ſeroit de nous voir moins; & la certitude que j'ai de n'y jamais conſentir, me donne ſeule la force de vous en parler. Non, ajouta-t-il, en ſe jettant à mes genoux, loin que le bonheur de vous poſſéder, ait, par l'habitude où je ſuis d'en jouir, perdu de ſon prix à mes yeux, chaque jour j'y deviens plus ſenſible, à chaque moment il m'eſt plus néceſſaire. Peut-être me ſuis-je trop allarmé; peut-être n'ai-je penſé que c'eſt vous que l'on ſoupçonne, que parce qu'en effet, c'eſt vous que j'aime. D'ailleurs, je ſuis dans un âge où il peut paroître extraordinaire que rien ne m'intéreſſe, ſur-tout après avoir vécu ſi long-

temps chez une Nation & dans une Ville où l'amour semble être une occupation indispensable. Comme une passion, quand elle est aussi tendre & aussi sincere que celle que vous m'avez inspirée, ne permet de galanterie que pour celle qui l'a fait naître, & que j'aurois craint, en rendant les soins les plus légers à quelque femme que ce fût, d'allarmer un cœur aussi sensible & aussi délicat que le vôtre, j'ai peut-être trop évité de former des liaisons qui auroient pu tromper le public. Il faut souvent si peu de chose pour lui faire prendre le change! Malheureusement, il faudroit, dans le cas où je voudrois le tromper, que la femme à laquelle je paroîtrois rendre des soins, eût de quoi les mériter; & je me trompe fort, ajouta-t-il, en souriant, si avec cette condition indispensable pourtant, ce projet ne vous effrayeroit pas. Pourquoi, repliquai-je, en riant, faudroit-il qu'elle eût tant de quoi plaire? n'y a-t-il pas des goûts de caprice? Oui, répondit-il, mais on y croit avec peine.

Enfin, ma chere Lucie, cette derniere idée fut la seule à laquelle nous nous arrêtâmes, & nous nous y fixâmes si bien, que nous cherchâmes ensemble à quelle femme je lui permettrois de pa-

roître attaché. Il mettoit dans cette discussion tant d'enjouement & de liberté, qu'il eût été impossible à une femme plus fine, & de moins bonne foi que moi, de ne pas croire que, mon intérêt à part, elle lui étoit absolument indifférente. Je lui nommai cependant quelques femmes qui l'obligerent à se récrier sur la barbarie que j'avois de vouloir qu'il servît de pareils monstres, & sur le ridicule dont je le couvrirois le plus inutilement du monde. Enfin, nous en nommâmes trois, qui furent Madame d'Halifax, Madame de Norfolck & Madame de Pembroock. La premiere des trois parut d'abord lui convenir, sur-tout, me dit-il, parce que Mylord Halifax étoit celui qui, à la Comédie, l'avoit persécuté le plus; qu'il n'auroit pas été fâché de s'en venger, en tâchant de faire croire au public que Madame d'Halifax avoit quelques bontés pour lui, & que d'ailleurs elle étoit d'une figure distinguée, & qui ne pouvoit que faire honneur à un homme qui lui paroîtroit attaché. Il me laissa entrevoir que Madame de Norfolck, sans compter ses agréments, avoit de quoi le piquer par l'amour extrême qu'elle paroissoit avoir pour son mari, & qu'il seroit assez flat-

teur de parvenir à la faire changer d'opinion. Pour Madame de Pembroock, encore plus aimable que les deux premieres, elle ne me parut pas lui plaire autant : non qu'il ne convînt de tout ce qu'elle avoit de charmes ; mais elle étoit, selon lui, vaine, coquette, & remplie de mille affectations, qu'il ne pourroit jamais soutenir. Enfin, il me pria si sérieusement de vouloir bien le dispenser de cette femme-là, que je voulus absolument que ce fût à elle qu'il parût s'attacher. Après une assez longue dispute là-dessus, qu'il soutint de l'air du monde le plus vrai, il finit par se rendre à mes volontés ; & nous convînmes que dès le lendemain, il feroit sa cour à Madame de Pembroock, mais beaucoup moins pour elle-même, que pour le public. C'est-à-dire, qu'à la Cour, aux Spectacles, par-tout enfin, où ses assiduités pourroient être remarquées, il en auroit pour elle ; mais qu'il la verroit peu ailleurs, & que, sur-tout, il ne lui diroit rien qui pût lui faire croire qu'il l'aimât. Sans compter qu'il m'auroit paru dangereux pour moi, qu'il cherchât à la séduire, c'étoit une perfidie si malhonnête que, pour quelque raison que c'eût été, je n'y aurois pas consenti.

Toute néceſſaire cependant que je jugeois cette feinte, je ne puis vous dire combien difficilement je m'y prêtai. Depuis que je connoiſſois l'amour, j'avois découvert que j'étois née exceſſivement jalouſe. Je ſentois qu'il n'y avoit pas d'extrêmités auxquelles cette paſſion, pouſſée à un certain point, ne me portât, & qu'elle me feroit immoler amant, rivale, & moi-même, ſi jamais j'avois lieu de penſer qu'il n'eût plus pour moi la même tendreſſe. Trop vraie pour lui diſſimuler aucun de mes mouvements, je lui dis combien je trouvois dangereuſe l'épreuve qu'il vouloit faire; mais il me raſſura par tant de careſſes & de ſerments, il me parut ſi tendre, qu'il ne me fut point poſſible de conſerver mes craintes dans ſes bras.

Il s'attacha donc à Madame de Pembroock; bientôt je crus, comme le public, qu'il ne s'y étoit pas attaché ſans ſuccès; & je ne le crus pas, ſans une extrême inquiétude: elle devint enfin ſi vive, que je voulus abſolument qu'il ceſſât de la voir. Il reçut d'abord avec douceur mes craintes & mes reproches: mais je lui vis bientôt cet air froid & impatienté, dont on écoute les plaintes de ce que l'on n'aime plus. Avec quelque

que ménagement que je lui exposasse mes soupçons, il ne savoit jamais les trouver que déraisonnables & cruels : mais quelque mal qu'il me rassurât, & quelque sujet que j'eusse de croire qu'au moins je partageois son cœur, les mouvements qui déchiroient le mien, me rendoient trop malheureuse pour que je ne cherchasse pas de moi-même à croire que je me trompois. Un mot un peu plus doux, un regard un peu plus tendre, quelques serments moins froids, remettoient de la sérénité dans mon ame. Souvent aussi, elle paroissoit y régner, qu'elle étoit remplie de toute la fureur de la jalousie. Je craignois trop de le perdre, pour que je ne craignisse pas de l'offenser ; & sentir que l'on doit cacher à ce qu'on aime, des mouvements qui ne peuvent jamais prouver que de l'amour, est s'avouer à soi-même, qu'on ne se croit plus aimé.

Si cette funeste idée ne me donnoit pas plus de froideur pour lui, elle contraignoit du moins ma tendresse. Je portois dans ses bras une ame inquiete & agitée, que ses transports ne calmoient pas toujours. Un seul mot de sa part, prononcé comme je l'aurois desiré, m'auroit rendu, & bien plus heureuse,

& bien plus tranquille, que tout ce qui ne prouvoit que des desirs, que j'étois peu flattée de lui inspirer : mais il eût fallu de l'amour pour le dire ; & les sens n'ont pas besoin de lui pour s'émouvoir.

Enfin, il parut me sacrifier Madame de Pembroock ; mais l'humeur avec laquelle il me fit ce sacrifice, en me faisant penser qu'il étoit réel, m'apprit aussi à quel point il coûtoit à son cœur. Ma délicatesse n'en fut pas contente, & ne pouvoit pas l'être ; mais il m'effrayoit si cruellement, que je n'osois pas même lui montrer ceux de mes sentiments, dont il auroit dû me savoir le plus de gré. Je vis cependant renaître peu-à-peu ses empressements. Nos rendez-vous, qui, pendant deux mois, avoient cessé d'être aussi fréquents, le redevinrent, & furent plus animés, si je ne le trouvai pas comme j'avois toujours, & inutilement desiré qu'il fût, je le revis du moins tel qu'il étoit avant cette funeste aventure. Madame de Pembroock & lui, cependant, me paroissoient brouillés si sérieusement, & gardoient même si peu de mesures l'un avec l'autre, que je ne pus me dispenser de l'interroger sur une rupture qui paroissoit si peu mo-

tivée. C'eſt vous, me répondit-il, qui en êtes cauſe. Moi ! lui dis-je, avec ſurpriſe ; mais apparemment vous ne m'avez pas nommée à Madame de Pembroock ? Je ne vois pas non plus, repliqua-t-il, à propos de quoi je l'aurois fait. Je vais, au reſte, vous apprendre bien des choſes, que je ne vous ai cachées, que parce qu'elles n'auroient fait que redoubler vos allarmes. Sans avoir dit à Madame de Pembroock que je l'aimois, elle a voulu le croire, ſur les ſoins que notre projet me condamnoit à lui rendre. Non-ſeulement elle a daigné m'apprendre par ſes regards qu'elle n'en étoit pas ingrate ; mais encore elle m'a, avec toute l'humanité poſſible, encouragé à un aveu que je lui faiſois attendre plus long-temps qu'elle ne l'avoit cru. J'ai imaginé que je ne devois point paroître l'entendre : elle s'étoit malheureuſement un peu avancée ; & lorſque de peur qu'elle ne s'avançât davantage, j'ai jugé à propos de me renfermer dans toute l'indifférence que j'avois pour elle, il lui a plu de le trouver mauvais. Furieuſe de s'être mépriſe à ce point-là, elle m'a traité avec un mépris qui m'a choqué : elle m'a donné des ridicules ; je les lui ai rendus. Elle ne croyoit pas

vraisemblablement que j'oserois prendre cette liberté ; car, à ce que l'on m'a dit, elle en a été tout-à-fait surprise, & sans avoir jamais été ni amants ni amis, nous voilà (graces au beau choix que vous m'avez fait faire en sa personne) les deux personnes de la Cour les plus, & le plus irréconciliablement brouillées.

Avec quelque détachement qu'il me parlât, & de Madame de Pembroock, & de sa rupture avec elle, je l'avois vu lui rendre des soins trop vifs & trop suivis ; j'avois saisi entr'eux des regards trop marqués ; & leur brouillerie lui avoit donné trop d'humeur, pour que j'eusse pu penser qu'elle l'eût intéressé aussi peu qu'il me le disoit. Si je n'avois pas de quoi le croire absolument coupable, il me paroissoit difficile qu'au moins il ne l'eût pas été d'intention ; & si je n'osai pas lui en faire des reproches, je pris sur sa tendresse, des inquiétudes qui rendirent la mienne très-malheureuse. Je sentis pour la premiere fois que je m'étois bien légérement engagée ; mais je l'étois, & je me déterminai à tout souffrir, plutôt que de lui donner, par mes plaintes, un prétexte pour rompre une union que je regardois comme indissoluble, mais qui pouvoit bien n'avoir pas

à ses yeux, le même caractere. Il faut souvent moins que de l'amour pour former des liaisons; mais il faut toujours de la probité pour respecter les serments.

Quoique je n'eusse pas de quoi le soupçonner de vouloir manquer aux siens, il ne me paroissoit pas avoir la même impatience que moi, de voir arriver l'instant auquel nous pourrions nous unir aux yeux du public. Cette Cousine qui mettoit un obstacle si puissant à notre mariage, étoit toujours, me disoit-il, dans le même état de langueur; & c'étoit, à ce qu'il me sembloit, avec une résignation que l'amour ne donne pas, qu'il se soumettoit à ces mêmes retardements qui me désespéroient.

Je commençois alors à le connoître, & à être en conséquence, la personne la plus malheureuse, peut-être, qui existât. Mais à qui me plaindre d'infortunes que je ne devois qu'à moi-même, s'il est vrai cependant que je dusse m'accuser d'une chose qui avoit si peu dépendu de moi? Etoit-ce le barbare qui les causoit, que je devois conjurer de rendre plus de justice à mon sentiment, lui qui ne répondoit jamais aux tendres reproches que l'excès de ma douleur m'arrachoit quelquefois, que par le silence le plus

dédaigneux, la plus affreuse sécheresse, ou par des emportements des sens qui, en me prouvant à quel point il se trompoit sur mon ame, me blessoient encore plus que tout le reste. Que m'importoit d'ailleurs que je lui inspirasse encore des desirs, quand je ne lui inspirois plus d'amour? pouvois-je regarder comme un triomphe, ou simplement comme une compensation, ce qui ne pouvoit être pour moi que la plus cruelle des insultes! combien d'illusions nécessaires au bonheur de ma vie s'étoient dissipées! Cet air simple, doux & modeste, qui, de tous ses agréments, étoit celui qui m'avoit frappé le plus, parce qu'il avoit semblé me promettre plus de sensibilité & de reconnoissance de sa part, cachoit l'ame la plus fourbe, la plus impénétrable au sentiment, un esprit faux, & la vanité du monde la plus puérile, & en même-temps la plus dangereuse. Exercé depuis long-temps dans l'art aussi cruel que honteux, de séduire & de tromper, & dont sans doute il s'étoit fait en France une étude particuliere, il ne vouloit que plaire, & ne savoit pas aimer. J'ai même tout sujet de penser qu'il n'auroit regardé une passion que comme un ridicule, à moins cependant qu'elle n'eût

eu pour objet quelqu'une de ces malheureuses, pour lesquelles on ne peut, sans se flétrir, avouer le goût même le plus léger. Plein d'airs & de fatuité, jamais cet infortuné, car je l'en plains, ma chere Lucie! n'a connu le plaisir d'inspirer des sentiments, que pour en triompher avec la derniere indécence, & livrer au public, avec la plus grande barbarie, la femme assez à plaindre pour lui avoir abandonné son cœur!

Que les François sont à plaindre, si, comme on le dit ici, les vices de ce cruel ne sont chez eux que des graces; & si pour satisfaire leur vanité, ils ont renoncé au plaisir si flatteur & si doux, d'aimer, de rendre heureux ce qu'on aime, & de l'être soi-même par lui!

Quelque empire que je tâchasse de prendre sur mes sentiments, & avec quelque soin que je ménageasse le cœur d'un homme que j'adorois, à qui je ne pouvois, ni ne devois ôter le mien; mais à qui, en même-temps, je croyois sentir que je n'étois plus chere, il étoit impossible qu'une passion tout à la fois si vive & si malheureuse, me permît toujours toute la modération que je m'imposois. Toute sûre que j'étois, que plus je chercherois à percer la profondeur de

ſon ame, moins j'aurois lieu d'être contente de ſes ſentiments, je ne pouvois cependant m'empêcher de m'inquiéter: & quoique ce fût toujours avec cette ſoumiſſion, qui eſt néceſſairement le partage de l'amour, ſur-tout quand il eſt malheureux, que je lui demandois des éclairciſſements, il me répondoit avec tant de hauteur, ſi peu d'intérêt, & même de pitié, qu'il ne m'étoit pas poſſible de douter de ſon indifférence, & de ne pas aller ſur les plaintes, plus loin que je n'aurois voulu. Le cruel! combien la plus légere proteſtation de ſa tendreſſe ne lui coûtoit-elle pas! avec quelle froideur il me diſoit que j'étois belle! Comment pouvoit-il imaginer que ce qu'il me diſoit me tînt lieu de ce qu'il ne ſentoit plus! Et ne penſez pas, ma chere Lucie, que mes craintes ne fuſſent fondées que ſur cette inquiétude de n'avoir pas aſſez de quoi plaire, dont la paſſion la plus heureuſe n'eſt jamais exempte. L'amour-propre, il eſt vrai, ne peut ſubſiſter avec l'amour; l'un ne nous exagere jamais autant à nos propre yeux, nos avantages naturels, que l'autre ne nous les affoiblit; mais quelque vives que ſoient les allarmes que nous devons à un ſentiment trop tendre, elles ſont

trop contraires à notre bonheur, & peut-être aussi, coûtent trop à la nature, pour que l'objet aimé, pour nous les faire perdre, ait besoin de grands efforts. Quand entre amants, de pareilles discussions ne produisent que des querelles, il faut nécessairement que l'amour ne soit pas égal entr'eux.

D'ailleurs, l'aventure de Madame de Pembroock m'avoit involontairement laissé des soupçons que je ne combattois pas toujours avec autant de succès que je l'aurois desiré ; & en effet, quand j'aurois au moins encore de quoi en former, la conduite de Mylord Durham étoit plus propre à nourrir mes inquiétudes qu'à les dissiper. Je lui voyois presque toujours avec moi, cette sorte de tiédeur que le cœur sent mieux que l'esprit ne pourroit la définir, & qui annonce & précede toujours l'inconstance, si elle-même n'est pas une cessation de sentiment que l'on n'ose pas encore s'avouer. Il ne me trouvoit jamais bien, que comme je n'étois pas. S'il desiroit un jour que je me misse en négligé, je n'étois payée de mon obéissance, que par les reproches qu'il me faisoit de ne plus chercher à lui plaire. Donnois-je dans la parure ? Je devois trop savoir, me disoit-il, com-

bien peu j'en avois besoin avec lui, pour que ce fût pour lui seul que je prenois tant de peine. Ces tête-à-tête, si délicieux pour mon cœur, malgré tout ce dont il s'y laissoit manquer, n'étoient plus remplis de son côté, que par le silence qui ne dit que trop que l'on ne sent plus rien, ou par ces propos indifférents qui le disent bien mieux encore. Jaloux sans sentiment & sans objet, & uniquement pour jouer un rôle auprès de moi, le peu que je lui inspirois ne me sauvoit d'aucune des injustices dont l'amour est si souvent coupable. Hélas ! quelque raison qu'il eût de ne pas douter de mon cœur, que je lui aurois facilement pardonné des craintes qui ne m'auroient prouvé que celle qu'il auroit eue de me perdre ; elles n'offensent jamais que celui qui n'aime plus.

Lasse enfin du perpétuel tourment qu'il me faisoit éprouver, mais n'en aimant pas moins, je crus, en frémissant, devoir essayer ce que l'absence feroit sur son cœur. L'habitude de le voir ne servoit qu'à enflammer le mien ; mais je n'en ignorois pas davantage, qu'il y a bien peu d'amants sur lesquels elle ne produise pas un effet contraire ; & quelque honneur que ma funeste passion me forçât

quelquefois de faire à Mylord Durham, je ne savois que trop qu'à cet égard, il ne pensoit, ni ne sentoit comme moi. Je craignois moins le pouvoir de l'absence ; elle n'est dangereuse que quand elle est longue ; & je ne voulois m'éloigner de lui, qu'assez de temps pour lui faire desirer des plaisirs qui n'étant jamais ni interrompus, ni contraints, devoient nécessairement perdre beaucoup de leur prix aux yeux d'un homme qui, de l'amour, ne connoissoit que ce qu'il a de moins doux.

Qu'on se dit quelquefois, quand on aime, de cruelles vérités! que c'est inutilement qu'on se les dit! & qu'il seroit affreux, en effet, quand on ne se trompe point, de ne pouvoir jamais se persuader qu'on se trompe! combien de fois, un seul regard, non aussi tendre que je l'aurois desiré, mais seulement un peu plus doux que ceux qu'ordinairement il m'accordoit, a-t-il anéanti toutes les preuves que j'avois de son indifférence! Que je connoissois peu l'état de son cœur, lorsque je pensois qu'il m'étoit encore possible de le ramener!

Une scene fort tendre de ma part, très-dure de la sienne, & qui n'eut d'autres motifs que l'éternel silence qu'il gardoit

ſur les engagements qu'il avoit pris avec moi, & l'impatience qu'il éprouvoit, quand je voulois les lui rappeller, me détermina enfin à aller paſſer quelque temps à la campagne, chez Madame de Buckinham, où j'étois attendue. Nous nous ſéparâmes aſſez mal. Il étoit ennuyé de mes plaintes; j'étois révoltée de ſon indifférence, & du peu de ſoin qu'il prenoit de me raſſurer. Je n'ignorois point qu'en pareil cas, l'amour aime mieux dire mille choſes inutiles, que d'en omettre une néceſſaire; & ſon ſilence fit ſur moi toute l'impreſſion qu'il deſiroit ſans doute. Il fut quelque temps ſans m'écrire! hélas j'avois bien aſſez de la douleur que ſon abſence me cauſoit, ſans qu'il m'expoſât à celle qu'un oubli ſi peu mérité devoit me donner. Eh! dans quelle circonſtance encore m'en accabloit-il! ah! qu'il faiſoit peu de cas de mon cœur, & qu'en même temps il falloit qu'il m'eſtimât peu pour oſer me traiter avec tant de légéreté! Je ſentois ſi vivement cette derniere injuſtice, que je crus que je ne lui pardonnerois jamais. Il m'écrivit enfin; & quoiqu'il ne daignât pas chercher à excuſer ſon procédé, & que je ne puſſe me cacher qu'il n'y avoit dans ſa Lettre que de la galanterie, je ne me trouvai

plus que de l'amour & de l'indulgence. Cependant elle me fit trembler. Loin de me guérir par l'affectation de gaieté qui régnoit dans cette Lettre, je n'en sentis que plus vivement, & la douleur de ne le voir pas, & la nécessité de le revoir. Tout me devint odieux dans un lieu où il n'étoit pas ; & je retournai à Londres avec autant d'empressement que si j'eusse cru mon retour aussi nécessaire à sa félicité, qu'il l'étoit à la mienne.

Je lui avois mandé que je descendrois à la maison dans laquelle nous nous voyions; & je vous avoue que je ne doutois pas qu'il ne m'y attendît! hélas! Lucie, je ne l'y trouvai pas. Que j'aurois été heureuse, si une si cruelle preuve d'indifférence n'eût fait souffrir que ma vanité! mais on n'en a pas quand on aime. Il parut, je ne vis plus que lui : mon cœur vola au-devant de ses excuses, s'exagéra les siennes, lui en prêta même de plus solides que celles qu'il m'alléguoit. Je ne consultai enfin que le besoin que j'avois d'être aimée; & c'est vous dire assez, qu'il me retrouva plus tendre encore que je ne croyois l'être.

Six mois, & plus, s'étoient écoulés depuis l'instant funeste qui m'avoit mise dans ses bras, lorsqu'un jour la Reine me

fit passer dans son cabinet, où elle avoit, disoit-elle, à me parler de choses fort importantes. Quoique vous soyez encore bien jeune, me dit-elle, le temps où le feu Roi exerça sur moi une si grande tyrannie, n'est pas encore assez éloigné pour que vous ignoriez à quel point j'ai été malheureuse sous son regne. Dans ces temps critiques où personne n'osoit se déclarer pour moi, j'ai trouvé dans le pere du Lord Durham, un ami qui, pour me donner des preuves de son attachement, ne craignit pas la colere de Guillaume. Quelque grands qu'ayent été ses services, je n'ai point pensé là-dessus en Souveraine, j'ai cru avoir de quoi l'en récompenser; & quelque chose que j'aye pu faire pour lui, je ne me crois pas encore quitte. Vous n'aurez pas de peine à penser que, dans cette disposition d'esprit, c'est toujours avec un plaisir extrême que je saisis les occasions de lui être utile. Il s'en présente une aujourd'hui, qu'il me presse avec une ardeur extrême de vouloir bien ne pas laisser échapper. Je vous le répete encore, son bonheur m'est cher; & je crois aujourd'hui pouvoir d'autant plus ce qu'il desire, qu'il dépend plus de vous. En un mot, Duchesse, il vous demande pour son fils.

Pour lui ! Madame, m'écriai-je. Oui, continua la Reine, en fouriant ; & fi mes remarques font juftes, je ne crois pas vous déplaire en vous faifant cette propofition. Ne craignez pas, au refte, que je veuille vous faire defcendre de votre rang. Le titre de feu votre mari eft éteint par fa mort; & je le donne au Lord Durham en vous époufant.

Vous comprenez aifément, ma chere Lucie, à quel point cette propofition m'étonna. Il me paroiffoit également extraordinaire, ou que la coufine du Lord Durham fût morte, & que ce ne fût pas de fa bouche que je l'appriffe, ou que fi elle vivoit encore, une union que l'on avoit jufques-là jugée fi néceffaire, ceffât de le paroître. Mais, Madame, dis-je à la Reine, fa coufine eft donc morte; car je fais, à n'en pouvoir pas douter, qu'on la lui deftinoit? La Reine fort étonnée à fon tour de cette queftion, me répondit qu'elle ne m'entendoit pas. Alors fans lui dire de qui je tenois ce que je croyois favoir à cet égard, je lui racontai ce que le Lord Durham m'avoit dit. On vous a infailliblement trompée, Ducheffe, répondit la Reine. Le Lord Durham avoit, il eft vrai, une tante qui vient de mourir en Hollande; mais loin

d'avoir eu une fille à destiner à son neveu, elle n'a même jamais été mariée; & vous pouvez m'en croire.

Les dernieres paroles de la Reine, qui m'apprenoient combien cruellement j'avois été abusée, me causerent une si étrange révolution, que je tombai évanouie à ses pieds. Lorsque je revins de cette foiblesse, qui fut très-longue, je suppliai la Reine de permettre que je me fisse transporter chez moi. Il ne fut pas difficile de juger qu'elle n'attribuoit mon accident, qu'à la conversation que je venois d'avoir avec elle, & qu'elle avoit une curiosité extrême de savoir quelle en pouvoit être la cause; mais elle ne crut pas ce moment propre à satisfaire la sienne, & elle me congédia avec des marques d'intérêt & de bonté, qui me seront toujours cheres.

Grand Dieu! ma chere Lucie, eh! comment vous peindrois-je l'état affreux où me mit la scélératesse de ce perfide! avec quelle indignité il avoit abusé de ma bonne foi! quelle audace dans le mensonge! quel sang-froid dans la trahison! & quel supplice de trouver tant d'horreurs dans ce que l'on a assez estimé, pour ne pas craindre avec lui une union éternelle! Quelque affreuse que

pût m'être sa présence, après le coup horrible dont il venoit de me frapper, tout convaincu qu'il devoit être par le témoignage de la Reine, de m'avoir trompée avec une perfidie qui avoit peu d'exemple, mon lâche cœur s'obstinoit encore à le défendre; & presque sûre que j'allois le voir pour la derniere fois, je voulus cependant le revoir encore. Mais je sentois que j'avois besoin de me hâter. La fievre la plus ardente avoit succédé à mon évanouissement, & je desirois de trouver la mort ou la vie, dans l'explication que je voulois avoir avec lui.

Il vint, enfin, Lucie; mais avec quelle dureté ne me vit-il pas dans l'état affreux où lui seul m'avoit réduite! L'indifférence, toute froide qu'elle est, peut-elle être aussi cruelle! avec quelle air d'humeur & de férocité il approcha de mon lit, & combien peu il s'intéressoit à une vie qui n'étoit malheureuse que par lui, & pour laquelle tout Londres, peut-être, hors ce barbare seul, formoit en cet instant des vœux!

Eh bien, Mylord, lui dis-je, en versant un torrent de larmes, il est donc vrai que vous m'avez trompée, que vous ne m'avez jamais aimée, & que je n'ai été

pour vous que l'objet d'un caprice.... Madame, interrompit-il, avec la plus insultante froideur, je connois mes torts; il est en conséquence inutile que vous vous donniez la peine de me les rappeller. Le même principe qui m'a donné la force de vous manquer, me donneroit celle de soutenir vos reproches, & les rendroit inutiles. D'ailleurs, votre état actuel ne doit pas vous permettre une discussion que ma sincérité, peut-être, rendroit trop cruelle; & dont, sans être coupable de rien, que d'être trop vrai, je pourrois rendre la fin funeste. Ah! barbare, m'écriai-je, après t'avoir perdu, je ne redoute que de vivre. Les malheurs & la honte de ma vie ont commencé du jour à jamais affreux qui t'a offert à ma vue. Acheve ton ouvrage, acheve de déchirer un cœur où tu n'as jamais voulu régner que pour lui faire connoître tout ce qu'une passion malheureuse peut faire éprouver de tourments. Tu crains encore moins le crime, que je ne crains la mort. Montre-toi donc dans toute ton horreur. Aussi-bien seroit-ce en vain que tu voudrois me la déguiser. Cette vérité même, dont tu te pares si cruellement à mes yeux, je ne la dois qu'à ton inhumanité. Consi-

dere quel moment tu choiſis pour la mettre en uſage ; & félicite-toi, ſi tu le veux, d'une vertu que tu ne daignerois pas affecter, ſi tu n'étois pas ſûr qu'elle me coûtera la vie. Tu ne l'eus pas le jour exécrable où tu me trompas par le plus perfide des ſerments, où tu m'abuſas par les plus odieux menſonges, où tu ne parvins à me voir dans tes bras, que par la plus horrible ſcélérateſſe dont le cœur le plus lâche & le plus bas pourroit être capable ! Eh ! Madame, me dit-il, ne peut-on donc s'unir à ce que l'on trouve aimable ſans l'épouſer ? eſt-ce ma faute, ſi je me ſens une répugnance ſi invincible pour cette même chaîne, ſans laquelle vous vous refuſez à ma tendreſſe ; que quelque reſpect que j'aye pour la Reine, quelque reconnoiſſance que je lui doive, je viens de l'aſſurer que rien ne m'y ſoumettra jamais ? Je vous entends, lui dis-je en pâliſſant, & vous venez de refuſer ma main ?

Il ne me répondit rien ; & la certitude d'un malheur dont, malgré toutes les apparences, je cherchois encore à douter, acheva de m'accabler. Je crus que j'allois mourir ; mais mon amour tout abuſé qu'il étoit, triomphant encore de ma raiſon, & des juſtes ſujets

que j'avois de l'abhorrer, je voulus que mon dernier regard fût pour lui. Adieu, lui dis-je, d'une voix éteinte, en lui tendant la main, souvenez-vous quelquefois d'une infortunée qui ne vouloit vivre que pour vous, & qui meurt en vous adorant.

Je perdis connoissance en achevant ces paroles; & quand j'eus le malheur de me voir rappellée à la vie, par les cruels secours qu'on me donna, je ne trouvai plus auprès de moi que le Comte de Dorset, qui étoit dans un état presque aussi digne de pitié que le mien, & les Médecins de la Reine qu'il m'avoit amenés. Eh! quoi! dis-je, je vis encore! Ah! continuai-je, en le cherchant des yeux! où est-il! ah! Dorset, rendez-le moi! Ah! femme trop infortunée, me dit le Comte, en faisant signe aux Médecins de s'éloigner, femme si peu faite pour de si grands malheurs, se peut-il que l'amour vous parle encore pour le plus vil des humains! hélas! si vous saviez à quel point il est indigne de celui qu'il vous a inspiré! Ah! Comte, repondis-je, je sais tout, mais je veux mourir à ses yeux; je veux en finissant une vie si malheureuse, qu'il soit le dernier objet qui s'offre à mes regards!

Le Comte n'eut, ni la peine, ni le temps de combattre un desir si déraisonnable & si dangereux pour moi. Le délire me prit. Je fus six semaines dans l'état le plus terrible & sans aucune connoissance. Lorsque je l'avois perdue, le Comte de Dorset étoit la seule personne que mes yeux pussent discerner; & il fut aussi la premiere qu'ils reconnurent. Ce généreux ami qui avoit lui-même l'ame pénétrée d'une douleur secrete, dont je n'ai pu jusques ici lui arracher le sujet, ne m'avoit pas abandonnée, & je nè puis vous dire, ma chere Lucie, tout ce que je dus à ses soins. Lorsque ma convalescence fut décidée, & que ma foiblesse fut moins grande, le Comte voulut bien s'appercevoir du desir que j'avois de parler de mes malheurs, & du fatal objet qui les avoit causés. Nous avions tous deux, jusques-là, gardé sur lui, le silence le plus profond, lui, dans la crainte qu'un pareil entretien ne me jettât dans une rechûte dangereuse, moi, dans la peur qu'une curiosité qui annonçoit encore de l'intérêt, ne lui parût une bassesse, que toute son indulgence ne voudroit peut-être pas me pardonner. Mais j'avois affaire, heureusement pour moi,

à une ame ſenſible ; & celles-là ſeules ſavent excuſer l'amour.

Que j'étois honteuſe d'aimer, & que cependant j'aimois encore ! Qu'il m'étoit en même-temps douloureux & néceſſaire de parler de ce cruel ſentiment, qui rempliſſoit encore toute mon ame, & que rien n'en avoit pu bannir ! Le Comte m'apprit donc que c'étoit lui qui, en arrivant chez moi le jour de mon malheur, avoit forcé le Lord Durham à en ſortir, parce qu'il ne lui avoit pas trouvé ſur mon état l'attendriſſement qu'il méritoit ſi bien. Que je ne venois que de quitter la Reine qui étoit encore toute émue de l'accident cruel dans lequel j'étois tombée à ſes yeux, que ce traître qu'elle avoit mandé étoit arrivé. Il ajouta que quand elle lui avoit propoſé de m'épouſer, il avoit témoigné pour cette union, une répugnance invincible ; mais qu'en même-temps, il n'avoit pas craint d'apprendre à la Reine tous les ſentiments que j'avois pour lui, & peut-être les bontés dont je l'avois comblé. Que la Reine ne lui avoit fait part à lui, Comte de Dorſet, que du refus qu'il avoit fait de m'épouſer ; mais qu'à l'indignation de cette Princeſſe, & à la défenſe qu'elle

avoit fait faire au Lord Durham de paroître à la Cour, il falloit qu'elle eût trouvé bien de l'improbité dans sa conduite, & plus que de l'inconsidération dans ses discours.

Je suis, Madame, ajouta le Comte, désespéré de vous dire, & je crois devoir vous dire pourtant, qu'il n'étoit pas possible que vous trouvassiez dans toute l'Angleterre un homme moins digne de vous que celui-là. C'est, sans doute, le plus grand des malheurs de s'être donné à quelqu'un, à qui l'on croyoit des vertus, & que l'on ne trouve que méprisable; mais on ne peut que partager sa honte, & l'on ne mérite plus de pitié, lorsqu'après l'avoir connu, l'on persiste dans des sentiments que l'aveuglement où l'on étoit, pouvoit seul rendre excusables. Je vous dis, Madame, ajouta le Comte, de bien dures vérités, mais vous en avez besoin; mon amitié me les dicte, & ne pourroit en effet, vous les épargner, sans vous trahir.

Il ne fut pas bien difficile à Mylord Dorset de me faire convenir de la vérité de tout ce qu'il me disoit; & plût au Ciel qu'il eut pu convaincre mon cœur aussi aisément que ma raison!

mais que les lumieres qui éclairent l'une frappent rarement l'autre, & qu'il en coûte pour y détruire une paſſion dont on faiſoit ſon bonheur, & dont on croyoit n'avoir jamais à rougir ! Le Comte connoiſſoit trop la force de la mienne par l'état où elle m'avoit réduite, & par tous les détails que je n'avois pas craint de faire à un homme ſi vertueux, pour croire que je fuſſe dans la ſituation où il m'auroit deſirée, & que j'y fuſſe même de longtemps.

A meſure que je reprenois mes forces & l'uſage de penſer, je ne vis pas ſans horreur tout ce dont me privoit le funeſte égarement dans lequel j'étois tombée; & je ne doutai pas qu'au moins il ne me coûtât ma réputation. J'étois trop peu faite pour le mépris, pour ne le pas craindre; & je ſentis beaucoup plus vivement le malheur de n'être plus eſtimée que la perte de mon amant. Quoique le Comte de Dorſet me ménageât avec la plus ſcrupuleuſe attention ſur une choſe à laquelle il me voyoit ſi ſenſible, je jugeois aiſément par ſes diſcours, que le perfide Durham ne m'avoit pas ménagée dans les ſiens, & que perſonne n'ignoroit ni ma malheureuſe

foibleſſe,

foibleſſe, ni à quel excès je l'avois pouſſée. Je ne pus me réſoudre à reſter plus long-temps dans une ville où, ſelon toutes les apparences, j'étois encore moins plainte que mépriſée, & où je ferois expoſée au malheur preſque auſſi terrible de rencontrer le traître, auquel j'en devois de ſi grands. Quelque ardemment que j'euſſe juſques-là deſiré la fin d'une vie auſſi infortunée que la mienne, la néceſſité de vivre ne m'avoit pas encore paru auſſi cruelle que je la trouvois à meſure que je revenois à la vie. Née vive & impétueuſe, comptant la mort pour rien, la honte pour tout, j'aurois infailliblement attenté à mes jours, ſi le Comte de Dorſet, qui par le noir affreux où j'étois tombée, & mon déſeſpoir trop violent pour ne point percer malgré moi-même, jugeant de mes intentions, ne m'eût ſauvée mille fois de ma propre fureur, & enfin ne l'eût calmée. Lorſqu'il fut ſûr de n'avoir plus à la craindre, il approuva le projet que j'avois formé, d'aller quelque temps dans une de mes Terres, achever de rétablir ma ſanté, & laiſſer à ma cruelle aventure le temps de vieillir aſſez dans le Public, pour qu'on n'en fût plus occupé. Mais quand j'aurois pu me flatter qu'on en perdroit

absolument le souvenir, il auroit suffi de celui que j'en conservois, pour me rendre odieux un séjour où je ne pouvois pas me cacher. Je partis donc aussitôt que je le pus pour la Province de Lincoln, où j'ai mes plus belles Terres, après avoir secretement pris congé de la Reine, qui me combla de bontés, & avec la parole du Comte de Dorset, qu'il y viendroit passer tout le temps dont ses emplois, & peut-être, avoit-il ajouté en soupirant, l'état funeste de son cœur, pourroient le laisser disposer.

Pendant trois mois que j'ai passé en Licoln-shire, dans la plus affreuse tristesse, le Comte, qui étoit le seul qui se fût intéressé véritablement à mon malheur & à mon état, a été le seul que j'aye voulu voir. Enfin, l'on a cru que la solitude dans laquelle je m'obstinois à vivre, perpétuoit ma langueur, & pourroit la rendre incurable. Les Médecins m'ont ordonné les eaux de Bristol, & le Comte m'a conseillé de voyager, jusques à ce que la dissipation eût banni de mon esprit un souvenir affreux dont rien n'a encore pu me distraire. J'ai, depuis que je suis ici, écrit à la Reine, pour obtenir d'elle la permission de quitter l'Angleterre; & j'attends Mylord

Dorset qui veut m'apporter cette permission, & me dire adieu. Mais, ma chere Lucie, quelque étendue que soit la confiance que j'ai en lui, & que je lui dois, je n'ai pu me déterminer à lui apprendre le dessein où je suis de quitter ce Royaume, & de n'y pas rentrer tant que ce perfide, auquel je dois le mépris, que sans doute on y a conçu pour moi, y respirera. Le malheur que j'ai eu aujourd'hui de le rencontrer, & l'affreuse impression que m'a faite sa présence, achevent de me confirmer dans ma résolution. Le Comte de Dorset voudroit la combattre; & comme il la combattroit vainement, il est inutile que je lui donne cette peine. Quoi! Madame, s'écria Lucie, vous avez eu le malheur de rencontrer ce monstre? Oui, lui dit la Duchesse, à peine étois-je entrée dans la salle d'assemblée, que j'y ai vu entrer, & Madame de Pembroock avec laquelle il s'est raccommodé, sans doute, & ce perfide Chester..... Le Lord Chester! Madame! interrompit Lucie toute tremblante, quoi! seroit-il le même... Oui, reprit Madame de Suffolck; depuis la mort de son pere, il en a pris le titre; mais quelle terreur vous a saisie à ce nom si funeste, & si digne

de mépris ? auriez-vous le malheur de le connoître ? Oui, Madame, repliqua Lucie, l'obſcurité de mon état n'a pu me dérober à ſes regards ; & toute mon averſion pour lui n'a pû me garantir de ſes perſécutions. Déſeſpérant d'y échapper dans Londres, & craignant tout de la perverſité de ſes mœurs, je me ſuis ſauvée ici, où, peut-être, il vient me pourſuivre encore, & où la certitude qu'il y eſt, me donne les plus vives allarmes. C'étoit pour l'éviter que je me tenois ſi ſoigneuſement renfermée... Ah ! Madame, ajouta-t-elle avec tranſport, pourquoi ce lâche ſuborneur ne s'eſt-il pas montré à vos yeux avec les mêmes vices qu'il n'a pas craint de produire aux miens ! Que votre cœur feroit actuellement tranquille ! que ç'auroit été vainement qu'il auroit cherché à en troubler la paix ! & que je ſuis heureuſe, peut-être, qu'il m'ait eſtimé aſſez peu, pour ne pas prendre la peine de me montrer des vertus ! L'état où vous voyez que ſa préſence m'a miſe, & la crainte qu'il ne bravât la mienne avec la même inhumanité que je l'ai vu, moi preſque expirante, braver ma douleur, doit vous répondre, repartit Madame de Suffolck, du

soin que je prendrai de l'éviter. Le traître! si vous aviez vu, ma chere Lucie, avec quelle impudence il m'a regardée; l'air insultant & railleur qu'il a mis dans la révérence qu'il a été forcé de me faire! le barbare plaisir avec lequel il me sacrifioit à Madame de Pembroock... Grand Dieu! se peut-il que des êtres faits pour déshonorer la nature, jouissent de tant d'impunité! se peut-il qu'il existe encore, & que je ne puisse éteindre dans son sang, le souvenir affreux de l'avoir aimé, & y laver la honte dont il m'a couverte! Que je le hais! Lucie! eh! qu'il est bien vrai que c'est un horrible supplice, que la présence de ce qu'on a tendrement aimé, quand on ne lui doit plus que le plus profond mépris! Enfin! je vais donc le quitter pour jamais! ah! quel sera mon bonheur, s'il est possible que j'oublie un homme qui m'a été si cher, & que je ne puis plus voir qu'avec une horreur inexprimable! Mais s'il est vrai que je puisse parvenir à le bannir de mon cœur, puissé-je ne pas oublier de même, les égarements honteux dans lesquels ma foiblesse m'a plongée, & au hasard, peut-être, de faire des injustices, croire toujours qu'il n'y a pas

un homme qui soit digne d'inspirer le plus léger sentiment, & capable de connoître & de récompenser une passion vertueuse!

Je vous ai enfin raconté toutes mes erreurs, ma chere Lucie, continua la Duchesse... dites plutôt, Madame, vos infortunes, interrompit Lucie. Qu'avez-vous en effet à vous reprocher? seroit-ce d'être trop sensible & trop tendre; cette disposition de votre ame auroit sans doute fait votre bonheur, si vous aviez trouvé un cœur digne de remplir le vôtre. Vous avez donc été malheureuse, mais vous n'avez pas été criminelle. Eh! quelles ressources n'a-t-on point dans des adversités aussi cruelles, lorsque l'on peut encore s'estimer! la raison console de l'inconstance, mais rien ne console de s'être rendu méprisable! Hélas! ma chere Lucie, dit Madame de Suffolck, c'est un malheur qui n'en est un, que pour qui le craint; & quand on le redoute, on ne le mérite jamais. C'est même ce qui fait que toute désespérée que je suis, de l'éclat affreux que ma funeste aventure avec le perfide Comte de Chester, a fait dans Londres, & peut-être dans toute l'Angleterre, je ne me sens point humi-

liée devant moi-même; j'aimois, j'étois sûre d'aimer pour le reste de ma vie, si on l'avoit voulu. Incapable de trahir mes serments, à quelque point que j'en eusse été la victime, je ne me suis rendue qu'à ceux d'un homme, de qui je n'en aurois jamais reçus, si j'avois cru qu'il pût les violer. Cependant, ô ma chere Lucie! telle est la méchanceté des hommes, que mon malheur me perd, & que le traître de qui j'ai essuyé les plus lâches perfidies, n'est pas déshonoré. Hélas! faut-il vous l'avouer? je n'ai pu le revoir sans sentir réveiller dans mon cœur, ces cruels sentiments, qui font l'opprobre de mes jours. Un seul instant de sa fatale présence, me les a tous rendus; & la honte que je me fais d'une foiblesse si inexcusable, ajoute à mon supplice, & ne me rend pas à ma raison. Que sais-je, Lucie, jusques où ce malheureux amour que je me reproche si vainement m'auroit emportée, si l'état où m'a mise sa rencontre inopinée, m'avoit laissé assez de force pour me livrer aux mouvements de mon cœur... Ah! pouvois-je espérer d'attendrir cet ingrat! Pouvois-je même le desirer! & cependant.... Fuyons, ma chere Lucie, n'exposons pas du moins

au mépris, une passion si infortunée, & qui, à quelque point qu'elle le soit, nourrit encore des desirs si honteux. L'attendrir! lui! ah! pourrai-je jamais me pardonner d'en avoir conçu l'idée!

A quelque point que Madame de Suffolck se reprochât le désordre de son ame, Lucie auroit tout redouté d'un sentiment que ses malheurs avoient plus aigri que détruit, si heureusement le Comte de Dorset ne fût arrivé le lendemain; elle savoit à quel point la Duchesse craignoit de s'avilir aux yeux de cet ami; & elle espéra tout, & de cette crainte & des conseils qu'il lui donneroit.

Eh quoi! Madame, lui dit le Comte, en l'abordant, & en voyant encore sur son visage, des traces des larmes qu'elle avoit répandues toute la nuit, est-ce-là l'état dans lequel je devois vous retrouver, & n'offrirez-vous jamais à mon amitié, que le spectacle d'une douleur qui la désespere, & qui, j'ose vous le dire, vous dégrade si cruellement! Ah! Comte, s'écria-t-elle, il est ici! & il est avec Madame de Pembroock! Eh! Madame, que vous importe, repliqua-t-il, & que pouvez-vous avoir encore à démêler avec son

cœur ? se peut-il qu'un être si méprisable vous occupe encore si fortement, & ne rougissez-vous pas de conserver tant de tendresse pour quelqu'un, que votre haine même honoreroit trop, si vous pouviez, sans lui substituer un si cruel sentiment, bannir de votre ame ceux qui la déchirent. Hélas! ajouta-t-il, en levant au Ciel des yeux qui se remplissoient de larmes, je n'ai pas moins connu que vous, tout ce qu'une passion méprisée & trahie peut faire éprouver de maux. Mon cœur n'est peut-être pas plus remis que le vôtre, des tourments qu'il a soufferts; mais si j'ai accordé assez à mon amour, pour blesser beaucoup la dignité de mon ame, je n'ai pas écouté tous les lâches conseils qu'il m'a donnés. J'ai soustrait aux yeux de la perfide qui, en me quittant avec la derniere indignité, se déshonoroit d'une façon si affreuse, mes soupirs, mes larmes & mes regrets. Je n'ai pas cru qu'un être si vil dût jouir de ma foiblesse; elle l'a trop connue; mais du moins, je lui en ai dérobé le spectacle, & je n'ai pas été m'humilier à ses genoux. Grand Dieu! quelle ne seroit pas ma honte aujourd'hui, si j'avois pu

me dégrader à cet excès ! ce n'eſt cependant pas à la force de mon eſprit que je dois cette avantage. Une femme vertueuſe, une amie tendre & fidelle, m'a ſauvé de cette humiliation. Devez-moi ce que je lui ai dû ; & étouffez ſous le mépris, une paſſion dont la durée ne pourroit vous rendre vous-même que mépriſable.

Pendant que le Comte parloit, Madame de Suffolck le regardoit avec ſurpriſe. Quoi ! Comte, lui dit-elle, vous avez été amoureux avec tant de fureur, & perſonne, non-ſeulement, n'a eu lieu de le penſer, mais tout le monde encore en a ignoré l'objet ! je n'oſe pas m'en flatter, répondit-il, quoique je n'aye rien à me reprocher ſur les attentions que je croyois lui devoir. Mille choſes trahiſſent l'amour le mieux couvert ; mais ſi des haſards ont pu dévoiler à quelques-uns un ſecret qui m'étoit ſi cher, je n'ai pas du moins à me reprocher de l'avoir expoſé par mon indiſcrétion ; & vous n'en pouvez pas douter, puiſque vous-même n'apprenez ma foibleſſe que de moi, & que, vous eſtimant plus que perſonne, je vous ai pourtant caché l'état de mon ame ! Eh ! pour qui, grand Dieu ! ai-je

eu tant de ménagement, & tant d'égards! qui ai-je honoré de la plus sincere estime, & du plus tendre sentiment!... mais c'est ce que je pourrai vous apprendre plus à loisir. Voilà, ajouta-t-il, avec la permission de la Reine, & une lettre de sa main pour vous, son portrait que je vous apporte, & qu'elle veut que vous gardiez, comme une preuve des sentiments que vous lui avez inspirés. Elle m'a chargé encore d'un paquet, que je ne vous aurois cependant pas remis, si le trouble dans lequel je trouve encore votre cœur, ne m'y engageoit fortement. Vous apprendrez par-là, mieux que par tout ce que je pourrois vous dire, quel est l'objet que vous aimiez assez tendrement, pour l'aimer encore. C'est, en un mot, l'histoire de l'exécrable Comte de Chester depuis son arrivée en Angleterre, jusques à présent. C'est un recueil des Lettres qu'il écrivoit en France à un de ses amis, & que la Reine qui a voulu savoir de quelle nature étoient les relations qu'on lui avoit dit qu'il conservoit dans un Pays auquel nous faisons actuellement une si cruelle guerre, a fait surprendre. Elle en a frémi; mais en même-temps, elle a cru que rien

ne pouvoit mieux vous guérir de la funeste passion que vous vous obstinez à conserver, que ces affreuses Lettres. Je ne vous cache pas qu'elles le seront pour vous; mais quelque horrible que soit ce coup pour votre cœur, j'ose vous conseiller de ne lui pas refuser ce secours, puisque le temps, lent, mais unique remede des passions malheureuses & méprisées, ne l'a pas encore guéri.

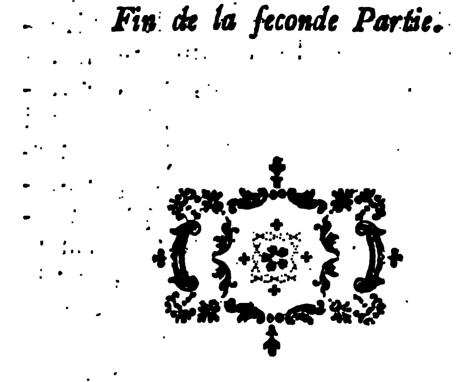
En achevant ces paroles, il lui donna ce funeste écrit, que la Duchesse ne reçut de ses mains qu'en tremblant. Vous le lirez tantôt, Madame, lui dit le Comte; je vous en laisserai le temps. La Reine m'a chargé d'une affaire importante, pour laquelle je dois avoir avec Mylord Godolphin, que je ne viens pas moins chercher ici que vous-même, une très-longue conférence; & je resterai auprès de vous jusques à votre départ, que je ne doute pas que la présence du Lord Chester ici, n'avance de quelques jours. Oui, Mylord, répondit la Duchesse en soupirant, tous mes préparatifs sont faits; & je vous réponds de quitter l'Angleterre dans le même moment que vous abandonnerez Bristol.

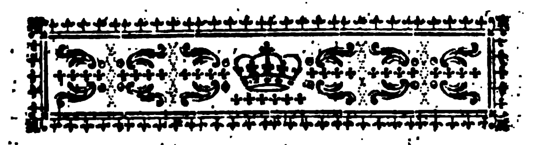
Après qu'elle & le Comte se furent entretenus en particulier, aussi long-temps qu'ils crurent en avoir besoin, Madame de Suffolck ordonna qu'on fît entrer Lucie, qui ayant passé la nuit auprès d'elle, étoit sortie de son appartement, lorsqu'on y avoit annoncé Mylord Dorset; & elle la lui présenta comme une fille de qualité de ses parentes, & de laquelle, par des raisons particulieres, elle ne pouvoit lui dire le nom. Le Comte, qui ne chercha pas à percer un mystere que Madame de Suffolck ne jugeoit pas à propos de lui découvrir, traita avec Lucie sur le ton qu'elle lui imposoit, par le titre dont elle la décoroit, & félicita la Duchesse, & d'avoir une parente si aimable, & de l'associer à ses voyages.

Aussi-tôt après le dîner, Mylord Dorset alla chez Mylord Godolphin; & la Duchesse, qui, tout-à-la-fois, craignoit & mouroit d'impatience de lire ce que le Comte lui avoit remis, pria Lucie de la laisser seule. Ce n'étoit pas qu'elle voulût lui rien cacher; mais elle connoissoit le ton de Mylord Chester; & ne doutant pas qu'un écrit, qui ne contenoit vrai-

semblablement que le récit de ses bonnes fortunes & de ses perfidies, ne fût rempli de faits, & peut-être de détails que l'âge & l'état de Lucie ne lui permettoient pas d'entendre.

Fin de la seconde Partie.





LES HEUREUX ORPHELINS.



TROISIEME PARTIE.

HISTOIRE SECRETE du Comte DE CHESTER, depuis le 17 Septembre 1708, jusqu'au mois de.... 1709.

LETTRE PREMIERE.

A M. LE DUC DE ***.

MON ſilence avec vous, depuis mon arrivée en ce Pays-ci, vous tromperoit beaucoup, mon cher Duc, s'il vous faiſoit penſer que je vous ai oublié. Vous avez dû voir, par le récit que je vous ai fait de tout ce qui m'eſt arrivé en

au mépris, une paſſion ſi infortunée, & qui, à quelque point qu'elle le ſoit, nourrit encore des deſirs ſi honteux. L'attendrir ! lui ! ah ! pourrai-je jamais me pardonner d'en avoir conçu l'idée!

A quelque point que Madame de Suffolck ſe reprochât le déſordre de ſon ame, Lucie auroit tout redouté d'un ſentiment que ſes malheurs avoient plus aigri que détruit, ſi heureuſement le Comte de Dorſet ne fût arrivé le lendemain ; elle ſavoit à quel point la Ducheſſe craignoit de s'avilir aux yeux de cet ami ; & elle eſpéra tout, & de cette crainte & des conſeils qu'il lui donneroit.

Eh quoi ! Madame, lui dit le Comte, en l'abordant, & en voyant encore ſur ſon viſage, des traces des larmes qu'elle avoit répandues toute la nuit, eſt-ce-là l'état dans lequel je devois vous retrouver, & n'offrirez-vous jamais à mon amitié, que le ſpectacle d'une douleur qui la déſeſpere, & qui, j'oſe vous le dire, vous dégrade ſi cruellement! Ah ! Comte, s'écria-t-elle, il eſt ici ! & il eſt avec Madame de Pembroock ! Eh! Madame, que vous importe, repliqua-t-il, & que pouvez-vous avoir encore à démêler avec ſon

cœur? se peut-il qu'un être si méprisable vous occupe encore si fortement, & ne rougissez-vous pas de conserver tant de tendresse pour quelqu'un, que votre haine même honoreroit trop, si vous pouviez, sans lui substituer un si cruel sentiment, bannir de votre ame ceux qui la déchirent. Hélas! ajouta-t-il, en levant au Ciel des yeux qui se remplissoient de larmes, je n'ai pas moins connu que vous, tout ce qu'une passion méprisée & trahie peut faire éprouver de maux. Mon cœur n'est peut-être pas plus remis que le vôtre, des tourments qu'il a soufferts; mais si j'ai accordé assez à mon amour, pour blesser beaucoup la dignité de mon ame, je n'ai pas écouté tous les lâches conseils qu'il m'a donnés. J'ai soustrait aux yeux de la perfide qui, en me quittant avec la derniere indignité, se déshonoroit d'une façon si affreuse, mes soupirs, mes larmes & mes regrets. Je n'ai pas cru qu'un être si vil dût jouir de ma foiblesse; elle l'a trop connue; mais du moins, je lui en ai dérobé le spectacle, & je n'ai pas été m'humilier à ses genoux. Grand Dieu! quelle ne seroit pas ma honte aujourd'hui, si j'avois pu

me dégrader à cet excès ! ce n'est cependant pas à la force de mon esprit que je dois cette avantage. Une femme vertueuse, une amie tendre & fidelle, m'a sauvé de cette humiliation. Devez-moi ce que je lui ai dû ; & étouffez sous le mépris, une passion dont la durée ne pourroit vous rendre vous-même que méprisable.

Pendant que le Comte parloit, Madame de Suffolck le regardoit avec surprise. Quoi ! Comte, lui dit-elle, vous avez été amoureux avec tant de fureur, & personne, non-seulement, n'a eu lieu de le penser, mais tout le monde encore en a ignoré l'objet ! je n'ose pas m'en flatter, répondit-il, quoique je n'aye rien à me reprocher sur les attentions que je croyois lui devoir. Mille choses trahissent l'amour le mieux couvert ; mais si des hasards ont pu dévoiler à quelques-uns un secret qui m'étoit si cher, je n'ai pas du moins à me reprocher de l'avoir exposé par mon indiscrétion ; & vous n'en pouvez pas douter, puisque vous-même n'apprenez ma foiblesse que de moi, & que, vous estimant plus que personne, je vous ai pourtant caché l'état de mon ame ! Eh ! pour qui, grand Dieu ! ai-je

eu tant de ménagement, & tant d'égards! qui ai-je honoré de la plus sincere estime, & du plus tendre sentiment!... mais c'est ce que je pourrai vous apprendre plus à loisir. Voilà, ajouta-t-il, avec la permission de la Reine, & une lettre de sa main pour vous, son portrait que je vous apporte, & qu'elle veut que vous gardiez, comme une preuve des sentiments que vous lui avez inspirés. Elle m'a chargé encore d'un paquet, que je ne vous aurois cependant pas remis, si le trouble dans lequel je trouve encore votre cœur, ne m'y engageoit fortement. Vous apprendrez par-là, mieux que par tout ce que je pourrois vous dire, quel est l'objet que vous aimiez assez tendrement, pour l'aimer encore. C'est, en un mot, l'histoire de l'exécrable Comte de Chester depuis son arrivée en Angleterre, jusques à présent. C'est un recueil des Lettres qu'il écrivoit en France à un de ses amis, & que la Reine qui a voulu savoir de quelle nature étoient les relations qu'on lui avoit dit qu'il conservoit dans un Pays auquel nous faisons actuellement une si cruelle guerre, a fait surprendre. Elle en a frémi; mais en même-temps, elle a cru que rien

ne pouvoit mieux vous guérir de la funeste passion que vous vous obstinez à conserver, que ces affreuses Lettres. Je ne vous cache pas qu'elles le seront pour vous ; mais quelque horrible que soit ce coup pour votre cœur, j'ose vous conseiller de ne lui pas refuser ce secours, puisque le temps, lent, mais unique remede des passions malheureuses & méprisées, ne l'a pas encore guéri.

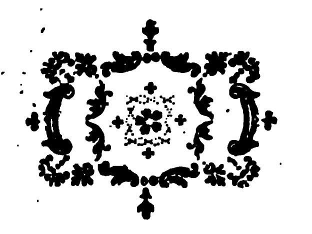
En achevant ces paroles, il lui donna ce funeste écrit, que la Duchesse ne reçut de ses mains qu'en tremblant. Vous le lirez tantôt, Madame, lui dit le Comte; je vous en laisserai le temps. La Reine m'a chargé d'une affaire importante, pour laquelle je dois avoir avec Mylord Godolphin, que je ne viens pas moins chercher ici que vous-même, une très-longue conférence ; & je resterai auprès de vous jusques à votre départ, que je ne doute pas que la présence du Lord Chester ici, n'avance de quelques jours. Oui, Mylord, répondit la Duchesse en soupirant, tous mes préparatifs sont faits ; & je vous réponds de quitter l'Angleterre dans le même moment que vous abandonnerez Bristol.

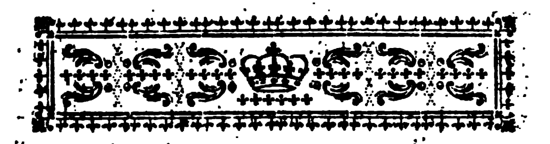
Après qu'elle & le Comte se furent entretenus en particulier, aussi long-temps qu'ils crurent en avoir besoin, Madame de Suffolck ordonna qu'on fît entrer Lucie, qui ayant passé la nuit auprès d'elle, étoit sortie de son appartement, lorsqu'on y avoit annoncé Mylord Dorset; & elle la lui présenta comme une fille de qualité de ses parentes, & de laquelle, par des raisons particulieres, elle ne pouvoit lui dire le nom. Le Comte, qui ne chercha pas à percer un mystere que Madame de Suffolck ne jugeoit pas à propos de lui découvrir, traita avec Lucie sur le ton qu'elle lui imposoit, par le titre dont elle la décoroit, & félicita la Duchesse, & d'avoir une parente si aimable, & de l'associer à ses voyages.

Aussi-tôt après le dîner, Mylord Dorset alla chez Mylord Godolphin; & la Duchesse, qui, tout-à-la-fois, craignoit & mouroit d'impatience de lire ce que le Comte lui avoit remis, pria Lucie de la laisser seule. Ce n'étoit pas qu'elle voulût lui rien cacher; mais elle connoissoit le ton de Mylord Chester; & ne doutant pas qu'un écrit, qui ne contenoit vrai-

semblablement que le récit de ses bonnes fortunes & de ses perfidies, ne fût rempli de faits, & peut-être de détails que l'âge & l'état de Lucie ne lui permettoient pas d'entendre.

Fin de la seconde Partie.





LES HEUREUX ORPHELINS.

TROISIEME PARTIE.

Histoire secrete du Comte de Chester, depuis le 17 Septembre 1708, jusqu'au mois de..... 1709.

LETTRE PREMIERE.

A M. LE DUC DE ***.

Mon silence avec vous, depuis mon arrivée en ce Pays-ci, vous tromperoit beaucoup, mon cher Duc, s'il vous faisoit penser que je vous ai oublié. Vous avez dû voir, par le récit que je vous ai fait de tout ce qui m'est arrivé en

Italie, que l'absence ne m'a rien ôté de la confiance que j'ai toujours eue en vous. Je vous ai même écrit de Hollande, où j'ai été forcé d'aller m'ennuyer long-temps avec mon pere & ma triste tante, qui, tous deux enfin, ne m'ennuyeront plus. Si vous n'avez pas eu de mes nouvelles depuis que je suis en Angleterre, n'en accusez que la sotte guerre que se font si sérieusement nos Souverains, & qui m'a jusques à présent rendue impraticable, une relation qui m'est si nécessaire, & qui feroit le plus doux de mes plaisirs. Ce n'est même qu'avec beaucoup de peine que je ferai parvenir mes lettres entre vos mains; mais pourtant je me flatte qu'elles vous seront rendues.

Il ne tiendroit qu'à moi de faire avec vous des réflexions politiques sur l'état présent de l'Europe, & de vous excéder de ce dont on m'excede ici moi-même tous les jours, avec une profondeur & une intrépidité admirables; mais sans compter que vous vous croiriez en liaison avec l'ombre de feu mon pere, je dois me souvenir que c'est au plus aimable des François que j'écris. Je dois, en ne lui parlant que sa langue, lui prouver que l'air de ce Pays-ci, tout

pesant qu'il est, tout contraire qu'il est aux graces, ne m'a pas encore fait perdre cette agréable étourderie que je possédois assez bien pour qu'on me prît à Paris même pour François. J'en demande pardon à nos tristes & spéculatifs Anglois; mais il est vrai que j'en fais plus de cas que de cette pesanteur de raisonnement que l'on appelle ici solidité. Ce grand mot inventé pour couvrir le manque de graces, n'est pas fait pour m'éblouir plus que vous; & je vous jure de conserver toute ma vie cette sorte de raison qui n'est faite que pour des têtes aussi sensées que les nôtres, & qu'à Londres, plus que par-tout ailleurs, soit par vanité, soit par défaut de connoissance, on qualifieroit très-hautement de folie.

Vous auriez en effet peine à concevoir à quel point, dans ces tristes & épaisses régions, les préjugés ont d'empire, malgré la Philosophie que l'on s'y croit, & la liberté d'esprit dont tout le monde s'y pique. D'un côté, l'esprit de sédition, & le fanatisme de la liberté, masqués sous les noms sacrés de Patriotisme, & d'une légitime défense de ses droits; de l'autre, la plus servile complaisance, la plus lâche adulation, dé-

guisées sous les titres spécieux d'obéissance dûe au Souverain, & de respect pour les Loix. Celui-ci crie, manœuvre, harangue, cabale contre le Gouvernement, bien moins pour défendre ses Concitoyens des usurpations vraies ou prétendues du Ministere, que pour que le Ministre, plus fatigué qu'intimidé de ses cris, finisse par l'acheter, moins encore pour s'en servir, ou s'en délivrer, que pour le perdre dans l'opinion publique, & prouver évidemment ce que vaut ce qu'on appelle vertu. Celui-là, vendu depuis longtemps, mais depuis trop long-temps, feint de l'avoir oublié, ou redouble de bassesse, soit afin que la Cour l'achete de nouveau, ou qu'on lui prouve, en accumulant sur sa tête les richesses & les honneurs, à quel point on lui sait gré de se déshonorer si complétement. Par-tout, enfin, intérêt & esprit de parti; nulle part, ou à-peu-près, justice & raison, & moins encore le plaisir. Au milieu de leurs éternelles & politiques discussions, nos graves Législateurs, ces appuis des libertés de l'Etat, s'enivrent pesamment en *damnant* la Reine & le Ministere, & en se portant, sur la fin du repas, les

toast de quelques fades beautés aussi maussades qu'eux-mêmes.

Pour moi qui jouis à présent du triste honneur de siéger au Parlement, je ne puis m'en dédommager, qu'en mettant sur des airs gais, & en tournant en ridicule nos importantes délibérations. J'ose même dire que je suis un fort agréable chansonnier; mais comme ce mérite qui, chez des gens aussi sensés que vous, est d'un grand prix, ne donneroit pas ici le même relief, ce n'est qu'*incognito* que j'exerce mes talents, que je jouis de mes succès, & que, dans mes chansons, tantôt Tory, tantôt Wigh, je me moque également des deux partis. Cependant, avec quelque soin que je me cache, je m'apperçois que les vraiment bons Anglois ne m'estiment gueres, & que je ne leur inspire point du tout le desir de faire élever leurs enfants en France. Ce n'est pas qu'ils ne me trouvent quelque sorte d'esprit; mais c'est, à ce qu'ils disent, de l'esprit François; & je ne leur parle jamais que, sur ce beau prétexte, ils ne me croient en déraison perpétuelle; c'est-à-dire, qu'on ne peut être avec eux, varié, vif, léger & brillant, sans passer pour insensé, comme si la raison & l'esprit étoient incompati-

bles, & que le ſens & la peſanteur fuſſent en proportion néceſſaire. Malgré leur prodigieuſe ſagacité, je me ſuis aſſez long-temps maſqué à leurs yeux; mais enfin, ils m'ont reconnus : & ſi je n'avois pas l'honneur d'être Pair, j'aurois vraiſemblablement le malheur de n'être jamais de la Chambre des Communes.

Les femmes heureuſement ont bien voulu me dédommager de ce que la jalouſie & la ſtupidité des hommes voudroient m'ôter; & par mes ſuccès en ce genre, je prouve bien évidemment la ſupériorité des graces Françoiſes ſur les leurs. C'eſt à vous, mon cher Duc, c'eſt au ſoin que vous avez pris de former ma jeuneſſe, à vos leçons, à vos exemples, que je dois ma gloire & mes ſuccès; & c'eſt auſſi bien ſincérement que je vous en fais hommage.

Ne penſez pas cependant que, pour réuſſir ici, je me ſois montré tel que vous m'avez vu, & que je ſuis. J'aurois effrayé, & n'aurois pas plu. En France, une femme que le ſimple deſir conduit & détermine, a la bonne foi de ne pas exiger plus qu'elle ne donne. On s'arrange avec elle, quelquefois ſans lui avoir dit ſeulement qu'on l'aime, on la

quitte ſouvent qu'elle n'a pas encore ſongé à l'exiger; & celles qui, pour ſe rendre, veulent avoir de quoi ſe croire aimées, ſont communément ſi peu difficiles ſur les preuves, qu'elles ne vous embarraſſent pas plus que celles qui veulent bien ſe paſſer de cette perſuaſion. On eſt convenu cependant de donner le nom d'amour à de certaines ſenſations, ou ſimplement à de certaines fantaiſies. La ſorte de commerce qu'on lie enſemble, en honore davantage, & n'en gêne pas plus. La tête ſeule fait tous les fraix du ſentiment qu'on ſe croit, ou que l'on feint de ſe croire. Le délire n'eſt pas long; mais il ſuffit au caprice ou aux ſens. Quelques propos plus flatteurs que tendres, quelques ſoins que notre oiſiveté ne rend jamais d'un certain prix, nous ſuffiſent pour perſuader; & nous voulons bien à notre tour, paroître croire que nous plaiſons véritablement à une femme, & même lui trouver d'autant plus d'amour, qu'elle a mis plus de vîteſſe dans ſa chûte. Surtout, nous la trouvons charmante, lorſque c'eſt elle qui a fait les avances. Eh! combien en effet ne faut-il pas qu'une femme qui brave avec tant d'audace toutes les bienſéances de ſon ſexe, ait la

tête tournée ? Notre cœur la méprise sans doute, mais notre vanité lui pardonne ; & si l'illusion que nous nous faisons là-dessus, n'est pas longue, qu'importe le mépris à qui semble avoir craint l'estime.

Quelle différence de nos femmes aux vôtres, & qu'il s'en faut qu'elles ne soient aussi philosophes ! Combien de préjugés de toute espece ne trouve-t-on pas à combattre chez elles, & combien n'en coûte-t-il pas pour en triompher ! Sensibles, mais scrupuleuses ; tendres, mais décentes, nos Angloises ne sont pas encore assez heureuses pour connoître ce mouvement léger que vous appellez le goût, & qui rend si peu durables, & en même-temps si délicieuses, les liaisons que vous formez. Un sentiment est pour elles une chose importante, dont elles font dépendre le bonheur ou le malheur de leur vie. Leur cœur, à la vérité, est susceptible, mais leur tête ne l'est pas. Elles sont vaincues bien long-temps avant que de croire l'être, & qu'on leur arrache l'aveu d'une foiblesse à laquelle elles se gardent bien d'attacher de l'honneur, & dont on les voit gémir long-temps, même au milieu des plaisirs ; mais aussi décidées que sen-

sibles, quand elles ont une fois consenti à mettre l'amour à la place de la vertu, rien n'égale la violence & la durée de leurs passions. Ces serments d'aimer toujours, si communs ailleurs, & si peu respectés, parce que c'est le caprice & non le cœur qui les fait, sont pour elles un engagement sacré, dont elles croient que la mort seule peut les dispenser. Elles sont convaincues qu'il n'y a pas de sacrifice qu'elles ne doivent à celui à qui elles ont sacrifié leur pudeur, cette pudeur qui leur est si chere, & qui, je l'avoue à regret, ne laisse pas que d'avoir ses charmes. Elles font, il est vrai, attendre long-temps le triomphe; mais enfin on jouit avec elles du plaisir de triompher; & je le crois, entre nous, plus flatteur pour notre amour-propre, que cette honteuse facilité que nous n'avons peut-être jamais dûe à l'amour, & sous laquelle, le plus souvent, nous n'avons pas plus trouvé le desir, que le sentiment qui seul auroit pu la rendre moins blâmable.

Vous sentez aisément qu'avec des femmes si ridicules, il faut au moins jouer la passion, & que ces airs vifs & brillants, ces graces légeres, ces propos vains & étourdis, qui nous ont soumis

en France tant de Beautés, qui nous aimoient si peu, & auxquelles nous le rendions si bien, m'auroient fait détester dans un Pays où tout cela n'est connu que sous le nom d'impertinence & de fatuité. Ce n'est pas cependant que tous ces moyens de plaire y soient si généralement proscrits, que (d'après le portrait que je viens de faire) vous devriez naturellement le penser, qu'ils ne trouvent grace en aucun lieu. Il en est de ces moyens, comme de ces gens que l'on méprise, & qui plaisent, ou de qui l'on dit du mal par préjugé, & qui attachent par le sentiment toujours plus fort que l'opinion. Je ne voudrois pas non plus que vous inférassiez de la peinture que je vous ai faite des Angloises, ou que toutes sont inexpugnables, ou que toutes mettent dans leurs passions, la décence, la force & la constance que je leur ai attribuées. L'Angleterre a ses folles comme tout autre pays : le caprice & les sens y ont leur empire, comme par-tout ailleurs. Il est même juste de dire que, comme le caractere de la Nation est d'être décidée, violente, emportée ; celles de nos femmes qui secouent le joug des préjugés & des principes, s'il y en a, vont ordinairement

ment plus loin que les vôtres, parce qu'elles joignent alors, au mépris qu'elles prennent pour la décence, cette impétuosité dans leurs passions, qui leur permet si rarement de pouvoir y mettre des bornes. Enfin, comme toutes vos femmes ne sont ni vaines, ni coquettes; que toutes ne prennent pas une idée pour un sentiment, que l'honneur, la vertu, la fidélité dans les engagements, ne sont pas des chimeres pour toutes, toutes les nôtres ne sont pas ou sensibles, ou raisonnables; mais toutes en général, sont prudes, & ce fut là-dessus que je crus devoir me régler. Ce n'est pourtant pas que je compte m'assujettir long-temps à leurs travers. Je médite de grandes choses. Je veux que toute l'Angleterre change de face entre mes mains, & être enfin pour elle un autre Henri VIII : mais un si vaste projet exige de grands ménagements; & je me souviens d'avoir oui dire à un grand Politique, que pour se mettre en état de dicter de nouvelles loix, il faut avoir paru long-temps respecter les anciennes.

La premiere chose donc à laquelle je renonçai en entrant dans ces tristes & pudiques contrées, fut à tout ce qui m'avoit fait si bien réussir en France.

Mes graces perdoient ſans doute à être traveſties à l'Angloiſe ; mais ſi je ne les avois pas ſi cruellement déguiſées, elles m'auroient été ou inutiles, ou pernicieuſes. Un air froid, important, rêveur, une profonde taciturnité ; en un mot, l'air de penſer, qui eſt la fatuité générale de ce pays-ci, fut l'air que je crus devoir prendre. Loin de me parer indécemment de tout ce qui m'étoit arrivé en France de glorieux, je ne parlai des femmes qu'avec beaucoup d'égards & de modeſtie, & comme ſi je ne les connoiſſois que par oui dire. Une Françoiſe, aſſez ordinairement, veut que ſon amant ait des ſuccès, & même des perſidies à lui raconter ; mais ce qui lui en donne une ſi haute idée, épouvanteroit une Angloiſe, & ſeroit pour elle une raiſon de ſe défendre, dont on ne triompheroit jamais ; & dans le projet aſſez hardi que j'avois formé de ſubjuguer toutes les femmes de la Cour & de la Ville, dont la conquête pourroit me faire honneur, je crus ne pouvoir trop annoncer le ſentiment & la diſcrétion.

Mylord Buttington, celui-là même que vous avez connu à Paris, que vous trouviez ſi extraordinaire, & qui ſe ren-

doit si ridicule en cherchant à vous copier, étoit non-seulement le confident, mais encore l'aide de tous mes projets. Pour vivre avec plus de liberté, & l'avoir toujours à mes ordres, car il n'a pour moi gueres moins de respect que pour vous, j'étois, en arrivant à Londres, descendu chez lui, & j'y avois même fixé mon logement. Mais comme Buttington n'y jouissoit pas, du côté de la régularité des mœurs, d'une réputation bien entiere, qu'il n'a pas, comme moi, eu l'esprit de se défaire également de ses airs françois, & qu'une liaison déterminée avec lui pouvoit me nuire, j'eus soin de répandre que je ne logerois chez lui, que jusques à ce que j'eusse trouvé une maison convenable. Mon intention n'étoit pas de le quitter; mais sans compter que les hommes s'accoutument à tout, je n'ignorois pas que nos discours les aveuglent presque toujours sur nos actions.

Le jour même de mon arrivée dans cette sombre & grande ville, nous allâmes *incognito*, Buttington & moi, à la Comédie. On y jouoit la piece de Shakespear, où il y a le plus de Revenants, & nous ne doutâmes pas que nous n'y trouvassions du monde, & sur-tout

beaucoup de femmes, qui ont communément les fantômes en grande vénération.

Notre espérance, à quelques égards, fut trompée. Nous y trouvâmes, à la vérité, beaucoup de femmes; mais de toutes celles que nous y vîmes, il n'y en avoit que trois, qui même avec de grandes différences, pussent mériter qu'on leur rendît des soins. Elles étoient toutes trois ensemble; & je formai dans l'instant le projet de conquérir toute cette loge.

Une d'elles, la Duchesse de Suffolck, jeune veuve, & une des beautés des plus fieres & des plus distinguées de la Cour & de toute l'Angleterre, fut celle sur laquelle, pour son malheur, mes yeux s'arrêterent avec le plus de complaisance; & j'avoue qu'il falloit toute l'ambition que j'ai, & plus de goût pour la gloire, que de sentiment de la beauté, pour regarder où elle étoit, quelque autre chose qu'elle-même. Rien n'égale la majesté de son port, l'élégance & la liberté de sa taille, les graces & la décence de son maintien, l'éclat & la fraîcheur de sa peau, la finesse, la douceur & l'agrément de son sourire. Son ame toute entiere est dans ses

yeux ; & je n'en connois pas d'aussi beaux par la coupe & par la couleur, & d'aussi singuliers par l'expression. Personne, en Angleterre, où cette espece de beauté, si agréable aux yeux, si piquante pour les sens, se trouve assez fréquemment; personne, dis-je, n'y a les jambes & les pieds d'une si grande perfection, les bras mieux taillés, & plus de graces dans les mains. Son esprit est, à la fois, fin, judicieux, étendu, orné de toutes les connoissances imaginables; mais, comme ses vertus & ses agréments, simple, modeste & sans apprêt. Peu de gens brilleroient même autant qu'elle, si elle n'avoit pas le mépris le plus décidé pour ce cruel genre d'esprit qui, dans la société, n'écoute & ne respecte que lui-même, qui fait que l'on y rapporte tout à soi, que l'on n'y parle que de soi, & qui en cherchant à écraser les autres de la supériorité qu'on se croit, choque plus par l'excès de ses prétentions, fatigue plus par sa stérile surabondance, rebute plus par son impolitesse, qu'il ne plaît par ses graces, ne satisfait par sa vivacité, ou n'étonne par ses lumieres.

L'imagination de Madame de Suffolck est aussi facile que féconde, mais aussi

ſage que variée; elle eſt toujours aſſervie à la décence & à la raiſon. Les écarts en effet ſurprennent plus qu'ils n'amuſent, & coûtent ſouvent plus de peine à ceux qui ſemblent s'impoſer la loi d'être toujours hors d'eux-mêmes, qu'ils ne contentent ceux qui ont le malheur d'y être expoſés. Son dégoût pour ce cruel débordement d'eſprit, fait que s'il y a des gens qui éblouiſſent plus qu'elle à la premiere vue, il n'y a perſonne qui plaiſe plus continûment. Nulle femme, en Angleterre, ne parle & n'écrit ni mieux, ni plus aiſément, & je n'en ai jamais vu rendre le ſentiment avec autant de force, de nobleſſe, de vérité & d'agrément qu'elle. Il ſemble, tant, lorſqu'elle parle de ſa tendreſſe, elle met à ce qu'elle dit, de naturel & de feu, que l'amour même ſente par ſon cœur, & s'exprime par ſa bouche.

On ne peut pas avoir dans l'ame plus de ſenſibilité, de grandeur, de franchiſe & de dignité qu'elle n'en a. Je crois que ſi, avant elle, on n'avoit pas connu ce qu'on appelle principes & vertus, elle auroit donné l'idée la plus exacte des uns & des autres. Si elle n'a pas l'avantage d'en avoir été douée la premiere, & la ſeule, perſonne du moins

ne les possede avec moins de contrainte & plus d'étendue. Jamais femme n'a plus respecté la pudeur, & n'a moins connu ce que vous appellez en France *Bégueulerie*. L'une n'est que le mensonge de l'autre ; & Madame de Suffolck ne s'en est jamais permis. Si son cœur connoît l'amour, ses sens ignorent ces honteuses surprises & ces mouvements passagers, que les femmes qui obéissent le plus aux leurs, auroient moins à se reprocher, si elles appliquoient à en affoiblir l'empire, le même soin qu'elles mettent à l'augmenter. Elle a pu permettre à une passion de troubler les siens ; mais c'est un droit que le caprice n'aura jamais sur eux. Elle ne fait pas consister l'avilissement dans ce que l'amour peut arracher à une femme de contraire aux devoirs qui lui sont prescrits, mais à ne point être fidelle à son sentiment, & ne croit pas que l'excuse de s'y être trompée, dont tant de femmes cherchent à colorer l'inconstance de leur cœur, ou le déréglement de leur tête, puisse être admise & les sauver du mépris. Sa parole est un serment, mais un serment inviolable & sacré. Son ame fiere & courageuse, autant qu'elle est tendre & sensible, lui feroit préfé-

rer, ſans balancer, la mort à la honte. Elle eſt fort délicate en amour, mais de cette délicateſſe qui ne naît que de l'excès de ſa paſſion, que la ſeule indifférence peut trouver de trop, & qui en effet ne m'auroit pas été à charge, ſi mon cœur eût mieux répondu aux ſentiments du ſien.

Pendant que j'étois occupé à conſidérer ces trois femmes, Buttington me demanda à laquelle des trois je ferois la noirceur d'en vouloir; & ſa ſurpriſe ne fut pas médiocre, quand je lui déclarai mes projets. Il m'aſſura que de mémoire d'homme, on n'avoit en Angleterre imaginé rien de pareil à ce que je voulois tenter. Pour moi, ajouta-t-il, je m'attacherois uniquement à Madame de Suffolck; elle eſt charmante, n'a encore rien vu; & ſi j'en crois la douce langueur de ſes yeux, elle meurt d'envie de connoître l'amour. Pour cette phyſionomie de mouton, continua-t-il en parlant de Madame de Rindſey, qui eſt à mon gré, beaucoup plus triſte qu'intéreſſante, ou qui, pour mieux dire, ne paſſe pour être l'une, que parce qu'elle eſt l'autre, qu'en prétends-tu faire ? Te flattes-tu de trouver jamais dans ces grands yeux ſi pâles, ſi inanimés, l'ex-

preſſion de l'amour? Ce ſont ſes affaires, répondis-je, ce n'eſt pas de ſa tendreſſe que j'ai beſoin. La vanité ſeule nous fait exiger de l'amour; il ne faut à l'homme ſenſé, que des plaiſirs. Je la diſpenſe donc de m'aimer; & je n'en oſe pas moins te répondre qu'elle ne m'en rendra pas plus à plaindre. D'ailleurs, repliqua-t-il, c'eſt une de nos plus zélées Presbytériennes; & j'ai remarqué que la choſe du monde la plus difficile, eſt de triompher de ces ſortes de femmes. Ce n'eſt pas, graces au Ciel, que je leur croye plus de vertu qu'à d'autres; mais c'eſt qu'une ſageſſe ſi affichée.... J'en ai rencontrées plus que toi, interrompis-je, & j'ai toujours, en pareil cas, vu l'affiche déchirée, quelquefois peut-être par l'amour, mais toujours par cette foibleſſe naturelle que les femmes n'affichent pas, & ſur laquelle il eſt pourtant ſi raiſonnable de compter. A l'égard de Madame de Pembroock, reprit-il, ce n'eſt qu'une étourdie, folle, légere, coquette, qui, ſelon toute apparence, paroîtra te réſiſter peu, & de laquelle peut-être tu ne triompheras pas ſi-tôt. Encore une fois, renonce à ces grandes entrepriſes, qui te perdront dès les premiers pas, &

crois que tu feras l'homme de l'Angleterre le plus heureux, si tu peux faire sentir à Madame de Suffolck, ce qu'elle seule ici me paroît digne d'inspirer.

Buttington m'exhorta vainement à modérer mon ambition; pour mieux lui prouver le cas que je faisois de ses sages remontrances, je le chargeai de me trouver trois petites maisons, toutes trois éloignées l'une de l'autre. Il plaisanta beaucoup sur des précautions si prématurées; mais je lui dis si affirmativement que je le voulois; & l'état glorieux dans lequel il m'a vu à Paris, lui a inspiré pour moi un si profond respect, qu'il n'osa pas me contredire plus long-temps. En attendant que je commençasse à mettre mes grands projets en exécution, & pour éviter que je ne m'ennuyasse, il me fit faire connoissance avec une Lingere assez honnête pour avoir toujours chez elle les plus jolies Ouvrieres de Londres, & pour nous les prêter, quand nous voulons nous délasser un peu, de la majesté qu'exigent les grandes passions.

Enfin, je parus à la Cour; & la Reine, à laquelle mon pere avoit toujours été fortement attaché, m'y reçut avec la plus flatteuse & la plus particuliere dis-

tinction. J'allai au cercle le ſoir même, & j'y trouvai dix ou douze beautés, plus blanches, plus ſeches, plus guindées, plus prudes les unes que les autres, qui, toutes pourtant, me lorgnerent malgré leur décence naturelle. Aucune de celles que je m'étois deſtinées, n'y étoit encore. Enfin, Madame de Suffolck arriva. Elle affecta de me regarder peu. A ſon émotion, à ſa rougeur, à ſon embarras, je jugeai qu'elle ne m'avoit pas auſſi impunément regardé qu'elle s'en flattoit peut-être. De mon côté, je feignis tout ce qu'elle ſentoit; & le reſpect que je mis dans mes regards, n'en bannit pas cette impreſſion de deſir dont les femmes ſont toujours flattées, & auquel effectivement Madame de Suffolck, malgré ſa modeſtie, me parut aſſez ſenſible. Quoique les Comteſſes de Pembroock & de Ryndſey arrivaſſent peu de temps après, je ne crus pas devoir me partager. La paſſion que je commençois à inſpirer, étoit un coup de foudre; & je ne pouvois, à mon tour, me diſpenſer de paroître en avoir reçu un. A Paris, j'aurois annoncé mes diſpoſitions par des regards hardis & peu ménagés, qui ne les auroient pas moins décelées à tout le monde, qu'à la fem-

me même pour laquelle j'y aurois été; mais j'étois dans une Cour où les galanteries d'éclat ne réussissent point, & où l'on n'a pas encore pu persuader aux femmes qu'on ne les aime que médiocrement, quand on ne les déshonore pas.

Je trouvai cependant, malgré tous les ménagements dont je croyois avoir besoin, le moyen de dire à la Duchesse, des choses flatteuses, & de lui laisser entrevoir que je ne l'avois pas vue, sans lui rendre intérieurement tous les hommages qu'elle méritoit. Quoiqu'elle parût se prêter peu à la conversation, & qu'elle ne me laissât ni lui dire tout ce que j'aurois voulu, ni lui parler aussi long-temps que je l'aurois desiré, il ne me fut pas difficile de juger, moins encore à son embarras qui fut extrême, qu'à la promptitude avec laquelle elle termina notre entretien, de l'impression qu'il faisoit sur elle. C'étoit m'avouer qu'elle craignoit de m'entendre; & si les femmes de son genre peuvent s'ennuyer des galanteries des gens qui leur sont indifférents, elles ne les redoutent jamais.

La Reine, ce jour-là, faisoit tirer une loterie de bijoux. Contre l'usage où elle est de n'y admettre jamais d'homme, elle voulut que j'en fusse, comme Etran-

ger, & ſans tirer à conſéquence. Le ſort m'y favoriſa : le lot le plus conſidérable m'échut; & comme c'étoit un bijou également galant & magnifique, j'en aurois ſur le champ fait hommage à Madame de Suffolck, ſi la Reine eût voulu me le permettre. Dans mes projets, une diſtinction ſi éclatante étoit en apparence une étourderie ; mais dans le fonds elle ne m'en auroit que mieux ſervi; plus la préférence que je voulois donner à la Ducheſſe auroit été marquée, plus le ſacrifice que j'en aurois paru faire à celle des femmes qui en auroit été tentée, lui auroit prouvé d'amour. Ce fut donc avec un extrême regret que je me vis forcé de renoncer à une idée ſi fine. Je la ſuivis cependant en partie; & le ſoir même, Madame de Suffolck reçut, avec une lettre fort galante, le bijou qui m'étoit échu. Buttington ſe tuoit de me dire que j'étois fou, qu'elle ne manqueroit pas de me jetter tout cela à la tête, la premiere fois qu'elle me rencontreroit; que la Ducheſſe, qui étoit haute & fiere, vouloit être reſpectée, & méritoit en effet de l'être, s'offenſeroit de la façon libre dont je lui expoſois mes intentions, & que ſûrement elle feroit un éclat qui me

donneroit, & avec raiſon, le dernier des ridicules. Quelque reſpect que j'euſſe pour les lumieres de Buttington, je ne voulus pas croire un mot de tout cela. Sûr d'avoir donné à Madame de Suffolck à rêver plus agréablement qu'il ne penſoit, puiſque, tout au moins, j'avois flatté ſon amour-propre, loin de l'éviter, comme il me le conſeilloit, j'allai le lendemain prier Mylord Dorſet, ſon ami intime, de me préſenter à elle le jour même. Je n'avois pas eu beſoin pour le ſentir, que M. de Buttington eût pris la peine de me dire que ma conduite avec elle étoit très-familiere; mais en convenant avec lui de la choſe, je n'étois pas d'accord avec lui ſur ſes ſuites. Comme je ne voulois pas, cependant, qu'elle pût attribuer la promptitude avec laquelle je lui avois parlé de mes ſentiments, à des eſpérances qui, en la bleſſant, auroient du moins retardé ma victoire, ce ne fut qu'avec le plus hypocrite reſpect que je l'abordai. Je ſus même jouer ſi bien cette ſorte d'embarras qu'on éprouve auprès de ce qu'on aime, que vous-même, que vous, à qui je dois tous mes talents, y auriez peut-être été trompé. Avec quelque ſoin qu'elle me cachât ſes diſpoſitions, il me

parut qu'elle me ſavoit plus de gré de l'effet qu'elle faiſoit ſur moi, qu'elle ne me vouloit de mal de la lettre que je lui avois écrite, & que le judicieux Buttington avoit jugé ſi haſardée. J'ai toujours cru qu'il faut diſtinguer, chez les femmes, les penchants des préjugés, & que quand on ſatisfait les premiers, on a aſſez peu de choſe à craindre des autres. Je ne m'étois pas trompé juſques-là, en ſuivant cette maxime, & Madame de Suffolck ne la démentit pas. Savez-vous bien que cela me feroit preſque croire que l'amour & la vanité pourroient bien être nés avant la vertu ?

Madame de Suffolck qui ne vouloit pas ſe livrer au goût que je lui inſpirois, veilla ſur elle-même avec la plus ſévere attention, & ſûrement crut qu'il ne ſe pouvoit pas que j'euſſe ſaiſi aucun de ſes mouvements. Rien de ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, quelque ſecretement qu'il s'y paſſât, ne m'étoit pourtant échappé. Si la converſation fut froide, mes regards ne le furent pas, & toutes les fois que je parus oſer les porter ſur elle, j'y mis tant de langueur & d'expreſſion, qu'elle ne put pas douter que je ne fuſſe l'homme du monde le plus ſérieuſement pris. Ce fut avec un plaiſir

extrême, que je m'apperçus du trouble que lui causoit ma présence ; & je n'en eus pas moins, lorsque pour s'en affranchir, & nous obliger à terminer notre visite, elle nous dit qu'elle alloit chez la Reine. Ces combats me plaisoient d'autant plus, que je n'en avois jamais vus, du moins, qui fussent réels ; & que quand on est de sang froid, & qu'ils n'impatientent pas, tous ces petits débats d'une femme contre elle-même, & cette alternative perpétuelle de foiblesse & de vertu, donnent à qui sait en jouir avec philosophie, un fort agréable spectacle. Ce n'étoit pas que je ne trouvasse dans Madame de Suffolck assez de charmes pour desirer sa possession ; mais elle étoit si décente ; & j'étois si peu accoutumé à aimer cela, que mes desirs, affoiblis par la dignité de son maintien, étoient plutôt pour moi, un amusement, qu'un supplice. Mais je ne m'apperçois pas qu'insensiblement je vous en fait subir un ; je vais finir une lettre déja trop longue, & me reposer moi-même de la fatigue de l'avoir écrite. Je n'en crois pas davantage, que je puisse vous envoyer mon histoire par fragments ; & comme je vous écrirai jusques à ce que j'aye trouvé une occasion

sûre pour vous faire remettre mes lettres, il se pourra bien que vous les receviez toutes à la fois. Vous y gagnerez, si elles vous intéressent; & si elles vous ennuyent, vous pourrez en cesser la lecture, & la couper, où j'aurai paru moi-même vous l'indiquer.

LETTRE SECONDE.

Je vous ai dit dans ma précédente Lettre, mon cher Duc, que Madam de Suffolck nous avoit congédiés sur le prétexte spécieux d'aller chez la Reine. Je m'y rendis pour l'y voir; ce fut en vain; soit qu'elle eût fait des réflexions qui l'eussent empêchée de s'y rendre, soit qu'elle eût eu, pour n'y pas aller, quelque autre raison, elle n'y vint pas, & m'obligea sensiblement d'avoir pris ce parti. J'inférai de cette rigueur qu'elle se tenoit (car je ne doutai pas à son absence d'autres motifs) qu'elle étoit bien fâchée contre elle-même; & sans compter qu'elle ne pouvoit pas mieux m'instruire de ses sentiments, qu'en me montrant qu'elle me croyoit dangereux pour son cœur, elle me donnoit, en ne venant pas, la liberté de parler à Madame

de Pembroock, ſur laquelle vous ſavez que j'avois des vues; mais il eſt juſte de vous dire ce que c'eſt, & j'employerai peu de temps à vous la peindre.

Figurez-vous d'abord une femme ſans traits décidés, mais formant un tout agréable, l'air vif, évaporé, mutin, coquet, pour une Angloiſe; car, à dire la vérité, à cet égard, elle feroit pitié en France : ſans caractere, mais auſſi ſans envie, ni prétention d'en avoir, ni qu'on lui en croye un. Légere, plus par air, que par goût; ſacrifiant à la vanité de faire beaucoup de conquêtes, le plaiſir d'aimer, plaiſir plus néceſſaire à ſon cœur, qu'elle ne le croit. Elle a beaucoup de jargon, & en conſéquence, peu d'eſprit, mais prodigieuſement de ces petits riens, qui, ſans le remplacer, ſont dans de certaines circonſtances, auſſi agréables qu'il peut l'être. Elle n'eſt pas gaie, mais elle rit beaucoup; fort pétulante, & point vive, ne diſcutant rien, décidant toujours, elle n'a ni toutes les graces, ni tous les travers qu'elle ſe donne, & nuit beaucoup à ce qu'elle a reçu de la nature, par tout ce qu'elle emprunte de l'art, qui, entre nous, ne fournit gueres que des ridicules. Elle médit avec aſſez de goût & de légéreté,

retient bien l'esprit des autres, possede l'art de se le rendre propre, autant, du moins, que cela est possible; & cela l'est moins que ne le croient les gens qui en sont réduits-là. Elle a beaucoup de talents pour une petite maison; personne n'est plus pantomime; elle contrefait, on ne peut pas mieux, & vous rend, dans la derniere perfection, les gens même que par le caractere de sa figure, elle sembleroit devoir attraper le moins. Elle chante bien; mais pleine de mines & d'affectations, elle met de tout cela dans ses talents, & les gâte nécessairement en voulant les outrer. Le desir prodigieux qu'elle a d'être elle-même, le moins qu'il lui est possible, fait qu'elle ne parle pas plus avec sa voix, qu'elle ne pense avec son esprit. Je ne sais quel est le sot Anglois qui lui a dit qu'il lui est agréable d'avoir la bouche de côté; mais ce n'est jamais que quand elle n'y songe pas qu'elle l'a autrement. Elle a l'air noble, sérieux & décent, lorsqu'elle ne gêne pas chez elle la nature; car l'air qu'on lui voit, est rarement l'air qu'elle a, quoique le maintien qu'elle se fait, ne vaille assurément pas celui qu'il ne tiendroit qu'à elle d'avoir. Mais elle sait qu'avec la

décence, une femme ne se fait que respecter; & elle croit que ce n'est pas cela qu'elle veut. Joignez à tout cela une taille fine & légere, des beautés qui vis-à-vis moi du moins, n'ont pas été pour elle en pure perte; & vous connoissez sûrement Madame de Pembroock. Les femmes de son genre sont à-peu-près les mêmes par-tout, & j'avois vu celle-là mille fois, lorsque je la vis pour la premiere.

J'avois été trop long-temps en France, pour n'être pas un objet fort important pour Madame de Pembroock: nous avions l'un sur l'autre les mêmes projets, & à ce que je crois, aussi peu de disposition à nous aimer; mais l'intérêt & la vanité font beaucoup plus de ces sortes de liaisons, que le cœur, & même que le caprice. Elle vouloit donc me conquérir, je voulois la soumettre; elle se croyoit de l'art, j'en ai; il ne m'en falloit qu'un avec elle, dont les femmes ne se défient jamais, quoiqu'il les attrape presque toujours, l'art de paroître aimer; & pour me faire croire la même chose, il falloit qu'il lui en coûtât plus qu'à moi. Les femmes sont forcées de nous en croire sur nos discours, & ne nous persuadent que

par des preuves : cela ne fait pas partie égale ; & j'avois, comme vous voyez, quelque raiſon de compter que l'avantage ne ſeroit pas tout-à-fait du côté de Madame de Pembroock.

La converſation fut donc bientôt liée entre nous : elle ne roula d'abord que ſur ces riens dont les gens de notre ſorte abondent toujours, & ſouvent plus par impuiſſance de faire mieux, que par habitude ou par politique. L'amour en devint bientôt l'objet : vos mœurs ſur cet intéreſſant article ne furent pas oubliées. Quoiqu'elle cherche perpétuellement à copier les Françoiſes, elle ne les en aime pas davantage ; & cette façon de penſer eſt aſſez généralement répandue en Angleterre, où nous ne vous rendrons juſtice que par le ſoin que nous prenons de vous imiter ; & ce n'eſt point, à dire vrai, ce que nous faiſons de mieux. Chaque Nation a, comme le goût & la façon de penſer, un air qui lui eſt propre ; & il eſt rare, qu'en cherchant à prendre les graces d'un pays dans lequel on n'eſt pas né, l'on ne ſe donne pas dans le ſien beaucoup de ridicules. J'ai vu chez vous quelques François qui vouloient bien nous faire l'honneur de nous reſſembler, &

qui, avec leur air ſingulier & profond, & (ſuivant la mode régnante) nos grands ou nos petits chapeaux, nos tailles longues ou courtes avoient perdu beaucoup de leurs agréments, ſans avoir pris rien de notre ſolidité, ou même de nos travers.

J'avois parlé décemment des Françoiſes devant Madame de Suffolck, à laquelle je n'aurois pas plu en prenant ſur elles un air léger; j'en médis avec Madame de Pembroock, à laquelle en les louant, je n'aurois pas fait ma cour; & je lui fis même entendre que ſi j'avois un peu à me louer de leurs bontés, j'aurois eu beaucoup à me plaindre de leur cœur, ſi je les avois aſſez mal connues pour leur livrer le mien. Mais en les peignant fort volages, je ne crus pas devoir me plaindre d'en avoir eſſuyé des infidélités. Je ne ſais comment cela ſe fait; mais un homme n'a jamais le malheur ou l'accident d'être quitté, que, même aux yeux des femmes, cela ne lui donne un ridicule; & j'ai remarqué que, graces à la corruption des mœurs, il eſt beaucoup plus ſûr de leur paroître volage ou perfide, que malheureux par trop de conſtance; enfin qu'un homme quitté, donne rarement l'envie de

le prendre, & qu'il lui faut encore plus de temps pour leur faire oublier cette infortune, qu'il n'en a eu besoin lui-même pour s'en consoler, quelque vive qu'ait été la douleur qu'il en a ressentie.

Il ne m'avoit pas fallu beaucoup de temps pour pénétrer Madame de Pembroock, & je crus, en conséquence des lumieres que j'avois sur elle, pouvoir lui dire avec plus de vivacité, que d'égards pour sa vertu, que je la trouvois la plus aimable femme d'Angleterre. Quoique je ne lui disse rien, que ce qu'elle croyoit déja, elle me répondit qu'il falloit, pour l'en assurer, que je me fusse singuliérement ravisé, ou que je mentisse le plus intrépidement du monde. Je ne convins, comme vous voyez bien, ni de l'un, ni de l'autre: sans me nommer Mad. de Suffolck, elle me fit entendre qu'elle ne doutoit pas que ce ne fût à elle que j'avois donné la préférence, & me loua si ironiquement sur mon choix, que j'en compris qu'elle en étoit blessée. Je me défendis de cette imputation, non-seulement avec beaucoup de légéreté, mais encore avec assez peu de ménagements pour la beauté de la Duchesse, pour que, si elle m'avoit entendu, elle ne m'eût pas cru aussi amoureux

d'elle, que je voulois qu'elle le pensât.

Je connoissois cependant trop bien les motifs de Madame de Pembroock, pour me prêter autant qu'elle auroit voulu, au desir qu'elle avoit de rabaisser sur les charmes de Madame de Suffolck ; & je crus devoir être d'autant plus réservé à cet égard, que je pouvois moins douter de l'usage qu'elle feroit de mes discours. Je lui dis donc tout ce qu'il falloit pour contenter sa vanité, & pour qu'elle pût se flatter, que s'il étoit vrai que la Duchesse eût été mon premier objet, elle pouvoit l'emporter sur elle ; mais j'évitai autant que je le pus, de dire de Madame de Suffolck rien qui, s'il lui étoit rendu, ne lui prouvât plus de discrétion sur mes sentiments, que peu de dispositions à la trouver aimable. Madame de Pembroock ne remportoit pas, sans doute, une victoire aussi entiere que son amour-propre l'exigeoit ; mais si je lui avois paru si indifférent pour la Duchesse, je lui aurois ôté l'attrait le plus puissant qui la portât vers moi, puisqu'alors je ne lui aurois pas offert de sacrifice ; & je connois trop les femmes de cette espece, pour croire qu'il eût été prudent à moi, de ne lui pas laisser l'idée d'une

d'une rivale, & de lui présenter un triomphe si facile.

Madame de Suffolck, qui apparemment boudoit toujours, ne venant pas chez la Reine, me laissa tout le temps dont j'avois besoin pour persuader à Madame de Pembroock, qu'il ne tiendroit qu'à elle de m'engager, & que je l'étois même déja d'intention, plus que je ne le lui disois. Elle étoit trop vaine pour ne pas croire bien aisément qu'on ne la voyoit pas sans danger; mais quoiqu'en un sens, j'eusse bien autant de vanité qu'elle, je ne m'en promis pas moins, quand à son tour elle auroit à me persuader de sa tendresse, de ne l'en pas tenir quitte à si bon marché.

Au reste, je doutois trop peu du retour qu'elle voudroit bien m'accorder, pour lui en demander des assurances; & je crus d'ailleurs avoir assez obtenu d'elle, en si peu de temps, pour ne la pas tourmenter sur de pareilles minuties. Elle me pria même à souper pour ce soir-là, avec Madame de Rindsey, chez laquelle j'avois passé, moins parce que j'étois un peu son parent, que pour commencer à mettre en exécution les vues que j'avois sur elle. Celle-ci qui, sur la fin de notre con-

verſation, s'approcha de nous, me dit fort obligeamment, mais d'un air timide & embarraſſé, qu'elle ſeroit charmée de retrouver chez Madame de Pembroock, ce qu'elle avoit perdu en ne ſe trouvant pas chez elle lorſque j'y avois paſſé. Il n'eſt pas bien étonnant en Angleterre de voir les femmes embarraſſées. La pudeur qui les tourmente ſans ceſſe, & qu'en général elles pouſſent juſques au ridicule, leur permet rarement de parler à un homme, ſur-tout les premieres fois, ſans rougir: mais je crus remarquer, malgré la ſinguliere modeſtie de Madame de Ryndſey, que ſon trouble partoit d'une autre cauſe. Je ne me trompois pas; mais il eſt certain que quand je me ſerois trompé, je ne l'en aurois pas moins cru.

Ma ſituation avec ces deux femmes étoit cependant aſſez délicate. Je venois de parler amour à l'une, ou à-peu-près; cette ouverture de cœur m'engageoit à avoir pour elle des ſoins plus marqués que ſi je ne lui euſſe encore rien dit; & il falloit à Madame de Pembroock des avances d'autant plus décidées, qu'il lui étoit bien plus néceſſaire de paroître aimée, que de l'être en effet. La plus légere diſtraction ne m'auroit pas perdu à la vérité, mais

l'auroit bleſſée. Et s'il n'étoit pas bien intéreſſant pour mon bonheur de la ſoumettre, il l'étoit pour ma vanité, qu'on crût que je l'avois conquiſe, & ſurtout qu'il ne m'en avoit preſque coûté pour cela que de me montrer. Que de femmes, en effet, j'aurois quittées d'avoir pour moi des bontés réelles, ſi elles avoient bien voulu, ſans cela, laiſſer croire au public, qu'elles m'honoroient des leurs! mais je les ai toutes trouvées de trop bonne foi, pour ſe prêter à une fauſſeté ſi inſigne.

Plus il étoit eſſentiel à ma gloire, que Madame de Pembroock parût ne me pas réſiſter, moins je devois choquer ſon amour-propre; ſans doute il l'auroit été, ſi elle avoit pu penſer que je me partageois; & ç'auroit été lui rendre néceſſaires mille petites tergiverſations auxquelles ſa façon de penſer ne la portoit que trop, & que je ne croyois pas pouvoir eſſuyer ſans me commettre. Il ne falloit pas, d'un autre côté, que je paruſſe ſi décidé pour elle, que Mde. de Rindſey m'en crût amoureux à un certain point. S'il y a des femmes que la certitude d'avoir à combattre une rivale aimée n'arrête pas, il y en a qu'elle décourage; & Madame

de Rindſey avoit un air ſi doux, ſi modeſte, & qui maſquoit ſi bien ſa ſinguliere intrépidité à tous égards, que je pouvois craindre qu'elle ne redoutât, ſoit pour ſa vanité, ſoit pour ſon ſentiment, la concurrence de Madame de Pembroock. Ces deux femmes étoient, ou paroiſſoient du moins, de caractere ſi différent, que je crus que je pourrois, ſans beaucoup d'efforts, concilier des choſes ſi oppoſées; & j'y parvins, en effet, ſans avoir pour cela beſoin d'autant de fineſſe que je l'avois cru d'abord. S'il arrivoit au reſte, que malgré mes précautions, Madame de Rindſey me trouvât trop d'empreſſement pour Madame de Pembroock, & qu'à ſon tour, celle-ci ne me crût pas abſolument indifférent pour l'autre, il ne me paroiſſoit pas bien difficile d'effacer le mécontentement ſecret de la prude, en rejettant ſur le deſir de ne pas expoſer ſa réputation, les attentions trop modérées que j'aurois eues pour elle, & de me ſauver des reproches de la coquette, en donnant devant elle à Madame de Rindſey, tant de ridicules, qu'elle ne pût pas douter qu'elle ne ſe fût trompée, lorſqu'elle m'avoit cru ſur elle quelques vues.

En attendant que je ſuſſe ce qu'étoit intérieurement Madame de Rindſey, je réſolus de me conduire avec elle d'après ſon maintien, la réputation qu'elle avoit dans le monde, & la ſévérité de mœurs & de principes qu'elle y affichoit. Vif, léger, galant, bruyant même avec Madame de Pembroock, je ne lui parlai que d'elle, de ſes agréments, des modes, des plaiſirs & des uſages de Paris. Sérieux & ſenſé avec Madame de Rindſey, je gémis du débordement qui commençoit à ſe gliſſer dans les mœurs, & j'invectivai avec force contre la puiſſance, le faſte & les déréglements de la haute Egliſe. Rien n'étoit aſſurément plus contradictoire que le ton, les diſcours & les façons que j'employois avec chacune d'elles : mais c'étoit des femmes ; je les flattois ; & pendant que l'une admiroit la galanterie & la légéreté de mon eſprit, l'autre paroiſſoit ne pas comprendre comment revenant de France, & à mon âge, je pouvois avoir tant de ſolidité. Je ſus d'ailleurs leur dire mille choſes fines & délicates que je répétois pour la millieme fois, mais qui n'en avoient pas moins pour elles les graces de la nouveauté. Enfin, je

les laiſſai enchantées, & ne les quittai que très-convaïncu qu'aucune des deux ne m'échapperoit.

En rentrant chez moi, j'y trouvai, pour comble de bonheur, ce que j'avois envoyé à Madame de Suffolck, avec une lettre dans laquelle elle avoit mis la plus haute dignité. Buttington, qui m'avoit attendu, ne revenoit pas de ſa ſurpriſe, de ce que je me rejouiſſois d'une rigueur qui, ſelon lui, étoit une des cruautés des plus inouies qu'on eût eues en Angleterre, de mémoire d'homme. Oui! lui dis-je; eh! qu'a-t-elle donc fait de ma lettre? Pourquoi l'a-t-elle gardée? Ah! imbécille, indigne d'avoir reçu des leçons du Duc de.... & de moi... Parbleu! interrompit-il, elle étoit inſolente, ta lettre! elle lui aura déplu; dans ſon premier mouvement, elle l'aura brûlée: ne voulois-tu pas qu'elle t'en renvoyât les cendres? Mon ami James, continua-t-il, je vous l'ai déja dit; vous vous embarquez dans une ſotte affaire; &, pour le pays, permettez-moi de vous le redire, vous la conduiſez très-ſottement. Eh bien? ſoit, lui répondis-je; mais je parie contre toi mille guinées, que j'ai Madame de Suffolck; & je te donne encore par

deſſus le marché, les Pembroock & les Rindſey.

Le Comte de Buttington étoit apparemment en malheur ce jour-là; car ce que je lui dis ne l'empêcha pas de parier; & le détail que je lui fis après de mes conquêtes du ſoir, ne lui donna point la plus légere peur de perdre ſon argent. Pour Madame de Pembroock, me dit-il, je la connois aſſez pour ne pas douter qu'elle ne ſe laiſſe aimer: mais toutes ces grandes exclamations qu'elle a faites ſur l'excès du ton mérite, ne m'aſſurent point du tout que tu ſois auprès d'elle auſſi heureux que tu t'en flattes, & que peut-être elle te le fait eſpérer par ſes agaceries. A l'égard de Madame de Rindſey, ajouta-t-il, en hauſſant les épaules, il n'y a peut-être jamais eu de prétentions plus folles, & d'eſpérances plus mal fondées que celles que tu as ſur elle; & le Ciel ne te les permet ſans doute, que pour humilier ta vanité. Ne croirois-tu pas, par haſard, qu'elle t'a lorgné? Mais oui, répondis-je; j'ai, par exemple, cette certitude-là: il eſt vrai que c'eſt à ſa maniere; ces grands & triſtes yeux s'arrêtoient ſur moi, ſans chaleur & ſans expreſſion, ou du moins, ils

en avoient une si sournoise, que je conviens qu'il n'étoit pas aisé de l'y saisir. Elle y étoit pourtant; & si j'oserois répondre que Madame de Rindsey n'aimera jamais, je n'en suis pas moins sûr qu'il n'y a peut-être pas, dans toute l'Angleterre, de femme plus aisée à vaincre, sur laquelle à la vérité, l'amant puisse prendre moins, mais que l'amour amuse plus. (A ce propos, nouveau mépris de la part du grand Buttington) : au reste, reprit-il, me seroit-il permis de vous demander comment, après la magnifique épître que vous avez reçue de Madame de Suffolck, vous comptez vous arranger avec elle? Ne lui proposerez-vous pas demain de vous donner un rendez-vous? Non, mon cher Williams, lui répondis-je, je ne suis pas tout-à-fait assez Buttington pour cela. Du moins, vous oserez l'aborder? Cela n'est pas douteux, repliquai-je : elle m'adore; & je n'en suis pas, en vérité, moins sûr que si elle me l'avoit dit.

Buttington, qui est un des Pairs du Royaume qui a le mieux fait ses Humanités, s'éleva là-dessus avec fureur, & me déclama d'un ton véhément, une parfaitement belle invective en vers la-

tions contre la vanité, qui ne me corrigea pas plus que toutes les injures qu'il me dit après, dans l'Anglois du monde le plus élégant. Savez-vous bien, mon ami, continua-t-il, qu'en revenant de France, plus gâté qu'instruit par vos leçons, vos exemples, & deux ou trois belles aventures que le Duc & vous m'aviez procurées; je voulus en agir dans ce pays-ci, comme j'avois fait en France? Savez-vous bien ce qui m'en arriva? On te prit pour un fat, sans doute? Justement, reprit-il: non-seulement, je manquai la Dame, mais encore, c'est qu'on me donna sur mes agréables façons de faire, des ridicules qui ne sont pas effacés, & qu'on ne m'appelle encore à la Cour, que *le Beau-Téméraire*. On fit fort bien; de quoi t'avisois-tu? Et de quoi t'avises-tu toi-même, repliqua-t-il? Enfin, mon cher Duc, je compris que je ne lui ferois jamais sentir la différence qu'il y a entre nous deux, & je fus obligé d'envoyer coucher un homme si déraisonnable.

Je m'étois bien douté que la Duchesse, emportée par sa passion, & épuisée du sacrifice qu'elle s'étoit fait la veille, n'auroit pas la force de le recommencer; mais je n'en avois pas moins réso-

lu de la punir de sa révolte contre moi. J'avois d'ailleurs cru remarquer, que lorsqu'une femme raisonnable commence à s'engager, & qu'elle s'en apperçoit, il est dangereux de la laisser dans un état paisible; que l'on ne sauroit trop occuper son cœur, du sentiment qu'elle se reproche; & que, par une de ces bisarreries de la nature, dont il seroit presque impossible de rendre compte, il est plus sûr de la tourmenter par la douleur, que de ne lui donner que des idées de plaisirs, sur-tout, lorsque l'on veut qu'elle se détermine promptement, & que c'est à une ame tendre que l'on a affaire. Je m'étois, en conséquence, promis d'inquiéter celle de la Duchesse; & dans cette intention, je l'attendis chez la Reine. Elle y arriva enfin, plus belle que tous les Anges ensemble, & avec une impression de douce tristesse dans les yeux, & une sorte d'embarras dans toute sa personne, qui lui donnoit des graces inexprimables. Je jugeai, à la fierté qu'elle mit dans ses regards, lorsqu'elle les porta sur moi, qu'elle ne doutoit pas que sa lettre ne m'eût anéanti; & je crus qu'il n'étoit, ni de ma dignité, ni de mon intérêt, de lui laisser cette idée. Il me seroit difficile de

vous peindre l'excès de sa surprise, de sa confusion, & de sa colere, lorsqu'au-lieu de l'humiliation profonde dans laquelle, après mes torts & ses rigueurs, elle ne doutoit pas que je ne fusse plongé, je ne lui montrai que de la froideur & du détachement. Je mis de tout cela, mais rien que cela, dans la révérence que je lui fis; & je suis bien sûr qu'elle n'en avoit jamais reçues qui lui dissent les mêmes choses. Il ne se peut pas que vous n'y ayez jamais pris garde; mais, à mon gré, les femmes ne sont jamais plus plaisantes, que lorsqu'il leur arrive de nous trouver dans des dispositions contraires à celles dans lesquelles elles nous supposoient. Celle-ci, qui n'avoit aucune idée de ce tour françois, en pensa tomber d'étonnement. Je m'étois flatté que sa surprise n'iroit pas sans une très-vive colere; & pour mieux jouir de celle qui la transportoit, je l'abordai avec tant de liberté dans le maintien, que je la vis tout près de me dire des injures. Malheureusement elle se contint, & j'en fus quitte pour un regard, où il y avoit toute la fureur que de très-beaux yeux puissent exprimer. Je le crus du moins; mais je lui en vis bien davantage, lorsqu'avec ce même

air de détachement que sa colere ne faisoit qu'augmenter, je lui fis, avec toute l'intrépidité imaginable, un de ces compliments d'usage qui ne signifient que le peu que nous inspire la personne qui en est l'objet. Quel trouble une conduite si sage & si peu prévue, n'éleva-t-elle pas dans son ame! Que sa douleur fut vive! & avec combien de délices j'en jouis!

Si tous les hommes pouvoient savoir comme nous, mon cher Duc, à quel point une véritable passion les soumet & les avilit! de combien de choses qui, lorsqu'ils pensent comme nous, ne dépendent que d'eux, elle les fait dépendre, il n'y en a pas qui ne préférât au bonheur, toujours assez douteux, de régner sur un cœur par le sentiment, le plaisir singulier & flatteur de régler une ame comme on le veut, de ne la déterminer que par ses ordres, d'y faire naître tour-à-tour les mouvements les plus opposés; &, du sein de son indifférence, de la faire mouvoir comme une machine dont on conduit les ressorts, & à laquelle on ordonne, à son gré, le repos ou le mouvement!

Au milieu de tant de peines, Madame de Suffolck jouissoit cependant du

suprême bonheur de me voir ; mais je ne lui laissai cette consolation, qu'autant que cela m'étoit nécessaire, pour qu'elle ne me crût pas assez piqué pour éviter sa présence ; & ce ne fut qu'après lui avoir bien prouvé que je ne la craignois pas, que je jugeai à propos de disparoître à ses yeux. J'y lus, quand je pris ce parti, une impression de douleur si vive, qu'un Buttington en auroit sûrement été touché. Vous ne me faites pas, à ce que je crois du moins, le tort de me soupçonner d'une foiblesse pareille ; mais quand j'en aurois été capable, Madame de Suffolck en auroit tiré peu de fruit. Je savois que Madame de Pembroock restoit chez elle, je lui devois une visite ; & quand je ne la lui aurois pas due, dans les circonstances où j'étois avec elle, je n'en aurois pas moins été la voir.

Il y avoit tant de monde chez Madame de Pembroock, &, en conséquence, si peu à faire pour mes projets, qu'après une visite fort courte, je retournai chez la Reine, pour y achever la Duchesse. J'avois tant de sujets de la croire accablée de tristesse, que j'avoue que je fus confondu de la trouver qui rioit, & de la façon du monde la plus naturelle. Ces

ris m'auroient même extrêmement déplu, si à mon arrivée ils n'eussent pas redoublé. J'entendois, aussi-bien qu'elle, ce que lui disoit Mylord Dorset; & comme je n'y trouvois rien qui fût si singuliérement plaisant, je compris qu'il y avoit de l'affectation dans ses ris, & j'en conclus qu'elle n'étoit pas aussi tranquille qu'elle vouloit le paroître. Si mon intention étoit de tourmenter son cœur, je n'avois, ni ne pouvois avoir celle de le décourager, ni de trop humilier son amour-propre. Rien n'est si dangereux avec les femmes qui ont de la dignité dans l'ame : & je ne savois pas si Madame de Suffolck, qui en a beaucoup, sentoit déja assez d'amour pour que sa fierté ne lui donnât pas enfin contre moi, de violents & d'utiles conseils. Sans être donc la dupe de l'air détaché qu'elle affectoit, je crus devoir en prendre un qui lui marquât plus d'intérêt. Je me joignis à la conversation : mon ton fut doux, mes regards tendres, & ma contenance respectueuse. Quoiqu'elle semblât à peine s'appercevoir de ce changement, & que ma présence parût ne lui rien ôter de sa liberté d'esprit, j'étois convaincu qu'elle souffroit intérieurement; mais en consentant à la ras-

ſurer, je ne jugeai pas à propos de me compromettre; & d'ailleurs, j'étois bien ſûr que, quelque peu que je fiſſe, elle ſauroit toujours ſe l'exagérer aſſez. Quelque effort qu'elle ſe fît pour conſerver cet air de ſévérité qu'elle croyoit me devoir, ſes yeux, malgré elle, s'adoucirent en me regardant, & elle ne s'oppoſa pas aux petits arrangemens que je fis pour lui donner la main, quand elle ſortiroit de chez la Reine. Il m'auroit aſſurément été facile d'y mettre plus de fineſſe; mais plus je lui aurois voilé ma marche, moins j'aurois vu à quel point ſon amour l'entraînoit. Enfin, je lui donnai la main, & je tremblai en m'acquittant de cette fonction, comme le jour qu'en faiſant la même choſe ſur l'eſcalier de l'Opéra, vous me crûtes prêt à tomber. Je ne ſais ſi la Ducheſſe eut la même idée; mais ce dont je ne puis douter, c'eſt qu'un ſi beau déſordre la toucha ſenſiblement. J'avois la veille joué à-peu-près le même rôle; mais ce ſont de ces choſes que l'on peut répéter tant qu'on veut avec les femmes, & dont leur vanité nous aſſure toujours le ſuccès. Dès que je me vis ſeul avec elle, je me juſtifiai reſpectueuſement de la liberté que j'avois priſe. Le crime lui

plaisoit trop, dans le fond, pour qu'elle fût bien difficile sur les excuses. Elle se plaignit, cependant, de ce que je ne l'avois pas respectée. Je me récriai sur son injustice; mais je n'en eus pas moins la méchanceté de lui faire sentir que je regardois à peu-près comme une faveur, la distraction qu'elle avoit eue de garder ma lettre, & la douleur avec laquelle elle s'étoit plainte de l'insolence que j'avois eue de lui écrire si promptement l'intention où j'étois de vivre & de mourir dans ses chaînes.

Elle fut d'autant plus outrée de ce que je lui disois, qu'elle sentoit bien qu'elle avoit, à cet égard, quelque chose à se reprocher. Elle rejetta, en rougissant, son oubli sur le peu de mémoire que l'on conserve pour les choses indifférentes. Je parus atterré de sa réponse; & elle monta en carrosse, très-convaincue que j'étois bien puni de ma vanité, & fort satisfaite de la façon dont elle l'avoit réprimée.

Que les hommes sont injustes, mon cher Duc, lorsqu'ils croyent que notre vie est oisive, & que nous ne pensons jamais! Si ceux d'entr'eux qui nous accusent de ne faire que des riens, & c'en est certainement le plus grand nombre,

ſavoient combien il nous faut de manege, de méditations profondes, de ſagacité, pour pénétrer les différents caracteres des femmes, en profiter, les conduire ſelon nos vues & nos deſirs, & combien tant de ſoins divers rendent notre vie active & agitée, ils prendroient bientôt de nous une autre opinion. Je crois cependant qu'accoutumés comme ils ſont, à ne juger des choſes que par préjugé, ils pourroient changer d'avis ſur nous, ſans nous en eſtimer davantage, & trouveroient que nous faiſons & de notre temps, & de nos talents, un uſage fort ſingulier, comme s'il y avoit moins de mérite, & ſouvent des vues beaucoup moins grandes à tromper des femmes, par ſa fineſſe, qu'à abuſer par les ruſes uſées de la politique, & aveugler ſur leurs intérêts une Cour & des Miniſtres. Aſſurément, quand je veux bien comparer le négociateur à nous, ce n'eſt pas que je ne ſente à quel point je lui fais grace, & combien en cela je défere à l'opinion; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'on y trouveroit de notre part autant d'orgueil, que nous qui ſentons le poids de nos travaux, & qui en connoiſſons le prix, devons y trouver de modeſtie. Il

y a bien loin encore des lumieres que les hommes croyent avoir acquises à la véritable philosophie : & je ne sais si ce ne seroit pas penser trop bien d'eux, que de croire qu'ils puissent jamais y parvenir.



LETTRE TROISIEME.

SI quelqu'autre que vous, mon cher Duc, lisoit mon histoire, & qu'elle tombât, par exemple, entre les mains de ces gens qui, pour toutes connoissances, n'ont que des préjugés, il seroit étonné, sans doute, que je trouvasse dans les évènements d'une vie aussi frivole que la mienne, à ses respectables yeux, de quoi en composer une, & de ce que mêm·· j'oserois faire souvenir que j'ai vécu. En effet, qu'y verroit-il? des femmes cherchées & poursuivies sans amour & sans desirs, avec la plus grande ardeur, & prises uniquement pour être quittées; un homme, toujours dans la plus grande agitation pour la chose du monde qui paroît devoir occuper le moins, dès qu'elle n'intéresse pas le cœur; des regards discutés avec

le détail le plus étendu; de simples mines devenues un sujet de spéculation, & traitées sérieusement, & avec autant de profondeur que pourroient l'être des faits de la plus grande importance; une analyse exacte jusqu'au ridicule, du cœur, des caprices ou des petits motifs d'une femme; un amas de méprisables ruses, ou d'atroces perfidies; en un mot, les mémoires d'un fat; digne objet, assurément de l'attention publique!

Mais, sans compter qu'un objet, quel qu'il soit, n'a d'importance que celle qu'on lui donne, & que la vanité, l'intérêt & le préjugé reglent seuls le prix des choses, ce même homme qui, parce que j'aurois le malheur d'être son contemporain, n'auroit que du mépris pour tout ce que j'aurois à lui raconter, croiroit ne pouvoir jamais assez payer un livre qui l'instruiroit de quelques particularités galantes de la vie de quelque Romain, fameux ou non, & qui seroit du siecle d'Auguste. Eh quoi! les choses changent-elles donc de nature par l'éloignement; & comment se peut-il que ce qui, s'il avoit vécu du temps de ce Romain, ne lui auroit paru que frivole, devienne enfin pour lui un objet si intéressant? Verrons-nous toujours les

hommes, non contents d'être la dupe du siecle où ils vivent, l'être encore des siecles où ils n'ont pas vécu? Mais n'interrogeons pas leur raison ; nous sommes trop sûrs que leur vanité seule nous répondroit. Cependant, est-il décidé que l'on ne voudra jamais étudier les hommes, que dans ceux qui n'existent plus ; & savoir ce qu'ils ont été, n'est-ce pas pour nous une curiosité aussi inutile & presque aussi déplacée que le seroit celle de vouloir apprendre ce qu'ils feront après nous? Il n'est pas douteux, à ce que je crois du moins, qu'il ne nous fût bien plus nécessaire de connoître ceux avec lesquels nous sommes obligés de vivre; mais il est bien moins aisé de pénétrer ce qu'ils sont capables de faire, qu'il ne l'est de savoir ce qu'ils ont fait. Il n'y a personne qui ne puisse lire ; & la Nature n'a pas donné à tout le monde de quoi percer la profondeur du cœur humain : sans doute, elle a bien fait. Comme il y auroit pour nous un tourment perpétuel attaché à la connoissance précise de l'instant qui doit terminer nos jours, ce n'en seroit pas un moindre pour nous que de savoir à quel point les objets de notre estime, de notre amitié, de notre amour, sont sou-

vent indignes de tout ce qu'ils nous inſpirent. Cette ſorte de preſcience ne préviendroit pas en nous ces paſſions, & ne nous les rendroit que plus douloureuſes, par la certitude qu'elle nous donneroit, que le ſentiment le plus cher à notre cœur, ne peut un jour en devenir que le ſupplice.

Je veux donc que ce ſoit un bonheur pour les hommes, que de ne pouvoir jamais parvenir à un ſi haut degré de connoiſſance, & qu'il eſt important pour le bonheur de l'humanité, qu'ils ſe croyent réciproquement des vertus. Cela n'empêche pas qu'il ne nous ſoit recommandé, & par la raiſon même, d'apprendre à les connoître; & j'oſe ſoutenir qu'une hiſtoire qui ne contient que les minuties de leurs erreurs, eſt plus utile pour cela que toute autre. Mais, me dira-t-on, le beau ſujet de réflexion, que des femmes! Eh quoi! ſont-elles donc ſi peu de choſe à nos yeux; influent-elles ſi peu ſur notre vie, que nous devions regarder comme perdu, ou mal employé, le temps que nous mettons à approfondir leur ame? Qui peut donc, mieux que cette étude, garantir notre cœur du trouble qu'elles y excitent, & nous apprendre à ne nous

pas faire un objet de passion, de ce que la nature, toujours plus sage que nous, a voulu sans doute qui ne fût pour nous qu'un plaisir? Les femmes, de leur côté, instruites des pieges que nous leur tendons, apprenant par une histoire du genre de la mienne, combien peu elles doivent compter sur notre cœur, à quel point il nous est aisé de feindre de l'amour, le peu que sont pour nous nos serments, & tout ce qu'elles risquent à les croire, en deviendroient nécessairement moins crédules, en seroient plus estimables, & de-là même plus heureuses.

Mais quand on voudroit bien convenir que mon histoire, considérée de ce côté, pourroit être utile, on ne m'en blâmeroit pas moins du peu de consistance des faits qui la composent. Les hommes, ceux mêmes auxquels par leur état les récits importent le moins, aiment les grands événements, c'est-à-dire, ce qui leur paroît tel; car que l'on décompose ces grands événements, on ne les trouvera presque jamais, que le résumé d'une infinité de petites circonstances, plus puériles les unes que les autres aux yeux de la raison, ou quelquefois le résultat que l'on devoit le

moins attendre de toutes les mesures que l'on avoit prises, & du récit desquelles on a vastement ennuyé le Lecteur. Cela se peut : mais du moins, on lui a présenté des objets dignes de l'occuper; une grande révolution, le bouleversement d'un Empire, la fondation d'un autre, des guerres cruelles, d'importantes négociations, &c. Il faut en convenir, tout cela est fort beau; mais mon histoire est aussi fort belle. Vous ne me montrez que l'extérieur de l'homme, ou ne m'offrez, pour percer plus loin, que des conjectures, que je puis, si je veux, ne pas adopter, & qui, quelque fines qu'elles puissent être, n'en sont peut-être pas mieux fondées. Moi, c'est le cœur que je développe, son délire particulier, le manege de la vanité, de la fausseté, dans la plus intéressante des passions que j'expose à vos yeux. Cela peut, à la vérité, n'être pas utile à tous les hommes; mais soyez amant, je cesserai de vous paroître si frivole : craignez de l'être, vous me devrez encore plus d'estime & de reconnoissance; repentez-vous de l'avoir été, en vous retraçant vos erreurs, je vous affermis dans un repentir qui ne peut que vous sauver des malheurs, ou des ridicules,

peut-être tous les deux ; & si vous n'avez été qu'un fat, ou si, comme moi, vous en êtes un, par mon exemple je vous corrige de l'être, je vous console de l'avoir été ; ou, ce que vous aimerez mieux, peut-être, & qui peut en effet vous être plus nécessaire, ou plus agréable, j'encourage votre fatuité par mes succès, & vous la rends plus utile par mes préceptes.

Après cette longue excursion, beaucoup plus Angloise qu'elle n'est placée, & qui ne vous ennuyera peut-être pas moins qu'elle ne m'a coûté, je vais, mon cher Duc, reprendre mon histoire que, s'il m'en souvient bien, j'ai laissée à une très-importante circonstance ; c'est que je donnois la main à la Duchesse sur l'escalier du palais.

Ce qui me divertit beaucoup, fut l'étonnement de Buttington, qui allant me chercher chez la Reine, s'étoit arrêté au bas du degré, pendant que nous le descendions. Quoi ! me dit-il, vous avez osé lui parler ? mais aussi, si je ne me trompe, cela ne vous a pas réussi ? On ne peut pas mieux, lui répondis-je ; car je l'ai mise dans une fureur exécrable, & je cours en jouir & l'augmenter chez Madame de Norfolck, où je sais qu'elle

qu'elle soupe. Mylord veut-il y venir? je lui montrerai comme on se fait, à la fois, adorer & détester d'une femme. Il a vu cela cent fois à Paris; mais je vois qu'il a tout oublié à Londres; & je veux bien recommencer son éducation.

Buttington consentit à ce que je lui proposois; & nous arrivâmes chez Madame de Norfolck, assez long-temps avant la Duchesse, qui alloit un train un peu plus décent que le nôtre. Je ne pourrois jamais vous peindre la surprise & la joie qui éclaterent dans ses yeux, lorsqu'elle me trouva dans une maison où elle m'attendoit si peu. Buttington, qui n'est pas l'homme de son siecle qui lit le plus finement dans les yeux, ne vit que de l'étonnement dans ceux de la Duchesse; & il est vrai qu'elle renferma avec tant de promptitude, celui de ses mouvements qui m'étoit favorable, que j'avoue qu'il falloit toutes mes connoissances pour pouvoir le saisir dans les siens. Je fus quelque temps dans l'indécision sur la conduite que j'aurois avec elle ce soir-là. Le goût qu'elle m'inspiroit, me faisoit pencher vers la clémence; mais c'étoit une surprise des sens à laquelle je ne crus pas que je dusse céder: &, toutes réflexions faites, je

me déterminai à agir avec elle à toute rigueur. Si je n'avois voulu feulement que la défefpérer, il ne m'auroit fallu, pour y parvenir, que paroître toujours jouir de la tranquillité que j'avois affectée jufques-là. Lui prouver de l'indifférence, ou plutôt lui en faire craindre, étoit quelque chofe; mais cela ne me fuffifoit pas, & je voulois la rendre jaloufe. C'eft, de tous les mouvements, celui qui agite le plus, & que l'on peut cacher le moins; & qui, par conféquent, décele le plus les fentiments que l'on condamne encore au filence. Ce n'étoit pas que je puffe douter encore de ceux de la Ducheffe; mais elle s'obftinoit à les renfermer, & il m'eût été doux d'en jouir.

J'avois affaire, heureufement pour moi, à un cœur tendre, fenfible, délicat, tel enfin qu'il le faut pour connoître, dans toute fon étendue, l'horrible tourment de la jaloufie. Auffi fe livra-t-elle à cette cruelle paffion avec toute la vivacité imaginable. Quel plaifir n'étoit-ce pas pour moi, de la voir machinalement épier mes regards, les fuivre avec inquiétude où ils fe portoient, & rougir de fureur, quand ils s'arrêtoient fur une femme trop long-temps! Ce qu'il y a d'heureux, c'eft que la ja-

lousie ne choisit pas, que tout lui sert d'objet & d'aliment, & que quand on craint de perdre ce qu'on aime, tout allarme, & même ce que l'on doit redouter le moins. Hélas! combien, pour tâcher de me dérober le désordre dans lequel je la mettois, elle s'efforça d'être vive & sémillante! combien ses graces & son esprit, toujours si simples & si naturelles, devinrent forcés! Que je lui causai de tourments, & qu'elle me donna de plaisir! Je ne sais si la douleur dont elle étoit pénétrée, la ramena, malgré elle-même, au ton sérieux; ou si simplement elle sentit à quel point elle étoit déplacée; mais je vis bientôt cesser sa gaieté & ses plaisanteries. Quelle victoire! & si vous connoissiez la femme sur laquelle je la remportois! combien elle est fiere! à quel point elle est belle! Ah! jamais triomphe ne m'avoit si sensiblement flatté; & jamais aussi je n'avois joui d'un spectacle aussi doux pour mon amour-propre que celui-là. Toute inquiete, toute agitée qu'elle étoit, soit pour mieux cacher son trouble, soit plutôt pour ne me pas perdre de vue, elle consentit, après le souper, à jouer avec moi, & s'y conduisit à faire pitié. Mais comme il ne faut pas

dire aux femmes, même dans la plus grande intimité, ce qu'on a pénétré de leur ame, je l'ai depuis assurée que son air indifférent, ce soir-là, m'avoit donné la plus vive des inquiétudes. La douleur & l'amour occupoient trop, cependant, le cœur de Madame de Suffolck, pour qu'il lui fût possible, à quelque point qu'elle prît sur elle-même, d'y tenir plus long-temps; & notre partie fut finie à peine, qu'elle s'en retourna chez elle avec un air d'humeur & une brusquerie qui terminerent bien agréablement cette journée.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que Buttington n'avoit pas moins pris d'humeur contre moi, qu'elle-même; & quand je lui demandai ce qu'il pensoit de ma conduite: James, mon ami, me répondit-il, il est juste de laisser ses amis se noyer à leur fantaisie; mais si j'avois été à la place de Madame de Suffolck, je vous aurois indubitablement rompu sur le nez, tous les éventails de la maison. Elle me prépare, à ce que je crois, repris-je, un sort plus doux: ce n'est pas qu'en ce moment elle ne croye me détester; mais elle m'adore, & je suis bien sûr de faire pleurer actuellement deux des plus beaux yeux du monde.

J'aime assez, moi, à procurer des insomnies à ces fieres beautés qui en donnent à tant de gens. Eh, morbleu ! Mylord, repliqua-t-il, si, ce contre quoi je vais parier tout-à-l'heure, si vous voulez, vous êtes assez heureux pour l'occuper tendrement, tout indigne que vous en êtes, pourquoi préférer au plaisir si délicieux que sa passion pour vous peut vous donner, la volupté barbare de déchirer un cœur où vous croyez que vous régnez ? Non, cher Williams, répondis-je, il y a des voluptés délicates, des plaisirs fins, qui ne sont pas pour tout le monde, & que je ne suis pas surpris qu'un homme qui, comme vous, ne sauroit s'élever au-dessus de ses sens, ne conçoive pas ; & malheureusement pour vous, celui que me donne à présent Madame de Suffolck, est de ce genre. Et moi, reprit-il en fureur, je vous soutiens, je parie même ma plus belle terre, que non-seulement elle ne pleure pas, mais qu'elle ne vous fait même pas l'honneur de vous haïr.

Vous connoissez la façon de raisonner de Buttington ; il faut qu'il jure, ou qu'il parie : je ne voulus plus le dernier ; & après m'avoir honoré de tou-

tes les injures que notre langue peut fournir, & ce n'est assurément pas dire peu, enfin, il voulut bien me laisser m'endormir sur mes lauriers.

Je crus pourtant devoir aller le lendemain voir Madame de Suffolck; & ce que Buttington n'auroit pas compris, & que vous comprendrez, vous, fort aisément, je fus d'autant plus comblé de joie, quand on me dit qu'elle n'y étoit pas, que j'étois plus sûr qu'elle y étoit. Rien, en effet, n'étoit plus flatteur pour moi que cette exception, & elle ne pouvoit guere mieux me prouver combien elle craignoit ma présence, qu'en m'interdisant la sienne. En quittant sa porte, j'allai à celle de Madame de Pembroock, voir si elle avoit donné de pareils ordres contre moi. Je la trouvai seule, & couchée sur une espece de chaise longue, avec un air de liberté qui étoit à *Londres*, aussi nouveau, que peu décent, & qui me donna d'assez grandes espérances. Je ne trouvai pas dans ses yeux, à la vérité, autant de tendresse que dans ceux de Madame de Suffolck; mais je crus y lire cette sorte de desir qui promet autant, & n'engage pas d'une façon si sérieuse. Je m'établis donc auprès d'elle,

& lui parlai avec une familiarité tout-à-fait légere, de ce qu'elle m'inſpiroit. Il y avoit, dans le ton que je prenois, plus de quoi la bleſſer, qu'il n'y avoit dans ce que je lui diſois, de quoi l'attendrir; mais elle est de ces ſortes de femmes qui pardonnent tout, dès qu'on leur dit qu'elles ſont belles, & dont la vanité n'eſt jamais choquée que du ſilence que l'on garde ſur leurs charmes. Si je lui parlois ſans chaleur, elle me repondit avec diſtraction, & me parut même infiniment plus occupée d'un petit chien qu'elle agaçoit, que de moi, & de tout ce que je pouvois lui dire; & tout de ſuite, elle me demanda ſi je ne trouvois pas Madame de Rindſey ſupérieurement ridicule. Comprenez-vous, ajouta-t-elle, l'air de ſatisfaction avec lequel elle montre ſes pieds? Mais, repris-je, concevez-vous davantage l'intrépidité avec laquelle elle montre ſes bras & ſes mains? Y a-t-il, ſous le ciel, rien de taillé plus mal, & de plus décharné? Elle fait aſſurément bien d'être dévote! Mais oui, repliqua-t-elle, elle feroit pourtant mieux de l'être, en effet, que de ne s'en donner que l'air. Réellement on aſſure qu'avec cette contenance ſi ſage & ſi modeſte,

elle n'a pas laissé que d'avoir quelques affaires. En vérité! cela doit faire une maîtresse bien insipide. Telle qu'elle est, je l'aimerois cependant mieux encore que Madame de Suffolck. Mais, ajouta-t-elle, en souriant, vous pourriez bien, vous, n'être pas de mon avis?

Il étoit, dans le fond, tout-à-fait simple que je n'en fusse pas; mais je crus remarquer qu'elle ne médisoit de Madame de Rindsey, que par l'habitude de médire, & qu'elle en vouloit personnellement à Madame de Suffolck, qui lui étoit d'ailleurs trop supérieure, à tous égards, pour qu'elle la haït modérément. Je savois aussi qu'*on plaît* presqu'autant aux femmes du genre de Madame de Pembroock, par le mal qu'on leur dit des autres, que par le bien qu'on leur dit d'elles-mêmes. En conséquence donc de ces deux remarques, il me parut indispensable de convenir que la Duchesse manquoit d'ame & de graces dans sa beauté, & de la trouver presque aussi mal que Madame de Rindsey. Il étoit impossible, en apparence, de pousser plus loin la complaisance & la fausseté: j'en trouvai cependant le moyen, en assurant fort sérieusement Madame de Pembroock, qu'elle étoit

infiniment au-dessus de Madame de Suffolck ; & sans doute, vous n'aurez pas de peine à me croire, quand je vous dirai qu'elle en étoit aussi convaincue que je feignois de l'être.

Tant & de si grossiers mensonges en sa faveur, me paroissoient bien mériter de sa part quelque complaisance ; je m'en expliquai avec elle sur ce ton-là ; & j'avoue naturellement, que je ne m'attendois pas à des refus. J'en essuyai cependant, & de si positifs, qu'à l'exception de quelques très-légeres faveurs, qui même ne passent presque plus aujourd'hui pour en être, & qu'encore je lui arrachai plus qu'elle ne me les accorda, la permission de dire que j'aimois, & la promesse de me croire un jour, il me fut impossible de rien obtenir d'elle, pas même le bonheur de la voir le lendemain. Cela me parut ridicule, & d'une cruauté tout-à-fait singuliere. Je m'emportai, je suppliai, je gémis, & n'émus pas l'inhumaine qui me condamnoit à une absence que, dans le fond, je sentois si peu ; ce qui devoit lui être à elle-même assez peu pénible, puisque ce n'étoit qu'à sa réputation qu'elle sacrifioit le bonheur de me voir.

Je jugeai, par tout ce que je venois

de voir, que Buttington se trompoit sur Madame de Pembroock, moins que je ne l'avois cru, lorsqu'il m'avoit assuré que je ne triompherois pas d'elle aussi aisément que je m'en flattois. Il m'étoit du moins impossible de douter que son intention ne fût de me donner en spectacle, beaucoup de temps avant que de se déterminer à récompenser mes soins; & il me paroissoit bien ridicule de n'avoir apporté à la Cour d'Angleterre, tant de graces & de manege, que pour y être la dupe d'une coquette qui sûrement n'avoit pas autant de finesse que moi. La façon dont elle s'étoit conduite dans ce tête-à-tête, m'avoit prouvé qu'elle étoit *accoutumée* à être attaquée & à se défendre. Quoique mes entreprises eussent été modérées, je les avois cependant poussées assez loin pour offenser un peu la pudeur, & pour ne pas laisser les sens absolument tranquilles; & je ne lui avois trouvé ni émotion, ni colere. Il lui avoit enfin paru également simple, que je l'eusse attaquée avec assez peu de décence, & que des façons ordinairement si persuasives, ne lui eussent pas donné la plus légere tentation de succomber: & j'avoue qu'un désintéressement si

complet ; ne laiſſoit pas que de m'embarraſſer. L'amour triomphe enfin de la vertu, ſouvent ſans le vouloir, ni même le chercher ; on frappe les ſens ; quelquefois même, le caprice ſeul tient lieu de deſirs & de paſſion, & mene auſſi loin : mais Madame de Pembroocк avoit la tête froide, le cœur paiſible ; & ſur ce qui pouvoit remplacer la tranquillité de l'un, & la froideur de l'autre, ne me donnoit pas d'eſpérance. Une choſe, pourtant, me conſoloit ; ſi j'étois preſque ſûr de ne lui pas inſpirer d'amour, je l'étois bien plus encore, qu'elle ne m'en inſpireroit pas ; & les coquettes ſont rarement dangereuſes, lorſqu'elles n'intéreſſent pas le cœur. D'ailleurs, quelque plan qu'elle ſe fût fait, quelque ſûres que lui paruſſent les reſſources que la nature & l'art pouvoient lui fournir pour y reſter fidelle, il me paroiſſoit aſſez peu poſſible que cette foibleſſe naturelle que les femmes ont toujours plus ou moins vis-à-vis nous, & ſur laquelle il eſt ſi raiſonnable de compter, ne l'entraînât pas plus loin qu'elle ne voudroit. Il faudroit auſſi les connoître bien peu, pour ignorer à quel point, & combien inopinément leur imagination s'embraſe quelquefois,

& jusques où un homme qui sait pénétrer leur désordre, & profiter de ce qu'il voit, peut les conduire, quelques armes que d'ailleurs elles puissent avoir contre lui.

Je quittai donc Madame la Comtesse, assez convaincu, malgré les apparences, que les choses ne tourneroient pas, entr'elle & moi, comme elle me paroissoit le croire, mais pourtant assez honteux, dans le fond, d'avoir trouvé une si belle résistance, où j'en avois craint si peu. Il me restoit Madame de Rindsey, de la vertu de laquelle, malgré son extrême décence, j'avois assez mauvaise opinion; & j'allai, en quittant Madame de Pembroock, essayer *chez la* Reine, où je savois que je la trouverois, si mes conjectures sur elle me tromperoient, comme elles venoient de faire sur l'autre. Quoi qu'il en arrivât cependant, cela m'étoit assez égal. Si je voulois bien l'entendre, quand elle parleroit, je ne voulois pas avoir à me reprocher de l'avoir prévenue. Cela vous paroît étrange peut-être; mais vous serez plus convaincu par le portrait que je vais vous faire d'elle, que par tout ce que je pourrois vous dire, à quel point la singuliere indiffé-

rence que j'avois pour sa conquête, étoit fondée; & que je ne l'aurois même pas tentée, si j'eusse alors eu sur elle les lumieres que j'ai acquises depuis. Ce n'est pas, graces au Ciel, qu'en pareil cas j'aye jamais compté les vices du cœur pour quelque chose; mais moins on est sensible aux vertus, plus on a besoin de trouver des agréments.

La figure de Madame de Rindsey est, à quelques égards, comme son ame: celle-ci offre assez les apparences de la vertu & de l'honneur; l'autre paroît bien faite; toutes deux trompent. L'on ne peut pas, sous un maintien plus honnête, sous un plus grand air de candeur & de naïveté, cacher d'ame plus profondément fausse, & moins de principes & de mœurs; & sous une taille plus élégante, posséder moins de ces beautés qui semblent en dépendre, & offrir plus de ces cruels défauts, dont on ne fait guere juge que l'homme que l'on appelle encore un amant, quoiqu'assez souvent on pût donner un autre titre à ceux que les femmes honorent d'une confiance un peu étendue. Le terme par lequel il me semble qu'on pourroit les désigner, n'est peut-être pas encore connu. J'ai oui-dire que l'amour, quand

il eſt extrême, peut pardonner des défauts de ce genre; ce que je ſais, c'eſt que le ſimple deſir les ſent, les craint, & ne les excuſe pas. Il eſt impoſſible de ſe connoître mieux que ne fait Madame de Rindſey, de parler de ſoi-même plus modeſtement, de ſe croire moins & de quoi plaire, & de quoi fixer; & malgré cela, de ſe livrer avec plus d'intrépidité. L'inconſtance d'un amant eſt apparemment moins pour elle, que le malheur de ne pas ſatisfaire un caprice. Elle paroît faire grand cas de ſon ame; mais c'eſt un tort qu'elle a beaucoup moins qu'elle ne ſemble l'avoir; & perſonne, dans le fond de ſon cœur, ne ſe ſent plus mépriſable qu'elle, & ne ſe mépriſe avec moins de répugnance & plus de fermeté : l'eſtime d'autrui ne lui importe pas plus que la ſienne même; & perſonne peut-être ne braveroit le public avec plus d'audace, ſi elle n'avoit que le public à ménager. Ses yeux ſont plus triſtes que tendres, modeſtes par art, hardis, même quelque choſe de plus, quand elle les laiſſe à leur expreſſion naturelle; ne diſant rien, lorſque le deſir ne s'y peint pas; & dans ce cas-là même, ſoit que ſa ſinguliere fauſſeté regle juſques à leurs mouve-

ments dans quelque instant que ce puisse être, soit qu'ils soient tournés de façon à dire toujours moins qu'elle ne sent, il est difficile, avec quelque soin qu'on les étudie, de s'appercevoir de ce qu'ils vous veulent. On ne peut pas avoir dans la peau plus de finesse & d'éclat qu'elle n'en a; & dans le sourire, plus de douceur, d'agrément & de naturel. Le reste de ses charmes ne vaut pas la peine d'être décrit; le détail des autres défauts de sa personne seroit trop rebutant, pour que je veuille l'entreprendre. Il est aussi aisé d'embraser son imagination, qu'il seroit difficile de lui donner l'idée du sentiment; aussi la volupté est-elle ce qu'elle connoît le moins; elle a le desir inégal, mais violent; & il est impossible d'avoir, avec un air plus tranquille & plus froid, plus d'emportement dans les goûts, & moins de retenue. Je doute que ce que la fortune en a fait, réponde à ce qu'il paroît que la nature en avoit voulu faire; & sûrement, à son égard, l'une des deux s'est trompée. Si elle n'ose avoir ni le ton, ni les façons de l'état pour lequel, par son caractere, elle semble être née, elle en a du moins pris les mœurs & l'audace. Elle est née dure; un amant

qui ne lui montreroit que des pleurs, ne l'attendriroit pas : mais un amant n'a-t-il jamais que ce ſpectacle à offrir aux yeux d'une inhumaine ? Je ne ſais ſi cela vient, ou de ſon manque de principes, ou de ſon peu d'amour-propre; mais jamais femme n'a fait les avances plus volontiers, avec plus de pudeur & de circonſpection; & ne s'eſt, dès qu'on l'entend, livrée avec plus de promptitude. Il eſt vrai auſſi que, comme elle n'a pas une de ces beautés frappantes qui entraînent, & que ſon air modeſte & réſervé fait penſer qu'on pourroit l'attaquer ſans ſuccès, qu'enfin elle tente peu, & qu'elle effraye beaucoup, elle pourroit bien *avoir le malheur* d'être ſans ce qu'elle-même appelle une affaire, ſi elle ne raſſuroit point, par la douceur de ſon caractere, ceux que la ſévérité de ſon maintien épouvante. Elle a fort peu d'eſprit, & je n'ai jamais connu de femmes qui l'eût plus ſtérile, & de qui, en même-temps, le cœur fût plus ſec. Les gens qui la connoiſſent peu, lui donnent beaucoup de ce que nous appellons ſens & raiſon; mais je ſuis convaincu qu'elle en a moins encore que d'eſprit. L'on a pris apparemment pour de la réflexion,

cette perpétuelle rêverie dans laquelle elle est plongée, & dont tout l'objet est de s'étudier sans cesse à renfermer tous les mouvements qui pourroient déceler son caractere. Personne donc ne rêve plus, & ne pense moins; personne ne combine davantage, n'applique plus mal ses calculs, & n'a les vues plus fausses & plus bornées. Avec tout cela, soit desir de jouer un rôle, soit pour tromper mieux ou plus, elle a jugé à propos de se faire Presbytérienne; & être Presbytérienne, c'est être infiniment pis que si l'on étoit J....

La Reine s'étoit enfermée dans son cabinet, lorsque j'arrivai au palais; & j'y trouvai Madame de Rindsey, dans une chambre assez écartée. Plusieurs de nos Presbytériens de Cour lui en composoient une; mais ces êtres superbes & farouches, ne me croyant pas des leurs, me regarderent, quand je l'abordai, avec un mépris que je leur rendis d'autant plus volontiers, que j'ai toujours mal pensé des gens qui se croyent en droit de mépriser les autres, & que d'ailleurs j'aime assez naturellement à humilier l'orgueil. Après qu'ils eurent jetté sur moi des regards sombres & dédaigneux, & que je les eus bien con-

vaincus par les miens, de tout le dédain qu'ils m'inspiroient aussi, ils quitterent de concert Madame de Rindsey, en la blâmant sans doute de connoître des gens aussi frivoles & aussi écartés de la bonne voie que je leur paroissois l'être. Pour elle, je crus remarquer à son sourire, & à la façon dont ses yeux s'attacherent sur moi, qu'elle n'étoit pas fachée que leur fuite lui procurât avec moi une conversation particuliere.

Vous devriez être bien honteux, Mylord, me dit-elle, avec une sorte de trouble, de faire tant de peur aux gens vertueux. Moi! Madame, *répondis-je*, je ne suis pas, graces à Dieu, assez dévot encore pour penser mal de mon prochain, sur-tout quand je ne le connois pas; mais, à vous dire la vérité, je suis assez peu édifié de la conduite des gens qui viennent de me témoigner avec si peu d'égards, à quel point ils croyent ma rencontre dangereuse pour la vertu. C'est que, reprit-elle en souriant, vous avez si peu l'air d'être dans les bons principes, qu'il est tout simple, quand on ne vous connoît pas, de ne vous pas rendre toute la justice qui vous est due. Il me suffit, Madame,

répliquai-je, que vous me la rendiez; & l'on me feroit encore plus d'injustices, que, pourvu que vous ne m'en fissiez pas, je vivrois, à cet égard, on ne peut pas plus tranquille. Il entre peut-être, reprit-elle, dans votre façon de penser, plus encore de philosophie, que d'estime pour moi; mais au moins, je dois toujours vous rendre graces de ce que vous voulez bien paroître penser de moi si favorablement.

Elle rougit en achevant ces paroles; & quoique je ne la connusse pas assez pour attribuer cette rougeur à sa véritable cause, j'avoue que ce ne fut pas à sa timidité que j'en fis absolument honneur. Il me parut même que ses tristes yeux s'attachoient sur moi, avec cette sorte d'opiniâtreté que l'on n'a que pour l'objet qui plaît, & qui est chez elle d'autant plus forte, que, comme je l'ai su depuis, c'est sa façon la plus ordinaire de vous apprendre qu'elle vous distingue.

Cette préférence qu'elle me donnoit, me flattoit dans le fond trop peu, pour que mes regards répondissent aux siens comme elle l'auroit desiré; & soit qu'elle s'en apperçût, soit qu'elle craignît que je n'eusse trop tôt mauvaise opinion d'el-

le, elle prit d'un air nonchalant un aſſez gros livre qu'elle avoit ſur ſes genoux ; & comme elle me vit une ſorte de curioſité de ſavoir ce que c'étoit : C'eſt, me dit-elle, un Traité ſur la Hiérarchie de la primitive Egliſe, & qui doit, je crois, embarraſſer furieuſement Meſſieurs nos Evêques ; & comme, dans vos principes, cet ouvrage ne doit pas vous déplaire, je vous prie, Mylord, de vouloir bien l'accepter : mais, ajouta-t-elle, il faut que je ſois folle d'imaginer que vous le lirez ? Oui, aſſurément, Madame, répondis-je, je le lirai. Quand je ne ſerois pas, comme je ſuis, dans les bons principes, j'aime, de goût, ces ſortes de matieres, & même j'y ſuis paſſablement verſé.

Et ce qu'il y a de plaiſant, mon cher Duc, c'eſt que je lui diſois exactement vrai, & que ma curioſité qui m'a porté à effleurer toutes ſortes de choſes, ne m'a pas permis de négliger abſolument celle-là, toute aſſommante qu'elle eſt, & de quelque inutilité qu'elle me ſoit. Ce n'eſt pas que je ſois là-deſſus plus profond que je ne le ſuis ſur tout le reſte ; mais je n'en étois pas moins ſûr, que j'en ſaurois là-deſſus autant que Madame de Rindſey, qui ne devoit né-

cessairement en avoir qu'une très-superficielle connoissance. Quoi! me dit-elle avec une feinte surprise, vous avez été si long-temps en France, & vous lirez ce livre-là ! je lui répondis qu'elle faisoit tort aux François, si elle pensoit qu'ils ne pussent ou lire, ou faire que des ouvrages frivoles. Cela me parut l'étonner; elle avoit beaucoup plus de peine à croire à votre solidité, qu'à la mienne; mais dans le fond, cela ne l'intéressoit pas assez, pour que ce fût sans chagrin qu'elle me vît commencer la préface du livre qu'elle venoit de me donner. Il lui sembloit, & avec assez de raison, que j'aurois pu mieux employer pour elle & pour moi, la solitude dans laquelle on nous laissoit tous deux. Je le pensois aussi-bien qu'elle; mais j'aimois encore mieux m'ennuyer avec la plus stupide préface qui ait peut-être jamais été faite, que de rien dire à Madame de Rindsey qui lui fît penser que j'eusse des vues sur elle. Tout assuré que j'étois de triompher d'elle en fort peu de temps, le triomphe ne m'en flattoit pas davantage; & je ne voulois pas, sur-tout, avoir à me reprocher qu'il me coûtât quelques soins, ou quelque apparence de senti-

ment ou de désir. Elle ne pensoit pas sans doute, malgré sa modestie, qu'elle m'intéressât si peu ; & il est vrai qu'il falloit la connoître un peu plus que je ne faisois, pour savoir combien peu, à tous égards, elle méritoit l'estime & la considération. Dans cette affaire, ma sagacité naturelle me tenoit sans doute lieu d'expérience ; mais quand j'aurois été mieux disposé en sa faveur, cela lui auroit peu servi dans un lieu où je n'aurois pas pu profiter sur le champ du tendre aveu qu'il m'étoit si facile de lui arracher, & où je ne pouvois la faire tomber aussi scandaleusement que j'avois besoin qu'elle le fît, & pour sa honte & pour ma gloire.



LETTRE QUATRIEME.

Je ne sais, mon cher Duc, quel est le respectacle Ancien qui a dit, & selon moi, avec encore plus de vérité que d'élégance, *qu'on a beau être fin, que l'on ne devine pas tout*. Bien des gens sont, ou du moins doivent être convaincus, que ce grand Philosophe, quel qu'il soit, ne se trompoit pas, lorsqu'il fit cette importante découverte ;

& j'en suis, moi, plus convaincu que personne. Je voyois bien, &, en vérité, il ne falloit pas pour cela toute ma pénétration, que Madame de Rindsey desiroit vivement de m'engager. Ses yeux, quelque peu éloquents qu'ils soient, étoient remplis de tant de langueur, qu'il ne m'étoit pas possible d'en ignorer le langage; mais le reste de ses dispositions intérieures étoit caché sous tant de décence, qu'il ne se pouvoit pas, sur-tout avec la réputation que, je ne sais comment, elle avoit su se conserver, que je susse à quel point, à tous égards, cette conquête étoit facile. J'ignore aussi si le peu qu'elle m'inspiroit, & le peu d'attention qu'en conséquence je faisois à tout ce qui se passoit dans son cœur, étoient ce qui me voiloit ses mouvements; mais quelle que pût être la cause de mon ignorance, il est certain que tout ce que je vis, fut qu'il m'auroit été facile de donner à ma conversation avec elle, une tournure moins triste. Peut-être, même sans doute, si j'avois été seul avec elle, dans des lieux plus favorables à ses desirs, j'y aurois plus favorablement répondu; mais je considérois qu'où nous nous trouvions, tout ce qu'après mille tendres bassesses,

je pourrois remporter, seroit un triste *je vous aime;* & je voulois, du moins, que ce fût d'elle-même, & sans aucune sollicitation de ma part, qu'elle me dit ce qui de la sienne devoit si peu m'intéresser. J'avois enfin résolu qu'elle feroit toutes les avances; hélas! elle ne demandoit pas mieux; mais elle auroit desiré que je l'eusse, dans cette extrêmité cruelle, un peu secourue; & je ne le voulois pas, non-seulement de peur de me compromettre, mais encore par le peu de prix que j'attachois à cette victoire.

Il étoit, au reste, d'autant plus singulier que je la devinasse si *mal*, qu'il y avoit déja long-temps que je croyois que la rigidité des opinions & la dignité des propos n'empêchent pas que le cœur ne s'abandonne aux penchants qui lui sont chers, & sont bien plus faits pour les masquer que pour les contraindre. Je n'ignorois pas davantage que la vanité des prudes est une raison de plus contre elles, & que, même quand elles sont de bonne foi, la certitude qu'elles ont de ne pas succomber, ne leur permet pas de se tenir assez en garde contre la séduction, & nous les livre souvent, après de bien plus légers combats que

n'en

n'en rendent des femmes moins respectables. Je pourrois ajouter aussi, que celles qui se défient le plus d'elles-mêmes, n'en sont que plus promptement vaincues; parce qu'accoutumées à se présenter l'idée du péril lorsqu'il n'existe pas, elles usent toutes leurs forces dans des combats imaginaires, & ne s'en trouvent plus dans les occasions réelles.

Ce n'étoit assurément pas, comme je vous l'ai dit, la faute de Madame de Rindsey, si je ne lisois pas mieux dans son cœur. La langueur qui régnoit dans ses yeux, je ne sais quelle inquiétude & quelle mollesse répandues dans toute sa personne, tout en elle annonçoit au moins une nécessité très-pressante qu'on lui dît promptement qu'on l'aimoit, & un desir aussi urgent d'être débarrassée du grand rôle, qu'elle ne jouoit plus vis-à-vis moi, que malgré elle-même.

Je lisois donc toujours cette maudite Préface; & je crois qu'intérieurement elle étoit encore plus surprise de mon imbécillité prétendue, que satisfaite de l'opinion qu'en la lui lisant, je semblois avoir d'elle. J'ai en effet remarqué quelquefois, que rien n'impatiente une femme plus cruellement, que de s'obstiner à paroître l'estimer, lorsqu'elle consent

à ne nous plus paroître estimable. L'ennui de Madame de Rindsey devint enfin si vif, & elle le marqua par tant de distraction, qu'il ne se pouvoit plus que je parusse encore m'y méprendre. Elle n'osoit pas, cependant, interrompre une lecture qui, dans les principes qu'elle affichoit, ne devoit point paroître lui déplaire. Mais elle avoit beau me témoigner de mille façons, la situation cruelle dans laquelle je la mettois, je voulois pour finir, qu'elle me l'ordonnât elle-même, & par ma patience, je fus enfin l'y forcer.

En vérité, Mylord, me dit-elle; vous me causez la plus singuliere surprise que j'aye éprouvée de ma vie. Il est inconcevable que, dans un âge qui ne semble fait que pour les erreurs & pour la frivolité, vous pensiez aussi solidement que vous faites. Mais vous, Madame, répondis-je, vous m'étonnez à bien plus juste titre? N'est-il pas, en effet, extraordinaire qu'à votre âge (j'aurois pu dire davantage si j'avois seulement voulu être poli) vous vous soyez consacrée à une vie si sérieuse, &, si je l'ose dire, si peu faite pour vous. Elle n'a peut-être pas, me répondit-elle, des plaisirs bien vifs; mais je n'ai jamais prisé assez ceux

dont elle semble me priver, pour croire qu'ils me dédommageassent de tous les sacrifices qu'il faudroit que je leur fisse. D'ailleurs, ce qui me paroît le plus fait pour toucher l'ame, est si dangereux pour nous, que je ne comprends pas comment une femme qui pense, peut y livrer la sienne. Quoi! Madame, lui dis-je en souriant, il se pourroit que vous n'eussiez jamais aimé! Assurément, reprit-elle en rougissant, & je ne vois pas bien pourquoi cela vous étonne? Est-ce donc une nécessité si indispensable que d'aimer? Je n'en sais rien positivement, repliquai-je; mais ce qui me feroit croire que cela est, c'est qu'il n'y a pas un Opéra qui ne le dise; & c'est quelque chose. Vous avez raison, dit-elle en riant, ce sont-là de très-graves autorités. Il ne me feroit peut-être pas, repartis-je, bien difficile de vous convaincre qu'elles valent bien celles sur lesquelles vous appuyez votre indifférence, & que ce n'est que par des préjugés que vous vous défendez contre la nature. Mais, me demanda-t-elle, en me regardant fixement, & d'un ton un peu tendre, en est-ce un que la crainte que vous nous inspirez? Notre cœur n'est-il pas toujours avec vous, ou tour-

menté, ou trahi? Exposées à votre légéreté, à votre mauvaise foi, à vos dégoûts, à votre indiscrétion, il est bien rare que nous ne payions pas du bonheur de notre vie, les sacrifices que nous vous faisons, & que nous n'ayons pas d'autant plus à nous plaindre de vous, que vous nous devez davantage. Grand Dieu! ajouta-t-elle, si j'avois le malheur d'avoir une passion, je crois que je me tuerois de désespoir. Eh bien! lui répondis-je d'un air froid, si vous voulez que je vous dise sincérement ce que je pense, je ne doute pas que vous ne fissiez fort bien.

Elle fut confondue de cette réponse; vous ne l'attendiez pas sans doute, & à vous dire la vérité, je n'aurois pas eu la force de la lui faire, si elle eût paru compter moins fermement sur une déclaration de ma part. Elle sut cependant tirer meilleur parti que je ne pensois, du desir que j'avois de l'humilier. Je suis si peu disposée, me répondit-elle en rougissant de dépit, à penser bien de moi-même, & si éloignée, d'ailleurs, de croire que ce soit un bonheur que de plaire, que vous m'humiliez moins que vous ne pensez, en cherchant à me faire entendre que c'en est un qui est

moins fait pour moi, que pour personne : mais, à vous parler sans déguisement, j'aurois cru trouver dans un homme qui a vécu en France si long-temps, moins de franchise, & plus de politesse. J'y ai du moins, repris-je, un peu déconcerté de cette leçon, appris assez à m'y connoître en agréments, pour que je ne dusse pas avoir à craindre qu'on me soupçonnât en Angleterre de savoir leur rendre si peu de justice.

En achevant ce compliment, qu'elle me forçoit à ne lui pas refuser, je crus que la même politesse qui me l'avoit dicté, m'obligeoit, pour lui donner quelque air de vérité, à lui baiser la main. J'aimois à me flatter qu'elle ne me le permettroit pas ; mais quoi qu'il en arrivât, & avec quelque clémence qu'elle souffrît mon audace, j'étois plus déterminé que jamais à ne la pas mettre dans le cas d'avoir autant à me pardonner, qu'elle l'espéroit sans doute. Je hais naturellement les prudes ; celle-là ne me touchoit point, & d'ailleurs une femme qui se propose avec si peu de décence, devient si vile à nos yeux, qu'il faudroit, à mon gré, qu'elle fît une forte impression sur les sens, pour triompher si promptement du profond mépris qu'elle inspire.

Mais, me dit-elle, en me regardant avec une douceur extrême, quel étoit donc le ſens de votre réponſe, & comment pouvois-je ne pas l'interpréter à mon déſavantage ? En vous rendant, Madame, répondis-je, toute la juſtice que vous méritez. Cependant, reprit-elle, en adouciſſant ſes yeux de plus en plus, il me ſemble que dire à une femme, que ſi elle avoit le malheur d'avoir une paſſion, elle feroit bien de ſe tuer, eſt l'aſſurer, & d'une façon aſſez peu détournée, qu'elle n'eſt pas faite pour en inſpirer. J'ai répondu, lui dis-je, à votre idée, & ſelon l'opinion que j'ai moi-même des dangers auxquels une femme s'*expoſe, lorſ*qu'elle a le malheur d'aimer. C'en eſt donc un bien grand, à votre avis, me demanda-t-elle en me fixant, pour une femme qui penſe ? Oui, Madame, répondis-je, & je pouſſe cela juſques à croire que ce ne peut être un bonheur que pour une femme qui ne penſe pas. Les hommes ſont ſi extraordinaires ! ſi peu reconnoiſſants ! tiennent ſi peu, par le cœur, à ce qui leur plaît ! ſont ſi eſclaves de leurs ſens ! attachent ſi peu de prix aux ſacrifices qu'une femme leur fait, qu'en vérité, il n'y en a

pas que cela ne doive faire trembler! Il eſt vrai, ajoutai-je malignement, qu'avec la façon de penſer que vous avez, vous ſeriez moins expoſée qu'une autre, à l'ingratitude d'un amant. Ce ſeroit du moins, reprit-elle en baiſſant les yeux, mon intention qu'il eût à me remercier de peu de choſe; mais les hommes ne peuvent-ils donc pas aimer ſans cela? Une liaiſon tendre, dans laquelle les ſens n'entreroient pour rien, auroit quelque choſe de ſi noble, que je m'étonne que cela ne les tente pas. C'eſt que malheureuſement, répondis-je, il y a mille choſes qui les tentent davantage; & il y a ſi long-temps qu'ils ſont comme cela, que je vois peu d'apparence qu'ils changent jamais d'opinion; ſi pourtant, c'en eſt une que de préférer ce qui flatte les ſens, à une ſorte de plaiſir métaphyſique qui ne ſauroit jamais les affecter, & qu'à vous dire la vérité, je crois que l'ame ne ſent gueres. Feu Platon, qui avoit aſſurément bien de l'eſprit, avoit le même ſyſtême que vous; mais les hommes étoient déja ſi corrompus de ſon temps, que je crois avoir lu quelque part, qu'il fut ſifflé. Ce dont je ſuis, du moins, fort ſûr, c'eſt que l'amour reſta comme il étoit. Au reſte, que les hommes exigent,

que les femmes accordent, c'eſt ce qui me paroît ſi ſimple, que je ne crois pas, toutes réflexions faites, que les choſes puiſſent être autrement; mais qu'après avoir dû à une femme tout ſon bonheur, on ait l'indignité de ne s'en pas ſouvenir, & qu'elle-même, quelquefois, ne ſe ſouvienne pas plus que vous, de toutes les obligations que vous lui avez, c'eſt, je l'avoue, ce qui me paroît inconcevable, & ce qui, pourtant, arrive tous les jours. Il eſt vrai, repliqua-t-elle, que cela eſt horrible, & que je ne comprends pas comment on peut manquer de principes à ce point-là. Bon! repris-je, depuis que l'on a découvert que les principes ne ſont que des préjugés, *vous ne* ſauriez imaginer combien il s'eſt gliſſé de déſordres dans les mœurs, & de combien de choſes dont autrefois on ſe croyoit obligé de rougir, on tire aujourd'hui vanité. Pendant cet entretien, je tenois toujours la main de Madame de Rindſey, qui même, pour que je la tinſſe plus commodément, avoit eu la bonté de s'approcher de moi. Je ſentois bien que cette condeſcendance de ſa part, en auroit un peu mérité de la mienne; mais j'étois plus méchant que preſſé. Nous n'étions point d'ailleurs dans des lieux

où je puſſe profiter du tendre & malheureux penchant qui lui faiſoit faire à ſes principes une ſi affreuſe violence; & je partageois ſi peu ſa foibleſſe; j'étois ſi peu flatté d'en être l'objet, que je doute qu'en quelque endroit que nous euſſions été, je n'euſſe pas préféré le plaiſir de lui voir jouer un rôle ſi peu fait pour ſa dignité, à tous ceux que pouvoit me donner ſa complaiſance.

La complaiſance que j'avois de tenir toujours la main là plus ſeche de toute l'Angleterre, & de parler ſentiment, aveugloient, cependant, Madame de Rindſey ſur mes diſpoſitions intérieures; & la lenteur avec laquelle je marchois vers ſon objet, ne lui ôtant point l'eſpérance de m'y amener : Et vous, me demanda-t-elle, avec émotion, vous qui blâmez l'ingratitude, feriez-vous capable de reconnoiſſance!

La queſtion étoit preſſante, & le ton dont elle m'étoit faite, les regards dont elle étoit accompagnée, m'annonçoient aſſez comment l'on deſiroit que j'y répondiſſe; cependant... oh! j'avois, aſſurément de l'humeur ce jour-là; ni le ton, ni les regards de Madame de Rindſey, ni la ſoumiſſion avec laquelle elle avoit la bonté de me demander mon

cœur, ne m'adoucirent pas. Il falloit une victime à ma vanité, que Madame de Pembroock avoit peut-être plus humiliée que je ne pensois ; & tout ce que je trouvai à répondre à Madame de Rindsey, pour calmer la tendre inquiétude qu'elle avoit sur mon cœur, fut que je le connoissois si peu, & que j'avois même si peu d'envie de le connoître, que je croyois que je ne serois de longtemps, en état de prononcer sur ce qu'elle me demandoit.

A ce propos assez peu obligeant, & encore plus inattendu, Madame de Rindsey, à laquelle il fit sentir à quel point elle venoit de se commettre, me retira sa main avec une précipitation *fort naïve*, très-singuliere, & pour le moins aussi déplacée, puisqu'elle m'apprenoit par-là, qu'elle me reprenoit une faveur, dont je ne voulois pas me rendre digne. Elle s'étoit flattée qu'à la question qu'elle m'avoit faite, je me serois étendu avec autant de complaisance que de feu, sur toutes les vertus de mon cœur, & que j'en aurois terminé l'éloge à ses genoux, en la suppliant tendrement d'en faire usage. Le succès lui auroit dérobé de son humiliation ; ma conduite la lui laissoit toute entiere. Moins elle pouvoit l'attri

buer à ignorance de ma part, moins elle pouvoit se déguiser qu'elle ne la dût à mon indifférence, & se flatter que ses dispositions m'eussent échappé. Toute fausse qu'elle est, quelqu'empire qu'elle ait pris sur ses mouvements, & quelque philosophie qu'elle ait dans de pareils accidents, elle ne put sans émotion, essuyer une pareille scene. Ses yeux rougirent, & j'y lus presque de la fureur. Il n'étoit pas naturel que je m'en apperçusse, & que je parusse ne les pas voir; & pour lui prouver que l'altération de son ame ne m'échappoit pas, je lui demandai, avec une sorte d'empressement, ce qu'elle avoit; & elle me répondit avec assez de sécheresse, qu'elle croyoit ne rien avoir.

Malgré le peu d'espérance que je lui donnois, elle n'avoit pas encore perdu celle de m'engager; & comme elle n'a pas cette sorte d'amour-propre, qui produit la dignité, & qu'il semble même qu'en s'avilissant, elle ne se mette qu'à son aise, j'ai tout sujet de croire qu'elle auroit été plus loin encore, si le lieu où nous étions, ne l'avoit forcée beaucoup plus que mon indifférence, à suspendre ses tendres projets. Ses mœurs sont véritablement si douces, qu'à quelque point

que j'eusse dû lui déplaire dans ce tête-à-tête, ses beaux yeux, lorsque la présense de la Reine l'interrompit, ne m'apprirent que le chagrin qu'elle avoit de ce qu'il ne duroit pas plus long-temps; & pour me prouver mieux qu'elle n'en ressentoit que de cela, elle voulut bien me donner pour le sur-lendemain, un rendez-vous chez elle, afin, me dit-elle, que nous y puissions médire de l'amour plus commodément qu'à Witehall. C'étoit même une satisfaction qu'elle étoit si pressée de se donner, qu'il falloit nécessairement qu'elle eût le lendemain de grandes affaires, pour se résoudre à la reculer si loin.

Ce qu'il y a de singulier, *& que vous* blâmerez sans doute, c'est qu'à quelque point que j'admirasse cette douceur de caractere qui brilloit en Madame de Rindsey, ce fut sans le plus léger remords des petits chagrins que je lui avois causés dans la journée, sans reconnoissance du rendez-vous qu'elle prenoit sur cette pudeur sévere, qui la distinguoit si avantageusement, de me donner, & même sans être flatté de lui emporter quelque chose de plus, que le gros Livre qu'elle m'avoit donné, que je la quittai.

Ce présent si peu fait pour moi, me

faisoit souvenir d'une dévote qui, dans l'intention de me convertir, je crois, m'avoit honoré de ses bontés, & qui, dans le commencement de notre affaire, me donnoit des heures, tout Anglican qu'elle savoit que j'étois.

Buttington fut d'une surprise difficile à peindre, lorsqu'il me vit revenir d'un air triomphant, avec un Traité sur la primitive Eglise. Eh, bon Dieu! me dit-il, qu'est-ce que cela? Un présent de l'amour, répondis-je, mais d'un amour encore plus tendre qu'il ne te paroît dévot. Il rêva quelque temps. Ah! parbleu, me dit-il, j'y suis enfin, c'est la vieille Comtesse de Kent qui t'a donné cela! Tu dois, repris-je, t'applaudir de ta pénétration. En effet, tu ne pouvois pas mieux deviner, & tu crois donc que j'en suis à la vieille Comtesse de Kent? Eh pourquoi non? me dit-il, tu attaques tant de gens, tu médites tant de choses! Ah, traître, ajouta-t-il, en me voyant rire, c'est la pauvre Madame de Rindsey: Ah! si elle croit que tu vas lire cela, que tu dois déja lui avoir fait croire de choses! Pour le lire, répondis-je, il est certain que je n'en prendrai pas la peine; mais comme il faut nécessairement que je paroisse l'avoir lu, tu m'en feras un

extrait; tu as naturellement l'esprit exact & clair; & je suis certain que ce sera une piece magnifique.

Après cette plaisanterie, qui ne fut pas du goût de Buttington, je lui contai mes exploits: ils lui parurent superbes; & je crois qu'il m'auroit adoré, si je n'avois pas eu la modestie de ne le pas souffrir. Il ne comprit pas trop cependant la conduite que j'avois eue avec Madame de Rindsey, quoiqu'il la blâmât beaucoup moins que le dessein où je l'assurai que j'étois, de ne pas la rendre toujours si malheureuse. Est-ce, me demanda-t-il, parce qu'elle feint d'être Presbytérienne, que tu as quelques vues sur elles? il te paroît *peut-être* plaisant d'en avoir une? A un voyage que j'ai fait exprès en Ecosse, pour la même chose.... Quoi! interrompis-je, tu as fait le voyage d'Ecosse, seulement pour avoir une Presbytérienne? Sans doute, me répondit-il froidement; eh pourquoi pas, puisque j'en avois la fantaisie? C'est que j'aurois cru, repris-je, que c'en étoit une que tu pouvois satisfaire à Londres, comme à Edimbourg. Oh! repliqua-t-il, je savois bien qu'il y en avoit ici; mais toutes celles que j'y tâtai me parurent si mitigées, que je

crus que ce ne feroit qu'à Edimbourg que j'en aurois véritablement le plaisir. Au reste, cette fantaisie de ma part n'est pas si extraordinaire que celle de notre ami N.... qui a fait le voyage d'Egypte, uniquement pour courre le lievre, dans les plaines d'Alexandrie. Eh bien! lui demandai-je, tu ne fus donc pas content de ton voyage? Pardonnez-moi, repliqua-t-il; j'eus une Presbytérienne; mais je trouve ces femmes-là si difficiles à aimer; & celle-là m'a tourmenté si cruellement, que je n'en voudrois reprendre une pour rien. Après ces discours, il m'exhorta encore, & toujours aussi inutilement, à me donner tout entier à Madame de Suffolck, & à ne pas m'exposer à perdre la plus aimable & la plus digne femme de toute l'Angleterre, pour tenter des conquêtes que j'étois d'autant plus inexcusable de poursuivre, que ma conduite annonçoit que j'en connoissois le prix.

La colere de Madame de Suffolck, contre elle-même, continuant; ne pouvant pas aller chez Madame de Pembroock, qui ne vouloit pas me voir ce jour-là, & mon rendez-vous avec la timide Rindsey, n'étant que pour le lendemain, je passai la plus grande par-

tie de la journée à voir avec Buttington, les trois petites maisons qu'il m'avoit trouvées. J'en fus content; je ne songeai plus qu'à les faire meubler avec toute l'élégance & toute la mollesse qui doivent régner dans les retraites consacrées à de si doux mysteres; & n'y oubliai rien de tout ce qui pouvoit les rendre dignes des importantes beautés qui devoient y déposer leur fierté dans mes bras. C'est vous dire assez, que les glaces, les carreaux, les porcelaines, les pagodes, les magots, & tout ce qu'il y a au monde, de commode, d'inutile & de brillant, n'y manquoit pas.

Après avoir donné à de si graves occupations tout le temps *nécessaire*, j'allai chez la Reine, où je cherchois le Comte de Dorset, pour lui parler de Madame de Suffolck; mais il étoit retourné dans sa retraite, où il passoit toujours beaucoup plus de temps qu'à Londres; & je ne trouvai à interroger que Mylord Nottingham, qui étoit du petit nombre de ceux qu'elle voyoit. Il me répondit qu'il ne savoit ce qu'elle pouvoit avoir; mais qu'il n'avoit jamais vu à personne, de *Spléen* si noir & si profond. Je parus m'allarmer autant que lui, de l'état de la Duchesse; mais con-

tre l'avis du Sublime Buttington, qui vouloit que j'écrivisse à Madame de Suffolck, une lettre d'excuses, je crus qu'il étoit convenable à tous égards, que je me tinsse dans le silence. Quoi qu'il en pensât, je ne voyois rien à craindre pour moi dans les combats qu'elle se livroit. Je n'étois pas même fâché qu'elle s'épuisât vis-à-vis elle-même. Il ne pouvoit que lui en rester moins de forces contre moi. D'ailleurs, il est si rare qu'une femme, par le secours de ses seules réflexions, bannisse une fantaisie de sa tête, en arrache une passion de son cœur, que j'aurois été le premier qui en eût perdu une, en la laissant se livrer à ses mouvements. La Duchesse cherchoit la solitude; & toute personne qui s'y abandonne, prouve que l'idée qui l'y suit lui est chere, quelque douloureuse qu'elle lui soit. Il ne se pouvoit pas aussi, que plus elle s'étoit privée du plaisir de me voir, plus, quand elle me reverroit, ma présence ne fût dangereuse pour sa raison & pour ses projets. Je ne communiquai pas toutes ces idées à Buttington; elles lui auroient paru chimériques; & je n'en aurois reçu que des reproches de ma conduite, & d'importunes invitations d'en changer.

Pendant que je m'occupois de Madame de Suffolck, Madame de Rindfey arriva chez la Reine. Soit qu'elle ne crût pas m'y trouver, ou que ma préfence, prévue ou non, eût quelque pouvoir fur elle, je lus du trouble dans fes yeux. Il eft vrai qu'il étoit léger, & qu'il paffa on ne peut pas plus rapidement; mais enfin, il y étoit, & l'indifférence n'en donne jamais. Au refte, elle ne m'intéreffoit pas affez pour que j'euffe quelque inquiétude fur ce qui pouvoit fe paffer dans fon cœur. Son premier mouvement fut auffi de paroître me favoir mauvais gré de la froideur que j'avois mife dans notre converfation de la veille; mais il paffa plus promptement encore que le premier; & elle craignit encore plus de fe livrer à celui-là, que de me laiffer appercevoir l'autre. Pour moi, comme elle ne m'infpiroit pas même ce que je lui infpirois, quelque léger que pût être fon goût, ce fut de l'air du monde le plus détaché que je l'abordai. Je m'étois flatté que je ne lui plairois pas en affectant de la froideur; & ce fut avec plaifir que je m'apperçus que j'avois réuffi. Elle voulut cependant me cacher l'embarras que lui caufoit ma conduite; & pour me le mafquer, elle

me parla de son Livre. Je lui dis que j'en avois lu le matin ; & comme elle feignit de ne le pas croire, je fus obligé d'appeller Buttington en témoignage. Celui-ci qui, en cessant de respecter Madame de Rindsey, que naturellement il n'aimoit pas, avoit pour elle un assez grand mépris, loin de songer à affirmer pour moi, la railla avec moins de décence & d'égards, que de force sur le choix de ses lectures. Et pour lui prouver mieux combien peu il étoit la dupe de cette affectation, il lui conseilla le plus amicalement & le plus uniment du monde, de se vanter un peu moins de lire de ces vilains livres-là, & de ne se pas tant cacher du *Rochester*. Car à quoi, Diable! ajouta-t-il, en nous quittant, servent toutes ces simagrées-là?

Madame de Rindsey, qui se flattoit de tromper assez bien le Public, par la rigoureuse décence qu'elle affectoit, pour que personne n'osât lui parler sur ce ton-là, auroit traité sévérement l'Auteur d'un si sage conseil, si par la suite il ne se fût pas dérobé à sa colere. Ce fut donc à moi qu'elle dit tout ce qu'elle pensoit du Comte de Buttington; & je doute qu'il eût été content de son éloge, s'il se fût tenu à portée de l'entendre. Tout

ſon ami que j'étois, je le lui laiſſai déchirer tant qu'il lui plut. Je n'étois pas, d'ailleurs, content qu'il eût fait une imprudence qui me commettoit avec elle, & dont je la voyois aſſez tentée de rejetter ſur moi une partie. Si je ne voulois pas lui rendre des ſoins, & que mon intentions fût qu'elle ne me dût qu'à ce qu'elle feroit pour me plaire, qu'enfin elle ne m'intéreſſât point, je ne voulois cependant pas la perdre. Je dis donc, avec elle, beaucoup de mal de Buttington, & je trouvai qu'il avoit ajouté à ſes propres travers, tous les ridicules des François; qu'avec beaucoup de peſanteur, il vouloit être léger; & *que*, ſurtout, il avoit le malheur *de penſer des* femmes on ne peut pas plus mal.

C'eſt moins, à ce qu'il me ſemble, me répondit-elle, un malheur pour nous, qu'un travers de plus en lui; je ne ſuis ſûrement pas la ſeule à laquelle ce que M. de Buttington peut penſer, ne ſoit de la derniere indifférence; mais que je crains, ajouta-t-elle, en ſoupirant, de trouver la même injuſtice dans des perſonnes auxquelles il eſt impoſſible de ne pas s'intéreſſer plus qu'à lui! Je ne dois pas, repliquai-je modeſtement, me mettre au nombre des gens

que vous diſtinguez, & de qui l'opinion vous ſeroit de quelque choſe. Le regard dont vous venez de m'honorer en parlant, pourroit cependant me faire penſer que c'eſt moi que vous avez eu en vue. Eh bien! me dit-elle, cela eſt vrai, vous ne vous trompez pas. Vous êtes preſque François; & vous avez pris trop de leurs agréments, pour que ce ſoit peut-être tout ce que vous nous rapportez d'eux. Je ſais qu'en général, ils penſent des femmes on ne peut pas plus mal; & je ſerois, je vous l'avoue, déſeſpérée de vous trouver à cet égard, dans les mêmes idées. Les pays, lui répondis-je, forment ſouvent les opinions. Il ſe peut que chez eux j'aye penſé comme ils penſent, & que j'aye eu les mêmes raiſons; mais ce qui pouvoit être juſte à Paris, ceſſeroit de l'être à Londres. Au nom de Dieu, repliqua-t-elle, croyez-le bien; mais je ne puis à préſent vous parler ſur cela, autant que je le voudrois; il faut que je me rende auprès de la Reine; & vous ſavez que demain, à ſept heures, vous me trouverez chez moi. En achevant ces paroles, elle me quitta, en me regardant avec une tendreſſe extrême. Ce regard, tout tendre qu'il étoit, ne me

séduisît pas, & j'y répondis avec plus de politesse que de sensibilité. Mettre dans mes yeux ce que je venois de lire dans les siens, auroit été une faveur; & je n'étois pas encore décidé à en accorder.

Le lendemain, même arrangement dans mes courses. A la porte de Madame de Suffolck : encore fermée : même tranquillité de ma part sur cette infortune. De-là chez Madame de Pembroock : trouvée seule. A peu près mêmes propos que la derniere fois; pressant avec elle jusques à l'importunité, entreprenant jusques à l'insolence; l'un & l'autre, sans succès : ni émue, ni fâchée. Femme extraordinaire, & devenant fort embarrassante pour moi. Elle me donna de l'humeur, qui ne fut ni remarquée, ni sentie. Grand sujet de réflexions! recherches profondes sur ce qu'il convient de mettre en usage pour triompher d'une femme de cette espece. Doutes sur ce qui me commettra le plus dans le Public, de cesser, ou de continuer de la poursuivre. Fort occupé de ces idées, & ne sachant quel parti prendre, j'arrive chez Madame de Rindsey. Trouvée seule comme la premiere fois, & fort différemment décidée.

Il faut nécessairement que les femmes

ne doutent jamais de ce qu'elles desirent. Je ne croyois pas avoir donné à Madame de Rindsey, l'espérance de me vaincre; elle l'avoit pourtant; & j'en étois également certain & confondu. Ses yeux, aussi tendres qu'ils pouvoient l'être, prirent, en me voyant, cette expression qui ressemble si bien à celle de l'amour, & qui peut d'autant mieux réussir à une femme, dans la position où celle-là se trouvoit avec moi, qu'elle est beaucoup moins décente. Il y avoit, tout à la fois, dans ses yeux, du brillant & de la langueur; tout en elle la disoit vaincue, & avec une bonne foi qu'elle n'est pas accoutumée à mettre dans les autres événements de sa vie. Une si belle persévérance me toucha enfin; la curiosité s'y joignit; les femmes doivent à ce mouvement, plus de complaisances de notre part qu'elles ne pensent; mais comme le noble abandon avec lequel elle se livroit, ne m'inspiroit encore que de très-legers desirs, si les siens la rendoient plus aimable à mes yeux, ils ne la rendoient pas encore assez nécessaire à mes sens, pour que je préférasse les plaisirs qu'elle me promettoit à ceux que je goûtois, en lui faisant attendre son bonheur. Vous croirez aisément, sans

doute, que si je l'avois ab
lu, il n'auroit ce jour-là
question entre elle & mo
de l'Eglise. Elle se flattoi
toute apparence, que je r
rois pas, & se consoloit
ce qu'elle avoit perdu d
nion, du côté de l'estime,
comptoit y gagner d'ail
dommage, assurément,
si belles espérances; ma
me les dissimuloit, plus
plaisant de lui faire crain
pour ce tête-à-tête, le
ressement qu'elle m'avoi
premier. Je lui parlai don
& son étonnement & sa
que je ne trouvois que c
surpasserent de beaucoup
Elle sentit bien si elle s'
moi dans cette conversat
pris ce mauvais Livre p
pourrois être un peu lon
commenter; comme son i
que je lui parlasse d'autres
ne me répondit rien sur c
avoir quelque temps gar
Mais, à propos, Mylord
(Eh! quel à propos!) n'
pas M. de Buttington qui

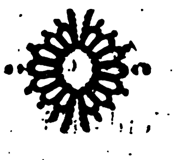
poser de lire *Rochester*? des pieces infâmes, & comme leur Auteur, dignes du feu? cela est d'une familiarité, d'une insolence inexcusable! A moi! du *Rochester*! que proposeroit-il donc à Madame de Pembroock? Comme je sais depuis long-temps qu'il n'y a rien de plus cruel pour une femme qui se propose d'une façon si décidée, de manquer de vertu, que de paroître avoir une grande idée de la sienne, & que cela la met dans la nécessité de reprendre ses avances, ou de les rendre d'une indécence affreuse; je me gardai bien de manquer une si belle occasion de louer Madame de Rindsey sur sa façon de penser, & je m'étendis sur ce chapitre avec une complaisance qui sûrement la fâchoit beaucoup. Si j'avois pu penser qu'elle voulût changer d'avis sur mon compte, je lui aurois rendu un grand service, puisqu'elle auroit pu conclure, de ce que je lui disois, que je n'avois rien vu de sa marche; mais le tour que je lui jouois étoit d'autant plus affreux, qu'elle pouvoit moins se flatter de m'en avoir imposé, & qu'elle avoit aussi moins envie que son aventure avec moi eût une fin si peu agréable pour elle.

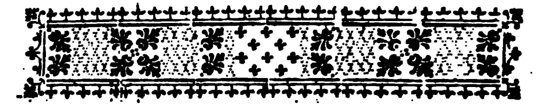
Si le piege que je lui tendois étoit

adroit, sa façon de s'en tirer le fut aussi, & beaucoup plus que je ne l'attendois d'elle; mais les femmes les plus bornées ont, dans les occasions où leur amour-propre, ou leurs sentiments sont intéressés, une finesse dont il est bien rare que nous soyons capables. Soit qu'elle s'apperçût de ma méchanceté, soit qu'elle crût ne devoir qu'au simple hasard, les éloges dont je l'excédois, elle ne répondit à tout ce que je lui disois sur sa vertu, que par un profond soupir, & en levant les yeux au Ciel douloureusement. C'étoit assez me dire qu'elle avoit à cet égard, moins à se louer d'elle-même, que je ne paroissois le penser; & elle ne pouvoit pas *supposer que je* crusse qu'elle me feroit une si intéressante confidence, si ce n'avoit pas été à moi quelle eût dû sa foiblesse. La rêverie la plus profonde, & en apparence la plus douloureuse, suivit l'aveu tacite qu'elle venoit de me faire de ses sentiments: & pour qu'il me fût encore moins permis de m'y tromper, elle affecta vis-à-vis moi, cette honte que sent une femme raisonnable, que l'amour vient d'entraîner trop loin. Rien n'étoit, à la vérité, plus intéressant que ce spectacle; & quelque peu sensible que je sois, je crois qu'il

doit avoir de grands charmes aux yeux d'un homme amoureux, qui a long-temps & vivement desiré le bonheur de plaire, & qui voit enfin qu'il est aimé : mais loin qu'il me séduisît comme Madame de Rindsey s'en flattoit, il ne faisoit que redoubler mon mépris pour elle, & affoiblissoit même si singuliérement le peu d'impression qu'elle faisoit sur moi, que je n'aurois sûrement pas cédé à ses desirs, si je n'avois pas cru, en la prenant, lui faire encore mieux sentir tout le mépris qu'elle m'inspiroit, qu'en ne la prenant pas.

Fin de la troisieme Partie.





LES HEUREUX ORPHELINS.



QUATRIEME PARTIE.

HISTOIRE SECRETE du Comte DE CHESTER, depuis le 17 Septembre 1708, jusqu'au mois de..... 1709.

LETTRE CINQUIEME.

*A M. LE DUC DE ***.*

LE Nord-Est souffle, j'ai du *spléen;* ma tête est en proie aux plus noires idées; j'en veux à toute la nature, à moi le premier, qu'ordinairement je ne prise gueres, & de qui je fais aujourd'hui moins de cas encore que de cou-

tume. J'ai beaucoup moralisé : je vous fais peur, rassurez-vous ; je vous fais grace. Je crois pourtant que mes réflexions étoient fort solides, & peut-être assez neuves ; j'avois trouvé d'assez belles choses contre mon siecle, ce siecle si faussement appellé, à ce qu'il me semble, le siecle des lumieres & de la philosophie. Je croyois avoir vu que nous avons plus sacrifié aux passions qu'à la raison, plus immolé de principes, que nous n'avons extirpé de préjugés. Je me flattois même d'avoir prouvé que jamais nous n'avons été moins éclairés, puisque jamais nous n'avons été plus vicieux, ou que du moins, nous ne l'avons jamais été avec plus d'éclat, & moins de retenue. Tout cela m'étoit venu dans la tête à propos de Madame de Rindsey, qui se croit peut-être une femme d'autant plus forte, qu'elle se livre plus à ses fantaisies, avec moins de décence & d'égards, & pour son sexe & pour elle-même. Je croyois avoir entrevu que le titre de Philosophie, n'est pas le titre qui convient à une femme de ce genre ; je m'étois même amusé à prouver que les femmes qui se rendent si facilement à nos desirs, ou qui, com-

me elle, les préviennent, se dégradent si cruellement à nos yeux, que non-seulement, ce qui sans doute ne leur importe guere, elles ne peuvent inspirer de l'amour; mais même, ce qui doit les intéresser davantage, qu'elles en font sur les sens, une plus foible impression. Heureusement pour vous, je me suis apperçu que ces vérités que je croyois si neuves, sont tout-à-fait usées : j'ai senti qu'il y avoit à moi trop de vanité à croire que je les redisois avec plus d'agrément & de succès, que tous ceux qui, avant moi, les ont dites. Je les supprime donc, & je reprends mon histoire.

Madame de Rindsey, *par sa rougeur*, & par le silence auquel elle s'obstinoit, croyoit sans doute m'en dire assez: & il est si vrai qu'elle ne se trompoit pas, que si toute autre qu'elle m'eût parlé si clairement, ce n'auroit été qu'à ses genoux que j'aurois terminé cette scene. Quoi! Madame, lui demandai-je, mais sans chaleur, & sans émotion, & précisément du ton dont on fait une question, dont l'objet est indifférent, il seroit possible que vous aimassiez! que je vous plains! ajoutai-je d'un air de compassion, & qu'avec votre façon de

penſer, cette ame que je crois tout-à-la-fois & ſi tendre & ſi franche, vous vous préparez peut-être des malheurs! Eh quoi! me demanda-t-elle enfin, d'une voix un peu tremblante, ſe peut-il donc qu'une femme qui, en effet, ne penſe point de façon à voir ſes ſentiments mépriſés, ne puiſſe pas inſpirer une paſſion auſſi vive & auſſi ſincere que celle qu'elle auroit elle-même. Je ne dis pas, répondis-je, que cela ſoit abſolument impoſſible; mais il faut que j'avoue, à notre honte, que nous ſommes rarement capables d'une tendreſſe telle que vous l'exigeriez. Il eſt pourtant ſi doux d'aimer, reprit-elle du même ton, que je ne comprends pas qu'on puiſſe refuſer ſon ame au ſeul bonheur qui me ſemble digne d'être deſiré. Eh quoi! les hommes ſont-ils donc tous ſans ſentiments & ſans reconnoiſſance! Grand Dieu, ajouta-t-elle, en levant au ciel ſes yeux, qui, par parentheſe, me parurent en cet inſtant aſſez beaux. Que je vais être.... A ces mots, elle s'arrêta. Il n'étoit pas bien difficile de remplacer ce qu'elle ſupprimoit, & ſon air diſoit de reſte, qu'elle craignoit d'avoir à ſe plaindre de ſa deſtinée. Tout indifférent que j'étois pour elle, je ceſſai

de croire que je le fusse tant. Soit qu'en effet, l'expression de l'amour embellisse toujours, soit que la situation lui donnât des charmes à mes yeux, je ne sais quel trouble vint m'agiter, me la rendit involontairement plus intéressante. Rassurez-vous sur moi, mon cher Duc, ce n'étoit pas de l'amour. Que dans ces sortes d'occasions, la sagacité des femmes est merveilleuse! Malgré le trouble qui l'agitoit, & qui pour n'être que de la nature du mien, n'en prenoit pas sur elle moins vivement, mes mouvements, quelque foibles qu'ils fussent encore, ne lui échapperent pas. Je vis tout-à-la-fois dans ses yeux, le desir & l'*espérance; s'il* s'y étoit peint un peu de pudeur, cela n'en auroit été que mieux; mais ses yeux apparemment ne pouvoient pas tenir tant de choses.

Eh bien, Madame, lui dis-je, en m'approchant d'elle, vous craignez donc d'être bien malheureuse? Le moyen, repliqua-t-elle, en me regardant fixement, que je ne craigne pas de l'être, lorsque vous m'assurez que je le serai? Je ne pensois pas, repris-je, que vous ajoutassiez à mes prédictions, une foi si entiere : je pourrois, au reste, vous

répondre d'une plus agréable destinée, si vous me parliez avec autant de franchise sur l'objet de votre passion, que vous me parlez sur votre passion même. Ma passion! me demanda-t-elle & toujours avec le même regard, vous aurois-je donc confié que j'en ai une? On dit donc, si je me suis livrée à ce point, bien des choses avec l'intention de ne rien dire! Et s'il est vrai que vos conjectures soient justes, ou que j'aye parlé autant que vous le dites, vous ne devinez pas ce que, peut-être à tort, je crois encore cacher? Je vous connois depuis si peu de temps, lui dis-je, en m'approchant d'elle un peu plus, & en lui prenant la main, qu'il me feroit, selon toute apparence, plus difficile qu'à personne de lire dans votre ame. Vous ne le croyez pas, répondit-elle : mais, continuai-je, avec plus de vivacité, desireriez-vous que j'y lusse? Oui, & même que vous seul y lussiez. Quoi! lui dis-je, en me mettant à ses genoux; car, au moins, je ne m'y jettai pas, vous auriez en moi assez de confiance pour ne me cacher rien de vos plus secrets mouvements, & pour ne les découvrir qu'à moi? Oui, reprit-elle, quoique vous soyez peut-être l'hom-

me du monde auquel je devrois le moins les confier. Moi! belle Comtesse, lui dis-je, en la serrant dans mes bras avec beaucoup de feu, eh! pourquoi tout-à-la-fois tant de confiance & tant de crainte? Non, vous acheverez... Ah! interrompit-elle, avec un trouble extrême, laissez-moi : je vous en ai trop dit, si vous ne m'entendez pas, & vous en ai dit assez, si vous voulez m'entendre.

Elle avoit raison, dans le fonds, & je ne l'ignorois pas plus qu'elle; mais j'avois décidé que je ne l'entendrois pas à si bon marché qu'elle s'en flattoit. Eh bien, Madame, lui dis-je, *d'un air sérieux* & piqué, & en me *relevant*, il faut donc vous laisser votre secret, puisque vous en êtes si jalouse. Vous me permettrez cependant de vous représenter qu'il falloit, ou m'en dire moins, ou m'en dire davantage. Cruel, s'écria-t-elle avec un peu d'emportement, que votre vanité me ménage peu! Ah, barbare! ajouta-t-elle en essayant de pleurer, entendez-moi enfin, ou ne m'interrogez plus!

Que voulez-vous? mon cher Duc, la situation pressoit; elle en venoit, comme vous voyez, aux invectives;

il me parut effectivement impossible que je pusse, sans cruauté, & même sans barbarie, en exiger d'elle davantage; & j'eus enfin la générosité de ne lui pas demander qu'elle me fît d'une façon plus précise, un aveu qu'elle avoit la bonté de me faire de tant de façons différentes. Quoi! m'écriai-je, en retombant à ses genoux, & avec un air aussi étonné, que si mes yeux ne faisoient que de se dessiller; quoi! belle Comtesse, c'est moi que vous aimez? vous me permettez, vous m'ordonnez même de le croire? Ah! pardonnez-moi d'avoir douté d'un bonheur dont je pouvois me flatter sans m'en rendre moins digne!

Pendant que je parlois, elle ouvroit sur moi de grands yeux, moins tendres encore que stupéfaits, & dans lesquels (je crois qu'il faut toujours dire vrai) je lisois encore plus d'égarement que d'amour. Cela étoit bien égal pour mon sentiment; cela ne l'étoit peut-être pas tant pour son honneur; mais c'est ce qui nous étoit à tous deux également indifférent.

Je ne fus pas plutôt sûr de ses sentiments, qu'il me vint quelque inquiétude sur la façon dont je devois lui marquer ma reconnoissance. Avec une femme

moins supérieure que Madame de Rindsey, à toutes les minucies, il auroit fallu ne point finir sur l'étonnement que me causoit mon bonheur ; lui redire mille fois à quel point j'en étois transporté, & lui baiser sans cesse les mains avec autant de tendresse que de respect. L'amour ne plaît pas à toutes, quand il ne s'explique que par l'emportement; mais aussi il déplaît à quelques-unes, quand il ne commence point par en montrer; & malgré son air singuliérement honnête, j'avoue que je croyois ma belle Comtesse trop philosophe pour ne pas apprécier de pareilles miseres, ce qu'elles valent. J'étois à ses genoux, & je la serrois dans mes bras avec une violence, & la regardois avec une fureur, qui, à une personne moins courageuse qu'elle, auroient pu faire craindre de ma part de terribles entreprises. A Dieu ne plaise, cependant, que je veuille dire qu'elle desiroit ce que beaucoup d'autres à sa place auroient peut-être eu l'imbécillité de craindre. Mais, soit qu'elle pensât trop bien de moi, pour me croire capable de lui manquer, soit qu'elle fût résignée à tout ce que je pourrois vouloir entreprendre; si c'étoit avec beaucoup d'émotion qu'elle

se sentoit dans mes bras, je puis affirmer, ou que c'étoit sans colere, ou qu'elle savoit bien la dissimuler. D'ailleurs, le doigt de l'amour étoit si visiblement marqué dans cette affaire; je devois si peu supposer qu'une femme du caractere de Madame de Rindsey, une personne si respectable, d'une si grande réputation; chez laquelle tout respiroit la décence & la vertu, se fût déterminée à parler la premiere, si sa passion n'avoit pas été extrême & le coup de foudre prodigieux, que toutes réflexions faites, je pensai que, quelque chose que je tentasse, j'en serois quitte pour essuyer de sa part les plus légeres & les plus douces remontrances.

Il y avoit déja assez long-temps que je lui baisois la main, pour qu'elle dût, malgré sa douceur, être impatientée d'une si peu intéressante répétition. Je crus donc qu'il étoit temps de lui donner plus de sujet de se louer, ou de se plaindre de moi, & de répondre enfin convenablement à cette douce langueur qui régnoit depuis si long-temps dans ses yeux, & dont, (car dans ces sortes de rencontres, rien n'égale sa franchise) elle avoit la bonne foi de

ne me rien cacher. Je pensai cependant qu'il seroit plus honnête pour elle, de n'aller à sa conquête que par gradation, que d'y employer une brusquerie, qui ne pouvoit que la dégrader à ses propres yeux. J'avois assurément pris en France bien de la politesse : peut-être n'approuvoit-elle pas que j'eusse tant d'égards; & peut-être aussi ma plus forte raison, pour en avoir, étoit-elle la certitude qu'elle n'en étoit pas contente: mais par quelque motif que j'agisse, il ne m'en parut pas moins impossible de manquer dans une si importante occasion, à ce que je devois à une femme si estimable.

Ce ne fut donc que *par des baisers* donnés en apparence avec feu, mais qui avoient moins de valeur réelle qu'ils n'avoient d'expressions, & qu'il sembloit que le respect gênât encore, que je crus devoir essayer son indulgence. Il n'y avoit pas dans ce que je tentois de quoi troubler les sens; je le croyois du moins : mais les sens ont-ils une marche assez décidée, pour que l'on puisse toujours calculer avec justesse, combien il faut pour les émouvoir? D'ailleurs, ce qui suffit à l'un, ne peut-il pas laisser l'autre dans l'état le plus paisible? Ne

font-ils pas journaliers comme l'esprit; & ce qui un jour les a troublés, doit-il les troubler toujours? Les femmes qui sont le moins soumises à ce honteux empire, celles qui y sont le plus asservies, sont-elles toujours au même point susceptibles ou indifférentes? Je ne parle pas ici du sentiment, prétexte éternel, & si rarement cause de tout ce qu'on lui attribue: mais, au défaut du cœur, l'imagination ne s'embrâse-t-elle pas, & le caprice ne tient-il jamais lieu de passion? Les femmes que la nature a le mieux défendues contre la séduction, regardent-elles tous les objets avec la même indifférence; & celles qui semblent l'être le plus, sont-elles, en effet, ce qu'elles paroissent? Combien n'y en a-t-il pas qui, comme Madame de Rindsey, cachent sous l'extérieur, non-seulement le plus froid, mais encore le plus décent, les desirs les plus vifs, les caprices les plus inattendus, la tête la plus déréglée, le cœur le plus corrompu, & la facilité la plus singuliere. Semblables à ces corps que la foudre a brûlés, ou que le temps a détruits intérieurement, mais de qui la configuration est conservée, que l'on croiroit tels qu'ils étoient autrefois, & qui tombent réduits en cen-

ne me rien cacher. Je pensai cependant qu'il seroit plus honnête pour elle, de n'aller à sa conquête que par gradation, que d'y employer une brusquerie, qui ne pouvoit que la dégrader à ses propres yeux. J'avois assurément pris en France bien de la politesse : peut-être n'approuvoit-elle pas que j'eusse tant d'égards; & peut-être aussi ma plus forte raison, pour en avoir, étoit-elle la certitude qu'elle n'en étoit pas contente : mais par quelque motif que j'agisse, il ne m'en parut pas moins impossible de manquer dans une si importante occasion, à ce que je devois à une femme si estimable.

Ce ne fut donc que par des baisers donnés en apparence avec feu, mais qui avoient moins de valeur réelle qu'ils n'avoient d'expressions, & qu'il sembloit que le respect gênât encore, que je crus devoir essayer son indulgence. Il n'y avoit pas dans ce que je tentois de quoi troubler les sens; je le croyois du moins : mais les sens ont-ils une marche assez décidée, pour que l'on puisse toujours calculer avec justesse, combien il faut pour les émouvoir ? D'ailleurs, ce qui suffit à l'un, ne peut-il pas laisser l'autre dans l'état le plus paisible ? Ne

ſont-ils pas journaliers comme l'eſprit; & ce qui un jour les a troublés, doit-il les troubler toujours? Les femmes qui ſont le moins ſoumiſes à ce honteux empire, celles qui y ſont le plus aſſervies, ſont-elles toujours au même point ſuſceptibles ou indifférentes? Je ne parle pas ici du ſentiment, prêtexte éternel, & ſi rarement cauſe de tout ce qu'on lui attribue: mais, au défaut du cœur, l'imagination ne s'embrâſe-t-elle pas, & le caprice ne tient-il jamais lieu de paſſion? Les femmes que la nature a le mieux défendues contre la ſéduction, regardent-elles tous les objets avec la même indifférence; & celles qui ſemblent l'être le plus, ſont-elles, en effet, ce qu'elles paroiſſent? Combien n'y en a-t-il pas qui, comme Madame de Rindſey, cachent ſous l'extérieur, non-ſeulement le plus froid, mais encore le plus décent, les deſirs les plus vifs, les caprices les plus inattendus, la tête la plus déréglée, le cœur le plus corrompu, & la facilité la plus ſinguliere. Semblables à ces corps que la foudre a brûlés, ou que le temps a détruits intérieurement, mais de qui la configuration eſt conſervée, que l'on croiroit tels qu'ils étoient autrefois, & qui tombent réduits en cen-

dres, dans le moment qu'on les touche. Combien de gens ne respectent-ils pas cette sorte de femmes, jusqu'à l'imbécillité, lorsqu'il n'y a peut-être personne qui ne les vainquît, si l'on ne craignoit pas cette décence, qui n'est en elles qu'un mensonge de l'éducation, & presque toujours un fardeau pour la nature? Je pardonne à l'amour & à lui seul la crainte d'offenser, d'ignorer ses avantages, de s'exagérer la vertu où il la trouve, de la croire où elle n'est pas, & de perdre, par sa timidité, plus d'occasions encore qu'il n'en fait naître par ses transports.

Je ne répondrois pas, au reste, mon cher Duc, que ce que je viens de dire, fût aussi bien placé, qu'il est vrai; mais je le trouve raisonnable, & je le laisse.

Il falloit, quand j'y songe, que Madame de Rindsey fût, à quelques égards, comme les Fées, qui, je crois, avoient dans la semaine un jour pendant lequel elles devenoient serpents, & qui, tant qu'il duroit, étoient déchues de tous les privileges de leur état, & soumises à tous les malheurs auxquels le hasard pouvoit les exposer. C'étoit, si je m'en souviens bien, un lundi; & ce jour-là, peut-être, est le jour fatal de Madame de Rindsey. Quoi qu'il en soit, car je n'ai ja-

mais percé ce myſtere, il faut que cette femme ait quelque choſe de particulier, pour être tout-à-la-fois, & ſi foible, & ſi peu tendre.

Plus émue, donc, par ſes propres idées, qu'elle ne devoit l'être par des entrepriſes auſſi modérées que les miennes, elle ſe livroit avec trop de grandeur d'ame, & paroiſſoit trop diſpoſée à me pardonner, pour ne me pas forcer à abuſer de ſa clémence. J'en abuſai, enfin, &, ſans doute, à ſa grande ſatisfaction; non, que je prétende dire, ni même inſinuer qu'elle ne me trouvât pas d'une familiarité, & même d'une inſolence inconcevable; mais il y avoit long-temps que je ne décidois rien, qu'en conſéquence, elle ne ſavoit que me dire; & du moins, par ma conduite, je la tirois de cette peine. Quand on prévoit les choſes, on s'arrange pour les empêcher. Par les premiers emportements d'un amant, une femme peut aiſément juger par où il compte finir. On a le temps de ſe préparer à une réſiſtance que l'on ſent qui va devenir néceſſaire, d'impoſer par ſon maintien & par ſon ton, enfin, de ſe mettre en fureur; & l'on a beau dire, tout cela arrête un impertinent; mais encore une fois, il faut que l'on puiſſe

prévoir l'impertinence ; & jusques au moment où j'avois cru devoir l'employer, je m'étois conduit avec tant de sagesse & de retenue, j'avois montré tant de respect, qu'il eût été bien difficile à Madame de Rindsey, d'imaginer que je deviendrois, tout d'un coup, si différent de ce qu'elle m'avoit vu si longtemps.

L'excès de son étonnement ne lui laissant gueres plus la force de parler, que celle de se défendre : Ah ! Mylord, me disoit-elle d'une voix étouffée & tremblante, Mylord, eh ! que prétendez-vous ? Vous m'avez bien trompée ?

Quelque modérés que fussent ses reproches, je ne doute pas qu'ils ne m'eussent imposé, si le ton dont elle me les faisoit ne m'eût imposé sur ses véritables sentiments ; mais malheureusement sa voix est si douce, & sa colere, toute violente qu'elle étoit, en altéroit si peu le son, que je ne pus jamais, à quelque point que les apparences fussent contre moi, me déterminer à croire que je l'offensasse, autant qu'elle sembloit le prétendre.

Vous sentez aisément jusqu'où une si fausse idée devoit me conduire : cependant, quelques regards qu'elle jettoit,

de temps en temps, avec inquiétude, du côté où se tenoient ses gens, qui n'étoient, en effet, que trop à portée de nous entendre, me firent penser qu'elle craignoit qu'ils ne surprissent quelque chose de notre conversation. Je craignois, moi-même, de ne devoir sa modération qu'à cette peur : ma victoire auroit trop perdu de son prix à mes yeux, si je m'étois laissé cette inquiétude. Je voulois en devoir tout à l'amour, & ne laisser, de plus, aucun prétexte à Madame de Rindsey. Je voulus même qu'elle n'ignorât pas que j'avois saisi le sens de ses regards. Vous avez raison, lui dis-je, mes transports me cachoient le danger auquel je vous expose. Elle sourit; c'étoit me remercier de mon attention. Je n'en pouvois pas moins avoir pensé que je l'exposois où nous étions, sans avoir porté mes vues plus loin. Il me parut qu'elle le craignoit; & cela étoit assez simple. Je connoissois peu les lieux où l'amour me faisoit régner avec tant d'empire & de promptitude. Les beaux yeux de Madame de Rindsey, ces yeux charmants auxquels je devois déja tant de lumieres, en se tournant avec autant de langueur que de modestie, du côté de sa chambre à coucher, m'appri-

d'y sacrifier encore, dans des instants faits pour en triompher, & vis-à-vis un témoin choisi par son cœur ou par son caprice, pour en manquer.

Je perdois trop, ou du moins je devois paroître trop perdre aux précautions que Madame de Rindsey prenoit contre moi, pour l'abandonner aux cruels conseils que sa vertu lui donnoit encore. Je crus qu'une douce violence m'étoit permise; je l'employai donc, & avec un succès, dont la pudeur seule sembloit embarrassée, mais dont, selon moi, sa vanité auroit dû être encore moins contente.

Vous vous tromperiez cependant, si vous pensiez que ce fût sans peine que je remportai sur elle une victoire à laquelle il manquoit si peu pour être complete. Ses efforts étoient foibles, il est vrai; mais sans compter que c'étoit beaucoup qu'elle imaginât encore de se défendre, des reproches, des prieres, des menaces qui se succédoient sans cesse dans sa bouche, me prouvoient assez à quel point toutes mes prétentions la rendoient à plaindre. Ah! Mylord, me disoit-elle, méritois-je de votre part un pareil procédé? Est-il fait pour vous & pour moi? Est-ce ainsi que vous me respectez?

Pendant qu'elle me disoit de si belles & de si imposantes choses, un carrosse que nous entendîmes entrer avec grand bruit, fit ce que sa colere & ses reproches n'avoient pas encore pu faire, & n'auroient sans doute pas fait. Ce n'étoit rien du tout que Mylord Rindsey, qui, contre sa coutume, rentroit chez lui. Nous étions de la même *Cotterie*, & nous avions dîné ensemble. Si je ne lui avois pas dit ce que j'avois à faire ce soir-là, il n'auroit pas été si discret, & je savois qu'il vouloit aller entendre quelques fameuses voix qui nous étoient venues d'Italie, qui chantoient pour la premiere fois à Witehall.

Quoique Madame de Rindsey ne m'intéressât pas du tout, l'arrivée de Monsieur son mari, dans les circonstances où nous étions, me donna pour elle quelque inquiétude. Si je savois combien il devoit compter sur elle, j'ignorois à quel point il y comptoit; & je craignois qu'il ne s'apperçût de la violente agitation où je l'avois mise, & qu'il ne lui plût de ne la pas interpréter en bien. Toute légere qu'étoit cette inquiétude, elle la saisit sur mon visage, & (ô magnanimité sans exemple!) non-seulement elle daigna me

rassurer par le plus tendre sourire, mais encore, elle prit sur elle-même au point, que quand il entra dans la chambre, il ne lui trouva que le visage qu'elle avoit toujours avec lui; & certainement, à l'air de sécheresse & de dignité qu'elle prit tout d'un coup, il n'y avoit pas de quoi la soupçonner de rien. Ce qui me confondit, c'est que ce fut sans cet empressement que doit donner à une femme la crainte d'être surprise dans une situation dangereuse, qu'elle descendit de son lit, & que ce fut à pas très-lents qu'elle regagna la piece où notre conversation avoit commencé. Nous n'avions même pas encore eu le temps de nous asseoir, lorsqu'il y entra. Quoique la façon dont se conduisoit Madame de Rindsey avec lui, dût me rassurer, je n'étois pas sans quelque crainte, que la solitude dans laquelle il nous surprenoit tous deux, ne lui parût extraordinaire; & elle me rassura encore là-dessus, par un souris moqueur, & en haussant les épaules. L'excès de cette sécurité vous étonne sans doute; mais vous cesserez d'en être surpris, lorsque je vous aurai fait connoître Monsieur de Rindsey.

De tous les maris de qui, par rap-

port

port à leurs femmes, j'ai été l'ami particulier, je n'en ai pas connu un qui fut moins jaloux que lui. A ſon air morne & froid, & à ſes yeux ſombres, je l'avois cru d'abord tout différent. Je me trompois; il n'eſt que fort triſte & fort ſot; au reſte, le meilleur mari, & un des plus honnêtes hommes, à tous égards, qu'il y ait dans toute l'Angleterre. Perſonne, peut-être, dans les trois Royaumes ne chaſſe le renard avec plus de ſuccès, n'en connoît mieux les ruſes, & n'en fait de plus belles hiſtoires. Auſſi eſt-il révéré de tous les *Fox-Hunters* du pays, comme leur chef. Outre ce rare talent qu'il poſſede à la vérité au plus haut point, il ſe croit fait pour les affaires, & écrit perpétuellement des mémoires d'une prolixité épouvantable; mais perſonne n'eut jamais moins de connoiſſance du cœur des femmes, de qui il s'en faut quelque choſe qu'il ne devine auſſi bien la marche, qu'il pénetre celle du renard le plus madré. Toutes ſes idées, tous ſes ſentiments même dépendent de Madame de Rindſey. Jamais on n'a pouſſé ſi loin une ſervitude qui n'eſt fondée que ſur l'opinion, & qui eſt en lui, d'autant plus ſinguliere, que ce n'eſt pas

à l'amour qu'il la doit. Sa confiance en elle n'en est pas moins étendue. Je l'avois mieux vue en un instant, qu'il ne l'a vue en toute sa vie, & ce seul moment avoit suffi pour me donner sur elle des lumieres que je doute qu'il ait jamais.

J'ai au surplus quelque idée qu'il n'est pas le seul mari qui ignore sa femme si complétement, & qui prenne la répugnance qu'elle a pour lui, l'air froid & févere qu'elle lui montre dans quelque instant que ce puisse être, son éternelle insensibilité, pour des preuves de vertu, & qui ne fonde sur tout cela la plus imbécille confiance que l'on puisse jamais avoir. Il y a *long-temps* que j'ai envie de faire un traité des femmes, à l'usage des maris; mais franchement, le tout feroit trop noir; & quelques-unes de mes anciennes amies, qui ont le besoin du monde le plus grand, que leurs maris restent dans cette confiance stupide, qui les rend si ridicules & si dupes, pourroient me savoir mauvais gré de les avoir si bien décelées.

Mylord Ryndsey fit un cri de joie en me voyant. Ah! parbleu, mon cher James, me dit-il, en m'embrassant, je suis comblé de joie de vous trouver ici, &

ſais gré à Madame de Rindſey, d'avoir aſſez de mérite pour vous y attirer. Madame, ajouta-t-il, en s'adreſſant à elle, pour Dieu! ne le rendez pas non-Conformiſte; vous en pouvez, ſi vous voulez, faire quelque choſe de mieux, pour votre plaiſir, & pour le ſien.

En achevant cette agréable plaiſanterie, il me pria de vouloir bien l'attendre, & me demanda, ſi mon intention n'étoit pas d'aller à Witehall, entendre les Italiens. Je lui répondis que j'en avois aſſez envie, mais que j'avois auparavant une affaire à terminer; & que je ne pourrois me rendre au Palais qu'un peu tard. Je comptois, & avec raiſon, que je ſerois appuyé par Madame de Rindſey, ou qu'au moins je n'en ſerois pas démenti; ma ſurpriſe ne fut pas médiocre, quand elle me dit, d'un air froid, qu'il falloit que j'entendiſſe chanter ces gens-là. Je ne fus pas de ſon avis. Pendant notre conteſtation, Mylord Rindſey ſortit de la chambre. Je ne vous comprends pas, lui dis-je, auſſi-tôt que nous fûmes ſeuls : Mylord Rindſey ſeroit-il, dans le fonds, plus fâché de me trouver ici, qu'il ne paroît l'être. Non, me répondit-elle en ſouriant; c'eſt un homme droit, qui ne

d'y ſacrifier encore ; dans des inſtants faits pour en triompher, & vis-à-vis un témoin choiſi par ſon cœur ou par ſon caprice, pour en manquer.

Je perdois trop, ou du moins je devois paroître trop perdre aux précautions que Madame de Rindſey prenoit contre moi, pour l'abandonner aux cruels conſeils que ſa vertu lui donnoit encore. Je crus qu'une douce violence m'étoit permiſe ; je l'employai donc, & avec un ſuccès, dont la pudeur ſeule ſembloit embarraſſée, mais dont, ſelon moi, ſa vanité auroit dû être encore moins contente.

Vous vous tromperiez cependant, ſi vous penſiez que ce fût ſans peine que je remportai ſur elle une victoire à laquelle il manquoit ſi peu pour être complete. Ses efforts étoient foibles, il eſt vrai ; mais ſans compter que c'étoit beaucoup qu'elle imaginât encore de ſe défendre, des reproches, des prieres, des menaces qui ſe ſuccédoient ſans ceſſe dans ſa bouche, me prouvoient aſſez à quel point toutes mes prétentions la rendoient à plaindre. Ah! Mylord, me diſoit-elle, méritois-je de votre part un pareil procédé? Eſt-il fait pour vous & pour moi? Eſt-ce ainſi que vous me reſpectez?

Pendant qu'elle me disoit de si belles & de si imposantes choses, un carrosse que nous entendîmes entrer avec grand bruit, fit ce que sa colere & ses reproches n'avoient pas encore pu faire, & n'auroient sans doute pas fait. Ce n'étoit rien du tout que Mylord Rindsey, qui, contre sa coutume, rentroit chez lui. Nous étions de la même *Cotterie*, & nous avions dîné ensemble. Si je ne lui avois pas dit ce que j'avois à faire ce soir-là, il n'auroit pas été si discret, & je savois qu'il vouloit aller entendre quelques fameuses voix qui nous étoient venues d'Italie, qui chantoient pour la premiere fois à Witehall.

Quoique Madame de Rindsey ne m'intéressât pas du tout, l'arrivée de Monsieur son mari, dans les circonstances où nous étions, me donna pour elle quelque inquiétude. Si je savois combien il devoit compter sur elle, j'ignorois à quel point il y comptoit; & je craignois qu'il ne s'apperçût de la violente agitation où je l'avois mise, & qu'il ne lui plût de ne la pas interpréter en bien. Toute légere qu'étoit cette inquiétude, elle la saisit sur mon visage, & (ô magnanimité sans exemple!) non-seulement elle daigna me

rassurer par le plus tendre sourire, mais encore, elle prit sur elle-même au point, que quand il entra dans la chambre, il ne lui trouva que le visage qu'elle avoit toujours avec lui; & certainement, à l'air de sécheresse & de dignité qu'elle prit tout d'un coup, il n'y avoit pas de quoi la soupçonner de rien. Ce qui me confondit, c'est que ce fut sans cet empressement que doit donner à une femme la crainte d'être surprise dans une situation dangereuse, qu'elle descendit de son lit, & que ce fut à pas très-lents qu'elle regagna la piece où notre conversation avoit commencé. Nous n'avions même pas encore eu le temps de nous asseoir, lorsqu'il y entra. Quoique la façon dont se conduisoit Madame de Rindsey avec lui, dût me rassurer, je n'étois pas sans quelque crainte, que la solitude dans laquelle il nous surprenoit tous deux, ne lui parût extraordinaire; & elle me rassura encore là-dessus, par un souris moqueur, & en haussant les épaules. L'excès de cette sécurité vous étonne sans doute; mais vous cesserez d'en être surpris, lorsque je vous aurai fait connoître Monsieur de Rindsey.

De tous les maris de qui, par rapport

port à leurs femmes, j'ai été l'ami particulier, je n'en ai pas connu un qui fut moins jaloux que lui. A son air morne & froid, & à ses yeux sombres, je l'avois cru d'abord tout différent. Je me trompois; il n'est que fort triste & fort sot; au reste, le meilleur mari, & un des plus honnêtes hommes, à tous égards, qu'il y ait dans toute l'Angleterre. Personne, peut-être, dans les trois Royaumes ne chasse le renard avec plus de succès, n'en connoît mieux les ruses, & n'en fait de plus belles histoires. Aussi est-il révéré de tous les *Fox-Hunters* du pays, comme leur chef. Outre ce rare talent qu'il possede à la vérité au plus haut point, il se croit fait pour les affaires, & écrit perpétuellement des mémoires d'une prolixité épouvantable; mais personne n'eut jamais moins de connoissance du cœur des femmes, de qui il s'en faut quelque chose qu'il ne devine aussi bien la marche, qu'il pénetre celle du renard le plus madré. Toutes ses idées, tous ses sentiments même dépendent de Madame de Rindsey. Jamais on n'a poussé si loin une servitude qui n'est fondée que sur l'opinion, & qui est en lui, d'autant plus singuliere, que ce n'est pas

à l'amour qu'il la doit. Sa confiance en elle n'en est pas moins étendue. Je l'avois mieux vue en un instant, qu'il ne l'a vue en toute sa vie, & ce seul moment avoit suffi pour me donner sur elle des lumieres que je doute qu'il ait jamais.

J'ai au surplus quelque idée qu'il n'est pas le seul mari qui ignore sa femme si complétement, & qui prenne la répugnance qu'elle a pour lui, l'air froid & sévere qu'elle lui montre dans quelque instant que ce puisse être, son éternelle insensibilité, pour des preuves de vertu, & qui ne fonde sur tout cela la plus imbécille confiance que l'on puisse jamais avoir. Il y a long-temps que j'ai envie de faire un traité des femmes, à l'usage des maris; mais franchement, le tout seroit trop noir; & quelques-unes de mes anciennes amies, qui ont le besoin du monde le plus grand, que leurs maris restent dans cette confiance stupide, qui les rend si ridicules & si dupes, pourroient me savoir mauvais gré de les avoir si bien décelées.

Mylord Ryndsey fit un cri de joie en me voyant. Ah! parbleu, mon cher James, me dit-il, en m'embrassant, je suis comblé de joie de vous trouver ici, &

ſais gré à Madame de Rindſey, d'avoir aſſez de mérite pour vous y attirer. Madame, ajouta-t-il, en s'adreſſant à elle, pour Dieu! ne le rendez pas non-Conformiſte; vous en pouvez, ſi vous voulez, faire quelque choſe de mieux, pour votre plaiſir, & pour le ſien.

En achevant cette agréable plaiſanterie, il me pria de vouloir bien l'attendre, & me demanda, ſi mon intention n'étoit pas d'aller à Witehall, entendre les Italiens. Je lui répondis que j'en avois aſſez envie, mais que j'avois auparavant une affaire à terminer; & que je ne pourrois me rendre au Palais qu'un peu tard. Je comptois, & avec raiſon, que je ſerois appuyé par Madame de Rindſey, ou qu'au moins je n'en ſerois pas démenti; ma ſurpriſe ne fut pas médiocre, quand elle me dit, d'un air froid, qu'il falloit que j'entendiſſe chanter ces gens-là. Je ne fus pas de ſon avis. Pendant notre conteſtation, Mylord Rindſey ſortit de la chambre. Je ne vous comprends pas, lui dis-je, auſſi-tôt que nous fûmes ſeuls: Mylord Rindſey ſeroit-il, dans le fonds, plus fâché de me trouver ici, qu'il ne paroît l'être. Non, me répondit-elle en ſouriant; c'eſt un homme droit, qui ne

ſait rien jouer, & qui vous aimera ſûrement à la folie, ſi vous parvenez à me tourner la tête, autant que vous paroiſſez le deſirer. Vous avez donc fait là-deſſus, repris-je, quelque expérience qui vous aſſure que ſes ſentiments dépendent des vôtres ? Cette queſtion eſt malhonnête, repliqua-t-elle, & je croyois mériter que vous ne me la fiſſiez pas. Mais enfin, lui dis-je, pourquoi, puiſque cela lui paroîtroit tout ſimple, ne voulez-vous pas que je reſte ? Voilà déja, reprit-elle, bien de la tyrannie; quoi ! je ne puis pas avoir une volonté dont je ne vous doive compte ! Eh ! quels ſont donc vos droits ſur moi ?

Je crus que je ne pouvois mieux répondre à cette queſtion, qu'en recommençant tout ce qu'elle avoit permis avant l'arrivée de Mylord Rindſey; & ce ne fut pas ſans un embarras extrême & aſſez ridicule, qu'elle me revit à ſes genoux. A la façon dont je m'étois déja conduit, & dont elle s'étoit comportée elle-même, elle ne pouvoit plus ou redouter mon reſpect, ou s'offenſer que j'en manquaſſe. Ah ! Mylord, s'écria-t-elle, relevez-vous, Mylord va rentrer : que voudriez-vous qu'il penſât, s'il vous trouvoit à mes genoux ? Que

je vous y demande, répondis-je, une grace que vraisemblablement j'ai besoin que vous m'accordiez. Eh ! reprit-elle, me laissez-vous le moyen de vous en faire ! Oh ! çà ! continuai-je, comme si nous n'eussions été qu'en simple conversation, dites-moi pourquoi vous ne voulez pas que je reste, lorsqu'à parler naturellement, vous ne devriez pas le desirer moins que moi-même, & que je le puis sans vous commettre ? Que veut dire ce caprice ? Mais, repliqua-t-elle, ce n'en est pas un. J'attends ici des gens auxquels il m'est impossible de fermer ma porte, & avec qui j'ai une affaire importante à terminer. Partez, je vous en conjure, avec Mylord : hélas ! vous ne savez que trop que vous me retrouverez quand vous voudrez ; & je vous donne de si fortes preuves de ma foiblesse, que vous ne pouvez pas douter que je ne la porte pour vous aussi loin qu'elle puisse aller.

A ces mots, elle me pria encore de quitter ses genoux, & je lui obéis d'autant plus volontiers, que cette attitude, toute simple qu'elle est, la troubloit singuliérement, & que je craignois, si je m'obstinois à y demeurer, qu'il ne lui fût pas aussi aisé que la premiere

fois, de reprendre vis-à-vis Mylord Rindsey, ce visage d'Eglise primitive qu'elle croyoit devoir lui offrir.

A propos, me dit-elle, j'ai à vous avertir que je vais passer la soirée chez Madame de Pembroock, & que je veux absolument vous y voir. Vous feriez beaucoup mieux, repliquai-je, de me laisser ici, que de me donner un rendez-vous qui nous sera à tous deux si inutile. Que vous dirai-je chez elle, qui puisse nous tenir lieu de tout ce que je pourrois vous dire ici? Je serois presque tenté de croire, que vous ne voulez demeurer chez vous, & y rester seule que pour y voir librement quelqu'un que vous voulez peut-être rendre plus heureux que moi. Vous vous méprenez de pays, reprit-elle; non, je vous jure qu'il s'en faut de beaucoup que ce soit-là mon intention; & vous n'en douteriez pas, si vous saviez ce qui va m'occuper après votre départ. Mais enfin, lui demandai-je, si Mylord Rindsey n'étoit pas rentré? Nous nous serions sans doute, répondit-elle, séparés plus tard; mais nous n'aurions pourtant point passé ensemble autant de temps qu'il me semble que vous l'auriez desiré. Mais, continuai-je, si je n'avois pas

voulu ſortir? Je vous en aurois prié, repliqua-t-elle ſérieuſement, & je me flatte que vous auriez bien voulu avoir pour moi l'égard que je vous aurois demandé. Car enfin, je ne dois pas vous croire le deſir de me commettre; & vous le feriez d'une façon cruelle, ſi vous vous obſtiniez à reſter ici. Mais laiſſons cela, ajouta-t-elle, en me tendant la main, vous verrai-je ce ſoir chez Madame de Pembroock? Oui, repliquai-je, ſi vous me prouvez un peu tendrement que vous deſirez de m'y voir. Vous êtes odieux, me dit-elle en ſouriant; faire ce que vous me demandez, ſeroit vous dire que je vous pardonne, même que je vous approuve; & je ne le veux, ni ne le puis. Voyez, lui dis-je, en me rapprochant d'elle, le temps que Mylord Rindſey nous a laiſſé, & rougiſſez de me l'avoir fait employer ſi mal. Hélas! me répondit-elle naïvement, croyois-je qu'il n'alloit pas rentrer?

En achevant ces paroles, elle me ſcella mon pardon, de la façon du monde la plus tendre, & ne ceſſa de me prouver qu'elle n'étoit pas fâchée contre moi, que lorſque nous entendîmes venir ſon mari, qu'en conſcience nous

ne pouvions pas rendre témoin de la façon amicale dont nous prenions congé l'un de l'autre. Je n'en sais rien cependant; car il est au moins douteux, qu'il n'eût pas cru se tromper, si elle eût jugé à propos de le lui soutenir.

Enfin, il rentra, & ne nous trouva plus qu'en conversation si sérieuse, & moi, si loin d'elle, que, quand il nous auroit soupçonnés d'avoir moins d'indifférence l'un pour l'autre, que nous n'en paroissions avoir, notre maintien, sûrement, l'auroit trompé.

Quelque tranquilles que fussent les desirs que m'inspiroit Madame de Rindsey, j'avoue que Monsieur de Rindsey m'auroit fait plaisir de ne pas venir troubler notre tête-à-tête. La curiosité souvent nous donne presqu'autant d'impatience que l'amour. Je n'aurois pas, d'ailleurs, été fâché de triompher absolument, dans un premier rendez-vous, d'une beauté si févere. C'est une chose si peu ordinaire, qu'en France, je n'en connois qu'un exemple. Y a-t-il pris, ou non? c'est à vous, mon cher Duc, à me le dire,

LETTRE SIXIEME.

Si vous ne saviez pas, mon cher Duc, la différence singuliere qu'il y a souvent entre ce que les femmes sont, & ce qu'elles paroissent; combien la nécessité d'être estimées, & de cacher leurs penchants, l'amour de la considération, & le desir de jouer un rôle, leur font affecter de vertus & d'opinions qu'elles n'ont pas, vous seriez surpris, sans doute, de me voir, dès le premier rendez-vous, triompher d'une femme qui, à ne consulter que les apparences, devoit peu faire espérer une si prompte défaite. Je ne sais, à dire la vérité, si l'intention de Madame de Rindsey avoit été d'aller si loin, & si je n'obtins pas plus d'elle, par mon indifférence, que je n'en aurois obtenu par des transports : peut-être, si je lui avois marqué tout l'empressement qu'elle me desiroit, que me voyant faire auprès d'elle le personnage que j'aurois dû, auroit-elle repris le sien, à moins, cependant, qu'elle ne soit plus méprisable encore que je ne le crois ; & cela seroit assurément fort difficile. Car n'imaginez pas que j'aye la

ſotte fatuité de croire que je lui euſſe tourné la tête; qu'elle ait été malgré elle, entraînée par mes graces, ſéduite par mes diſcours, étourdie par mes emportements : vous ſavez que je ne lui avois pas dit que je l'aimois. Mes entrepriſes qui, avec l'air léger & déſintéreſſé que j'y mettois, n'auroient été, pour toute autre qu'elle, que les plus cruelles inſultes, ne pouvoient pas l'avoir déterminée à la foibleſſe, puiſqu'elles n'avoient été que la ſuite de celle qu'elle m'avoit montrée; & à quelque point que je compte ſur ce que je vaux, je ſuis forcé de convenir que ce fut bien moins à ce que je ſuis, qu'à ce qu'elle eſt, que je dus ſes bontés. Nous avons ſouvent vu des femmes ſe livrer à l'amour, ou du moins être foibles, par l'opinion où elles étoient qu'elles aimoient, & qu'elles étoient aimées; mais non-ſeulement Madame de Rindſey n'aimoit point, mais encore il ne ſe pouvoit pas qu'elle crût que je l'aimaſſe. C'étoit le plus froidement du monde, & avec une intrépidité que je n'ai jamais vue qu'à elle, & qui étoit pour moi un ſpectacle auſſi ſingulier que nouveau, qu'elle ſe dégradoit par la facilité la plus honteuſe. D'ailleurs, je n'étois pas le

premier devant qui elle se fût si bassement compromise : sans goût comme sans principes, ce n'est pas toujours ni aux charmes de l'esprit, ni aux agréments de la figure, qu'elle se rend : elle est même accoutumée à trouver des raisons de se séduire, où de moins aimables qu'elle encore, n'en trouveroient que de se défendre; & cela est si vrai, qu'on l'a une fois entendu avouer, qu'un homme qu'elle vouloit prendre, & de sang-froid, avoit le plus cruel défaut que l'amour le plus tendre puisse avoir à pardonner, qu'il peut excuser quelquefois, mais avec lequel il paroît impossible qu'il naisse.

Je crois, cependant, que la certitude qu'elle avoit que je ne l'entendois pas, plus encore que celle que je ne voulois pas lui répondre, & la crainte que je ne prisse quelque engagement contraire à ses desirs, & à ses vues, la déterminerent aux honteuses démarches dont je vous ai fait le récit; & que son intention n'étoit, ce jour-là, que de m'instruire de ce qu'elle croyoit que son air froid & décent me cachoit encore. Une femme aussi foible que celle-là, est quelquefois plus emportée par le moment, que de loin elle n'a cru qu'elle le seroit:

peut-être aussi avoit-elle prévu sa défaite, & s'étoit-elle arrangée, pour qu'il ne manquât rien à son ignominie. Elle est du nombre de ces femmes qui se rendent intérieurement trop de justice, pour prétendre un moment à l'estime, & n'en pas désespérer toujours; que vous trouvez dans vos bras, avant que d'avoir eu seulement le temps de les desirer, & que vous-même n'y recevez, que parce qu'elles s'y jettent, & à condition de les y traiter avec tout le mépris qu'elles inspirent; &, en vérité, il faut pousser bien loin le détachement de soi-même, pour consentir à en mériter tant, & pour ne pas préférer, en supposant même que l'on nourrît dans son cœur, une violente passion, le tourment d'y résister, au moins quelque temps, à l'infamie de se livrer d'une façon si flétrissante.

Je n'ai même pas, dans cette aventure, à me faire honneur de ma sagacité. Il y a des femmes qui, dans la position où Madame de Rindsey s'étoit trouvée avec moi, voilent avec tant de soin le trouble dans lequel les jette la présence d'un objet aimé, qu'il faut un singulier usage de ces sortes de choses, pour le pénétrer. Mais elle avoit une crainte si vive que je ne manquasse ce que l'on appelle

le moment, que jamais, peut être, on ne l'a plus indécemment annoncé; & que l'homme du monde, qui auroit le moins connu les femmes, n'auroit pas pu s'y méprendre plus que moi. La seule chose que je dus à mes connoissances, fut de ne pas croire que l'amour fût le principe de la foiblesse de Madame de Rindsey : & en effet, si je lui en avois inspiré, auroit-elle assez méconnu les intérêts du sien, pour ne pas craindre de me paroître si méprisable; & pouvoit-elle assez ignorer notre façon de penser à cet égard, pour se flatter que je pusse m'attacher sérieusement à une femme qu'il étoit si impossible d'estimer? Il est vrai que quand elle auroit eu dans l'âme autant de dignité que Madame de Suffolck, je ne l'en aurois pas aimée davantage; mais je cachois alors avec trop de soin, mon goût pour l'inconstance, pour qu'elle eût pu le soupçonner : & quand j'aurois été là-dessus à Londres, d'aussi bonne foi qu'à Paris, ce n'en auroit dû être pour elle qu'une raison de plus de se défendre contre moi. Son amour-propre étoit-il ce qui la faisoit se jetter si rapidement dans mes bras? Se flattoit-elle que je trouverois dans sa possession de quoi lui pardonner de ne me

l'avoir pas laissé desirer ? Jamais femme, peut-être, ne s'est moins dissimulé ses défauts. Quelle pouvoit donc être son idée ? Me croyoit-elle assez peu d'usage du monde, pour croire que j'attribuerois à la seule violence de son amour pour moi, son indécente foiblesse ? Non, sans doute : il ne faut donc chercher que dans les vices de son cœur, dans le déréglement de sa tête, & dans le peu de besoin qu'elle a naturellement, qu'on l'aime & qu'on l'estime, les raisons d'une conduite si misérable.

La présence de son mari, remettant les choses dans l'ordre, ce fut de l'air du monde, le plus froid de sa part, & avec le plus grand respect de la mienne, que nous nous séparâmes tous deux. Mylord Rindsey voulut aller à Witehall dans mon carrosse. Je m'attendois bien qu'il me feroit l'éloge de sa femme ; &, en effet, il ne tarit pas sur ses vertus. Si les maris vouloient bien ne nous pas dire des choses si inutiles, & nous en confier de plus intéressantes, ils nous sauveroient quelquefois d'assez désagréables corvées, & s'épargneroient à eux-mêmes des malheurs qui les fâchent ordinairement, quand ils les savent. Le bon Lord maudit, au surplus, mille

fois ce chien de Presbytérianisme, sans lequel, disoit-il, Madame de Rindsey seroit une des plus aimables femmes d'Angleterre, & me pria même, fort sérieusement, de tâcher de la convertir là-dessus, & d'essayer de lui persuader que la sagesse peut se passer de dehors si farouches. Si je ne crus pas pouvoir lui dire encore à quel point j'avois déja avancé un ouvrage qu'il paroissoit avoir tant à cœur, je lui promis, du moins, d'y travailler; & pour le tranquilliser un peu, lui laissai même entrevoir que je n'étois pas sans quelque espérance de la tirer un jour d'une secte si sauvage. Nous arrivâmes, enfin, chez la Reine. Je me flattois d'y trouver Madame de Suffolck; mais son goût pour la musique Italienne, tout ardent qu'il étoit, avoit cédé à la crainte de me rencontrer. En revanche, Madame de Pembroock y étoit. Mon premier mouvement fut de la traiter avec une froideur marquée; mais heureusement je fis réflexion qu'elle ne manqueroit pas d'en conclure qu'elle intéressoit vivement mon cœur; & pour ne lui pas laisser une idée qui, tout-à-la fois, auroit trop satisfait sa vanité, & trop blessé la mienne, je pris avec elle mon ton ordinaire. Comme je ne m'é-

tois pas si bien conduit l'après-dînée, & que je lui avois même montré de l'humeur, de ce qu'elle ne vouloit rien terminer, elle fut un peu surprise de me trouver si tranquille.

Vous étiez, me dit-elle, si extraordinaire tantôt, & vous m'avez quittée si brusquement, que d'abord vous ne m'avez pas inspiré le desir, & qu'après vous ne m'avez pas laissé le temps de vous dire que je veux que vous veniez souper chez moi; mais vous aurez pris quelqu'engagement? Un aussi beau François que vous, ajouta-t-elle, en me contrefaisant d'une façon tout-à-fait ridicule, doit être si couru dans *Londres*, qu'il faut, sans doute, pour l'avoir, s'y prendre de meilleure heure que je ne fais. Eh bien! répondis-je, tout couru que j'y suis, je n'ai pourtant point d'engagement déterminé, & j'irai chez vous. A propos, continua-t-elle, savez-vous bien que je ne fais positivement que de sortir; que je n'ai vu personne depuis vous, & que vous auriez eu un temps immense pour me parler de vos sentiments? Que sait-on? Peut-être m'en auriez-vous persuadée. C'est, repris-je, ce que je ne crois point du tout difficile. Non pas, en vérité, Monsieur le

Comte, répondit-elle, je puis aisément & trop peut-être croire que je suis aimable; (car c'est sans doute cela que vous voulez dire;) mais ce n'est pas à si bon marché que vous le pensez, que je crois qu'on m'aime. Ce ne seroit pas encore cela que je voudrois dire, repliquai-je; mais vous pouvez croire ce qu'on vous dit du pouvoir de vos charmes, & n'en être pas plus reconnoissante. Oh, interrompit-elle, point d'humeur, la vôtre seroit fort déplacée. Vous me dites même que je vous plais, je vous réponds que vous me plaisez; & je vous jure que je ne me crois pas obligée d'en répondre autant à tout le monde. Pourquoi voulez-vous exiger de moi plus que je ne reçois de vous? Cela n'est pas juste. Moi! lui dis-je, je ne sais où vous prenez que j'ai de l'humeur: en ai-je le ton, l'air & les discours? Mon Dieu, reprit-elle, croyez-vous que je ne vous voye pas bien? Pourquoi m'avez-vous quittée tantôt? Aviez-vous quelque chose de mieux à faire que de rester auprès de moi? Peut-être. Ah! pour cela continua-t-elle, cela n'est pas vrai: en sortant de chez moi, vous avez été chez Madame de Rindsey. Oui, repris-je; mais j'ai été aussi ailleurs. Au reste, & quand cela ne

ſeroit pas, penſez-vous qu'il me ſeroit même impoſſible d'aimer Madame de Rindſey? Ah! très-impoſſible, répondit-elle, d'une impoſſibilité abſolue. En vérité, mon pauvre Comte, ajouta-t-elle d'un air de pitié, ſi vous n'imaginez que cette femme pour me donner de l'inquiétude, vous ſerez bien la dupe de ce magnifique ſtratagême : mais il ne ſe peut pas qu'avec tout l'eſprit que vous avez, vous vous ſoyez flatté de me faire donner dans un pareil piege? Mais qui vous dit donc, repris-je, que cette ingénieuſe idée me ſoit venue, & que je veuille vous tendre des pieges? Enfin, repliqua-t-elle, *ne prenez pas* la peine de me tendre celui-là; car je vous avertis que je n'y donnerai pas. D'ailleurs, c'eſt que ſi, malheureuſement pour vous, cela étoit vrai, cela auroit l'air du plus beau coup de déſeſpoir qu'on eût jamais vu dans Londres. Réellement, vous pendre, vous noyer, vous caſſer la tête, ne ſeroit rien auprès; & toute inhumaine que vous me croyez, je ſerois pourtant fâchée que vous vous donnaſſiez un auſſi grand ridicule que celui-là. Eh bien! lui dis-je d'un air ſérieux, je n'en ſuis pas amoureux; je n'ai pas même envie de le devenir :

mais j'avoue qu'il ne me paroîtroit pas aussi extraordinaire qu'à vous, qu'elle inspirât une passion. Une passion ! s'écria-t-elle en éclatant de rire, elle seroit bien étonnée si un pareil bonheur lui arrivoit. Vous en diriez autant de Madame de Suffolck, répondis-je; & s'il y avoit à la Cour quelqu'un qui l'effaçât, vous auriez encore peine à croire qu'on pût avoir pour elle quelque sentiment. Non, repliqua-t-elle, je trouve à la Duchesse de la beauté; mais il est vrai que cette beauté-là ne seroit pas la mienne. C'est, repris-je, parce qu'en effet ce n'est pas la vôtre; car je suis très-convaincu que si vous pouviez être elle, vous seriez encore plus contente de vous & moins satisfaite des autres que vous ne l'êtes. Vous la trouvez donc bien belle, & vous me croyez donc bien coquette! Je n'ai pas besoin, répondis-je, de vous dire comment je la trouve; à votre égard, je ne veux vous dire de vous ce que j'en pense, que quand vous pourrez vous définir vous-même; & je suis bien trompé si de long-temps je vous fais cette confidence. Je suis fort aise, dit-elle, d'un air piqué, que vous ayez tant de réserve pour moi; il me sembloit que j'avois

aussi une confidence à vous faire ; mais vous m'apprenez à être discrete, & je vous réponds que je suivrai votre exemple.

Le concert qui commença en cet instant, interrompit cet entretien, dont je ne vous aurois pas rendu compte, si je ne l'avois pas cru propre à vous faire juger du tour d'esprit de Madame de Pembroock, & de la façon dont j'étois avec elle.

Cette musique, qui me parut plus longue encore que brillante, étoit près de finir, lorsque Madame de Rindsey arriva à Witehall. Elle avoit un air si singuliérement modeste, & me parla avec si peu de distinction, & tant de sécheresse, que je pensai douter que je fusse si bien avec elle. Je n'ai jamais vu personne avoir tout-à-la-fois moins de vertu & moins de coquetterie, braver intérieurement plus de choses, & paroître en respecter davantage.

Mylord Rindsey qui soupoit avec nous, (car les maris Anglois sont odieux pour ne jamais quitter leurs femmes,) donnant malgré elle la main à Madame de Pembroock, celle de Madame de Rindsey m'échut. Comme je n'avois pas oublié absolument autant qu'elle,

les délicieux moments que je lui avois dus dans la journée, je crus que, sans qu'elle eût de quoi m'accuser d'une familiarité impertinente, je pouvois prendre la liberté de lui serrer la main, & qu'en me rendant cette petite attention, elle me dédommageroit de l'air sec & guindé qu'elle avoit jugé à propos de prendre avec moi : mais au silence de sa main, je crus que la mienne ne lui avoit pas assez clairement parlé. Je redouble donc ; même discrétion de sa part : jugez de mon inquiétude. Je n'avois que deux choses à penser de cette conduite ; l'une, que c'étoit un retour de vertu ; l'autre, que c'étoit un caprice. Les retours de vertu sont rares ; les caprices ne le sont pas tant ; j'optai donc pour le dernier : je me trompois ; c'étoit un remord ; mais qui l'auroit cru ! Quand elle m'auroit intéressé autant qu'elle m'étoit indifférente, j'aurois cherché à la punir d'une fantaisie qui me paroissoit aussi déplacée qu'elle l'étoit effectivement. Paroître m'en appercevoir, étoit sans doute lui faire trop d'honneur ; j'étois d'ailleurs moins pressé que jamais de l'avoir ; & mon premier mouvement fut de lui rendre ses paroles. Mais je fis réflexion

que c'étoit trop tôt, & que je ne pouvois mieux la punir qu'en lui continuant mes soins. Je lui serre donc encore la main, mais plus fort que les deux premieres fois. Ah! vous me faites mal, me dit-elle, très-bas, mais très-aigrement. Mon Dieu, lui répondis-je avec un souris moqueur, que vous avez la main délicate! je me trompe fort, répondit-elle avec plus d'aigreur encore, ou ce ne seroit pas cela que vous devriez avoir à me dire. Je le crois comme vous, repris-je ironiquement; mais vous devez voir vous-même qu'il n'est pas possible que je vous dise ici ce qui, selon toute apparence, vous plairoit le plus à entendre de ma part. Rien, assurément, n'étoit plus impertinent que cette réponse: elle la sentit, & la dissimula. A ce propos, j'ai remarqué que l'insolence réussit toujours auprès des femmes; elle les fâche, mais elle les subjugue. Celle-ci qui avoit compté que je serois, ou fort allarmé de son caprice, ou fort édifié de ses remords, fut tout-à-fait confondue de la façon dont je prenois la chose. Moins les Anglois sont galants, plus ils sont respectueux; j'apportois dans Londres des mœurs & des manieres qui y étoient

on ne peut pas plus nouvelles, & qui y prendront, j'ose le prédire. Le plaisir brutal de boire, n'est pas fait pour être toujours le premier plaisir d'une Nation aussi éclairée, & même aussi sensible que la nôtre. Nous voudrons tôt ou tard que l'amour en prenne la place; & comme tout le monde n'a pas la faculté d'aimer, mais que le goût peut aller à toutes les ames, je me flatte de voir un jour régner dans Londres, comme à Paris, la galanterie, l'inconstance, la perfidie, le manege, l'impertinence, & les mauvais procédés.

Madame de Rindsey, ne me voyant donc disposé, ni au respect, ni à l'inquiétude, n'osant se plaindre aigrement de la légéreté de mes propos, de peur que je ne les rendisse plus légers encore, & ne pouvant reprendre sitôt le majestueux caprice qui lui avoit si mal réussi, prit le parti de se taire, & fit bien. J'imitai son silence; point de réparation; nulle excuse; point d'allarme. Peut-on aimer, se disoit-elle, sans doute, & montrer si peu d'intérêt? Mais aimois-je, moi?

Vous n'aurez pas de peine à croire que nous étions assez mal ensemble, quand nous arrivâmes chez Madame de Pembroock; & soit que ce fût en

elle, pure fantaisie, ou desir de montrer enfin un peu de vertu, j'étois si indigné de l'un, & si peu fait pour lui passer l'autre, que je crois que je ne lui aurois pas parlé de la journée, si je n'eusse craint que Madame de Pembroock, qui n'étoit que trop portée à tout interpréter en sa faveur, n'eût imaginé que je voulois lui faire un sacrifice.

Buttington, Oxford, quelques autres aussi sensés qu'eux, & quelques femmes très-indifférentes, soupoient, ou, pour mieux dire, passoient la soirée chez elle; car dans toute l'Angleterre généralement, & à Londres sur-tout, le souper n'est pas, comme en France, le repas favori, parce que l'heure du *Parlement* nous fait dîner trop tard. Tout solides que nous sommes, nous parlons plus de bagatelles qu'on ne le croit communément en France : nous ne sommes tous ni aussi profonds que *Loke*, ni aussi brillants & aussi fertiles que *Stéele*, *Congreve* & *Addisson*. Enfin, quoiqu'on vous en dise, il y a des sots en Angleterre; & nous sommes forcés, comme chez vous, de jouer pour échapper, ou à notre taciturnité, ou à la futilité & à l'ennui de la conversation. Après avoir beaucoup parlé des Italiens, que nous

venions

venions d'entendre, les avoir trop loués, en avoir dit trop de mal, & raisonné de travers sur la musique, Madame de Pembroock, qui sentit que nous disions toujours la même chose, arrangea des parties de *Whist*; ne manqua pas de me mettre de la sienne, & de donner Buttington à Madame de Rindsey, pour les obliger tous deux. Cet arrangement vous déplaît peut-être, me dit-elle, tout bas. A moi! lui répondis-je; j'aime beaucoup Buttington; mais je ne meurs pas de chagrin, quand il s'ennuye. Vous vous ennuyeriez moins que lui, repliqua-t-elle, si vous étiez à sa place, & je suis bien sûre que je vous joue un très-mauvais tour, en ne vous mettant pas avec Madame de Rindsey. Point du tout, repris-je; vous me prouvez par-là qu'il entre dans votre arrangement, un peu de jalousie; & je suis tout-à-fait glorieux de faire naître en vous ce mouvement. Vous le croyez, repliqua-t-elle; en vérité? Oui, repartis-je, en vérité, je le crois; & comment voulez-vous que je ne le croye pas, lorsque vous faites une chose qui me le prouve? Eh bien, reprit-elle, en me regardant d'une façon fort singuliere, vous avez tort; & j'ai songé bien plus à me procurer le plaisir

de jouer avec vous ; qu'à vous priver du bonheur de jouer avec elle, qui ne vous intéresse guere, à ce que je crois: au reste, si je me trompe, c'est tant pis pour vous. Je savois trop que je ne devois qu'à l'air froid que j'avois avec Madame de Pembroock, les agaceries qu'elle me faisoit, pour en paroître aussi enchanté qu'elle croyoit sans doute que je devois l'être; & je les reçus avec une sorte de détachement & de dignité qui ne laisserent pas que de l'embarrasser un peu.

J'étois, moi, dans un plus grand embarras qu'elle. Je soupois avec des gens auxquels j'avois à prouver que j'étois, comme on dit en France, *du dernier bien* avec Madame de Rindsey. Je ne pouvois que par-là me dédommager de la triste nécessité où elle me mettoit de la prendre. Ce n'étoit pas que par ses charmes, cette conquête pût me faire un certain honneur; mais elle s'étoit fait une réputation de vertu, qu'il étoit agréable de détruire, & que je m'étois bien promis de ne point laisser subsister. On ne se doute pas dans le public de la facilité avec laquelle on soumet quelquefois ces femmes à maintien décent, & comme on ne peut gueres supposer,

de leur côté, beaucoup de vertu, que du nôtre on ne suppose beaucoup de mérite, leur conquête, sans être aussi brillante que celle d'une fort jolie femme, vous fait pourtant toujours un certain honneur. Je crois, au reste, qu'il est du devoir d'un bon citoyen de ne pas laisser ses compatriotes respecter une fausse vertu. Ce motif ne m'est pas plus nouveau qu'à vous; & vous pouvez vous souvenir que nous avons plus d'une fois attaqué des femmes qui n'avoient, pour s'attirer notre attention, que leur pruderie, & le desir qu'elle nous inspiroit de les démasquer.

Il me paroissoit difficile, au ton que Madame de Rindsey prenoit, de me flatter qu'elle consentiroit à se conduire avec moi, comme l'exigeoient les intérêts de ma vanité; & j'avois quelque regret à la façon dont je venois de la traiter, quand je considérois que cette rigueur de ma part ajouteroit à la crainte qu'elle avoit d'éclairer le Public sur ses démarches. Lui ferois-je des avances? la laisserois-je au chagrin vertueux qui paroissoit la dévorer? Mon orgueil naturel, & le peu de goût qu'elle m'inspiroit, me conseilloient assez le dernier: mais si, en prenant ce parti, je la mor-

tifiois, je m'ôtois auſſi par-là le moyen de prouver ce que je voulois qu'on crût; au reſte, quand elle & moi aurions été enſemble auſſi-bien que nous l'aurions dû, la préſence de Madame de Pembroock m'auroit toujours gêné ſur les regards & ſur tous les petits riens qui auroient pu déterminer Madame de Rindſey à contraindre moins ſes mouvements. J'étois bien ſûr que la premiere avoit beaucoup plus de peur qu'on ne me crût pas amoureux d'elle, que je ne pouvois en avoir, que l'on ne penſât que je lui étois indifférent, & qu'elle voudroit en conſéquence que tout fût pour elle. Ce n'étoit pas ce qui m'inquiétoit; & même, par rapport à ce que j'eſpérois d'elle, il m'importoit peu qu'elle me crût des vues ſur Madame de Rindſey; mais je ne voulois pas qu'elle imaginât que j'avois l'intention de lui tendre des pieges, & que je faiſois d'elle aſſez de cas pour cela. Comment faire? jamais politique ne s'eſt trouvé, à ce que je crois, dans une conjoncture ſi embarraſſante. Quand j'aurois lu cent & cent fois les négociations de Walſingham, celles du Préſident Jeannin, & même les lettres du Cardinal d'Oſſat, je n'aurois trouvé dans aucun de ces

grands hommes, de quoi me tirer de cet embarras; & j'aurois même eu quelque plaisir à voir ce dernier à ma place, avec toute sa politique & toutes ses ruses.

Le parti que je pris dans une si cruelle perplexité, après de longues réflexions, que je vous épargne dans mon abrégé, & que vous retrouverez dans ma grande histoire, quand il me plaira de la donner, fut de laisser tout au hasard, & d'être persuadé que dans la position où j'étois, il se ne pouvoit pas, de quelque façon que les choses tournassent, que le rôle que je jouerois à ce souper, ne fût très-brillant.

Au milieu de cette anxiété d'esprit, je me mis à table : Madame de Pembroock voulut que je fusse auprès d'elle; & tout doucement, tout nonchalamment, sans empressement, sans affectation, Madame de Rindsey se plaça de l'autre côté auprès de moi. Ce commencement me fit espérer, & avec quelque raison, le succès dont ma vanité avoit tant de besoin. J'avois si peu encouragé Madame de Rindsey, depuis sa grande rigueur de Witehall, qu'il ne se pouvoit pas qu'elle débutât par tant de clémence, pour s'en tenir à si peu de chose.

Heureusement pour mes projets, elle avoit vis-à-vis d'elle, les Comtes d'Oxford & de Buttington : ce sont les hommes d'Angleterre qui ont le plus d'usage des femmes, qui en pensent le plus mal, & qui se plaisent le plus à en mal parler. J'avois donc, avec la certitude qu'ils ne se tairoient pas sur ce qu'ils pourroient découvrir, quelque sujet de me flatter que l'attention de Madame de Rindsey à veiller sur elle-même, la foiblesse de son sentiment pour moi, & le peu d'éloquence de ses yeux, ne la sauveroient pas de la pénétration des gens auxquels je la donnois à examiner; & que même, sans que je m'en mêlasse, tout Londres sauroit son aventure dès le lendemain. Quelque nécessaire qu'il me fût de la ramener tout-à-fait, son procédé me paroissoit si ridicule, & elle m'intéressoit si peu, que je ne pus pas d'abord prendre sur moi, de lui faire de ces agaceries sourdes qui échappent aux yeux des spectateurs : mais nous fûmes à peine à table, que j'avançai ma jambe du côté de Madame de Pembroock. Comme elle m'avoit accordé des faveurs qui valoient bien celle que je lui demandois, & qu'elle sait d'ailleurs que quand elle promet, elle ne s'engage pas, ce fut sans aucune

peine qu'elle consentit à mettre son pied sur le mien, & même à me le presser de temps en temps. Cette politesse de sa part, me fit encore plus négliger l'infortunée Madame de Rindsey, à laquelle même je n'adressois la parole qu'autant que je ne pouvois m'en dispenser, sans être de la derniere impertinence. Il faut lui rendre justice. Elle soutint ce revers avec beaucoup de grandeur d'ame, assez long-temps; mais enfin, la façon légere dont je la traitois, & ma vivacité pour Madame de Pembroock, la firent rêver plus tristement qu'à l'ordinaire, & lui arracherent quelques soupirs. Je ne m'y rendis pas d'abord; je voulois la punir; & comme je n'étois auprès d'elle entraîné par aucun mouvement, il y a toute apparence que ces soupirs, tout profonds, tout attendrissants qu'ils étoient, n'auroient ce soir-là rien changé à sa destinée, si les intérêts de ma vanité ne l'eussent pas emporté sur mon goût pour la vengeance. Plus déterminé donc par cette idée, que vaincu par les regards traînants & douloureux qu'elle me consacroit de temps en temps, je crus pouvoir lui faire la même proposition qu'à Madame de Pembroock; mais je ne l'y trouvai pas si docile : non-

feulement elle retira fon pied avec précipitation; mais encore, je la vis rougir de fureur, de la liberté que j'ofois prendre. Cette fuite dans fes cruautés, devenoit tout-à-fait finguliere; mais a-t-on jamais fuit avec les femmes raifonnables?

Je crus cependant que je ne devois pas laiffer impunie une fantaifie fi déplacée; & pour lui prouver que je la fentois, & ne la pardonnois pas, je devins avec Madame de Pembroock, de la galanterie la plus vive & la plus marquée. A la voir, on n'auroit jamais imaginé que Madame de Rindfey s'en apperçût feulement; mais à la gaieté forcée qui fuccéda tout d'un coup à fa triftesse naturelle, je fentis que je n'avois pas manqué mon coup, & que j'inquiétois pour le moins autant que je pouvois le defirer. Je ne faifois pas cette remarque pour en devenir plus tranquille auprès de Madame de Pembroock; & je lui dis à demi bas, tant de chofes flatteufes, je parus fi férieufement occupé d'elle, qu'enfin je fentis la jambe de Madame de Rindfey, qui vraifemblablement cherchoit la mienne. J'avois été, & fans aucun fujet, comme vous favez, traité trop rigoureufement pour qu'une avance auffi fimple que celle-là me pa-

rût une réparation convenable de l'état cruel où l'on m'avoit mis, & des allarmes que l'on m'avoit données avec une injustice & une barbarie, j'ose le dire, sans exemple; & mon pied ne lui répondit pas plus que quelques heures auparavant, sa main ne m'avoit répondu. On ne s'étoit pas attendu, sans doute, à une pareille cruauté; on soupira, on leva les yeux au ciel, & l'on retira sa jambe avec bien du regret d'avoir voulu la donner à un homme qui en étoit si peu digne. Je n'en osois pas moins me flatter qu'on y reviendroit; & effectivement, à quelques minutes de-là, je sentis encore cette jambe qui cherchoit la mienne, mais avec plus d'empressement & moins d'audace que la premiere fois. J'étois piqué; & l'air de soumission que je sentois dans cette agacerie, ne m'empêcha pas de la recevoir avec le même dédain. Enfin, un coup de genouil dans lequel je distinguai beaucoup d'impatience & de colere, m'annonça que je ferois tout aussi bien d'être moins occupé de Madame de Pembroock, & de répondre avec un peu plus de politesse & de douceur, aux bontés qu'on vouloit bien encore avoir pour moi. Je me fis d'abord un peu prier; mais enfin, je

crus que je pouvois me rendre sans me commettre. Je donnai ma jambe, elle pressa même assez tendrement celle de Madame de Rindsey : j'avançai le pied, elle y mit le sien ; & après m'avoir marché dessus pendant quelque temps, d'une façon dans laquelle il entroit plus de fureur que de tendresse, elle en ralentit le mouvement ; bientôt je n'y trouvai plus qu'une expression douce qui m'apprit que l'on commençoit à être plus content de mes façons ; & enfin, nous en vînmes à tout ce qu'on peut se dire, par cette voie, de plus honnête & de plus tendre.

Ce succès que je remportois sourdement, vous paroîtra d'abord *avoir dû* faire peu de chose pour ma gloire ; vous vous tromperez : nos yeux, comme vous savez, marquent toujours mieux les mouvements & les vicissitudes de notre ame que nous ne le pensons ; & avec quelque sévérité que Madame de Rindsey s'observât, ses regards qui exprimerent tour-à-tour, une sorte de pudeur, beaucoup de colere, de l'adoucissement, & enfin une joie fort vive, la décélerent assez aux yeux de ceux des spectateurs que je voulois instruire, pour qu'aucun d'eux ne pût douter de ce qu'il m'étoit

important qu'ils fussent. Afin même qu'ils en fussent plus sûrs, j'eus la noirceur de saisir, pour la regarder, l'instant que nous traitions sous la table, le plus amicalement. J'étois persuadé que dans le transport de sa joie, elle oublieroit sa réserve ordinaire; & en effet, quand nos yeux se rencontrerent, je vis dans les siens, toute la tendresse qu'il leur est possible d'exprimer. Mes témoins surprirent ce regard; & aux souris malins qui leur échapperent plus d'une fois, j'eus tout sujet de croire qu'ils étoient aussi persuadés de mon bonheur, que je desirois qu'ils le fussent. Je ne sais comment elle s'arrangea; mais en sortant de table, elle dit qu'elle iroit se promener dans le Parc le lendemain matin: & quoiqu'elle ne parût pas le dire pour moi seul, je fus cependant le seul qui l'entendis. Malgré toute la confiance dont elle m'honoroit, & les bontés qui en étoient la suite, j'avois la plus forte envie du monde de rester seul avec Madame de Pembroock, uniquement pour voir si elle se souviendroit de tout ce qu'elle m'avoit promis pendant le souper: je lui en fis même la proposition; elle n'y répondit que par un éclat de rire tout-à-fait indécent, & comme

si je lui eusse proposé la chose du monde la plus absurde & la plus inouie. Je lui dis, pour la détromper, qu'il étoit ordinaire en France, que les gens qui avoient soupé dans une maison, y laissassent l'amant, lorsque le mari n'y étoit pas, ou qu'il étoit retiré; & que loin que cela causât le plus léger scandale, quelqu'un qui lui proposeroit de le ramener, passeroit non-seulement pour n'avoir aucun usage du monde, mais encore se donneroit un très-grand ridicule. Elle admira la facilité de vos mœurs; soupira de ce que les nôtres sont encore assez sauvages pour n'admettre pas ces innocentes libertés qui rendent chez vous la société si douce; mais elle ne m'en jura pas moins que, tout commode qu'elle trouvoit cet usage, ce ne seroit pourtant pas elle qui l'améneroit en Angleterre. Quand j'aurois eu le temps de combattre son opinion, je la connoissois trop pour me flatter de la vaincre. Je me bornai donc simplement à lui demander quels étoient ses arrangements pour le lendemain. Elle me répondit aussi froidement que je l'avois prévu, qu'elle iroit à Witehall de très-bonne heure; & sur ce que je pris la liberté de lui représenter que si elle vou-

loit bien y aller un peu plus tard, elle pourroit m'accorder quelques moments, elle me dit, avec plus de froideur encore, qu'il devoit m'être égal qu'elle sortît tard ou de bonne heure, puisque, quelque parti qu'elle jugeât à propos de prendre, elle ne m'en verroit pas davantage. Cela, je l'avoue, me parut d'un caprice singulier, & d'une dureté extrême. Je n'avois pas le temps de m'en plaindre; & d'ailleurs, je ne le pouvois gueres sans m'humilier. Toute la réponse que je lui fis, fut donc d'aller offrir ma main à Madame de Rindsey qui sortoit, & qui la reçut avec une joie qui me promit plus de douceur que lorsque je lui avois fait au palais la même politesse. Cette attention à laquelle je mis l'air empressé de l'intérêt, n'allarma pas Madame de Pembroock, qui ne me prouva qu'elle le remarquoit que par un souris malin, & par un air de pitié, qui m'annoncerent que c'étoit le plus vainement du monde que je cherchois à lui donner des craintes sur Madame de Rindsey. Je le savois aussi-bien qu'elle, & j'en étois bien fâché.

Quoique je crusse avoir suffisamment puni cette derniere, de la façon légere dont elle s'étoit comportée avec moi à

Witehall, je crus devoir dans cette occasion, lui faire craindre que je ne m'en souvinsse encore ; & contre son espérance, ma main ne répondit rien à ce que la sienne me dit avec beaucoup d'empressement. Comme, malgré son air doux, elle est naturellement aigre & colere, elle ne soutint pas avec tranquillité des duretés, qu'après ce qui s'étoit passé entre nous sous la table, elle croyoit ne devoir plus avoir à essuyer de ma part; mais après les bontés dont elle m'avoit comblé dans sa chambre, aurois-je dû m'attendre, moi, à l'indifférence que, depuis, elle m'avoit témoignée? sa surprise fut donc d'autant plus grande, qu'elle se flattoit plus que tout étoit réglé entre nous. Elle redouble; même silence de ma part. Vous êtes odieux! me dit-elle avec emportement; point de réponse : on s'allarme à moins. Je vous en conjure, continua-t-elle très-bas, mais d'un ton fort vif & fort pressant, répondez-moi; pouvez-vous vouloir me rendre si douloureux les commencements de ma foiblesse? Cruel! de quoi avez-vous donc encore à me punir? Mais vous me méprisez ; & peut-être, hélas! n'en avez-vous que trop de raison!

A la vivacité avec laquelle elle prononçoit ces paroles, & à la rapidité de ses mouvements, je compris aisément à quel point elle étoit inquiete; c'étoit tout ce que je voulois; & je daignai enfin la rassurer. J'irai demain au Parc, me dit-elle, je vous l'ai déja dit; mais je ne sais si vous l'avez entendu: je desire, plus que je ne puis vous l'exprimer, de vous y voir: je ne tremble pas moins que vous ne vouliez pas y venir. J'ignore ce que je vous y dirai; ce ne sera peut-être pas ce que vous croyez: ce sera peut-être moins encore ce que je pense. Je suis dans un désordre d'idées qui me fait peur, & qui vous feroit pitié. Grand Dieu! que vous me rendez déja malheureuse! que vous m'allez faire passer une affreuse nuit! que je devrois vous haïr! & cependant.... Que l'éclaircissement qu'il faut que j'aye avec vous, importe au bonheur de ma vie! Ne me le refusez pas, c'est au nom de ce qui vous est le plus cher, que je vous conjure de me l'accorder? Eh! mon bel Ange, répondis-je, pouvez-vous douter un instant que je ne sois pas au Parc avant vous.

Vous trouvez, peut-être, que le nom que je donnois à Madame de Rindsey, étoit encore moins tendre que familier:

mais Oxford & Buttington nous écoutoient : je voulois les convaincre tous deux, qu'ils ne s'étoient pas trompés aux regards de Madame de Rindſey ; & je crus que je ne pouvois mieux y parvenir, qu'en les rendant témoins de la douceur avec laquelle j'étois ſûr qu'elle recevroit le nom tendre que je lui donnois. En effet, ſi ſa bouche n'oſa pas m'en remercier, ſa main, ſes yeux, & un ſoupir le firent pour elle; & ce ſoupir qui avoit un caractere auquel il étoit impoſſible de ſe tromper, acheva de les inſtruire de ſa foibleſſe, & mit le dernier ſceau à ma gloire : ſi, cependant, il étoit vrai que j'en attachaſſe à une conquête, qui me coûtoit & m'honoroit en même-temps auſſi-peu que celle de Madame de Rindſey.

LETTRE SEPTIEME.

QUand je me rappelle, mon cher Duc, ce que fut pour moi la premiere affaire galante que j'eus en entrant dans le monde ; combien une femme avoit d'importance à mes yeux ; le délicieux délire où me plongerent les premiers rendez-vous que j'obtins, & que je com-

pare cet agréable désordre à la cruelle tranquillité dans laquelle je vis aujourd'hui, je ne puis m'empêcher de me plaindre, & de l'habitude, & de l'expérience, qui toutes deux, l'une par la réflexion, l'autre par l'usage, ne savent que nous gâter les plaisirs. Que mettent-elles, en effet, à la place des douces chimeres dont elles nous privent, & que gagnons-nous à voir ou à imaginer les objets tels qu'ils sont ? Une lassitude qui leur enleve à nos yeux leur mérite réel, ou une défiance qui ne peut jamais être pour nous qu'un tourment, puisque la crainte d'être toujours trompés, ne nous donne point de moyen de ne l'être plus.

Crédulité précieuse, à laquelle j'ai dû tant de bonheur, êtes-vous donc à jamais perdue pour moi ! Temps où une lettre de la Comtesse de..... me paroissoit à la fois, & si bien écrite, & si tendre ; où je voyois en elle ce que la nature avoit formé de plus aimable & de plus vertueux ; où un seul de ses regards me faisoit éprouver tant de transports, ne puis-je me flatter de vous retrouver un jour ! Combien j'étois fier de la victoire que j'avois remportée sur elle ! Combien de respect ne croyois-je pas qu'on me devoit, de ce que j'avois

foumis, à mon âge, une beauté de cette conféquence, & qu'alors je ne doutois pas que jufques à moi, l'on n'eût vainement attaquée! Cette fuppofition, je l'avoue, étoit un peu forte; & en la fuivant, je lui aurois dû plus de remerciments encore de la bonté qu'elle avoit eue de vouloir bien m'attendre fi longtemps, que de ce qu'enfin elle vouloit bien fe rendre. Je crus donc qu'avant moi, elle n'avoit pas aimé : c'étoit, fans doute, une idée bien ridicule; mais ne gagnois-je pas plus à croire qu'elle n'avoit eu perfonne, qu'à penfer, comme je l'aurois dû, qu'elle avoit eu tout le monde? On n'honore jamais ce qu'on aime, fans fe procurer le bonheur d'en aimer davantage. Eh! qu'importe que ce foit une erreur? ce feroit entendre mal nos intérêts, que de nous en épargner d'agréables dans une paffion qui par elle-même en eft une, & dont nous faifons néceffairement difparoître les plus doux plaifirs, en cherchant à y mettre une philofophie dont elle n'eft peut-être pas fufceptible.

J'oferai donc avouer que loin de me rappeller avec peine ces temps d'ignorance où j'étois fi crédule, je ne puis m'en fouvenir fans une forte de volupté. Le

feul moyen qui me refte pour en jouir encore, eft de m'y tranfporter; & je ne puis me dédommager que par cette illufion, de ce que me coûtent les funeftes lumieres que j'ai acquifes depuis.

Vous me les verriez, cependant, méprifer moins, fi je n'étois pas auffi convaincu qu'on puiffe l'être, que la réflexion n'obvie prefque jamais aux erreurs du penchant, & que tout ce que nous devons à l'expérience, fe réduit fimplement à nous livrer à ce qui nous plaît, avec moins de fécurité qu'avant qu'elle nous eût inftruits. Loin donc que je croye que ce que nous acquérons à cet égard, contribue à notre félicité, je foutiens au contraire que pour être heureux, les hommes, à mefure qu'ils s'éclairent fur une chofe, auroient befoin de pouvoir s'aveugler fur une autre, & que les plaifirs font fur-tout ce que nous devrions le moins nous permettre d'approfondir.

Vous & moi, par exemple, nous nous croyons Philofophes, & je craindrois que nous ne fuffions qu'infenfés, s'il pouvoit nous être de quelque importance de favoir bien précifément ce que nous fommes à cet égard; mais, quelque chofe que nous foyons, ce qui

me paroît beaucoup moins douteux, c'est que nous prisons nos connoissances bien au-delà de ce qu'elles valent, & que nous ne prenons pas assez garde à ce qu'elles nous coûtent. Il est très-beau, sans doute, de savoir lire parfaitement dans le cœur d'une femme; d'en discuter tous les mouvements avec autant de justesse que de profondeur, & d'y découvrir ceux qui y naissent, quelquefois avant qu'elle-même se soit apperçue de leur existence; mais j'ose encore soutenir qu'il y auroit pour nous beaucoup plus de plaisir à en être la dupe, qu'il n'y a de gloire à les connoître si bien. Que devons-nous en effet, à ces funestes lumieres dont nous sommes si vains, & de quoi nous ont-elles sauvés? En avons-nous moins été tous deux emportés par nos desirs, & moins dupes & martyrs de notre vanité? Nous avons connu de l'amour, tout, hors ses plaisirs: nous n'avons donc pas été raisonnables, & sûrement nous n'avons pas été heureux. Ne nous sommes-nous pas trompés à l'idée que nous nous sommes faite du bonheur & de la gloire? En croyant nous venger des femmes, ne nous punissions-nous pas? Ne vaudroit-il pas mieux oublier quelques perfidies qui

nous ont fâchées, & que d'ailleurs nous avons si bien & tant de fois rendues, que de nous priver pour les rendre toujours, d'un plaisir beaucoup plus doux, peut-être, que ne l'est le plaisir de la vengeance! Et est-il, dans le fond, bien vrai, que nous ne trouvassions pas plus, & de cette gloire dont nous sommes si avides, & de ce bonheur dont nous ne le sommes pas assez, en nous attachant à une femme raisonnable, (car, toute plaisanterie à part, il y en a pourtant,) qu'à en abuser comme nous faisons par une feinte adresse, & à nous condamner à passer ennuyeusement notre vie à rendre des soins à des femmes qui souvent ne valent même pas la peine que nous prenons de les tromper?

Ce discours, sans doute, vous allarme pour moi: rassurez-vous: si mes sens ont rendu justice aux charmes de Madame de Suffolck, mon cœur n'en a pas été moins inaccessible à ses vertus. Le préjugé, la défiance, l'orgueil l'ont emporté sur l'évidence même; & si j'ai été forcé de l'estimer autant que je méprisois Madame de Rindsey, le sort de l'une n'en a pas moins été le sort de l'autre. Mais il est temps de vous ramener à cette derniere, & de vous dire

enfin, comment elle termina avec moi.

Graces donc à la tranquillité que donne l'expérience, ce fut le plus patiemment du monde & dans les bras du sommeil, que j'attendis l'heure à laquelle je devois me rendre au Parc. Quoique je ne prisasse ce triomphe que ce qu'il valoit, je n'en voulus pas moins avoir des témoins qui pussent en déposer; & je priai Buttington, qui doutoit un peu de la réalité de ce rendez-vous, & que la promptitude de ma victoire étonnoit, de se déguiser, de prendre en passant, le Comte d'Oxford, & de se rendre au Parc avec lui; mais de s'y conduire avec tant de circonspection, qu'elle ne pût pas se douter *qu'elle* les eût pour spectateurs. J'allois m'y rendre de mon côté, lorsque je reçus cette lettre de la part de Madame de Rindsey.

LETTRE.

„ Je vous ai dit hier que j'irois au „ Parc ce matin; & j'ai peine à com- „ prendre aujourd'hui pourquoi, après „ tous les sujets que vous m'avez don- „ nés de croire que cette confidence „ vous feroit indifférente, j'ai pu imagi- „ ner de vous la faire. Il est, je crois,

„ fort inutile de vous dire les raiſons „ que j'ai de changer d'avis; mais il m'a „ paru qu'il ne l'étoit pas que vous ſuſ- „ ſiez que j'en ai changé, & que je de- „ vois vous épargner la peine de vous „ rendre dans un lieu où votre poli- „ teſſe ſeule, ſans doute, vous auroit „ conduit. Vous voyez du moins, My- „ lord, que je ſais me rendre juſtice, „ & que l'attention que vous avez dai- „ gné faire à moi pendant quelques mo- „ ments, ne m'a pas tourné la tête au „ point où, peut-être, vous l'avez ſup- „ poſé. Je pouvois la mériter par mon „ cœur; mais je ſoupçonne qu'il faut „ pour vous plaire, moins ſavoir ai- „ mer qu'être aimable; & je ne dois pas „ prétendre à un bonheur que vous ne „ croyez pas devoir réſerver aux ſen- „ timents. Je pourrois me plaindre de ce „ qu'avec ſi peu de diſpoſition à rendre „ juſtice aux miens, vous avez cherché „ à les faire naître; mais je ne ſais ſi „ dans cette circonſtance, je n'aurois pas „ plus encore de reproches à me faire „ qu'à vous-même. Ne me puniſſez pas, „ du moins, par un ſentiment que je „ crains qui ne ſoit le ſeul que vous vou- „ liez m'accorder, d'un inſtant d'erreur „ que vous ne devez qu'à un principe

„ qui me rend plus digne de pitié que „ de mépris, & dont le souvenir seul „ suffit à mon supplice. Hélas! je n'au- „ rois jamais cru avoir de si cruelles cho- „ ses à me dire: mais vous ne savez pas „ à quel point vous m'avez emportée „ loin de moi-même; & ce n'est pas la „ peine de chercher à vous persuader „ une chose qui vous seroit indiffé- „ rente, & que d'ailleurs vous pour- „ riez ne croire pas. Adieu, Mylord, „ ce seroit vous en dire une bien su- „ perflue, que de vous prier de m'ou- „ blier; & ce seroit vous en dire une „ aussi inutile pour moi, que peu flat- „ teuse pour vous, que de vous assurer „ que je ne vous *oublierai jamais* ".

Je ne vous répondrois pas, que cette Lettre fût véritablement la sienne: il ne m'a pas été possible de la copier sur l'original. Tom, cet impertinent, mais si utile valet que vous m'avez connu à Paris, fait un recueil de tous les billets de ce genre que je reçois, & de ceux qu'on me renvoye. Si son projet est, comme je le crois, d'imiter ce Tiron auquel nous devons la précieuse collection des Lettres de Ciceron, le Public lui aura un jour obligation d'un recueil qui ne sera peut-être pas tout-à-fait

à-fait ſi eſtimable, mais qui ſera ſûrement beaucoup plus ſingulier que l'autre. Comme il n'eſt pas actuellement à Londres, je n'ai pas pu avoir la Lettre de Madame de Rindſey; mais ſi je ne puis rendre ſon expreſſion auſſi fidélement que je le voudrois, vous pouvez du moins être ſûr que je n'ajoute rien au ſens.

Buttington, que notre génie n'éclaire pas toujours, & qui feroit mieux, dans le fond, d'être un bon homme que d'être un fat, fut ſur le point d'être la dupe de cette lettre, & du repentir qui paroiſſoit y régner. Pour moi, je n'en penſai pas comme lui, & ne crus pas plus aux remords dont Madame de Rindſey vouloit me paroître pénétrée, qu'à ſon amour & à ſa jalouſie. Mon premier mouvement fut cependant de la punir de ſes miſérables tergiverſations, en la laiſſant m'attendre & inutilement dans le Parc; mais un reſte de curioſité, la certitude de m'en venger mieux en ſuivant mes idées ſur elle qu'en les abandonnant, & la crainte qu'elle ne penſât que j'euſſe pu croire un moment à ce qu'elle m'avoit écrit, me déterminerent à aller à Saint James, où je ne doutois pas qu'elle ne ſe fût déja rendue.

Je me trompois pourtant. Il y avoit déja assez long-temps que je l'y attendois pour commencer à croire qu'elle n'y viendroit pas, lorsque je l'y vis entrer enfin suivie d'une seule de ses femmes. Comme son hôtel qui y est situé, est vis-à-vis le Mail, que cet endroit est un des plus fréquentés du Parc, & qu'il est assez peu propre à une conversation particuliere, elle feignit en y arrivant, de ne m'avoir pas vu, & prit les routes qui pouvoient la conduire dans les endroits les plus écartés de ce beau lieu. Malgré cette précaution, & l'heure qu'elle avoit prise pour ce rendez-vous, j'étois surpris qu'une femme qui sembloit avoir tant de soin de sa *réputation*, & qu'une belle-mere, févere, vigilante & dévote, gênoit beaucoup, ne craignît pas de me voir dans un lieu aussi public que le Parc. C'étoit en elle une inconséquence; mais c'est ce à quoi elle est naturellement fort sujette, & ce dont en même-temps, elle s'embarrasse le moins. Quoique j'allasse à sa rencontre fort doucement, comme elle me fuyoit plus lentement encore que je ne la cherchois, je la trouvai bientôt. Elle feignit une extrême surprise à ma vue; & la sienne m'inspira des mouvements que je

ne croyois pas possible qu'elle pût faire naître, du moins à un certain point. Son air étoit tendre & languissant : je n'ai jamais vu, ni de négligé aussi propre & aussi séduisant que le sien, ni de femme à laquelle le négligé allât mieux. Dans tout l'éclat de sa parure, elle ne m'avoit jamais aussi vivement frappé : peut-être aussi dus-je moins la sorte d'émotion où elle me mit, à tout ce qu'elle avoit imaginé pour séduire mes sens, qu'à mes sens mêmes. Car enfin, il faut avouer qu'à cet égard nous sommes bien pitoyables, & souvent bien dignes de mépris. J'oubliai donc, en la voyant, & le ridicule que lui donnoit à mes yeux la tardive dignité qu'elle vouloit mettre dans cette affaire, & même la façon indifférente & légere dont je comptois la terminer. L'amour ne naît ordinairement que de l'estime; mais les sens n'écoutent pas le mépris : sans cela, serions-nous aussi souvent tentés que nous le sommes ?

Que vous êtes belle! Madame, lui dis-je donc assez tendrement, & que je me croirois heureux de pouvoir vous le dire, si je l'étois assez pour vous persuader qu'on ne peut aimer personne aussi vivement que vous! Vous êtes donc

venu ! me répondit-elle ; n'auriez-vous pas reçu ma lettre ? Elle me disoit, repliquai-je, des choses si cruelles, que je n'ai jamais pù me résoudre à la croire sincere ; & du moins j'ai voulu venir m'occuper de vous, dans des lieux où vous m'aviez promis hier que je vous trouverois ce matin.... & où, interrompit-elle, vous avez sûrement cru, quoique j'eusse pu vous dire, que je me rendrois en effet. Je ne vous supposois pas cependant, repartis-je, les mêmes raisons de vous y rendre : & pourtant, ajoute-t-elle, vous vous y êtes rendu. Si je ne devois pas m'en flatter par le peu d'intérêt que je sais que vous prenez à moi, je devois le craindre *d'un autre* sentiment que je suis désespéré de pouvoir vous croire, & qui, tout injuste qu'il est, pourroit cependant ne vous le point paroître. Eh quoi ! lui dis-je, pousserez-vous l'injustice jusques à tourner contre moi tout ce qui ne devroit vous parler qu'en ma faveur ? Quand je serois venu ici vous chercher, devriez-vous m'en faire un crime ? Je crains de le devoir, reprit-elle, & de n'avoir pas à vous remercier, autant que je le voudrois peut-être, du motif qui vous y amene : car enfin, pourquoi ne m'a-

vez-vous pas crue? Ce n'est pourtant pas, lui dis-je, à mon amour-propre que vous devez cette incrédulité que vous me reprochez si vivement. Ah! s'écria-t-elle, il y en auroit trop à moi, à croire que j'ai de quoi flatter le vôtre; & je ne dois pas avoir besoin de vous dire que je ne m'aveugle pas sur moi-même à ce point. Vous avez raison, lui dis-je; & quoique je ne doive pas non plus avoir besoin de vous dire que personne au monde n'auroit autant que vous de quoi satisfaire le mien, je crois devoir vous dire pourtant, qu'en vous aimant, ce n'est pas à ses intérêts que je sacrifie. En m'aimant! s'écria-t-elle. Ah Dieu! continuai-je, seroit-ce à vous qu'une si grande défiance devroit être permise; & se peut-il que vous ne sentiez pas à quel point elle est déplacée?

Elle ne répondit à ces paroles, que par une mine fort singuliere qui me disoit tout à la fois, qu'elle seroit comblée de joie de me croire, qu'elle faisoit tout ce qui lui étoit possible pour parvenir à un bonheur qui ne lui laisseroit plus rien à desirer, mais qu'elle croyoit avoir quelques raisons de penser quelle n'étoit pas celle à laquelle je

parlerois amour, ni plus volontiers ni plus ſincérement. Il faut être femme, aſſurément, pour mettre tant de choſes dans une ſeule mine; & il falloit, je crois, être vous ou moi, pour les démêler toutes avec tant de promptitude & de fineſſe.

Vous vous trompez, Madame, lui répondis-je; je vous trouve, en effet, auſſi aimable que vous l'êtes, & que je vous le dis : & je puis vous jurer avec vérité, que cette Madame de Pembroock que je ſens que vous voulez me reprocher, non-ſeulement ne vous efface pas à mes yeux, mais encore que perſonne ne balance dans mon cœur le pouvoir de vos charmes. *Eh! me* dit-elle languiſſamment, qui ſonge à vous la reprocher? Ah, plût au Ciel! repris-je avec feu, que vous cruſſiez qu'elle me plaît, & que vous puſſiez n'en être pas contente : mais, ajoutai-je avec un ſoupir d'une effrayante profondeur, ce n'eſt pas à moi à former de pareils vœux : je puis même, repliqua-t-elle, vous dire que vous ne le devez pas. Que vous ai-je fait pour me ſouhaiter à la fois deux malheurs auſſi grands que l'amour & la jalouſie? Il feroit impoſſible, répondis-je, que le premier en

fût un pour vous, & il seroit bien aisé de ne vous pas laisser long-temps accablée de l'autre. Et cependant, reprit-elle, vous aimez Madame de Pembroock: mais pensez-vous qu'elle vous le rende? je n'ai, repartis-je aucune raison ni de le croire, ni pour m'en flatter. On ne se fait des illusions que sur ce qu'on desire; & en vérité, l'indifférence que vous lui croyez pour moi ne m'allarme pas plus que dans le fond vous le croyez vous-même. Il faut donc, répondit-elle, que vous soyez bien singulier, bien faux, ou bien vain pour vous être occupé autant que vous l'avez fait, ou pour paroître du moins l'avoir tant été d'un objet qui, selon ce que vous me dites, vous intéressoit si peu. Pour moi, je ne voudrois chercher à plaire qu'à celui qui m'auroit su toucher. La coquetterie, à mon sens, dans quelque sexe qu'elle soit placée, dégrade l'ame; & vous ne m'avez point vu hier faire à aucun des hommes qui ont soupé avec moi, aucune des agaceries dont vous avez accablé Madame de Pembroock. Cela est vrai, repartis-je; mais en revanche, j'en fais un que vous avez accablé de rigueurs, & qui vous aime avec trop de tendresse, pour

pouvoir si facilement vous le pardonner.

Ah, traître! s'écria-t-elle, que je voudrois bien que vous n'eussiez qu'à vous plaindre de moi, & que j'y gagnerois à tous égards! Eh bien! Madame, lui dis-je, soyez donc contente; car je me plains de vous, & c'est très-sérieusement. Cruel! me répondit-elle avec ce léger emportement qui sied si bien aux femmes, lorsqu'elles sont un peu jolies, plût au Ciel que j'eusse autant de sujet d'être contente de moi, que vous auriez vous-même à vous en louer s'il étoit vrai que vous m'aimassiez! avec quelle barbarie ne m'aviez-vous pas traitée! Un peu revenue de cet état inexplicable dans lequel votre présence m'avoit mise; sentant avec la douleur la plus vive, jusques où ma foiblesse m'avoit conduite; désespérée d'avoir tout à la fois fait tant contre moi & si peu pour vous, je ne puis vous revoir sans me le reprocher encore plus cruellement; & combien ne m'avez-vous pas punie de mes remords! avec quelle dureté ne m'avez-vous pas traitée quand vous ne me deviez que de la pitié & des consolations? Que de mépris pour moi! & que de tendres attentions pour une femme qui, toute supérieure qu'elle

m'eſt par les agréments, ne pouvoit que m'être inférieure à vos yeux, puiſque vous étiez ſûr, ou du moins que vous deviez l'être qu'elle ne vous aimoit pas comme moi! Que voulez-vous que je vous réponde? lui dis-je, en affectant de rêver; vous me tournez la tête; je le ſens, & j'en ſuis déſeſpéré. Ah! s'écria-t-elle, au nom de tout ce qui vous eſt le plus cher, daignez ne me le pas répéter! Laiſſez-moi m'accoutumer à croire que vous aimez Madame de Pembroock, & ne me privez pas de la ſeule idée qui ſoutienne encore contre vous, & ma raiſon & ma vertu!

Ma vertu! la vertu de Madame de Rindſey! Quoi! c'eſt à moi qu'elle parle? & elle oublie aſſez ce qu'elle dit qu'elle ſe reproche tant, pour que ce mot lui échappe devant moi? Je ne m'attendois pas, je l'avoue, à le lui entendre prononcer encore; & je n'eus pas moins beſoin de ma politeſſe que de mes deſirs pour ne lui pas dire à quel point elle me paroiſſoit ridicule. Quelque plaiſir que j'euſſe eu à lui faire cette intéreſſante confidence, je crus pourtant que je devois la remettre au temps où je la quitterois; & je ne croyois pas l'éloigner beaucoup. Cependant il

falloit finir. On passe la continuité de ces sortes de combats quand ils sont sinceres; mais rien au monde n'ennuye ni ne choque si cruellément, lorsque la fausseté seule vous les fait essuyer, & qu'une femme ne s'avise de vouloir tout refuser que lorsqu'elle auroit presque tout à reprendre.

Non, lui répondis-je d'un air triste, je ne sens que trop que je ne prends pas sur votre cœur autant que vous le dites; & j'en suis plus désespéré que surpris. Vous êtes en effet, malgré tous vos charmes, la femme d'Angleterre que j'aurois dû aimer le moins. Savez-vous bien, interrompit-elle en souriant, que vous n'êtes pas poli; & que si j'avois plus de vanité, je pourrois, mais très-sérieusement, m'offenser de ce que vous me dites. Ah! lui dis-je en soupirant, je n'en crains pas de votre part plus de colere que je n'en attends de reconnoissance. Méritez-vous, répondit-elle, en me regardant avec autant de trouble que de tendresse, que je sois de bonne foi avec vous! La mienne ne m'exposera peut-être qu'à vos mépris: j'en mourrois de douleur! Eh! comment peut-on céder à une foiblesse que l'on a tant de raisons de se reprocher & de croire

malheureuse. Il me semble que je n'étois venue ici que dans le dessein de vous prier de cesser de déchirer un cœur dans lequel il n'est que trop vrai que vous régnez, & de lui laisser reprendre, en ne vous offrant plus à ses yeux, la tranquillité que vous lui avez fait perdre. Je devois connoître tout le danger qui est attaché pour moi à votre fatale présence. Je devois vous fuir; & me refuser la douceur de vous parler encore une fois. Grand Dieu! ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel, se peut-il que l'amour soit tant, & que la vertu soit si peu de chose!

Je ne sais où elle avoit pris cette tirade de sentiments, tout-à-la fois tendres & vertueux : ce qu'il ne m'est pas permis d'ignorer, ce qu'elle n'étoit ni de son cœur, ni de son esprit; & ce que vous croirez sans peine, c'est qu'elle me toucha médiocrement. Je ne devois pourtant pas moins en paroître pénétré; & je lui parlai sur ses craintes, avec autant de vivacité que si je les eusse cru bien réelles, & qu'il m'eût été de la plus grande importance de les détruire. Je n'oseroit assurer si dans cet instant je les combattis avec autant de succès que j'y mettois de chaleur. Quelques sou-

pirs furent pendant quelque temps toute sa réponse. Je penserai, me dit-elle enfin, d'un air réfléchi, à ce que vous me dites; & si vos actions y répondent, vous n'aurez pas à vous plaindre de mon cœur : mais l'air est ce matin plus froid que je ne l'aurois cru ; & je vais vous rendre à votre solitude. Elle seroit ici, sans vous, plus profonde & plus douloureuse que vous ne pensez, lui répondis-je, & je me flatte que vous me permettrez de vous remener chez vous. Ah ! non, me dit-elle, avec une langueur charmante ; non, je ne veux, ni ne dois vous y recevoir.

Si vous aviez vu, mon cher Duc, les tendres regards dont ce *refus étoit* accompagné ; avec quelle douceur ce *non* étoit prononcé ; la mollesse qui régnoit dans toute sa personne, vous auriez pensé, comme moi, que ce refus étoit une bien pressante invitation. Ce fut ainsi du moins que je l'interprétai ; & à la très-foible résistance qu'elle me fit, j'eus tout lieu de me flatter qu'elle n'en étoit pas mécontente. Je lui offris mon bras, & elle pesa dessus avec une douce familiarité qui ne répondoit pas aux refus qu'elle venoit de me faire. Livrée alors, & uniquement

à cet erreur qu'elle vouloit paroître tant avoir à se reprocher, elle ne savoit plus que me sourire avec une tendresse extrême : & ce souris, dont le desir augmentoit les graces, sembloit vouloir pénétrer jusques à mon ame. Que j'avois peu d'amour! Que je le savois bien! & que dans le fond elle y perdoit peu! Je ne lui disois pas mon impatience; mais tout en moi la décéloit: enfin, nous arrivâmes chez elle. Le hasard qui, sans doute, vouloit plus servir mes desirs que sa vertu, sembloit avoir pris soin d'écarter de son appartement tous les témoins qui auroient pu défendre l'une, & contraindre les autres. La profonde solitude dans laquelle nous nous trouvions, & le feu de mes regards, l'effrayerent. Elle sentit le danger, mais trop tard, pour que cette réflexion lui fût utile. Cependant, elle voulut sonner.... mais que peut la foiblesse contre le desir & la témérité?

Avant que de nous séparer, je lui fis promettre qu'elle seroit le soir à la Comédie, & que de-là elle viendroit souper avec moi en petite maison. Je choisis pour cette auguste fête celle que j'avois dans le Parc. Il étoit aisé à Madame de Rindsey de s'y rendre de chez

elle, ſans crainte, ſans embarras, & ſans avoir beſoin d'aucun de ces arrangements myſtérieux qui ne ſervent qu'à ébruiter ces ſortes d'affaires, & même à les conſtater. La réputation qu'elle s'étoit faite, les engagements qu'elle ſembloit avoir pris avec le Public, & la néceſſité de ménager la plus incommode belle-mere qui ait peut-être jamais exiſté, exigeoient les plus grands égards. Il ne m'en coûtoit rien, & de lui permettre, & de prendre avec elle toutes les meſures qui paroiſſoient devoir aſſurer ſon ſecret. J'étois bien ſûr que tous les arrangements qu'elle me propoſoit, & auxquels je ſemblois me prêter avec plaiſir, ne prévaudroient pas ſur ceux que j'avois pris pour rendre ma liaiſon avec elle auſſi publique qu'elle avoit beſoin qu'elle fût cachée. Les femmes, celles même auxquelles ces ſortes de ménagements ſont le moins néceſſaires, ou qui en font le moins de cas, nous ſavent toujours gré de paroître les avoir : & comme toutes ne veulent pas que les ſecrets de leur cœur ſoient livrés au Public, il nous eſt important que le haſard ſeul, & non notre indiſcrétion, ſoit ce qui paroiſſe les trahir. Nous y gagnons auprès de toutes,

& n'en ſommes pas plus gênés avec aucune.

Je la quittai enfin, à l'heure à laquelle je devois me rendre à notre *Cotterie;* & graces aux charmes que la nouveauté prête à tout, je ne la quittai pas ſans peine. Je trouvai tout le monde raſſemblé, juſques à Mylord Rindſey, qui, par preſſentiment, ſans doute, me parut m'aimer ce jour-là bien plus tendrement que la veille. Lorſque j'entrai, il parloit avec beaucoup plus de complaiſance que d'énergie, de la chaleur avec laquelle il s'étoit élevé contre un Bill, ſelon lui, fort onéreux à la Nation, & que la Cour avoit vainement voulu faire paſſer. Il n'auroit tenu qu'à moi de lui faire le récit d'une victoire qui valoit bien celle qu'il croyoit avoir remportée : je ſuis du moins bien ſûr que ſi je lui avois peint Madame de Rindſey comme je venois de la voir, il ne l'auroit pas reconnue. A mon air vainqueur & dérangé, Oxford & Buttington, qui m'avoient épié, ne douterent point de mon bonheur; & ſans rien dire qui pût commettre ma nouvelle conquête, ils m'en féliciterent ſi haut, que Mylord Rindſey lui-même ſe crut obligé de m'en faire compliment, & avec une joie ſi

pure & ſi vraie, que j'en ſentis une véritable affliction de ne pouvoir pas lui apprendre à quel point ſa femme étoit quelquefois aimable.

Je ne pouvois me perſuader que le milieu d'une journée qui avoit commencé, & qui devoit finir pour moi d'une façon ſi brillante, ne me fût pas heureux; & dans cette eſpérance, je volai chez Madame de Suffolck. La mienne ne fut pas trompée. Je fus enfin admis à l'honneur de lui faire ma cour. Comme elle s'étoit conduite avec moi, de façon à me prouver qu'elle me vouloit beaucoup de mal, je crus devoir prendre l'air tendre & humilié qui convenoit à un homme auquel on croyoit tant de torts, & qu'on en puniſſoit ſi ſévérement. Je deſirois enfin de terminer avec Madame de Suffolck; & je commençois à croire qu'après avoir tout fait pour l'honneur, il pouvoit bien m'être permis de faire quelque choſe pour le plaiſir. Je crus voir auſſi dans les yeux de la Ducheſſe, qu'elle étoit laſſe de la contrainte cruelle qu'elle s'étoit impoſée, & ſi inutilement, pour me cacher, ou pour vaincre ſa foibleſſe. Je commençai par me plaindre de ſes rigueurs, mais modeſtement, & du

ton qui convenoit à la dignité de son caractere que je croyois alors avoir suffisamment blessée. Elle fut étonnée de ce que j'osois me plaindre de ce que, selon elle, j'avois si bien mérité, & sur-tout de ce que je lui reprochois des injustices. Il m'étoit plus essentiel de lui parler de ma tendresse, que de chercher à fonder les torts imaginaires dont je l'accusois, & je lui répétois, non-seulement que je l'aimois, mais encore que je l'adorerois toujours. Qu'elle s'en fût tenue à paroître douter de ce que je lui disois, il n'y avoit là-dedans rien que de très-naturel, ni même qui l'engageât. Mais ma présence avoit dérangé toutes ses idées; elle s'oublia, se plaignit de la façon dont je l'avois traitée; me le reprocha avec feu; & j'osai croire qu'elle ne l'auroit pas fait, si je lui eusse été aussi indifférent qu'elle paroissoit vouloir que je le supposasse. Elle en fit d'elle-même la réflexion : son trouble & sa rougeur me l'apprirent, & ne me l'apprirent pas impunément. Je lui parlai encore de mon amour, mais avec plus de confiance & de feu; & comme elle s'obstinoit à revenir sur des torts qu'il auroit, disoit-elle, été impossible que j'eusse eus si je l'eusse aimée, je crus en-

fin devoir convenir que j'avois pu paroître en avoir à ſes yeux, par la néceſſité où je m'étois cru d'en impoſer au Public ſur mes ſentiments. Je ne pouvois pas, à ce que je crois, m'excuſer d'une façon plus décente; mais piquée de ce que je parlois toujours du reproche qu'elle m'avoit fait, elle ſe crut obligée de me faire, s'il ſe pouvoit, prendre le change ſur le véritable objet qu'il avoit eu. Son air redevint fier & impoſant, & tout d'un coup il ſe trouva que c'étoit beaucoup moins, comme je paroiſſois le penſer, du peu d'égards que j'avois eus pour elle, que de la légéreté avec laquelle je lui avois parlé de mes ſentiments, & lui en parlois encore, qu'elle étoit bleſſée. Je n'étois pas fait pour être la dupe du prétexte forcé qu'elle cherchoit à donner à ſon imprudence; mais la gloire de ne point paroître m'y tromper, étoit peu de choſe, & elle auroit pu me la faire payer cher. Je rejettai donc ſur la violence de mes ſentiments, l'indiſcrétion dont elle me paroiſſoit ſi choquée : j'en accuſai auſſi l'uſage que j'avois de vos mœurs, qui ne font pas un crime de l'aveu d'une paſſion. Je me défendis, ſur-tout, d'avoir conçu des eſpérances, & de ne m'être

tant pressé de parler, que par la certitude qu'elle ne pourroit apprendre mon amour, sans m'en témoigner la reconnoissance la plus tendre. Je me gardai bien d'oublier de lui dire que, comme c'étoit la premiere fois que j'aimois, il étoit assez simple qu'une passion si nouvelle pour mon cœur me fît commettre des fautes involontaires.

Madame de Suffolck se récria là-dessus, de façon à me prouver qu'elle ne croyoit pas que mon cœur fût aussi neuf que je le prétendois; mais elle desiroit que ce que je lui disois fût vrai; & l'on nous prouve toujours bien aisément ce que nous avons intérêt à croire. Je lui fis cependant entendre modestement, que si elle seule m'avoit fait connoître l'amour, je savois par d'autres ce que c'est que des fantaisies. Elle ne m'auroit pas cru, si je lui avois dit le contraire: & la retenue dont je me serois paré à ses yeux, ne m'y auroit donné qu'un ridicule, si une chose peu vraisemblable eût pu lui paroître possible. Je la persuadai pourtant, & je dus sans doute plus à sa foiblesse qu'à la force de mes raisons, la conviction que je desirois qu'elle eût. Eh! combien ne falloit-il pas qu'elle m'aimât, pour croire si facilement une

chose à laquelle les preuves auroient été si nécessaires, & que je fondois cependant si peu. Elle commença à me regarder d'une façon plus tendre, & à gêner moins les mouvements de son cœur. Attentif à lire dans ses yeux tout ce qui se passoit dans son ame, ce changement ne m'échappa pas. Je n'en avois pas besoin pour m'encourager à lui parler de mon amour; mais il me fit quitter le ton suppliant que jusques-là j'avois cru placé, & m'en fit prendre un plus animé, & plus fait pour échauffer la situation. Ce ne fut pas sans succès que je l'employai; & si Madame de Suffolck se plaignit encore, ce ne fut plus en femme que l'on a peu respectée, mais en amante, à laquelle on a fait craindre que sa tendresse ne fût malheureuse. Elle s'anima même sur cette idée, au point qu'elle ne put, sans verser des pleurs, continuer ses reproches. Quoique l'état où je la voyois, flattât plus ma vanité, qu'il ne touchoit mon cœur, je devois en paroître attendri. J'ai trop étudié les femmes, je sais trop bien distinguer les mouvements différents dont elles sont agitées, pour croire que les emportements les calment toujours, & je connoissois trop aussi Madame de Suffolck,

pour n'être pas persuadé qu'ils seroient avec elle infiniment déplacés, & la révolteroient contre l'amant & contre l'amour.

Vous savez, avec quelle heureuse facilité je pleure; mais ce que vous ignorez, c'est que j'ai singuliérment perfectionné ce talent, & que je joins aujourd'hui aux larmes les plus abondantes, l'art des sanglots & des gémissements. Jamais plus belle occasion d'employer mes talents ne s'étoit offerte à moi. L'éloquence du silence, des larmes, & de l'accablement, devinrent donc mes seules armes contre Madame de Suffolck. Je me précipitai à ses genoux, je lui pris la main, la lui baisai avec une ardeur extrême, & la baignai de mes pleurs. Ce n'étoit pas assez pour moi qu'elle les sentît, je voulois encore qu'elle les vît couler. On m'a dit plus d'une fois, que je suis, on ne peut pas plus intéressant, quand je pleure, & que les larmes adoucissent mes yeux, que l'on trouve dans leur état naturel, un peu moins tendres que hardis. Toute égarée qu'elle étoit alors, elle étoit encore assez à elle-même pour voir ce qu'elle regardoit; & les grosses larmes qu'elle voyoit couler, les soupirs dont

elles étoient accompagnées, les sanglots dont je les ornois, la jetterent dans le dernier attendrissement. Mais comment vous peindre tous les mouvements qui l'agitoient? Ce mêlange de joie, de tendresse & de douleur qui se lisoit si distinctement dans ses yeux? Combien le sentiment auquel elle se livroit, la rendoit belle, & l'espece de volupté dans laquelle son ame toute entiere étoit absorbée? Ce n'étoit point cet égarement que le simple desir peut faire naître, que nous avons vu tant de fois, dont il est si peu flatteur d'être l'objet, & que nous méprisons si vivement, dans l'instant même qu'il nous séduit le plus. Ce qu'elle sentoit devoit à la fois la *rendre plus* heureuse, & me servir moins que l'espece de fureur que j'avois vue le matin même à Madame de Rindsey : aussi n'en conçus-je, ni les mêmes idées, ni les mêmes espérances, ni la même audace. Il est peut être donné à la vertu d'imposer, même dans l'instant qu'elle succombe.

Nous gardâmes long-temps un silence qui devoit être délicieux pour elle, & dont je ne partageois pas le plaisir. Il me parut enfin que je lui avois laissé croire assez long-temps que la violence de mes

transſports m'avoit ôté la force de parler; mais en même-temps, je ne crus pas devoir la laiſſer parler la premiere. Je ſentois que mon bonheur (ſi pourtant ces ſortes de triomphes en ſont un pour nous) ne pouvoit plus m'échapper; mais je commençois à deſirer, & aſſez vivement, que rien ne retardât plus la défaite de Madame de Suffolck. Des retours de vertu pouvoient me nuire; & il me ſembla que le meilleur moyen que j'euſſe pour les prévenir, étoit de lui rendre grace, & d'en agir à cet égard, comme ſi, en effet, elle m'eût tout dit. Je lui parus donc transſporté de ce qu'elle daignoit enfin m'apprendre à quel point je l'avois touchée; mais en même-temps, je me plaignis qu'elle ne m'apprît que par ſa douleur, qu'elle partageoit mes ſentiments; & je la preſſai tendrement de livrer ſon cœur avec un peu plus de confiance, à un homme qui l'adoroit.

Rien de tout ce que je lui diſois n'avoit rien d'aſſez neuf, ni même d'aſſez tendre pour l'éblouir ſur mes diſpoſitions: mais on n'a pas toujours beſoin, pour la vaincre, de perſuader une femme; & celles qui, comme Madame de Suffolck, veulent l'être le plus pour ſe rendre, trouvent dans leurs propres ſen-

timents, tant de raiſons de croire, que ce ſont encore celles que l'on perſuade le plus aiſément. La coquetterie écoute de ſang froid, & diſcute; le ſentiment aime à s'abuſer ſur ce qui peut le rendre heureux. On fait aiſément croire à une femme vaine qu'on l'adore; mais les hommages que l'on rend à ſon orgueil, pénetrent rarement juſques à ſon cœur: la femme tendre ne ſent que ſon amour; & dût-elle en même-temps ſentir qu'elle a tort d'aimer, elle n'en eſt pas moins entraînée pas cette même foibleſſe qu'elle ſe reproche.

Les yeux de Madame de Suffolck ſe fixerent enfin ſur moi avec moins de timidité, & bientôt ils s'y arrêterent avec une complaiſance qu'elle ne chercha plus, ni à contraindre, ni à diſſimuler. Sans art, & uniquement conduite par ſa tendreſſe, elle crut, puiſqu'enfin elle vouloit bien paroître convaincue de mon amour, qu'elle ne pouvoit trop me donner de témoignages du ſien. Mais comme en elle-même elle ne s'écartoit pas de ſes principes, ces preuves ne furent pas du genre dont je les deſirois. Elle me força cependant à me relever, ſoit qu'elle craignît qu'une poſture ſi reſpectueuſe ne couvrît quelque noir-

ceur,

cœur, soit simplement; & comme j'ai plus sujet de le croire qu'elle ne voulût que se procurer le plaisir de me voir dans une attitude moins contrainte, & plus convenable à la douce familiarité qui venoit de s'établir entre nous. Je desirois vivement qu'elle eût voulu y mettre des bornes moins étroites; mais il sembloit qu'elle n'eût pas seulement l'idée de ce qu'elle pouvoit faire pour moi. Ce n'étoit pas qu'elle ne me regardât avec une passion extrême; & que chaque baiser que j'imprimois sur sa main, ne lui donnât une émotion qui alloit jusqu'au frémissement: mais je ne sais quelle décence qu'au milieu de son trouble elle conservoit, & qu'elle savoit allier avec sa foiblesse, enchaînoit mon audace naturelle, jusques à ne pas oser même par mes regards, lui exprimer mes desirs.

Cette situation me contraignoit trop violemment, pour qu'elle pût longtemps durer. Bientôt je me persuadai que la vertu de la Duchesse n'étoit pas aussi vraie que je l'avois cru d'abord, qu'elle n'attendoit pour disparoître, que des transports que ses sentiments pour moi sembloient suffisamment autoriser, & qu'elle étoit même trop peu natu-

relle, dans notre position respective, pour qu'elle ne me sût pas gré de tout ce que j'employerois pour la vaincre. Mais les libertés par lesquelles je commençai, toutes modérées qu'elles étoient, trouverent une résistance si sérieuse, & elle parut même s'en indigner si vivement, que je ne crus pas devoir la presser davantage. Ce n'étoit assurément pas qu'elle ne m'aimât, & avec une tendresse extrême; mais elle n'avoit affaire qu'à l'amour: & ce sentiment, tout puissant qu'il est, n'a pas sur les femmes telles que Madame de Suffolck, l'empire que le caprice ou les sens ont sur les autres. Je n'assurerois cependant pas, que si elle avoit permis que je fusse resté auprès d'elle plus long-temps, sa vertu, tout en gémissant de son malheur, ne m'eût pas cédé la victoire. Soit qu'elle le craignît, soit seulement qu'elle eût pris des engagements avec Madame de Buckingham qu'elle me dit qu'elle attendoit, elle voulut absolument que je la laissasse seule, & je fus enfin forcé de lui obéir.

Il est, au reste, inutile, que je vous dise, qu'avant que de nous séparer, nous nous arrangeâmes pour nous voir le lendemain. J'aurois bien voulu lui

propofer de venir dans une de mes petites maifons; mais la folitude l'auroit là plus effrayée que chez elle; elle m'auroit fuppofé contre elle des projets qui l'auroient allarmée, & je crus ne devoir pas troubler la fécurité dans laquelle elle paroiffoit être à cet égard. Je n'étois pas d'ailleurs affez amoureux, pour que les délais qu'elle pourroit vouloir prendre, me rendiffent malheureux à un certain point; & je voulois bien lui laiffer la fatisfaction de mettre dans fa chûte toute la décence & la dignité qui pouvoient la fatisfaire.



LETTRE HUITIEME.

JE vous ai dit, mon cher Duc, que j'avois prié la tendre Comteffe de Rindfey, de vouloir bien fe trouver le foir à la Comédie; & vous favez trop combien, par les bontés dont elle venoit de me combler, elle me devoit d'égards, pour que vous puiffiez croire qu'une priere qui ne lui prouvoit que le fingulier plaifir que je trouvois à la voir, fût rejettée; mais avant que de m'y rendre, j'allai au Café prendre Buttington, à

qui j'y avois donné rendez-vous. Je n'avois pas eu le temps de lui détailler mon bonheur; & je ne voulois pas qu'un ami si fidele en ignorât aucune particularité. Ce fut, du moins, ce qui d'abord se présenta à mon esprit; mais quelques réflexions que je fis en allant le chercher, me déterminerent à n'être pas avec lui, sur cet article, de la derniere sincérité. Je n'avois pas de quoi me vanter de cette conquête; & quoique je n'eusse pas à me reprocher d'y avoir été trompé, je ne m'en sentois pas moins humilié que si mon imagination m'en eût exagéré les charmes, & qu'en conséquence je l'eusse vivement poursuivie. Ma vanité me détermina donc à la peindre en beau à mon confident. J'avois d'ailleurs remarqué qu'à mesure que sur mes récits, il trouvoit de quoi estimer moins Madame de Rindsey, il prenoit pour elle une sorte de goût. Peut-être même lui en inspiroit-elle depuis long-temps, & qu'effrayé de sa réputation, & de ce maintien modeste qui faisoient croire qu'elle étoit une des femmes d'Angleterre qu'il étoit le plus inutile d'attaquer, il ne s'étoit pas avoué à lui-même qu'il la trouvoit aimable. S'il n'osoit pas se pro-

mettre auprès d'elle des ſuccès auſſi rapides que les miens, je lui avois du moins prouvé qu'elle n'étoit pas inexpugnable. Eh! qui ſait ſi depuis mon ſuccès, il ne ſe reprochoit pas ſa timidité; & s'il ne croyoit pas qu'avec la même audace, il auroit eu le même bonheur? Nous convenons difficilement avec nous-mêmes de la ſupériorité des autres; & Buttington pouvoit intérieurement ſe dédommager de celle qu'en public il étoit forcé de m'accorder ſur lui. S'il ne pouvoit ſe déguiſer que ma figure plaiſoit plus que la ſienne, & qu'on me trouvoit plus d'eſprit qu'à lui, ne pouvoit-il pas, en même-temps, penſer qu'on lui faiſoit injuſtice, ou croire qu'il remplaçoit par des qualités plus ſolides & plus dignes d'eſtime, ce qui lui manquoit à cet égard? Quelles reſſources ne trouvons-nous pas dans notre amour-propre; & quel eſt le flatteur aſſez vil, & aſſez audacieux pour oſer nous dire de nous, ce que nous nous en diſons nous-mêmes? J'avoue qu'il m'avoit toujours parlé d'elle de façon à ne pas juſtifier les idées que j'avois : mais je l'avois vu plus d'une fois la regarder avec cette attention ſérieuſe & réfléchie que nous n'avons que

pour ce qui nous plaît ; & c'eſt toujours plus dans nos yeux que dans nos diſcours, qu'il faut chercher la véritable impreſſion que fait ſur nous l'objet qui s'y préſente.

Je n'ignorois pas non plus que, moins vicieux par goût que par air, il commençoit à ſe laſſer de ces parties d'éclat, qui lui faiſoient dans Londres beaucoup plus de tort qu'elles ne lui donnoient de plaiſir, & qu'il auroit deſiré que de plus convenables liaiſons que celles qu'il y avoit formées juſques-là, euſſent rétabli ſa réputation. Il y avoit en Angleterre peu de femmes moins eſtimables que Madame de Rindſey; il n'y en avoit pas qui, en apparence, ſe conduiſiſſent mieux, que l'on y eſtimât davantage, & de qui la tendreſſe pût lui faire plus d'honneur. Mais auſſi, le moyen qu'une femme qui donnoit tant aux dehors, s'engageât avec un homme auſſi univerſellement décrié que lui ? Ce qui auroit réhabilité l'un, auroit indubitablement perdu l'autre. Ce ſont, à la vérité, des choſes qui arrêtent rarement une femme lorſqu'elle aime; mais qui l'empêchent de ſe livrer lorſque le goût n'eſt que médiocre, & qu'il n'eſt uniquement queſtion que d'une affaire.

Quel choix, en effet, pour une prude qu'un homme comme Buttington! Ce n'étoit pas que, dans le fond, mes mœurs ne fussent beaucoup plus perverses que les siennes: je suis par principe ce qu'il n'étoit que par air; mais loin de m'afficher comme lui, je savois les masquer de toutes les vertus que je méprise. Je n'avois même consenti à être de ces soupers qui faisoient tant de bruit, qu'à condition que l'on me garderoit à cet égard le secret le plus profond. Si je n'y avois pas mis plus de retenue, j'en avois du moins banni le scandale; & la foiblesse avec laquelle il s'étoit opposé à cette réforme, avoit achevé de me prouver que les plaisirs qu'il paroissoit chercher le plus, n'étoient pas ceux qui l'auroient le plus intéressé. Mais les femmes qui ne savoient pas la violence qu'il se faisoit pour se perdre auprès d'elles, avoient de lui la plus mauvaise opinion; & jamais il ne s'étoit proposé à aucune d'elles, qu'il ne leur eût paru fort ridicule qu'un homme qui mettoit dans ses goûts si peu de décence & de noblesse, osât croire qu'une femme d'un certain genre pût vouloir prendre des arrangements avec lui. Madame de Rindsey paroissoit, d'ailleurs,

le haïr personnellement ; mais dans le projet que j'avois formé, c'étoit ce qui m'inquiétoit le moins. Son aversion pour lui n'étoit fondée que sur la façon légere dont il parloit des femmes en général, & sur le peu de cas qu'il lui avoit paru faire de sa vertu, quand il lui avoit donné le sage conseil de se cacher moins qu'elle ne faisoit, du goût qu'elle avoit pour les ouvrages de *Rochester*. Mais soit qu'il ne l'eût fait que pour ne pas nuire à mes projets sur elle, soit qu'il n'eût consulté & suivi que son goût, il lui avoit marqué la veille chez Madame de Pembroock, tant de considération, & même de respect, que je ne doutois pas qu'il n'eût au moins par-là affoibli l'impression que son impertinente légéreté avoit faite sur elle, & qu'il ne fût bien difficile de lui donner de lui d'autres idées. Elle est née douce ; & d'ailleurs, la haine est un sentiment.

Quoique je l'eusse deja peinte assez en mal à Buttington, je n'étois pas aussi embarrassé de cette premiere confidence qu'il sembloit que je dusse l'être. J'avois eu alors peu de temps pour m'éclairer, & il pouvoit lui paroître assez simple que j'en eusse bien légérement décidé. C'étoit, s'il se souvenoit de mes pre-

miers récits, ce que je comptois lui dire, & ce qu'en même temps je ne doutois pas qu'il ne crût. Je l'abordai donc de l'air d'un homme qui a plus d'une raison de se croire heureux, & qui l'est encore plus par ce que vaut en elle-même la victoire qu'il vient de remporter, que par l'honneur qu'elle peut lui faire. Je lui peignis Madame de Rindsey si tendre, si remplie de graces dans ses transports, si intéressante quand elle étoit débarrassée de cette enveloppe presbytérienne qui voiloit si désagréablement tous ses charmes aux yeux de tout autre qu'un amant, que Buttington, à qui mes premieres peintures n'en avoient pas donné une idée si avantageuse, ne revenoit pas de surprise des différents genres de mérite que je lui attribuois; & me demandoit, à tout moment, si l'amour ne m'aveugloit pas. Je lui répondis froidement, que ce qui achevoit de me prouver que je n'étois pas né pour ce sentiment, étoit l'indifférence que je conservois avec la femme du monde la plus faite pour la vaincre. Il lui parut extraordinaire que l'on pût paroître si plein d'un bonheur que l'on sentoit si peu; mais il me fut aisé de le faire convenir que ce qui flatte les sens, n'intéresse pas

toujours le cœur. Il ne me l'auroit pas été moins de lui donner des inquiétudes. Je lisois assez dans son cœur par ses questions, par l'impatience que lui causoit le récit que je lui faisois des bontés que Madame de Rindsey avoit eues pour moi, & par l'air froid & contraint avec lequel il me félicitoit de mon bonheur, pour lui épargner des tourments qui étoient inutiles à l'objet que j'avois. Il me demanda enfin, quelles étoient mes idées sur elle, & si je renonçois en sa faveur aux desseins qu'il m'avoit vus sur la Duchesse & sur Madame de Pembroock. Je n'eus besoin, pour le convaincre que j'étois bien loin de renoncer à ces mêmes entreprises qu'il avoit tant blâmées, que de lui dire les termes où j'en étois avec Madame de Suffolck. Il lui parut en effet difficile que je pusse la sacrifier à Madame de Rindsey. Il se pouvoit qu'il aimât mieux la derniere; mais il ne pouvoit pas se cacher que l'autre ne fût infiniment plus aimable. Sans avoir encore de projet formé sur Madame de Rindsey, sans croire peut-être qu'il en eût jamais, il ne put, sans une sorte de plaisir, imaginer que je ne la garderois pas long-temps : mais content de l'avoir pénétré, & de lui avoir

fait envier mon bonheur, je crus que je devois lui laisser le soin des premieres démarches, & que Madame de Rindsey, telle qu'elle étoit, valoit bien la peine qu'il me priât de ne m'en défaisir qu'en sa faveur. Sans me dire rien de positif sur cela; il feignit de vouloir deviner qui seroit auprès d'elle mon successeur, & parut croire que ce ne seroit pas un de mes amis particuliers qu'elle choisiroit pour me remplacer. Sa raison pour le craindre étoit qu'elle ne pourroit pas douter que je ne leur eusse fait des confidences qui pouvoient, à quelques égards, la rendre à leurs yeux d'un moindre prix. Mais quoique Buttington ait plus d'usage des femmes que l'on n'en a communément parmi nous, à qui cette sorte d'étude n'a pas encore paru bien nécessaire, ses connoissances se bornent à des idées générales; & vous savez à quel point, & combien souvent on se trompe, lorsqu'on les applique sans cesse aux cas particuliers, & qu'on ne se conduit que d'après elles. Il ignoroit, par exemples, & l'avantage que l'on a sur une femme lorsque l'on connoît ses foiblesses, & combien il augmente lorsqu'elle ne peut pas douter que vous les connoissez. J'ai, en effet, remarqué, &

vous aussi sans doute, que les femmes reglent presque toujours leur résistance sur la façon dont elles sont attaquées, & que l'on abrege bien des choses auprès de celles qui se sont quelquefois rendues, en leur montrant, par votre conduite seulement, l'opinion que vous avez d'elles. Ce n'est pas qu'elles ne puissent être fâchées qu'on ne leur déguise pas l'espérance qu'on a de les vaincre; mais elles ne sauroient se cacher qu'on ne fait que leur rendre justice; & quelque revoltées qu'elles en puissent être, si d'ailleurs on ne leur déplaît pas, il est bien rare, & peut-être même n'est-il jamais arrivé qu'elles n'ayent justifié involontairement l'idée que vous paroissez avoir d'elles.

Mes confidences finies, & le secret de Buttington pénétré, nous allâmes ensemble à la Comédie. J'y trouvai Madame de Rindsey dans le même négligé que je lui avois vu le matin. Il ne lui avoit pas été difficile de remarquer qu'elle avoit fait sur moi dans cet état une fort vive impression, & elle l'avoit préféré à une parure qui, en la rendant plus brillante aux yeux des autres, m'auroit peut-être moins séduit. Il étoit dans le fond bien juste que ce jour-là du moins

j'eusse la préférence, & qu'on ne s'occupât que de moi. Nous nous étions bien promis d'être en public de la plus grande circonspection; mais, d'un côté, l'idée qu'elle vouloit me donner de la violence de sa tendresse, de l'autre, ma vanité, nous firent nous lorgner avec si peu de ménagement que je dois me flatter que notre intelligence ne fût un secret que pour bien peu de gens. Quelques-uns de mes amis vinrent même m'en parler : je niai aux uns, avec toute la mollesse qu'il falloit pour les convaincre, qu'ils ne s'étoient pas trompés, & en confiai le secret à ceux d'entr'eux que je croyois le plus faits pour le répandre. Vous reconnoissez-là notre usage. Je devois sans doute être ce jour-là heureux à tous égards : Madame de Pembroock étoit à la Comédie. Par caprice, car c'étoit son unique regle, elle étoit dans un aussi grand négligé que celui de Madame de Rindsey. Placée dans un endroit assez obscur, & où il ne m'auroit pas été aisé de l'appercevoir, quand même j'aurois su qu'elle y étoit, elle eut encore, tant que la piece dura, son éventail devant ses yeux. Je ne sais si elle vouloit par-là se réserver la facilité de

m'obſerver, ou ſe procurer le plaiſir d'entendre ſans être obligée d'en rougir, les choſes hardies & peu décentes dont cette comédie étoit ornée; mais quelle que fût en cela ſon intention, ce ne fut qu'à la fin du ſpectacle que je la reconnus. J'en fus comblé de joie. Plus elle devoit être ſûre que je ne l'avois pas vue, moins elle pouvoit attribuer au deſir de tourmenter ſon cœur, ou de piquer ſa vanité, les tendres attentions que j'avois eues pour Madame de Rindſey; & je me flattai que la crainte de voir celle-ci l'emporter ſur elle, la détermineroit en ma faveur beaucoup plus, & plutôt que tous les ſoins que je pourrois lui rendre. Bien ſûr de l'avoir d'autant plus fâchée par ma conduite, qu'elle pouvoit moins la ſoupçonner d'artifice, j'allai la trouver dans ſa loge; & quelque liberté qu'elle affectât en me voyant, je remarquai avec un plaiſir extrême qu'au moins j'avois bleſſé ſon amour-propre. Un air froid & contraint, & des réponſes ſeches qui annonçoient prodigieuſement d'humeur, m'apprirent à quel point je lui avois déplu. Malgré les déſagréments ſans nombre qu'elle me faiſoit eſſuyer, je lui préſentai la main quand elle ſortit

de sa loge. Une femme plus fine qu'elle l'auroit acceptée, & même auroit ce jour-là redoublé d'égards; mais l'humeur la dominoit trop pour qu'elle prît un sage parti; & sans paroître s'être apperçue du mouvement que j'avois fait, elle donna la main au Comte d'Oxford, qui avoit autrefois eu sur elle des prétentions, & qui n'y avoit pas absolument renoncé, quoiqu'elles eussent été malheureuses, & qu'il parût alors la voir sans objet. Elle se flattoit, selon toute apparence, que je serois très-piqué de la préférence qu'elle lui donnoit sur moi : mais à mon air libre & content, elle ne dut pas avoir la consolation de croire que je l'eusse seulement remarquée. En descendant, elle demanda finement au Comte si Madame de Rindsey n'étoit pas bien malade. Cette question, dont il ne pénétroit pas la malice, le surprit, & il lui demanda à son tour, si elle ne l'avoit pas vue à la Comédie? C'est parce que je l'y ai vue, répondit-elle, que je suis très-inquiete de son état. Elle étoit si affreusement négligée, & cela lui sied si mal, qu'il faut, pour se montrer dans un si grand désordre, qu'elle soit à l'extrêmité.

Mylord Oxford, qui n'ignoroit pas

comment j'étois avec Madame de Rindsey, & qui craignoit que, ne fût-ce seulement que par vanité, je ne fusse blessé des railleries de Madame de Pembroock, prit la liberté de lui serrer la main pour lui faire entendre qu'elle parloit indiscrétement, & qu'il y avoit là quelqu'un qui prenoit le plus tendre intérêt à la femme qui étoit l'objet de ses plaisanteries. Cela ne se peut pas, lui dit-elle, en le regardant fixément; vous avez beau dire, je ne le croirai jamais. Le Comte l'assura par un coup d'œil également fin & discret, que rien n'étoit pourtant plus vrai; & sur cette confirmation, elle me regarda d'un air de pitié, & en même-temps d'une façon si plaisante, que ce ne fut pas sans peine que je m'empêchai d'en rire. Elle m'avoit cependant vu rendre trop peu de soins à Madame de Rindsey, & elle supposoit que cette fantaisie étoit trop nouvelle, pour qu'elle me crût aussi bien avec elle que j'y étois effectivement. Comme j'avois besoin qu'elle pensât que ce n'étoit qu'un caprice dont elle triompheroit dans l'instant qu'elle le voudroit, je regardai à mon tour le Comte d'Oxfort d'un air à lui faire entendre que je ne trouvois pas bon qu'il fa-

crifiât à Madame de Pembroock les fecrets que je lui confiois; & quand elle nous eut quittés, je me plaignis si vivement de l'imprudence qu'il venoit de commettre, qu'en m'avouant ce qu'il venoit de faire, il me promit qu'il n'iroit pas plus loin. Je n'avois, dans le fond, qu'à le remercier de l'efpece de confidence qu'il lui avoit faite : elle ne trouvoit pas à Madame de Rindfey fi peu de quoi plaire qu'elle le difoit; & je m'apperçus aifément, à la douceur des regards qu'elle jetta fur moi, & au ton dont elle me parla quand nous nous quittâmes, qu'elle commençoit à redouter cette même rivale qu'elle ne paroiffoit que méprifer. Eh! le moyen qu'elle la craignît fans finir par s'arranger avec moi, comme je le defirois? L'amour-propre eft de toutes leurs paffions celle que les femmes fongent le moins à combattre, & de laquelle elles craignent le moins; & celle-là, cependant, eft fouvent pour elles bien plus dangereufe que l'amour.

De la Comédie, je me rendis dans le Parc, & j'y attendis Madame de Rindfey, qui devoit venir m'y trouver par la porte de fa maifon qui y donnoit. Je la vis bientôt paroître. Elle étoit

ſeule, & je n'avois avec moi aucun de mes gens. Nous allâmes gagner un carroſſe de place qui m'attendoit dans l'allée du Parc, que nous nommions le grand chemin. Cet air de myſtere l'enchantoit. Elle imaginoit apparemment qu'elle ſeule pouvoit inſpirer de ſi grands égards, & elle me remercia fort tendrement de tous ceux que je paroiſſois avoir pour ſa réputation, & de la preuve que je lui donnois, & de mon eſtime & de mon amour. Nous arrivâmes bientôt à ma petite maiſon : perſonne ne s'y trouva ſur ſon paſſage. Le plus profond ſilence y régnoit : on eût dit qu'elle étoit inhabitée. Cette maiſon étoit, comme toutes celles de Londres, ſans apparence, mais agréablement diſtribuée. J'y recevois une femme à qui la magnificence ne pouvoit pas impoſer ; & à cet égard, il eût été difficile que j'euſſe préſenté à ſes yeux quelque choſe de nouveau. La multitude de bougies, la ſomptuoſité des meubles ne l'étonnerent donc pas ; mais elle ſentit l'élégance, l'arrangement & le goût qui y brilloient par-tout ; & elle crut que l'amour ſeul, & l'amour le plus tendre devoit m'avoir inſpiré. Nous entrâmes enfin dans un cabinet

où tout respiroit à la fois le luxe, la mollesse, & tout ce que l'usage & le goût des plaisirs peuvent avoir imaginé d'agréable & de voluptueux. Elle en fut d'autant plus frappée, que toutes ces choses, si essentielles en France, & auxquelles vous attachez un si grand prix, sont ou peu connues ou fort méprisées en Angleterre. Ce n'est pas assurément que l'on puisse dire que nous ne connoissons pas la magnificence, ou que nous la craignons; mais la nôtre a d'autres objets. J'étois d'ailleurs le premier Anglois qui eût une petite maison en regle, le seul qui eût l'avantage d'avoir reçu de vous son éducation & ses premieres idées, & le seul peut-être qui pût profiter à un certain point de vos leçons & de vos exemples : car vous voudrez bien que je compte Buttington pour assez peu de chose. Il n'a que des souvenirs, & je sais imaginer.

Madame de Rindsey qui, comme je vous ai dit, ne doutoit pas que je ne dusse à l'amour seul mon goût & mes lumieres, me rendit graces avec la plus grande vivacité de tout celui qu'elle se flattoit de m'inspirer; & je reçus ses remerciments avec tant de transports,

qu'elle en fut plus sûre encore de l'excès de ma tendresse. Je suis ardent, elle est sensible; avions-nous besoin de l'amour pour être heureux? A la place de ce sentiment que même elle me croyoit, j'avois cet usage de la galanterie que l'on ne prend que chez vous, l'art de dire des riens agréables & des choses flatteuses, & cette sorte de badinage vif, léger & continu, qui doit prouver bien de la passion à une femme qui n'en a point. Nous fûmes donc fort contents de notre conversation. Ce n'étoit pourtant pas que je parlasse à Madame de Rindsey le langage de l'amour; mais j'en avois l'équivalent. Les femmes en général sont flattées de pouvoir croire qu'on les aime avec fureur; mais leur cœur a quelquefois moins besoin de cette persuasion que leur vanité; & ce n'est pas toujours par l'excès & l'éloquence du sentiment qu'on la leur donne le plus.

Nous nous promîmes cependant une tendresse éternelle, & nous prîmes même pour l'avenir tous les arrangements imaginables. Je ne sais quelles étoient ses intentions; mais pour moi, je me promettois bien de réduire toutes ces choses-là à la valeur qu'elles ont ordinairement en France.

Enfin, on vint frapper à la porte du cabinet : c'étoit *Tom* qui m'avertissoit qu'on avoit servi. Nous nous rendîmes dans la salle à manger; aucun de mes gens n'y parut, nous étions servis par un tour. Cet excès de discrétion enchantoit Madame de Rindsey. Le souper fut fin & délicat. J'ai toujours les Officiers François que vous me connoissez; & ils soutinrent en cette occasion la gloire de la Nation, & justifierent la réputation qu'ils ont dans Londres. J'eus enfin le plaisir de voir que tout lui plaisoit dans cette solitude; & ce qui me le prouva, fut le desir qu'elle eut que nous nous y retrouvassions le lendemain. Mais les dispositions dans lesquelles j'avois laissé Madame de Suffolck, me faisoient espérer que je ne pourrois pas disposer de moi aussi facilement que ma tendre Comtesse l'imaginoit, & je prétextai un engagement. Elle me parut surprise & piquée de trouver des obstacles à un desir qui ne devoit que me plaire dans les termes où nous en étions ensemble, & m'en marqua même son étonnement avec assez d'aigreur & de dignité. Ses reproches ne m'émurent pas autant qu'elle le pensoit. Je ne voulois pas être gêné; & quand je n'aurois été en-

gagé qu'avec Buttington, des plaintes encore plus ameres n'auroient rien changé à mes arrangements. Elle se plaignit de n'être pas aimée. Lorsque ces sortes de craintes sont bien vives dans une femme, & qu'elles sont aussi bien fondées que l'étoient celles de Madame de Rindsey, c'est en vain que l'on se flatte que les plus tendres serments les banniront. Je n'en employai donc pas, & n'en parvins pas moins à la rassurer. Comme je ne voulois pas cependant qu'elle pût me croire quelqu'autre idée que la sienne, je lui dis tout ce qui pouvoit la tranquilliser sur cet article, & lui marquai même quelque crainte que les égards qu'elle se devoit, & la nécessité de tromper Mylord Rindsey, ne lui permissent pas de venir dans cette petite maison avec autant de liberté, & aussi souvent que nous desirerions tous deux; mais elle me parut si sûre de la crédulité de son mari, que je ne pus me dispenser de croire qu'il falloit qu'elle l'eût éprouvée plus d'une fois pour en douter si peu. Un soupçon si cruel auroit désespéré un amant; mais l'espece du sentiment qu'elle m'inspiroit, n'admettoit pas la délicatesse, & ne me permet-

toit point de me faire un ſupplice de l'uſage qu'avant moi elle avoit pu faire de ſon cœur.

Je ne fus pas, au reſte, auſſi ſatisfait qu'elle croyoit que je devois l'être, de la facilité qu'il y avoit à tromper Mylord Rindſey. Ces maris ſi confiants commencent par plaire, & finiſſent toujours par embarraſſer en vous donnant une liberté qui devient incommode fort promptement. Nous nous ſéparâmes enfin ; je la ramenai chez elle dans le même carroſſe qui l'avoit amenée, & j'allai trouver Buttington qui m'attendoit, & le déſeſpérer par le récit de mes amuſements.

Il étoit dans les grandes regles que je reçuſſe le lendemain matin une lettre de Madame de Rindſey; auſſi ne manqua-t-elle pas à ce devoir. Dans cette lettre, elle ſe plaignoit de l'excès de ſa foibleſſe, regrettoit la perte de ſa vertu; m'aſſuroit que j'étois le ſeul à qui elle eût fait un ſi grand ſacrifice; s'excuſoit ſur la violence de ſon amour, de la promptitude de ſa chûte, & paroiſſoit craindre vivement qu'elle ne me donnât d'elle une opinion qui la feroit mourir de douleur. J'étois ſi ſûr que ſa lettre ne contiendroit que cela, (

finiroit par des ferments de m'aimer toujours, que j'en avois écrit la réponse avant que de me coucher, & que je ne trouvai en effet à y ajouter qu'un refus très-poli, mais très-formel d'aller chez elle ce jour-là, ou de me rendre où nous nous étions vu la veille. Quoique Madame de Suffolck ne m'inspirât pas plus d'amour que Madame de Rindsey, je sentois pour la premiere une sorte de goût, & une espece d'estime qui m'auroient de préférence conduit chez elle; n'eussai-je pas encore eu à la derniere tant d'obligation, & m'eût-elle même attendu pour que je les lui eusse.

Je volai donc chez la Duchesse aussitôt que je le pus, & je crus qu'*elle* ne me sauroit pas mauvais gré de prévenir l'heure qu'elle m'avoit indiquée. Elle étoit seule comme la veille, & me reçut avec tant d'embarras, que quand je n'aurois pas encore été instruit de ses sentiments, cela seul auroit suffi pour me les faire pénétrer. Je vis plus encore. La façon dont je l'abordai étoit tendre, mais en même temps si respectueuse, qu'elle ne pouvoit pas lui donner des raisons de s'allarmer. Elle rougissoit pourtant : de quoi pouvoit-elle donc rougir, si ce n'étoit de ses

propres idées, & de la nécessité indispensable où elle se voyoit de me rendre heureux? Elle conservoit cependant, & sans aucune affectation, tant de décence, & ses regards qui m'annonçoient tout l'amour qu'il est possible de sentir, avoient d'ailleurs tant de dignité, que ce ne fut que par les discours les plus tendres & les plus mesurés en même-temps, que j'osai la prier d'achever de me rendre heureux. Je ne sais quel sentiment plus fort que tout ce que je pouvois y opposer, enchaînoit auprès d'elle cette insultante audace qui auroit toujours dû déplaire, & qui pourtant m'avoit toujours réussi. Quels que fussent mes desirs, je ne pouvois lui parler que de mon amour; & c'étoit d'un ton que je n'avois pas employé, & que même je n'aurois pas cru connoître. Bien-loin de trouver dans la facilité avec laquelle je l'avois conquise, des raisons de l'estimer moins, je n'y voyois que la candeur d'une ame exempte de toute espece de coquetterie. Avec moins de vertu, moins d'amour, & de la fausseté, elle m'eût sans doute résisté davantage; d'ailleurs, elle avoit des vues qui faisoient qu'elle pouvoit moins se reprocher sa défaite, & qui en l'en-

nobliſſant à ſes yeux, devoient néceſſairement la juſtifier aux miens. Je ne vous répéterai pas tout ce que je lui dis, pour qu'elle me rendît plus sûr du bonheur de lui plaire, que je ne l'étois encore : ce ſeroit un ſoin inutile. Elle me laiſſa parler long-temps. Je ne peux pas, me répondit-elle enfin les yeux baiſſés, avoir à cet égard d'autres deſirs que vous-même; & je ne vous aurois jamais dit que je vous aime, ſi je vous avois aimé aſſez peu pour ne pas vous ſacrifier tout. Libre de faire un choix, & de me donner un maître, c'eſt vous que mon cœur a choiſi pour régner éternellement ſur moi : voilà ma main; je parlerai à la Reine dès aujourd'hui, & je ne doute pas qu'elle n'approuve mon choix, & le deſſein où je ſuis de m'unir pour jamais à vous.

Vous ſavez, mon cher Duc, quelles ſont mes idées, & vous pouvez aiſément juger de ma ſurpriſe. Il ne m'étoit jamais venu dans l'eſprit que Madame de Suffolck eût ſur moi des vues ſi ſérieuſes & ſi cruelles. Toute aimable, toute eſtimable qu'elle étoit par elle-même, par ſes biens qui ſont immenſes, le plus grand parti de toute l'Angleterre, je ſentis moins tous les

avantages qu'elle m'offroit, que l'invincible aversion qu'un nœud éternel m'inspire. Eh! le moyen en effet que je pusse, sans frémir, m'unir à une femme qui m'aimoit si tendrement! Cette proposition que j'avois si peu prévue, me jetta dans une si grande surprise; & cet étonnement que je n'avois pas la force de dissimuler, étoit si peu du genre que Madame de Suffolck devoit attendre, que ce fut sans peine qu'elle s'apperçut de la froideur avec laquelle je la recevois. Eh quoi! Mylord, me dit-elle, n'auriez-vous attendu de moi qu'une honteuse foiblesse; & seroit-il possible qu'en me déshonorant à vos yeux, aux miens, à ceux de toute la terre, je fisse plus pour votre bonheur, qu'en me donnant à vous de la seule façon dont il me convienne de me donner? M'auriez-vous enfin assez méprisée pour me croire capable d'une si flétrissante erreur; ou m'estimez-vous assez peu pour craindre de vous unir à moi?

Ces paroles, qu'elle eut de la peine à prononcer, furent bientôt suivies d'un torrent de larmes. Que lui dire, sans compter que je n'ai pas à me reprocher d'avoir été une seule fois en ma vie sincere avec les femmes, je ne

vois l'être avec Madame de Suffolck, ſans m'expoſer à perdre le bonheur de la poſſéder ; & quoiqu'elle n'intéreſſât pas mon cœur, il ne ſe pouvoit pas que je le perdiſſe ſans regret. Ses pleurs, malheureuſement pour elle, ajoutoient encore à ſes charmes, & ne m'en animoient que plus à la tromper. Je fondis donc en larmes avec elle. Cet attendriſſement de ma part étoit on ne peut pas plus convenable ; & d'ailleurs, il me laiſſoit le temps de chercher quelque fable qui excuſât à ſes yeux un refus qu'elle avoit été ſi éloignée de prévoir, & qui ne l'empêchât pas de me rendre heureux : je le fus enfin aſſez, pour me trouver *une couſine*, fille d'une ſœur aînée de ma mere. Cette couſine, en vertu d'une ſubſtitution, devoit emporter preſque tous les biens de ſa maiſon ; & mon pere, pour empêcher un malheur qui me priveroit d'une fortune conſidérable, m'avoit deſtiné cette fille ; mais qu'il y avoit toute apparence que j'en ſerois plutôt l'héritier que l'époux, parce qu'elle étoit attaquée d'une maladie de langueur, dont il étoit impoſſible qu'elle revînt.

Je ne ſais ſi vous trouvez cette fable bien ingénieuſe ; elle ne me le pa-

roiſſoit point, & je n'aurois pas voulu la donner à examiner à un Juriſconſulte; mais Madame de Suffolck ne l'étoit pas : elle m'aimoit paſſionnément; c'étoit moi qui parlois; je pleurois comme je n'ai jamais pleuré, & il me parut impoſſible qu'avec tant de choſes contre elle & pour moi, la Ducheſſe ſe tirât avantageuſement de cette ſituation. L'indignation que j'avois lue dans ſes yeux, à l'embarras que ſa propoſition m'avoit cauſée, ſe diſſipoit peu-à-peu; & bientôt je n'y vis plus qu'une douleur tendre, dont je me promis bien de profiter. Elle ſe plaignit cependant, mais avec une douceur extrême, que je l'avois trompée. Je me juſtifiai aiſément ſur ce reproche, par l'eſpérance très-fondée que j'avois de la mort prochaine de ma couſine, & lui propoſai avec ardeur de nous unir l'un à l'autre, autant que les circonſtances actuelles nous le permettoient, & je lui jurai enfin de n'être jamais qu'à elle; ſoit que l'obſtacle qui s'oppoſoit à une publicité que je ne deſirois pas moins vivement qu'elle même, ceſſât, ſoit qu'il ſubſiſtât. Quoique ces ſerments que je faiſois avec toute l'ardeur & tout l'air de vérité que pouvoit leur donner le deſir, l'émuſ-

ſent, & qu'elle ne crut pas que je vouluſſe la tromper, il lui parut que ſi je les lui faiſois devant un Miniſtre, notre union n'en ſeroit que plus certaine & pas publique; & elle me propoſa d'en envoyer chercher un. Vous ſavez avec quelle cruelle facilité on ſe marie en Angleterre : j'étois perdu ſi elle eût inſiſté ſur une ſi raiſonnable propoſition. Je ne pouvois cependant la combattre, ſans lui prouver combien peu elle m'agréoit; & je me contentai de lui dire froidement, & du ton d'un homme qui eſt piqué de voir que ſa parole ne ſuffit pas, qu'elle étoit bien la maîtreſſe. Je me flattois que ſon amour, qui étoit extrême, lui exagéreroit & la ſincérité de l'eſpece de conſentement que je lui donnois, & le chagrin qu'en même-temps je lui montrois de ſa défiance, & lui feroit indubitablement prendre le ſeul parti qui me convînt, & ne lui convînt pas. Elle étoit perdue ſi elle craignoit de m'outrager; eh! le moyen qu'elle ne craignît pas, & que cette ame ſi pure, ſi franche & ſi noble, ſoupçonnât ſi longtemps de perfidie un homme à qui elle s'étoit livrée? Je lus ſon irréſolution dans ſes regards; & ſans paroître avoir

l'intention de la détourner du projet d'envoyer chercher un Miniſtre, je lui fis adroitement ſentir que, quelque myſtere que l'on mît dans un engagement de la nature de celui que nous voulions former, il étoit preſque impoſſible que le ſecret n'en fût pas trahi; que quand la maladie dont ma couſine étoit attaquée ne ſeroit pas mortelle, mon pere, (& à cet égard, je ne diſois que trop vrai) caſſé de vieilleſſe, & accablé d'infirmités, ne gêneroit pas mon choix bien long-temps, & qu'il ne ſe pouvoit point que, ſoit d'un côté, ſoit de l'autre, je ne me viſſe pas bientôt en liberté de ſuivre mon penchant, & de me donner à elle avec tout l'éclat qui nous convenoit à tous deux. Enfin, je la conjurai de vouloir bien ne pas attendre des événements certains à la vérité, mais dont nous ne pouvions preſcrire l'inſtant, & de ne laiſſer régler notre deſtinée que par notre tendreſſe mutuelle.

Je mêlois à ces diſcours, des ſerments qui avoient l'air ſi vrai, & des careſſes ſi tendres, quoique fort ménagées, que je la voyois à chaque moment devenir plus foible & moins craintive. Je ne lui diſois que des choſes probables; & quand

elles l'auroient été moins, devois-je douter que l'amour qui, seul, les discutoit, ne les lui présentât pas comme j'avois besoin qu'elle les vît? Je crus enfin que je l'avois assez respectée. Je la pressai avec une ardeur extrême de recevoir mes serments. Des transports qui lui étoient si nouveaux la troublerent ? tremblante, éperdue, elle se laissa aller dans ces mêmes bras où je la serrois si vivement; elle reçut la perfide foi que je lui offrois; & je jouis enfin du plaisir très-nouveau pour moi, de voir succomber la vertu.

Il est de regle en pareil cas, comme vous savez, qu'une femme paroisse avoir été emportée par un sentiment plus fort que tous ses principes; & il ne l'est pas moins que quelque mal que ces scenes soient jouées, nous ayons la politesse de paroître nous y tromper; & que nous tâchions de bannir par tout ce que la galanterie peut employer, ces remords terribles qui, si nous les laissions subsister, empoisonneroient des moments que l'amour heureux doit seul remplir. J'avois la veille vu pleurer bien amérement Madame de Rindsey, je vis aussi pleurer Madame de Suffolck : mais les larmes de la premiere coulant sans

affliction, n'étoient pour elle qu'un crime de plus; & la Duchesse, vraie dans son amour, dans sa résistance, dans sa foiblesse, ne l'étoit pas moins dans sa douleur. Je ne sais sur quoi portoient ses craintes; elle ne m'en exprimoit aucune; je ne pus cependant pas douter qu'elle n'en eût de fort vives. Mais si elles n'avoient pour fondement que la défiance d'elle-même, jamais je n'en ai vu de plus déplacées. Si je ne vins pas à bout de les calmer, je parvins enfin à les suspendre; & cette journée auroit été la plus délicieuse de ma vie, si j'avois pu mettre à la place de ces desirs qui la flattoient si peu, ce sentiment qu'elle étoit si digne d'inspirer, & que mon orgueil peut-être lui refusoit encore plus que mon cœur. Tout indifférent que j'étois dans le fond, je ne sais quel mouvement auquel, malgré tous mes efforts je ne pouvois résister, me dictoit pour elle des égards que je n'avois jusques-là cru devoir à quelque femme que c'eût été. Déterminé à la tromper toujours, je résolus du moins de le faire avec tous les ménagements que je pourrois employer, & que je sentois qu'elle méritoit. Quelque desir que j'eusse que cela ne fût pas, j'étois

sûr d'être véritablement aimé d'elle. Je l'estimois ; & il est bien difficile avec cette certitude & ce sentiment, d'être aussi barbare que notre indifférence & notre vanité voudroient que nous le fussions, & d'avoir de ces malhonnêtes procédés que nous rendons encore plus offensants par la forme, qu'ils ne le sont par le fond. Je vous dirai même plus : cette galanterie légere & méprisante que, dans la position où je me trouvois avec elle, nous mettons toujours à la place de l'amour, & qui en est cependant si éloignée ; ces airs indécemment familiers, qui devroient encore plus faire rougir une femme que sa défaite même, & qui la punissent de sa foiblesse si bien & si promptement ; cette insolente hauteur avec laquelle nous exigeons des complaisances ; le peu d'égard que nous avons pour des répugnances qui peuvent êtres vraies, & pour lesquelles nous en devrions d'autant plus avoir, qu'en ne les brusquant pas, & ne cherchant à les vaincre que par l'amour, nous nous préparons des triomphes de plus ; toutes ces façons enfin que l'humanité seule devroit nous défendre, & dont notre vanité semble nous faire une loi, me coûtoient à imaginer seu-

lement auprès de Madame de Suffolck, plus que je ne pourrois vous l'exprimer. Les desirs, les transports, le délire même de l'amour, ont un ton si différent de celui que nous croyons devoir toujours employer, qu'il n'étoit pas bien étonnant que Madame de Suffolck, de qui j'étois incontestablement la premiere foiblesse, fût blessée du peu de respect avec lequel, quoique je me contraignisse beaucoup, j'abusois de la sienne : du moins elle me parut l'être; & cependant toute autre femme qu'elle m'auroit, en connoissant mes mœurs ordinaires, trouvé l'air tout-à-fait emprunté. Mais il n'est permis qu'aux sens de prendre le desir pour du sentiment. Ce qui avoit fait la veille le bonheur de Madame de Rindsey, & lui avoit même prouvé de ma part un amour prodigieux, non-seulement ne prouvoit rien à Madame de Suffolck, mais encore la désespéroit. Je ne lisois de plaisir dans ses yeux, ou du moins je n'y en lisois un tranquille, que quand, pressé par l'excès de ses charmes, il m'arrivoit de lui dire tendrement que je l'adorois. Elle ignoroit le peu de valeur que nous attachons à ce mot, & ne savoit pas qu'il nous est bien plus aisé de le profaner, que de sentir tout ce

qu'il renferme. Si son amour-propre lui avoit fait une nécessité de m'entendre prononcer ce mot, elle l'auroit trouvé dans les louanges que je ne cessois de lui prodiguer, eussent-elles même été aussi modérées qu'elles étoient vives; mais c'étoit son cœur qui le desiroit, & que je ne pouvois contenter qu'en le répétant sans cesse. Qu'elle-même le prononçoit bien! Que d'ame! que de noblesse! que de vérité! & avec cela combien de finesse dans ce qu'elle me disoit; & que son sentiment lui donnoit d'avantage sur moi! Que malgré tout mon art, elle le sentoit bien, & que sa supériorité lui étoit cruelle, où l'égalité seule auroit pu la satisfaire! J'étois étonné, je l'avoue, qu'une femme, qui sûrement parloit amour pour la premiere fois, l'emportât si hautement sur moi, malgré ce brillant jargon d'habitude que je possède, & ce recueil de phrases galantes avec lesquelles j'ai si souvent ébloui. Je parvenois cependant, mais par hasard, à lui dire quelquefois des choses qui, malgré toute sa délicatesse, la flattoient; & j'en étois payé sur le champ par tout ce que la passion peut inspirer de plus tendre & de plus fait pour toucher un cœur qui auroit consenti à se livrer à la

volupté de ſentir. Quelquefois auſſi j'étois expoſé à d'aſſez violents reproches pour des choſes dont Madame de Rindſey, apparemment plus raiſonnable, ne m'auroit même fait que des remerciments.

Malgré cette fatigante alternative, cette journée me parut délicieuſe, & ce ne fut qu'avec aſſez de regret que je la vis ſe terminer. Je ne manquai pas de propoſer à Madame de Suffolck de nous revoir le lendemain; mais elle craignit qu'une ſeconde viſite de ma part, auſſi particuliere & auſſi longue, ne l'expoſât chez elle à des commentaires & à des ſoupçons qu'elle auroit bien voulu empêcher, & trouva, comme Madame de Rindſey, qu'une petite maiſon ſeroit beaucoup plus convenable. Elle me pria même de ne la revoir que quand j'en aurois trouvé une. Quoique j'euſſe plus d'une raiſon d'approuver des ménagements qui me conſervoient tant de liberté, je me plaignis amérement de l'abſence qu'elle m'impoſoit. J'oſai même lui dire qu'elle ne m'aimoit point; mais je me gardai bien d'inſiſter ſur un reproche qui ne l'avoit pas d'abord émue; mais qui, s'il eût été répété, auroit pu lui faire à la fin ſacrifier une décence qu'il m'étoit abſo-

lument nécessaire qu'elle n'abandonnât pas. Aussi, après bien des soupirs, je convins qu'elle avoit raison, & l'assurai qu'elle verroit, par la promptitude avec laquelle j'aurois la maison où nous pourrions nous voir en liberté, combien il m'étoit impossible d'être longtemps privé de sa présence. Sans compter les raisons que j'avois de ne la pas voir tous les jours, je crus ne devoir pas lui dire que j'avois toujours eu la certitude de triompher d'elle ; & cette idée lui auroit déplu, ou elle auroit pensé que cette précaution pouvoit regarder quelqu'autre qu'elle ; & elle étoit trop délicate pour que cette crainte ne la rendît pas fort jalouse.

Ces deux affaires, si avantageusement terminées, il ne me restoit plus qu'à soumettre Madame de Pembroock : elle est vaine ; son amour-propre étoit allarmé. Il ne pouvoit pas qu'elle crût n'être plus l'objet de mes soins, sans chercher à me rengager ; & je me promettois bien de lui faire payer cher les sacrifices que je paroîtrois même lui faire.

Ce ne sera, mon cher Duc, que dans ma premiere Lettre que je vous apprendrai si j'avois tort ou non de

croire que l'amour-propre pouvoit avoir autant d'empire sur Madame de Pembroock, que le sentiment y en avoit peu.

FIN.



